1195/110 B.17.6.300

L'ODYSSE'E D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.

A PARIS,
Aux Dépens de RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Argument du Livre VIII.

ALcinoüs assemble le conseil des Pheaciens sur le port prés des vaisseaux, pour déliberer sur la demande de l'estranger qui est arrivé chez luy. On équipe un vaisseau pour son départ, & les principaux des Pheaciens sont invitez à un festin dans le Palais ; ils joüent ensuite au palet avec Ulysse, & on fait venir le chantre Demodocus, qui chante les amours de Mars & de Venus, & ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troye. A ce recit, Ulysse fond en larmes ; Alcinoüs, qui s'en apperçoit, luy demande le sujet de ses larmes, & le prie de luy dire qui il est, & d'où il est.

L'ODYSSE'E

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

L'AURORE avoit à peine annoncé le jour, que le Roy Alcinoüs se leva. Ulysse ne fut pas moins diligent. Le Roy le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le Conseil, & c'estoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Pheaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La Déesse Minerve, qui vouloit asseurer un heureux retour à Ulysse, ayant pris la figure

d'un heraut d'Alcinoüs, eſtoit allée par toute la ville avant le jour, & avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Pheaciens qu'elle avoit rencontrez : Princes & » Chefs des peuples qui habitent cette » iſle, rendez-vous promptement au » Conſeil pour entendre les demandes d'un eſtranger, qui aprés avoir » erré long-temps ſur la vaſte mer, » eſt arrivé au Palais d'Alcinoüs, & » qu'on prendroit pour un des Immortels.

Par ces paroles elle inſpira de la curioſité à tous ces Princes. L'aſſemblée fut bientoſt formée & tous les ſieges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Auſſi la Déeſſe Minerve luy avoit inſpiré une grace toute divine, elle le faiſoit paroiſtre plus grand & plus fort, afin que par cette taille avantageuſe & par cet air de majeſté il attiraſt l'eſtime & l'affection des Pheaciens, & qu'il ſe tiraſt

avec avantage de tous les combats que ces Princes devoient propoſer pour eſprouver ſes forces.

Lorſque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole, & dit: « Princes & Chefs des Pheaciens, eſcoutez ce que j'ay à vous propoſer. « Je ne connois point cet eſtranger, « qui aprés avoir perdu ſa route ſur « la mer, eſt arrivé dans mon Palais. « Je ne ſçay d'où il vient, ſi c'eſt des « contrées du couchant ou des climats de l'aurore : mais il nous prie « de luy fournir promptement les « moyens de retourner dans ſa patrie. « Ne nous démentons point en cette « occaſion. Jamais eſtranger, qui eſt « abordé dans noſtre iſle, n'a demandé inutilement les ſecours dont il « a eu beſoin. Ordonnons donc ſans « differer qu'on mette en mer un « vaiſſeau tout neuf, le meilleur qui « ſoit dans nos ports, & choiſiſſons « cinquante-deux rameurs des plus « habiles; qu'ils préparent les rames, «

» & quand tout ſera preſt, qu'ils
» viennent manger chez moy, pour
» ſe diſpoſer à partir, on leur four-
» nira tout ce qui eſt neceſſaire. Et
» pour vous, Princes, rendez-vous
» tous dans mon Palais, vous m'ai-
» derez à faire les honneurs à mon
» hoſte. Qu'aucun ne manque de
» s'y trouver, & qu'on faſſe venir le
» chantre Demodocus, à qui Dieu a
» donné l'art de chanter, & qui par
» ſes chants divins charme tous ceux
» qui l'entendent.

En finiſſant ces mots il ſe leve & marche le premier. Les Princes le ſuivent, & un heraut va avertir le chantre Demodocus. On choiſit cinquante-deux rameurs qui ſe rendent auſſi-toſt ſur le rivage, mettent en mer le meilleur vaiſſeau, dreſſent le maſt, attachent les voiles & placent les avirons. Quand le vaiſſeau fut preſt à partir, ils ſe rendirent tous au Palais d'Alcinoüs. Les portiques, les cours, les

ſales furent bientoſt remplies. Le Roy leur fit donner douze moutons, huit cochons engraiſſez & deux bœufs. Ils les dépoüillerent & les préparerent, & ſe mirent à table.

Le heraut amene cependant le chantre divin, que les Muſes avoient comblé de leurs faveurs; mais à ces faveurs elles avoient meſlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vûë en luy donnant l'art de chanter. Le heraut Pontonoüs le place au milieu des conviez ſur un ſiege tout parſemé de clouds d'argent, qu'il appuye contre une colomne à laquelle il pend ſa lyre, en l'avertiſſant de l'endroit où il l'a miſe, afin qu'il la puiſſe prendre quand il en aura beſoin. Il met devant luy une petite table ſur laquelle on ſert des viandes, une coupe & du vin. On fait bonne chere, & le repas eſtant fini, la Muſe inſpire à Demodocus

de chanter les avantures des heros. Il commença par un chant fort connu, & dont la réputation avoit volé juſqu'aux cieux; il contenoit la celebre diſpute qu'Ulyſſe & Achille avoient eûë devant les remparts de Troye au milieu du feſtin d'un ſacrifice, & dans laquelle ils en eſtoient venus aux groſſes paroles, ce qui avoit fait un tres grand plaiſir à Agamemnon; car ce Prince voyoit avec une extreſme joye les premiers des Grecs diſputer enſemble, parce que c'eſtoit là l'accompliſſement d'un oracle qu'il avoit receu autrefois à Pytho, où il eſtoit allé conſulter Apollon, lorſqu'un long enchaiſnement de malheurs commençoit desja à menacer les Troyens & les Grecs par les decrets de Jupiter. Ce chant eſtoit ſi admirable & ſi divin qu'il charma tout le monde. Ulyſſe, qui fondoit en larmes, eut toujours la teſte couverte de ſon manteau pour

cacher ſon viſage, car il avoit quelque ſorte de honte que les Pheaciens le viſſent pleurer. Toutes les fois que Demodocus ceſſoit de chanter, Ulyſſe eſſuyoit ſes larmes & rabaiſſoit ſon manteau, & prenant une coupe il faiſoit des libations aux Dieux. Mais dés que les Princes le preſſoient de reprendre ſa lyre & qu'il recommençoit à chanter, Ulyſſe recommençoit auſſi à répandre des larmes & à les cacher. Aucun des Princes, qui eſtoient à table, ne s'en apperçeut, Alcinoüs ſeul, qui eſtoit aſſis prés de luy, vit ſes pleurs & entendit ſes profonds ſoupirs; auſſi-toſt élevant la voix, il dit : Princes & Chefs « des Pheaciens, je croy que le repas « eſt fini, & que nous avons entendu « aſſez de muſique, qui eſt pourtant « le plus doux accompagnement des « feſtins; ſortons donc de table, & « allons nous exercer à toutes ſortes « de combats, afin que quand cet eſ- «

» tranger ſera de retour dans ſa pa-
» trie, il puiſſe dire à ſes amis com-
» bien nous ſommes au deſſus de
» tous les autres hommes aux com-
» bats du Ceſte & de la Lutte, à
» courir & à ſauter.

Il ſe leve en meſme temps; les Princes le ſuivent, & le heraut ayant pendu à la colomne la lyre, il prend Demodocus par la main, le conduit hors de la ſale du feſtin, & le mene par le meſme chemin que tenoient tous les autres pour aller voir & admirer les combats.

Quand ils arriverent au lieu de l'aſſemblée, ils y trouverent une foule innombrable de peuple qui s'y eſtoit desja rendu; pluſieurs jeunes gens des mieux faits & des plus diſpos ſe preſenterent pour combattre, Acronée, Ocyale, Elatrée, Nautes, Prumnes, Anchiale fils du charpentier Polynée, Eretmes, Pontes, Prores, Thoon, Anabeſinée, Amphiale ſemblable

à l'homicide Mars, & Naubolides qui par ſa grande taille & par ſa bonne mine eſtoit au deſſus de tous les Pheaciens aprés le Prince Laodamas. Trois fils d'Alcinoüs ſe preſenterent auſſi, Laodamas, Alius & le divin Clytonée. Voilà tous ceux qui ſe leverent pour le combat de la Courſe. On leur marqua donc la carriere. Ils partent tous en meſme temps & excitent des tourbillons de pouſſiere qui les dérobent aux yeux des ſpectateurs. Mais Clitonée ſurpaſſa tous ſes concurrents, & les laiſſa tous auſſi loin derriere luy que de fortes mules, traçant des ſillons dans un champ, laiſſent derriere elles des bœufs peſants & tardifs.

Aprés la Courſe ils s'attacherent au penible combat de la Lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphialé fit admirer à ſes rivaux meſmes ſa legereté à ſauter. Elatrée remporta le prix du Diſque, & le brave Lao-

damas fils d'Alcinoüs fut victorieux au combat du Ceſte.

Cette jeuneſſe s'eſtant aſſez divertie à tous ces combats, le Prince Laodamas prit la parole, & dit : » Mes amis, demandons à cet eſtranger s'il n'a point appris à s'exercer » à quelque combat, car il eſt tres » bien fait & d'une taille tres propre à » fournir à toutes ſortes d'exercices. » Quelles jambes ! quelles eſpaules ! » quels bras ! Il eſt meſme encore » jeune. Mais peut-eſtre eſt-il affoïbli par les grandes fatigues qu'il a » ſouffertes, car je ne croy pas qu'il » y ait rien de plus terrible que la » mer, & de plus propre à eſpuiſer » & anéantir l'homme le plus robuſte.

» Vous avez raiſon, Laodamas, » répond Euryale, & vous nous remontrez fort bien noſtre devoir. » Allez donc, provoquez vous-meſme voſtre hoſte.

A ces mots le brave fils d'Alci-

noüs s'avançant au milieu de l'aſ-
ſemblée, dit à Ulyſſe : Genereux «
eſtranger, venez faire preuve de «
voſtre force & de voſtre adreſſe, «
car il y a de l'apparence que vous «
avez appris tous les exercices, & «
que vous eſtes tres adroit à toutes «
ſortes de combats, & il n'y a point «
de plus grande gloire pour un hom- «
me, que de paroiſtre avec eſclat «
aux combats de la Courſe & de la «
Lutte. Venez donc, entrez en lice «
avec nous, & banniſſez de voſtre «
eſprit tout ces noirs chagrins qui «
vous devorent ; voſtre départ ne «
ſera pas long-temps differé ; le vaiſ- «
ſeau qui doit vous porter n'attend «
qu'un vent favorable & vos ra- «
meurs ſont tous preſts. «

Alors Ulyſſe prenant la parole, répond : Laodamas, pourquoy me «
provoquez-vous en me piquant & «
en aiguillonant mon courage ! Mes «
chagrins me tiennent plus au cœur «
que les combats. Juſqu'icy j'ay «

» eſſuyé des peines extreſmes & ſou-
» tenu des travaux infinis ; preſen-
» tement je ne parois dans cette aſ-
» ſemblée que pour obtenir du Roy
» & de tout le peuple les moyens
» de m'en retourner au pluſtoſt dans
» ma patrie.

Le fougueux Euryale ne gardant plus de meſures, s'emporta
» juſqu'aux invectives, & dit : Eſ-
» tranger, je ne vous ay jamais pris
» pour un homme qui ait eſté dreſſé à
» tous les combats qu'on voit eſtablis
» parmi les peuples les plus celebres,
» vous reſſemblez bien mieux à quel-
» que patron de navire, qui paſſe ſa
» vie à courir les mers pour trafiquer,
» ou pour piller ; ou meſme à quel-
» que eſcrivain de vaiſſeau qui tient
» regiſtre des proviſions & des pri-
» ſes ; vous n'avez nullement l'air
» d'un guerrier.

Ulyſſe le regardant avec des yeux pleins de colere, luy dit :
» Jeune homme, vous ne parlez pas

bien, & vous avez tout l'air d'un « écervelé. Certainement les Dieux « ne donnent pas à tous les hommes « toutes leurs faveurs enſemble, & le « meſme homme n'a pas toujours en « partage la bonne mine, le bon eſ- « prit & l'art de bien parler. L'un eſt « mal fait & de mauvaiſe mine; mais « Dieu répare ce défaut, en luy don- « nant l'éloquence comme une cou- « ronne qui le fait regarder avec ad- « miration. Il parle avec retenuë, il « ne hazarde rien qui l'expoſe au re- « pentir, & toutes ſes paroles ſont « pleines de douceur & de modeſtie; « il eſt l'oracle des aſſemblées, & « quand il marche dans la ville, on « le regarde comme un Dieu. Un « autre a une figure ſi agreable qu'on « le prendroit pour un des Immor- « tels; mais les graces n'accompa- « gnent pas tous ſes diſcours. Il ne « faut que vous voir; vous eſtes par- « faitement bien fait; à peine les « Dieux meſmes pourroient-ils ad- «

» jouter à cette bonne mine, mais
» vous manquez de ſens. Vos paro-
» les eſtourdies ont excité ma colere.
» Je ne ſuis pas ſi novice dans les
» combats que vous penſez. Pendant
» que j'ay eſté dans la fleur de la jeu-
» neſſe, & que mes forces ont eſté
» entieres, j'ay toujours paru parmi
» les premiers. Preſentement je ſuis
» accablé de malheurs & de miſeres.
» Car j'ay paſſé par de grandes eſpreu-
» ves, & ſouffert bien des maux &
» bien des peines dans les diverſes
» guerres où je me ſuis trouvé, &
» dans mes voyages ſur mer. Cepen-
» dant quelque affoibli que je ſois
» par tant de travaux & de fatigues,
» je ne laiſſeray pas d'entrer dans les
» combats que vous me propoſez.
» Vos paroles m'ont piqué juſqu'au
» vif, & ont reveillé mon courage.

Il dit, & s'avançant bruſque-
ment ſans quitter ſon manteau, il
prend un diſque plus grand, plus
eſpais & beaucoup plus peſant que

celuy dont les Pheaciens ſe ſervoient. Et aprés luy avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pouſſe avec tant de force, que la pierre fendant rapidement les airs, rend un ſifflement horrible. Les Pheaciens, ces excellents hommes de mer, ces grands rameurs eſtonnez & effrayez de cette rapidité, ſe baiſſent juſqu'à terre. Le diſque pouſſé par un bras ſi robuſte, paſſe de beaucoup les marques de ſes rivaux. Minerve, ſous la figure d'un homme, met la marque du diſque d'Ulyſſe, & luy adreſſant la parole, elle luy dit : Eſtranger, « un aveugle meſme diſtingueroit à « taſtons voſtre marque de celle de « tous les autres, car elle n'eſt point « meſlée ni confonduë avec les leurs, « mais elle eſt bien au de-là. Ayez « bonne eſperance du ſuccés de ce « combat, aucun des Pheaciens n'ira « juſques-là, bien-loin de vous ſur- « paſſer. «

La Déeſſe parla ainſi. Ulyſſe ſentit une joye ſecrete de voir dans l'aſſemblée un homme qui le favoriſoit. Et encouragé par ce ſecours,
» il dit avec plus de hardieſſe, Jeunes
» gens, atteignez ce but, ſi vous pou-
» vez; tout à l'heure, je vais pouſſer
» un autre diſque beaucoup plus loin
» que le premier. Et pour ce qui eſt
» des autres combats, que celuy qui
» ſe ſentira aſſez de courage, vienne
» s'eſprouver contre moy, puiſque
» vous m'avez offenſé. Au Ceſte, à
» la Lutte, à la Courſe, je ne cede
» à aucun des Pheaciens qu'au ſeul
» Laodamas, car il m'a receu dans
» ſon Palais. Qui eſt-ce qui voudroit
» combattre contre un Prince dont
» il auroit receu des faveurs ſi gran-
» des! Il n'y a qu'un homme de
» néant & un inſenſé qui puiſſe def-
» fier au combat ſon hoſte dans un
» païs eſtranger; ce ſeroit connoiſ-
» tre bien mal ſes intereſts. Mais de
» tous les Pheaciens, je n'en refuſe

ni n'en mépriſe aucun. Me voilà « preſt d'entrer en lice contre tous « ceux qui ſe preſenteront. Je puis « dire que je ne ſuis pas tout à fait « mal adroit à toutes ſortes de com- « bats. Je ſçay aſſez bien manier l'arc, « & je me vante de frapper au milieu « d'un nombre d'ennemis celuy que « je choiſiray, quoyque tous ſes com- « pagnons qui l'environnent ayent « l'arc tendu & preſt à tirer ſur moy. « Philoctete eſtoit le ſeul qui me ſur- « paſſoit quand nous nous exercions « ſous les remparts de Troye. Mais « de tous les autres hommes, qui ſont « aujourd'huy ſur la terre, & qui ſe « nourriſſent des dons de Cerés, il « n'y en a point ſur leſquels je ne « remporte le prix. Car je ne vou- « drois pas m'égaler aux heros qui « ont eſté avant nous, à Hercule & « à Eurytus d'Oechalie, qui ſur l'a- « dreſſe à tirer de l'arc, oſoient entrer « en lice meſme contre les Dieux. « Voilà pourquoy le grand Eurytus «

» ne parvint pas à une grande vieil-
» leſſe, il mourut jeune, car Apollon
» irrité de ce qu'il avoit eu l'audace
» de le deffier, luy oſta la vie. Je
» lance la pique comme un autre
» lance le javelot. Il n'y a que la
» courſe où je craindrois que quel-
» qu'un des Pheaciens ne me vain-
» quiſt. Car je ſuis bien affoibli par
» toutes les fatigues & par la faim
» meſme que j'ay ſouffertes ſur la
» mer, mon vaiſſeau ayant eſté briſé
» aprés une furieuſe tempeſte, & les
» vivres m'ayant manqué, ce qui m'a
» cauſé une foibleſſe dont je ne ſuis
» pas encore revenu.

Aprés qu'il euſt ceſſé de parler, un profond ſilence regna parmi ces Princes. Alcinoüs ſeul prenant la
» parole, luy répondit : Eſtranger,
» tout ce que vous venez de dire
» nous eſt tres agreable, & nous
» voyons avec plaiſir que vous vou-
» lez bien faire preuve de voſtre for-
» ce & de voſtre adreſſe, piqué des

reproches qu'Euryale a oſé vous « faire au milieu de nous. Il eſt cer- « tain qu'il n'y a point d'homme, « pour peu qu'il ait de prudence & « de ſens, qui ne rende juſtice à voſ- « tre merite. Mais eſcoutez-moy, je « vous prie, afin que quand vous « ſerez de retour chez vous & que « vous ſerez à table avec voſtre fem- « me & vos enfants, vous puiſſiez « raconter aux heros qui vous feront « la cour, l'heureuſe vie que nous « menons, & les exercices dont Ju- « piter veut bien que nous la parta- « gions ſans diſcontinuation depuis « nos premiers peres. Nous ne ſom- « mes bons aux combats ni du Ceſte « ni de la Lutte; noſtre fort eſt la « Courſe & l'art de conduire des « vaiſſeaux; nos divertiſſements de « tous les jours ce ſont les feſtins, la « muſique & la danſe; nous aimons « la magnificence en habits, les bains « chauds & la galanterie. Allons donc « que nos plus excellents danſeurs «

» viennent tout preſentement faire
» voir leur adreſſe, afin que cet illuſ-
» tre eſtranger puiſſe dire à ſes amis
» combien les Pheaciens ſont au deſ-
» ſus des autres hommes à la Cour-
» ſe, à la danſe & dans la muſique,
» auſſi-bien que dans l'art de conduи-
» re des vaiſſeaux. Que quelqu'un
» aille promptement prendre la lyre
» qui eſt dans mon Palais & qu'il
» l'apporte à Demodocus.

Ainſi parla le divin Alcinoüs, & un heraut partit pour aller chercher la lyre dans le Palais; & neuf juges choiſis par le peuple, pour regler & préparer tout ce qui eſtoit neceſſaire pour les jeux, ſe levent en meſme temps. Ils applaniſſent d'abord le lieu où l'on devoit danſer, & marquent un aſſez grand eſpace libre.

Cependant le heraut apporte la lyre à Demodocus qui s'avance au milieu, & les jeunes gens, qui devoient danſer, ſe rangent autour de

luy, & commencent leur danſe avec une legereté merveilleuſe. Ulyſſe regardoit attentivement les vifs & brillants mouvements de leurs pieds & la juſteſſe de leurs cadences, & ne pouvoit ſe laſſer de les admirer. Le chantre chantoit ſur ſa lyre les amours de Mars & de Venus; comment ce Dieu avoit eu pour la premiere fois les faveurs de cette Déeſſe dans l'appartement meſme de Vulcain, & comment il l'avoit comblée de preſents pour ſoüiller la couche de ſon mary. Le Soleil qui les vit, en alla d'abord avertir ce Dieu, qui apprenant cette faſcheuſe nouvelle, entre d'abord dans ſa forge, l'eſprit plein de grands deſſeins de vengeance; il met ſon énorme enclume ſur ſon pied, & commence à forger des liens indiſſolubles pour arreſter les coupables. Quand il eut trouvé ces liens en eſtat de ſervir ſon reſſentiment, il alla dans la chambre où

eſtoit ſon lit, que l'on avoit deshonnoré. Il eſtendit ces liens en bas tout autour & en haut, il en couvrit le dedans du ciel du lit & des pantes, & les diſpoſa de maniere, que par un ſecret merveilleux ils devoient envelopper ces deux amants dés qu'ils ſeroient couchez. C'eſtoient comme des toiles d'araignée, mais d'une ſi grande fineſſe, qu'ils ne pouvoient eſtre apperceûs d'aucun homme, non pas meſme d'un Dieu, tant ils eſtoient imperceptibles, & ſe déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piege ſecret fut bien dreſſé, il fit ſemblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui luy ſont conſacrées. Son départ n'eſchappa pas au Dieu Mars, que ſon amour tenoit fort éveillé. Il ne le vit pas pluſtoſt parti, qu'il ſe rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de revoir ſa belle Cytherée. Elle ne ve-

noit que d'arriver du Palais de Jupiter ſon pere, & elle s'eſtoit aſſiſe toute brillante de beauté. Le Dieu de la guerre entre dans ſa chambre, luy prend la main, & luy parle en ces termes: Belle Déeſſe, profitons « d'un temps ſi favorable, les mo- « ments ſont précieux aux amants, « Vulcain n'eſt point icy, il vient de « partir pour Lemnos, & il eſt allé « voir ſes Sintiens au langage bar- « bare. «

Il dit, & Venus ſe laiſſa perſuader. Ils ne furent pas pluſtoſt couchez, que les liens de l'induſtrieux Vulcain ſe répandirent ſur eux & les envelopperent de maniere, qu'ils ne pouvoient ni ſe dégager ni ſe remüer. Alors ils connurent qu'il ne leur eſtoit pas poſſible d'éviter d'eſtre ſurpris. Vulcain de retour de ce voyage, qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment, car le Soleil, qui eſtoit en ſentinelle pour luy, l'avertit du ſuccés de ſes

pieges. Il s'avance ſur le ſeüil de la porte; à cette vûë il eſt ſaiſi de fureur, & ſe met à crier avec tant de force, qu'il eſt entendu de tous les
» Dieux de l'Olympe. Pere Jupiter,
» s'eſcria-t-il, & vous, Dieux im-
» mortels, accourez tous pour voir
» des choſes tres infames, & qu'on
» ne peut ſupporter. La fille de Ju-
» piter, Venus me mépriſe parce que
» je ſuis boiteux, & elle eſt amoureu-
» ſe de Mars, de ce Dieu pernicieux
» qui devroit eſtre l'horreur des
» Dieux & des hommes. Elle l'aime
» parce qu'il eſt beau & bien fait &
» que je ſuis incommodé. Mais eſt-
» ce moy qui ſuis cauſe de mon mal-
» heur, ne ſont-ce pas ceux qui
» m'ont donné la naiſſance! hé pour-
» quoy me la donnoient-ils! Venez,
» venez voir comme ils dorment
» tranquillement dans ma couche,
» enyvrez d'amour. Quel ſpectacle
» pour un mary! Mais quelqu'amou-
» reux qu'ils puiſſent eſtre, je ſuis

ſeur

ſeur que bientoſt ils voudroient « bien n'eſtre pas ſi unis, & qu'ils « maudiront l'heure de ces rendez- « vous, car ces liens, que j'ay ima- « ginez, vont les retenir juſqu'à ce « que le Pere de cette débauchée « m'ait rendu la dot & tous les pre- « ſents que je luy ay faits pour elle. « Sa fille eſt aſſeurément fort belle, « mais ſes mœurs deshonnorent ſa « beauté. «

A ces cris tous les Dieux ſe rendent dans ſon appartement. Neptune qui esbranſle la terre, Mercure ſi utile aux hommes, & Apollon dont les traits ſont inévitables, s'y rendirent comme les autres. Les Déeſſes par pudeur & par bienſéance demeurerent dans leur Palais. Les Dieux eſtant arrivez, s'arreſterent ſur le ſeüil de la porte, & ſe mirent à rire de tout leur cœur en voyant l'artifice de Vulcain. Et l'on entendoit qu'ils ſe diſoient les uns aux autres, Les mauvaiſes ac- «

» tions ne prosperent pas, le pesant
» a surpris le leger. Car nous voyons
» que Vulcain, qui marche pesam-
» ment & lentement parce qu'il est
» boiteux, a attrapé Mars qui est le
» plus leger & le plus viste de tous
» les Immortels. L'art a suppléé à la
» nature. Mars ne peut s'empescher
» de payer la rançon que doivent les
» adulteres pris sur le fait.

Voilà ce qu'ils se disoient les uns aux autres. Mais Apollon adressant la parole à Mercure, luy
» dit : Fils de Jupiter, Mercure, qui
» portez les ordres des Dieux, & qui
» faites de si utiles presents aux hom-
» mes, ne voudriez-vous pas bien
» tenir la place de Mars, & estre sur-
» pris dans ces pieges avec la belle
» Venus !

Le Messager des Immortels luy
» répondit : Apollon, je m'estimerois
» tres heureux d'avoir une pareille
» avanture, ces liens dussent-ils en-
» core estre plus forts, & dussiez-

vous tous, tant que vous eſtes de « Dieux & de Déeſſes dans l'Olym- « pe, eſtre ſpectateurs de ma capti- « vité; les faveurs de la belle Venus « me conſoleroient de vos brocards « & de toutes vos railleries. «

Il dit, & le ris des Immortels recommença. Neptune fut le ſeul qui ne rit point, mais prenant ſon ſerieux, il prioit inſtamment Vulcain de délier Mars. Déliez ce « Dieu, luy diſoit-il, je vous prie, « & je vous réponds, devant tous les « Dieux qui m'entendent, qu'il vous « payera tout ce qui ſera jugé juſte « & raiſonnable. «

Vulcain luy répond, Neptune « n'exigez point cela de moy; c'eſt « une méchante affaire que de ſe ren- « dre caution pour les méchants. « D'ailleurs comment pourrois-je « vous retenir dans mes liens au mi- « lieu de tous les Dieux, ſi Mars en « liberté emportoit ma dette! «

N'ayez point cette crainte, re- «

» partit Neptune, ſi Mars délivré de
» ſes liens s'enfuit ſans vous ſatisfaire,
» je vous aſſeure que je vous ſatis-
» feray.
» Cela eſtant, reprit Vulcain, je
» ne puis ni ne dois rien refuſer à
» vos prieres.

En meſme temps il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne ſe ſentent pas pluſtoſt libres, qu'ils ſe levent & s'envolent, Mars prend le chemin de Thrace, & la Mere des jeux & des ris celuy de Cypre, & ſe rend à Paphos où elle a un temple & un autel, où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriferante.

Dés qu'elle y eſt arrivée, les Graces la deshabillent, la baignent, la parfument d'une eſſence immortelle qui eſt reſervée pour les Dieux, & l'habillent d'une robe charmante, qui releve ſa beauté & qu'on ne peut voir ſans admiration.

Voilà quelle eſtoit la chanſon que chantoit Demodocus. Ulyſſe l'entendoit avec un merveilleux plaiſir, & tous les Pheaciens eſtoient charmez. Alcinoüs appelle ſes deux fils Halius & Laodamas, & voyant que perſonne ne vouloit leur diſputer le prix de la danſe, il leur ordonne de danſer ſeuls. Ces deux Princes, pour montrer leur adreſſe, prennent un balon rouge que Polybe leur avoit fait. L'un d'eux ſe pliant & ſe renverſant en arriere, le pouſſe juſqu'aux nuës; & l'autre s'eſlançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit & le repouſſe avant qu'il tombe à leurs pieds. Aprés qu'ils ſe furent aſſez exercez à le pouſſer & le repouſſer pluſieurs fois, ils finirent cette danſe haute & en commencerent une baſſe. Ils firent pluſieurs tours & retours avec une juſteſſe merveilleuſe. Tous les autres jeunes gens, qui eſtoient debout tout autour,

battoient des mains, & tout retentiſſoit du bruit des acclamations & des loüanges.

Alors Ulyſſe dit à Alcinoüs, » Grand Prince, qui par voſtre bon- » ne mine effacez tout ce que je voy » icy, vous m'aviez bien promis que » vous me feriez voir les plus habiles » danſeurs qui ſoient ſur la terre. » Vous m'avez tenu parole, & je ne » puis vous exprimer toute mon ad- » miration.

Ce diſcours fut tres agréable à Alcinoüs, qui prenant auſſi-toſt la » parole, dit : Princes & Chefs des » Pheaciens, eſcoutez-moy. Cet eſ- » tranger me paroiſt homme ſage & » d'une rare prudence ; faiſons-luy, » ſelon la coutume, un preſent, mais » un preſent qui ſoit proportionné à » ſon merite. Vous eſtes icy douze » Princes qui gouvernez ſous moy, » & qui rendez la juſtice au peuple ; » portons icy chacun un manteau, » une tunique & un talent d'or, afin

que cet eſtranger les recevant de « noſtre main, ſe mette à table ce ſoir « avec plus de joye. J'ordonne auſſi « qu'Euryale l'appaiſe par ſes ſou- « miſſions & par ſes preſents, parce « qu'il ne luy a pas parlé avec le reſ- « pect qu'il luy devoit, & qu'il l'a « offenſé contre toute ſorte de juſ- « tice. «

Il dit. Tous les Princes approuverent ſon diſcours, & envoyerent chacun leur heraut pour apporter les preſents. En meſme temps Euryale dit à Alcinoüs : Grand Roy, « je feray à cet eſtranger la ſatisfac- « tion que vous m'ordonnez, & je « luy donneray une belle eſpée d'un « acier tres fin, dont la poignée eſt « d'argent, & le fourreau de la plus « belle ivoyre qu'on ait jamais tra- « vaillée ; je ſuis ſeur qu'il ne la trou- « vera pas indigne de luy. «

En finiſſant ces mots, il preſente cette eſpée à Ulyſſe, & luy dit : Genereux eſtranger, ſi je vous ay «

» dit quelque parole trop dure, ſouf-
» frez que les vents l'emportent, ayez
» la bonté de l'oublier, & je prie les
» Dieux qu'ils vous faſſent la grace
» de revoir voſtre femme & voſtre
» patrie, & qu'ils finiſſent les maux
» que vous ſouffrez depuis long-
» temps, eſloigné de vos amis & de
» voſtre famille.

» Mon cher Euryale, repart Ulyſ-
» ſe, puiſſiez-vous n'avoir jamais que
» des ſujets de joye, & que les Dieux
» vous comblent de proſperitez &
» faſſent que vous n'ayez jamais be-
» ſoin de cette eſpée dont vous me
» faites preſent, aprés m'avoir ap-
» paiſé par vos paroles pleines de
» douceur & de politeſſe. En ache-
vant ces mots, il met à ſon coſté cette riche eſpée.

Comme le ſoleil eſtoit prés de ſe coucher, les magnifiques preſents arrivent, & les herauts les portent au Palais d'Alcinoüs, où les fils du Roy les prennent eux-

meſmes des mains des herauts & les portent chez la Reyne leur mere. Le Roy marchoit à leur teſte.

Dés qu'ils furent arrivez dans l'appartement de la Reyne, ils s'aſſirent, & Alcinoüs dit à Areté: Ma femme, faites apporter icy le « plus beau coffre que vous ayez, « aprés y avoir mis un riche man- « teau & une belle tunique, & or- « donnez à vos femmes d'aller tout « à l'heure faire chauffer de l'eau; « noſtre hoſte, aprés s'eſtre baigné « & aprés avoir vû ces preſents bien « rangez dans ce coffre, en ſoupera « plus gayement & gouſtera mieux « le plaiſir de la muſique. Je luy « donneray ma belle coupe d'or, afin « que quand il ſera de retour chez « luy, il s'en ſerve à faire des liba- « tions à Jupiter & aux autres Dieux « en ſe ſouvenant toujours de moy. «

La Reyne en meſme temps donne ordre à ſes femmes d'aller promptement faire chauffer un bain.

Elles obéïſſent, & mettent ſur le feu un grand vaiſſeau d'airain, elles le rempliſſent d'eau & elles mettent deſſous beaucoup de bois; dans un moment le vaiſſeau eſt environné de flammes & l'eau commence à fremir.

Cependant Areté ayant fait tirer de ſon cabinet ſon plus beau coffre, le preſente à Ulyſſe, & devant luy elle y met l'or, les manteaux & les tuniques dont les Pheaciens luy avoient fait preſent, & elle y adjoute un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut » tout bien rangé, elle luy dit : Eſ» tranger, voyez ce coffre, il ferme » fort bien, vous n'avez qu'à y faire » voſtre nœud, de peur que dans » voſtre voyage quelqu'un ne vous » vole pendant que vous dormirez » tranquillement dans voſtre vaiſ» ſeau.

Le divin Ulyſſe n'eut pas pluſtoſt entendu la Reyne parler ainſi,

qu'il jetta les yeux ſur ces riches preſents, les enferma & les ſcella du nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé luy avoit donné le ſecret. Dans le moment la maiſtreſſe de l'office le preſſe de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulyſſe eſt ravi de voir des bains chauds, car depuis qu'il avoit quitté le Palais de la belle Calypſo, il n'avoit pas eu la commodité d'en uſer. Mais alors il avoit tout à ſouhait comme un Dieu.

Quand il fut baigné & parfumé, & que les femmes luy eurent mis des habits magnifiques, il ſortit de la chambre des bains & alla à la ſale du feſtin.

La Princeſſe Nauſicaa, dont la beauté eſtoit égale à celles des Déeſſes, eſtoit à l'entrée de la ſale. Dés qu'elle vit Ulyſſe elle fut frappée d'admiration, & luy adreſſant la parole, elle luy dit : Eſtranger, « je vous ſouhaite toute ſorte de «

» bonheur, mais quand vous ſerez
» de retour dans voſtre patrie, ne
» m'oubliez pas; ſouvenez-vous que
» c'eſt à moy que vous avez l'obliga-
» tion de la vie.
» Le ſage Ulyſſe luy répond, Belle
» Princeſſe, fille du magnanime Al-
» cinoüs, que le mary de la venera-
» ble Junon, le grand Jupiter, me
» conduiſe ſeulement dans ma patrie
» & me faſſe la grace de revoir ma
» femme & mes amis, je vous pro-
» mets que tous les jours je vous
» adreſſeray mes vœux comme à une
» Déeſſe, car je ne tiens la vie que
» de vous.

Aprés avoir parlé de la ſorte, il s'aſſied prés du Roy. Cependant on fait les portions pour le feſtin, & on meſle le vin dans les urnes. Un heraut s'avance, conduiſant par la main le divin chantre Demodocus, il le place au milieu de la table & l'appuye contre une colomne. Alors Ulyſſe s'adreſſant au heraut &

luy mettant entre les mains la meil- «
leure partie du dos d'un cochon «
qu'on luy avoit ſervi, il luy dit: «
Heraut, prenez cette partie de la «
portion dont on m'a honnoré, & «
donnez-là de ma part à Demodo- «
cus, l'aſſeurant que quelque affligé «
que je ſois, je l'admire & je l'honore «
parfaitement; les chantres comme «
luy doivent eſtre honnorez & reſ- «
pectez de tous les hommes, parce «
que c'eſt la Muſe elle-meſme qui «
leur a appris leurs chanſons, & «
qu'elle les aime & les favoriſe. «

Il dit, & le heraut preſente de ſa part cette portion au heros Demodocus, qui la reçoit avec joye. On mange, on fait grand chere; & quand l'abondance eut chaſſé la faim, Ulyſſe prenant la parole, dit à Demodocus: Divin «
chantre, je vous admire, & je «
vous loüe plus que tous les autres «
mortels, car ce ſont les Muſes «
filles du grand Jupiter qui vous «

» ont enſeigné, ou pluſtoſt c'eſt
» Apollon luy-meſme; vous chan-
» tez avec une ſuite qui marque une
» connoiſſance profonde, les mal-
» heurs des Grecs, tout ce qu'ils ont
» fait & ſouffert, & tous les travaux
» qu'ils ont eſſuyez, comme ſi vous
» aviez eſté preſent, ou que vous
» l'euſſiez appris d'eux-meſmes. Mais
» continuez, je vous prie, & chantez-
» nous le ſtratageſme du cheval de
» bois qu'Epée conſtruiſit par le ſe-
» cours de Minerve, & qu'Ulyſſe
» par un artifice aſſez heureux fit
» entrer dans la citadelle, aprés l'a-
» voir rempli de guerriers qui facca-
» gerent Troye. Si vous me chantez
» bien en détail toute cette avanture,
» je rendray temoignage à tous les
» hommes que c'eſt Apollon luy-
» meſme qui vous a dicté une ſi mer-
» veilleuſe chanſon.

Il dit, & le chantre rempli de l'eſprit du Dieu, commença à chanter, & expoſa parfaitement toute

l'hiſtoire, comme fort bien informé, commençant au moment que les Grecs, faiſant ſemblant de ſe retirer, monterent ſur leurs vaiſſeaux, aprés avoir mis le feu à leurs tentes. Ulyſſe & tous les officiers d'élite, enfermez dans ce cheval, eſtoient au milieu de la place, car les Troyens eux-meſmes l'avoient traiſné juſques dans la citadelle. Ce cheval eſtoit là au milieu, & les Troyens aſſemblez tout autour, diſcouroient & propoſoient pluſieurs choſes ſans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on miſt en pieces cette énorme machine: les autres conſeilloient qu'on la traiſnaſt au haut de la citadelle & qu'on la précipitaſt des murailles; & le troiſiéme parti eſtoit de ceux qui, frappez de la Religion, ſoutenoient qu'elle devoit eſtre inviolable, & qu'il falloit la laiſſer comme une offrande agreable aux Dieux

& capable de les appaiſer, & ce dernier avis l'emporta, car c'eſtoit l'ordre des Deſtinées que Troye periſt, puiſqu'elle avoit receu dans ſes murs cette grande machine, groſſe de tant de braves capitaines, qui portoient aux Troyens la ruine & la mort. Il chanta enſuite comment les Grecs ſortis du ventre du cheval, comme d'une vaſte caverne, ſaccagerent la ville; il repreſenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers & portant par tout le fer & la flamme. Il raconta comment Ulyſſe accompagné de Menelas & ſemblable au Dieu Mars, alla dans le Palais de Deïphobus, & ſouſtint là un grand combat, qui fut long-temps douteux, & dont la victoire leur demeura enfin par le ſecours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulyſſe fondoit en larmes, ſon viſage en eſtoit couvert. Il

pleuroit auſſi amerement qu'une femme, qui voyant tomber ſon eſpoux combattant devant les murailles de ſa ville pour la deffenſe de ſa patrie & de ſes enfants, ſort eſperduë & ſe jette ſur ce cher mary palpitant encore, remplit l'air de ſes gemiſſements & le tient embraſſé, pendant que ces barbares ennemis l'achevent à coups de piques & préparent à cette infortunée une dure ſervitude & des maux infinis. Elle gemit, elle crie, elle pleure, penetrée de la plus vive douleur. Ainſi pleuroit Ulyſſe. Ses larmes ne furent apperceuës que du ſeul Alcinoüs, qui eſtoit aſſis prés de luy & qui entendit ſes ſanglots. Touché de ſa douleur, il dit aux Pheaciens : Princes & Chefs de « mon peuple, eſcoutez ce que j'ay « à vous dire. Que Demodocus ceſſe « de chanter & de joüer de la lyre, « car ce qu'il chante ne plaiſt pas éga- « lement à tous ceux qui l'enten- «

» dent. Depuis que nous ſommes à
» table & qu'il a commencé à chan-
» ter, cet eſtranger n'a ceſſé de pleu-
» rer & de gemir, & une noire triſ-
» teſſe s'eſt emparée de ſon eſprit.
» Que Demodocus ceſſe donc, afin
» que noſtre hoſte ne ſoit pas le ſeul
» affligé, & qu'il ait autant de plaiſir
» que nous, qui avons le bonheur de
» le recevoir ; c'eſt ce que demande
» l'hoſpitalité & l'honneſteté meſme.
» Cette feſte n'eſt que pour luy ſeul ;
» c'eſt pour luy que nous préparons
» un vaiſſeau ; c'eſt à luy que nous
» avons fait de ſi bon cœur tous ces
» preſents. Un ſuppliant & un hoſte
» doivent eſtre regardez comme un
» frere par tout homme qui a tant
» ſoit peu de ſens. Mais auſſi, mon
» hoſte, ne nous cachez point par
» une fineſſe intereſſée ce que je vais
» vous demander ; vous nous devez
» les meſmes égards. Apprenez-nous
» quel eſt le nom que voſtre pere &
» voſtre mere vous ont donné, &

ſous lequel vous eſtes connu de vos «
voyſins ; car tout homme en ce «
monde, bon ou méchant, a neceſ- «
ſairement un nom, qu'on luy don- «
ne dés qu'il vient de naiſtre. Dites- «
nous donc quel eſt le voſtre, quelle «
eſt voſtre patrie & quelle eſt la ville «
que vous habitez, afin que nos «
vaiſſeaux, qui ſont doüez d'intelli- «
gence, puiſſent vous remener. Car «
il faut que vous ſachiez que les «
vaiſſeaux des Pheaciens n'ont ni «
gouvernail ni pilote, comme les «
vaiſſeaux des autres nations, mais «
ils ont de la connoiſſance comme «
les hommes, & ils ſçavent d'eux- «
meſmes les chemins de toutes les «
villes & de tous les pays. Ils font «
tres promptement les plus grands «
trajets, toujours enveloppez d'un «
nuage obſcur qui les empeſche «
d'eſtre découverts. Et jamais ils «
n'ont à craindre ni de perir par un «
naufrage, ni d'eſtre endommagez «
par les flots, par les vents ou par «

» les eſcüeils. Je me ſouviens ſeule-
» ment d'avoir oüi autrefois Nauſi-
» thoüs mon pere, qui nous diſoit
» que le Dieu Neptune eſtoit irrité
» contre nous, de ce que nous nous
» chargions de reconduire tous les
» hommes ſans diſtinction, & que par
» là nous les faiſions joüir du privi-
» lege que nous avons ſeuls de cou-
» rir les mers ſans aucun peril, &
» qu'il nous menaçoit qu'un jour un
» de nos vaiſſeaux, revenant de con-
» duire un eſtranger chez luy, ſeroit
» puni de ce bienfait, qu'il periroit
» au milieu de la mer, & qu'une
» grande montagne tomberoit ſur la
» ville des Pheaciens & la couvriroit
» toute entiere. Voilà ce que ce ſage
» vieillard nous contoit ſur la foy de
» quelque ancien oracle. Et ce Dieu
» peut accomplir ces menaces ou les
» rendre vaines comme il le jugera à
» propos. Mais contez-moy, je vous
» prie, ſans déguiſement, comment
» vous avez perdu voſtre route; ſur

quelles terres vous avez eſté jetté; «
quelles villes, quels hommes vous «
avez vûs; quels ſont les peuples «
que vous avez trouvé cruels, ſau- «
vages & ſans aucun ſentiment de «
juſtice; & quels ſont ceux qui vous «
ont paru humains, hoſpitaliers & «
touchez de la crainte des Dieux! «
Dites-nous auſſi pourquoy vous «
vous affligez en vous meſme, & «
pourquoy vous pleurez en enten- «
dant chanter les malheurs des Grecs «
& ceux d'Ilion. Ces malheurs vien- «
nent de la main des Dieux, qui ont «
ordonné la mort de tant de milliers «
d'hommes, afin que la Poëſie en tire «
des chants utiles à ceux qui vien- «
dront aprés eux. Avez-vous perdu «
devant les murs de cette place un «
beau pere, un gendre, ou quelque «
autre parent encore plus proche, ou «
quelque bon ami & compagnon «
d'armes ſage & prudent! Car un ami, «
qui a ces bonnes qualitez, n'eſt ni «
moins aimable ni moins eſtimable «
qu'un frere. «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VIII.

Page 1. *ET c'eſtoit ſur le port devant les vaiſſeaux*] C'eſtoit dans la place qui eſtoit entre les deux ports, & au milieu de laquelle on avoit baſti un temple à Neptune, comme nous l'avons vû à la fin du ſixiéme Livre.

La Déeſſe Minerve, &c. *ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs*] Homere feint que le heraut, qu'Alcinoüs envoye appeller les Princes & les chefs au Conſeil, eſt Minerve elle-meſme, parce que cet envoy eſt l'effet de la ſageſſe du Prince, & que par conſequent c'eſt Minerve qui luy a inſpiré ce conſeil.

Page 2. *Par ces paroles elle inſpira de la curioſité à tous les Princes*] Il n'y a point de peuple ſi curieux qu'un peuple riche, qui n'a d'autre occupation que les jeux & les divertiſſements, car il cherche avidement tout ce qui peut luy fournir de nouveaux

plaiſirs. Rien n'eſtoit donc plus capable d'exciter la curioſité des Pheaciens que de leur annoncer un eſtranger ſi extraordinaire, qui avoit erré ſi long-temps ſur la mer, & qui devoit faire des demandes à l'aſſemblée.

Page 3. *Mais il nous prie de luy fournir promptement*] Il dit *nous*, parce que, comme je l'ay desja dit ailleurs, le gouvernement des Pheaciens n'eſtoit pas deſpotique, non plus que tous les gouvernements de ces temps-là ; le peuple avoit ſes droits, & il eſtoit repreſenté par ces perſonnages qui ſont appellez *Princes* & *Chefs*. C'eſt ce qu'Ariſtote a fort bien eſtabli, quand il a dit : Βασιλείας μὲν οὖν εἴδη τέτταρα, πέντε τὸν ἀριθμόν. μία μὲν ἡ περὶ τοὺς Ἡρωικοὺς χρόνους. αὕτη δ' ἦν ἑκόντων μὲν ἐπὶ πᾶσι δ' ὡρισμένοις, στρατηγὸς γὰρ ἦν καὶ δικαστὴς ὁ Βασιλεὺς, καὶ τῶν θείων πάντων κύριος. *Il y avoit donc quatre ſortes de Royauté. La premiere celle des temps Heroïques, qui commandoit à des hommes ſoumis volontairement, mais à de certaines conditions qui eſtoient reglées. Le Roy eſtoit le general & le juge, & il eſtoit le maiſtre de tout ce qui regardoit la Religion.* Politiq. 3. 4.

Un vaiſſeau tout neuf, le meilleur qui ſoit dans nos ports] L'épithete de πρωτόπλοος ſignifie non ſeulement un vaiſſeau qui vient

d'eſtre baſti & qui va faire ſon premier voyage, mais un vaiſſeau plus leger que les autres, qui va toujours devant les autres.

Page 4. *A qui Dieu a donné l'art de chanter*] Homere inſinuë par tout que toutes les bonnes & grandes qualitez ſont des dons de Dieu. On ne peut pas douter que la muſique, qui embraſſe la Poëſie, n'en ſoit un conſiderable. Il y avoit de ces chantres dans toutes les Cours des Princes. Nous avons desja vû Phemius à Ithaque; nous en avons vû un autre à Lacedemone chez Menelas, & voicy Demodocus chez le Roy Alcinoüs. Le gouſt pour la muſique a toujours eſté general. Les Hebreux l'avoient encore plus que les autres peuples. On ſçait les effects que les chants de David faiſoient ſur l'eſprit de Saül. Salomon dit dans l'Eccleſiaſte, *feci mihi cantores & cantatrices.* 11. 8. & comme les Grecs, ils admettoient ces chantres à leurs feſtins. C'eſt pourquoy l'Auteur de l'Eccleſiaſtique compare la muſique des feſtins à une émeraude enchaſſée dans de l'or. 31. 8.

Page 5. *Mais à ces faveurs elles avoient meſlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vûë*] Je ſuis perſuadée que c'eſt ſur ce paſſage que les Anciens ſe ſont imaginé qu'Homere eſtoit aveugle, car ils ont cru que ce Poëte s'eſtoit dépeint luy-meſme

meſme ſous le nom de Demodocus. Il eſt vray que toutes les grandes choſes, qui ſont dites icy de Demodocus, conviennent à Homere. Il eſt un chantre divin comme Demodocus; comme luy il charme tous ceux qui l'entendent; comme luy il a chanté les avantures des Grecs devant Troye. En un mot, pour me ſervir de ce qu'Euſtathe a dit fort ingenieuſement, comme Hecube dit à ſa fille dans Euripide, *Malheureuſe, car en te donnant ce nom, je me le donne à moy-meſme.* Homere peut dire avec autant de raiſon à Demodocus, *Chantre divin, chantre merveilleux, chantre qui charmez les Dieux & les hommes, car en vous donnant ces loüanges je me les donne à moy-meſme.* Mais il ne faut pas pouſſer cette reſſemblance plus loin.

Page 6. *Il contenoit la celebre diſpute qu'Ulyſſe & Achille avoient euë devant les remparts de Troye au milieu du feſtin d'un ſacrifice*] Didyme, & aprés luy Euſtathe, nous ont conſervé une ancienne tradition, qui portoit qu'aprés la mort d'Hector les Princes Grecs eſtant aſſemblez chez Agamemnon à un feſtin aprés un ſacrifice, on agita quel moyen on prendroit pour ſe rendre maiſtres de Troye, qui venoit de perdre ſon plus fort rempart, & que ſur cela Ulyſſe & Achille eurent une grande diſpute.

Achille vouloit qu'on attaquaſt la ville à force ouverte; Ulyſſe au contraire qu'on euſt recours à la ruſe. Et ce dernier avis l'emporta. C'eſt ſur cela qu'Athenée a eſcrit, liv. 1. *Dans Homere les generaux des troupes Grecques ſoupent modeſtement & frugalement chez Agamemnon; & ſi l'on voit dans l'Odyſſée qu'Ulyſſe & Achille diſputent enſemble à un ſouper, à la grande ſatisfaction d'Agamemnon, ce ſont de ces diſputes utiles pour le bien des affaires, car ils cherchent ſi c'eſt par la force ou par la ruſe qu'il faut attaquer Troye.*

Parce que c'eſtoit-là l'accompliſſement d'un oracle] Agamemnon, avant que d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes conſulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu luy répondit que la ville ſeroit priſe *lorſque deux Princes, qui ſurpaſſoient tous les autres en valeur & en prudence, ſeroient en diſpute à un feſtin.* Agamemnon voyant donc aprés la mort d'Hector Ulyſſe & Achille s'échauffer pour ſoutenir leur avis, ne douta plus de l'accompliſſement de l'oracle.

Page 7. *Et allons nous exercer à toutes ſortes de combats*] Les Pheaciens d'abord aprés le diſner vont s'exercer à des combats fort rudes. Quoy-que ces peuples fuſſent fort adonnez aux plaiſirs & aux divertiſſe-

ments, ils ne laiſſoient pas d'avoir toujours quelque choſe de ces temps heroïques. Ces exercices eſtoient un jeu pour eux.

Page 8. *Combien nous ſommes au deſſus de tous les autres hommes*] Alcinoüs dit, *nous ſommes*, en ſe mettant de la partie, parce que la gloire du peuple eſt la gloire du Roy.

Et le mene par le meſme chemin que tenoient tous les autres] On mene Demodocus à cette aſſemblée, parce qu'il y ſera queſtion de danſes & de muſique.

Acronée, Ocyale, Elatrée] Tous ces noms, excepté celuy de Leodamas, ſont tirez de la marine.

Page 9. *Et les laiſſa tous auſſi loin derriere luy que de fortes mules*] C'eſt la meſme comparaiſon dont il s'eſt ſervi dans le x. Liv. de l'Iliade, où il fait voir l'avantage qu'une charruë de mules a ſur une charruë de bœufs. On peut voir les Remarques, tom. 2. page 491. Les comparaiſons qu'on tire de l'agriculture ſont toujours agréables.

Et Euryale fut vainqueur] Homere paſſe rapidement ſur ces jeux, & ne s'amuſe pas à les deſcrire comme il a fait ceux du XXIII. Liv. de l'Iliade. La raiſon de cela eſt qu'icy ils ne ſont pas du ſujet, ils ne ſont amenez

que par occaſion, & le Poëte a des choſes plus preſſées qui l'appellent ; au lieu que dans l'Iliade ils ſont neceſſaires & entrent dans le ſujet, car il falloit bien honnorer les funerailles de Patrocle.

Page 13. *Et vous avez tout l'air d'un écervelé*] Ulyſſe répond dans les meſmes termes dont Euryale s'eſt ſervi. Euryale luy a dit par la negative, *vous n'avez nullement l'air d'un guerrier.* Et Ulyſſe luy répond par l'affirmative, *& vous, vous avez tout l'air d'un homme peu ſage.* Quand on traduit, il faut s'attacher à rendre ces tours & ces fineſſes, parce qu'elles ſervent à la juſteſſe des expreſſions.

Il parle avec retenuë, il ne hazarde rien qui l'expoſe au repentir, & toutes ſes paroles ſont pleines de douceur & de modeſtie] Homere dit tout cela en quatre mots : ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει Αἰδοῖ μειλιχίῃ. Mais ces quatre mots renferment tout ce que j'ay dit. Ἀσφαλέως ἀγορεύειν, *parler ſeurement*, ſignifie, *parler avec retenuë ſans broncher*, c'eſt à dire, ſans faire aucune faute contre la prudence. Il y a un proverbe Grec qui dit : *Il vaut mieux broncher des pieds que de la langue.*

A peine les Dieux meſmes pourroient-ils adjouter à cette bonne mine] Je ſuis eſton-

rée de l'explication qu'Euſtathe a donnée à ce vers, οὐδέ κεν ἄλλως οὐδὲ θεὸς πύξειε, qu'il explique, *Dieu meſme ne peut pas changer ce qui eſt fait.* Rien n'eſt plus hors de propos ni plus éloigné de la penſée d'Homere, qui donne icy un grand éloge à la beauté & à la bonne mine d'Euryale, en luy diſant, *un Dieu meſme ne vous feroit pas autrement*, c'eſt à dire, vous ne ſeriez pas mieux fait ſi vous ſortiez de la main d'un Dieu, & qu'un Dieu luy-meſme vous euſt formé. Et la ſuite prouve que c'eſt là la veritable explication, *mais vous manquez de ſens.*

Page 14. *Vos paroles eſtourdies ont excité ma colere*] Il dit cela pour excuſer la dureté de ſa réponſe, & pour en demander une eſpece de pardon à toute l'aſſemblée.

Sans quitter ſon manteau] Homere veut faire entendre que les Pheaciens eſtoient à demi nuds, ce qui eſtoit un grand avantage.

Page 15. *Les Pheaciens, ces excellents hommes de mer, ces grands rameurs*] Ces épithetes ne ſont pas adjoutées icy inutilement. Ce ſont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, ſi appliqué à la marine, ne devoit rien diſputer aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'exerce ſur terre.

Page 16. *Puiſque vous m'avez offenſé*] Ulyſſe adjoute cette parentheſe, pour adoucir en quelque ſorte l'audace de ſon deffi.

Page 17. *Quoy-que tous ſes compagnons qui l'environnent ayent l'arc tendu & preſt à tirer ſur moy*] Juſqu'icy on a fort mal expliqué ce paſſage : Euſtathe meſme s'y eſt trompé. Il a cru qu'Ulyſſe ne loüe icy que ſa promptitude à tirer, & qu'il dit que quand meſme il auroit autour de luy pluſieurs compagnons avec l'arc tendu & preſt à tirer, il les préviendroit tous & frapperoit ſon ennemi avant qu'ils euſſent ſeulement penſé à décocher leur fléche. Ce n'eſt point-là le ſens. Ulyſſe dit une choſe beaucoup plus forte. Il dit qu'au milieu d'une foule d'ennemis il frapperoit celuy qu'il auroit choiſi, quand meſme tous ces gens-là auroient l'arc bandé, & qu'ils ſeroient preſts à tirer ſur luy, ce qui marque en meſme temps & l'aſſeurance de la main & l'intrepidité du courage. Car j'ay toujours ouï dire, & cette raiſon eſt bien naturelle, que ce qui fait tres ſouvent que ceux qui tirent le mieux à la chaſſe, tirent mal au combat, c'eſt qu'à la chaſſe ils n'ont rien à craindre, & qu'au combat ils voyent des hommes preſts à tirer ſur eux. Voilà ce qui rend tant de coups inutiles ; en un mot, il y a plus d'adreſſe & de fermeté à frapper un ennemi environné de gens qui

tirent, que s'ils ne tiroient point. Le danger rend la main moins ſeure.

Qui ſont aujourd'huy ſur la terre & qui ſe nourriſſent des dons de Cerés] Σῖτον ἔδοντες, & par-là Ulyſſe veut marquer les nations civiliſées, policées, & non pas des nations barbares qui ne connoiſſent pas l'uſage du bled.

Ni à Eurytus d'Oechalie, qui ſur l'adreſſe à tirer de l'arc, oſoient entrer en lice meſme contre les Dieux] Il falloit bien que cet Eurytus Roy d'Oechalie ſe ſentiſt bien adroit à tirer de l'arc, puiſque pour marier ſa fille Iole il fit propoſer un combat, promettant de la donner à celuy qui le vaincroit à cet exercice. Au reſte, les Anciens ne s'accordent point ſur cette ville d'Oechalie dont Eurytus eſtoit Roy. Les uns la mettent en Theſſalie, les autres en Eubée, les autres dans la Meſſenie, & Pauſanias croit que les derniers ont raiſon. Je m'en eſtonne, car Homere dans le 11. Liv. de l'Iliade la met parmi les villes de Theſſalie. *Ceux*, dit-il, *qui habitoient Tricca, l'eſcarpée Ithome & Oechalie qui eſtoient de la domination d'Eurytus.* Car toutes ces villes eſtoient de Theſſalie.

Page 18. *Il n'y a que la Courſe*] Il a desja deffié les Pheaciens à la courſe, emporté par la colere; icy il rabat un peu de cette

audace, & ſentant ſes forces affoiblies par tout ce qu'il a ſouffert, il reconnoiſt qu'il pourroit eſtre vaincu à la courſe.

Mon vaiſſeau ayant eſté briſé aprés une furieuſe tempeſte, & les vivres m'ayant manqué] Il me ſemble qu'Euſtathe a fort mal expliqué ce paſſage, quand il a dit que le mot κομιδὴ, *proviſion*, eſtoit pour ναῦς ἔχουσα κομιδὴν, pour le navire meſme. κομιδὴ ne ſignifie icy que la *proviſion*. Les proviſions qu'il avoit pû faire dans l'iſle de Circé où la tempeſte l'obligea de relaſcher, furent perduës quand ſon vaiſſeau fut briſé par un coup de foudre ; & aprés qu'il eut regagné ſon maſt, que le flux luy ramena des gouffres de Charibde, il fut dix jours ſur ce maſt le joüet des vents, ſans prendre aucune nourriture, comme Ulyſſe luy-meſme nous l'expliquera à la fin du douziéme Livre.

Page 19. *Et l'art de conduire des vaiſſeaux*] Il y a de l'apparence qu'il parle icy des courſes & des combats qu'ils faiſoient ſur l'eau pour s'exercer & pour ſe dreſſer à la marine.

Ce ſont les feſtins, la muſique & la danſe] Voilà, comme dit fort bien Euſtathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, le heraut de la volupté, & nullement d'un peuple vertueux. Mais Homere ne propoſe pas cela

comme un exemple à ſuivre. Au contraire il le propoſe comme un exemple à fuir, & c'eſt ce que l'on verra dans la ſuite.

Que nos plus excellents danſeurs] Il y a dans le Grec, *allons donc, nos plus excellents danſeurs*, παίσατε. Et on diſpute ſur ce mot pour ſçavoir s'il vient de παίζειν, *ludere, danſer*, ou de παίειν, *ferire, frapper*. L'un & l'autre peuvent ſe ſoutenir. S'il vient de παίειν, *ferire*, il faut ſouſentendre γην la *terre*, & *frapper la terre* eſt le ſynonyme de *danſer*, c'eſt ainſi qu'Horace a dit *quatiunt terram*. Od. 6. du liv. 1. Et *pepuliſſe terram*. Od. 18. liv. 3.

Page 21. *Et commencent leurs danſes avec une legereté merveilleuſe*] Ce paſſage eſt remarquable, non en ce qu'il dit que ces danſeurs danſoient au ſon de la lyre & aux chanſons du muſicien, car il n'y a rien là d'extraordinaire, nous l'avons vû dans l'Iliade, Livre XVIII. Mais en ce qu'il fait voir que dés ce temps-là on danſoit desja des hiſtoires, s'il m'eſt permis de parler ainſi, c'eſt à dire, que les danſeurs par leurs geſtes & par leurs mouvements, exprimoient l'hiſtoire que chantoit le chantre, & que leur danſe eſtoit l'imitation des avantures exprimées dans la chanſon. On ſe rendit enſuite ſi habile dans cette ſorte d'imitation qu'on imitoit ces avantures ſans chant & ſans paroles.

Le chantre chantoit ſur ſa lyre les amours de Mars & de Venus] Scaliger a fait un crime à Homere de cette chanſon, & par cette raiſon il luy préfere Virgile. *Demodocus*, dit-il, *chante les ſaletez des Dieux dans le feſtin d'Alcinoüs, & l'Iopas de Virgile chante des choſes dignes d'un Roy dans le feſtin de Didon.* Cette critique eſt mauvaiſe de toutes manieres. Scaliger ne s'eſt pas ſouvenu de la belle regle qu'Ariſtote a donnée pour juger ſi une choſe eſt bonne ou mauvaiſe, *c'eſt d'avoir égard à celuy qui parle, & à ceux à qui il s'adreſſe.* Poëtiq. chap. 26. Cette regle juſtifie entierement Homere, ce n'eſt ni luy ni ſon heros qui chantent ces amours, c'eſt un muſicien qui les chante pendant le feſtin à un peuple mou & effeminé. Ainſi ſans avoir recours à l'allegorie phyſique & morale que cette fable peut renfermer, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme épique, liv. 5. chap. 11. on fait voir que ce ſujet eſt tres convenable aux mœurs des Pheaciens, gens mous & effeminez, qui ne penſoient tous les jours de leur vie qu'aux jeux, aux plaiſirs & à l'amour, & qu'Homere ſçait parfaitement accommoder ſes recits aux genies des peuples dont il parle. Il enſeigne par-là que la vie molle & oyſive eſt la ſource des voluptez criminelles, & que les hommes qui vivent de cette ma-

niere, uniquement occupez de leurs plaiſirs, n'aiment que ces contes d'amour libres & licencieux, qui ne ſeroient pas eſcoutez à la table des ſages, & qu'ils ſe plaiſent à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux auſſi vicieux & auſſi corrompus qu'eux-meſmes. L'on peut donc conclure que ce recit d'Homere eſt bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impieté, qu'un avis tres utile qu'il donne à ceux qui veulent eſtre honneſtes gens, en leur inſinuant que pour éviter ces crimes, il faut fuir les arts & les voyes qui y conduiſent, & en meſlant à ce recit des termes infamants, qui ſont connoiſtre le jugement qu'on doit porter de cette action honteuſe, & qui ſont les préſervatifs contre le poiſon de la fiction. C'eſt ce que Plutarque a bien reconnu, car dans ſon Traité *comment il faut lire les Poëtes*, il nous avertit que *dans cette fable des amours de Mars & de Venus, l'intention d'Homere eſt de faire entendre à ceux qui ſont capables de reflexion, que la muſique laſcive, les chanſons diſſoluës & les diſcours ſur les ſujets licencieux, rendent les mœurs deſordonnées, les vies lubriques & effeminées, les hommes laſches & ſujets à leurs plaiſirs, aux délices, aux volupteż & aux amours de folles femmes. Il faut bien des précautions à un Poëte*, dit parfaitement le R. P. le Boſſu, *pour traiter des incidents auſſi dan-*

gereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal ; il doit eſtudier le beſoin, l'intereſt, l'humeur de ſes auditeurs & l'effet que ces ſujets pourront faire ſur leur eſprit. Mais à vray dire, nous ne ſommes plus dans un temps où la ſimplicité puiſſe rendre cette matiere tolerable aux honneſtes gens, & où on puiſſe la propoſer ſans corrompre la meilleure partie de ſes auditeurs, & ſans entretenir la corruption & le vice qui eſt dans les autres. Ainſi quelque judicieux ou excuſable qu'ait eſté Homere en cette invention, un Poëte ne ſeroit aujourd'huy ni judicieux ni excuſable, ſi en cela il oſoit imiter cet Ancien. Il eſt bon d'enſeigner ce qu'il a enſeigné ; mais il ſeroit tres mauvais de l'enſeigner comme il a fait, & encore plus mauvais d'eſtaler cette avanture ſur nos theatres ; ce ſeroit fouler aux pieds non ſeulement les mœurs & les bienſéances, mais encore la Religion. Et malgré la licence de nos mœurs, j'oſe dire que jamais Poëte ne le feroit avec ſuccés. Homere eſt bien loüable d'avoir meſlé à cette fiction ſi dangereuſe par elle-meſme des inſtructions qui la corrigent. On peut voir ce Poëte encore mieux juſtifié dans les Remarques de M. Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote pag. 441. & 442. Au reſte ce chant de Demodocus confirme parfaitement ce que j'ay desja dit de nos *Cantates.*

Et comment il l'avoit comblée de preſens] Il y a donc long-temps que les preſents ont un grand pouvoir, & ſur les Déeſſes meſmes.

Entre d'abord dans ſa forge, l'eſprit plein de grands deſſeins de vengeance ; il met ſon énorme enclume ſur ſon pied, & commence à forger des liens indiſſolubles] L'Auteur du Parallele n'a pas mieux réuſſi à critiquer Homere ſur les arts, que ſur ſes idées & ſur ſes expreſſions. *On voit*, dit ſon Abbé, *que Vulcain forge ſur une groſſe enclume des liens auſſi menus que des toiles d'araignée.* Le Chevalier ſe recrie ſur cela & dit fort doctement : *Le pere de tous les arts peut-il parler ainſi ! Eſt-il beſoin d'une groſſe enclume pour faire des liens auſſi menus que des toiles d'araignées ! Le bon homme ſçavoit que les orfevres & les forgerons ont de groſſes enclumes, il ne faut pas luy en demander davantage.* Voilà une ridicule critique. Homere a grande raiſon de dire que Vulcain eut recours à ſon enclume ; car quoy-que ces liens fuſſent auſſi déliez que des toiles d'araignée & imperceptibles, ils ne pouvoient eſtre forgez que ſur l'enclume, parce que tout déliez qu'ils eſtoient, il falloit encore qu'ils euſſent beaucoup de force, afin que ceux qu'ils devoient retenir ne puſſent les rompre. L'enclume a eſté malheureuſe á ce Critique, car elle luy a fait desja

commettre une faute tres groſſiere, comme nous l'avons vû ſur le III. Livre.

Page 22. *Qu'il aime plus que toutes les autres terres qui luy ſont conſacrées*] On a dit que Vulcain aimoit particulierement Lemnos, à cauſe des feux ſouſterrains qui ſortent de cette iſle, car le feu eſt l'ame des forges. Et c'eſt pourquoy auſſi on a feint qu'il eſtoit tombé dans cette iſle quand il fut précipité du ciel.

Page 23. *Et il eſt allé voir ſes Sintiens*] Les Sintiens eſtoient les peuples de Lemnos, & ils eſtoient venus de Thrace s'eſtablir dans cette iſle. Il dit qu'ils parloient un langage barbare, parce que leur langue eſtoit un compoſé de la langue des Thraces, de celle des Aſiatiques & de la Grecque fort alterée & corrompuë. Quand Mars dit, *il eſt allé voir ſes Sintiens au langage barbare*, il y a dans ces paroles une ſorte de raillerie & de mépris; il veut faire ſentir à Venus la ſotiſe d'un homme qui quitte une ſi belle femme pour aller voir des peuples ſi groſſiers.

Page 24. *Accourez tous pour voir des choſes infames*] Il y a dans le texte, tel que nous l'avons aujourd'huy, *accourez pour voir des choſes riſibles.* Δεῦθ' ἵνα ἔργα γελασσὰ, &c. Or il n'eſt ni vrayſemblable ni poſſible que Vulcain appelle cette avanture *riſible*, car

elle eſt tres peu riſible pour un mary; j'ay donc crû devoir ſuivre l'ancienne leçon qu'Euſtathe a rapportée, ἔργ' ἀγέλαστα, *des choſes dont je n'ay pas ſujet de rire.* Les Dieux en riront, mais Vulcain n'en rit point.

Et que je ſuis incommodé] Homere a bien ſenti que la laideur d'un mary eſt ſouvent un ſurcroiſt de beauté pour l'amant.

Page 25. *M'ait rendu la dot & tous les preſens que je luy ay faits*] Dans mes Remarques ſur l'Iliade j'ay aſſez parlé de cet ancien uſage, par lequel il eſtoit eſtabli que le marié donnoit au pere de la mariée une ſorte de *dot*, c'eſt à dire, qu'il luy faiſoit des preſens dont il achetoit en quelque façon ſa fiancée. Voicy donc la juriſprudence qu'Homere rapporte de ces anciens temps, le pere de la femme ſurpriſe en adultere, eſtoit obligé de rendre au mary tous les preſens que le mary avoit faits. A plus forte raiſon le mary eſtoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à ſa fille, comme la juriſprudence des ſiecles ſuivants l'a décidé.

Mais ſes mœurs deshonnorent ſa beauté] Homere meſle toujours quelque mot utile qui fait connoiſtre le veritable jugement qu'il fait des actions qu'il deſcrit.

Les Déeſſes par pudeur & par bienſéance demeurerent dans leur Palais] Ces Déeſſes ne devoient ni ne pouvoient aſſiſter à un tel ſpectacle. Homere donne toujours des marques de ſageſſe dans les fictions meſmes les plus licencieuſes.

Les mauvaiſes actions ne proſperent pas] Voicy de ces inſtructions cachées qu'Homere meſle adroitement dans ſes narrations pour former les mœurs & pour empeſcher les jeunes gens d'avaler le poiſon que la fiction preſente. Cette fable eſt d'un pernicieux exemple, mais Homere en corrige autant qu'il peut le venin par cette reflexion tres ſage qu'il fait faire aux Dieux, & qui enſeigne aux hommes, meſme aux plus puiſſants, qu'ils ne doivent pas ſe flatter que leurs mauvaiſes actions ſeront toujours heureuſes, que ce que l'on croit le plus caché, vient enfin en évidence, & que rien ne demeure impuni.

Page 26. *Mars ne peut s'empeſcher de payer la rançon que doivent les adulteres pris ſur le fait*] Il y avoit donc dans ces anciens temps des peines pecuniaires pour les adulteres qui avoient eſté ſurpris.

Apollon, je m'eſtimerois tres heureux d'avoir une pareille avanture] On ne pouvoit pas attendre d'autre réponſe de Mercure, qui avoit ſervi à tant de commerces

ſecrets. D'ordinaire les confidents ne ſont pas plus ſages que ceux qu'ils ſervent.

Page 27. *Mais prenant ſon ſerieux, il prioit inſtamment Vulcain de délier Mars*] Pourquoy Neptune prend-il plus d'intereſt à la délivrance de Mars que les autres Dieux? C'eſt ce que je voudrois que nous euſſent expliqué ceux qui ont entrepris de développer l'allegorie de cette fiction, & qui nous diſent que l'adultere de Mars avec Venus ſignifie que quand la planete de Mars vient a eſtre conjointe avec celle de Venus, ceux qui naiſſent pendant cette conjonction, ſont enclins à l'adultere, & que le Soleil venant à ſe lever là-deſſus, les adulteres ſont ſujets à eſtre découverts & pris ſur le fait. Que ſignifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars & ſe rendant meſme caution pour luy? Il ne faut pas eſperer de pouvoir rendre raiſon de toutes les fables.

. *C'eſt une méchante affaire que de ſe rendre caution pour les méchants*] On a expliqué ce vers de trois differentes manieres, qu'Euſtathe a rapportées pag. 1599. J'ay ſuivi le ſens qui m'a paru le plus naturel. Dans le temple de Delphes on avoit eſcrit cette ſentence, ἐγγύα πάρα δ' ἄτα. *La perte ſeure ſuit la caution.* Et les ſages ont toujours blamé cette facilité de cautionner. Sa-

lomon a dit : *Stultus homo plaudet manibus cum ſpoponderit pro amico.* Proverb. 17. 18. Mais comme il y auroit de la dureté à refuſer en certaines occaſions d'eſtre caution, par exemple, pour un pere, pour un frere, pour un neveu, &c. Homere corrige cette ſentence, en diſant que *c'eſt une mauvaiſe affaire que de ſe rendre caution pour les méchants*, car il eſt indubitable qu'on ſera obligé de payer pour eux. C'eſt pourquoy Salomon a dit auſſi : *Emportez les meubles & les habits de celuy qui a cautionné pour l'eſtranger. Tolle veſtimentum ejus qui ſpoponderit pro extraneo.* Proverb. 20. 16. & 27. 13.

Page 28. *Mars prend le chemin de la Thrace, & la mere des jeux & des ris celuy de Cypre*] Homere peint par-là le genie & le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace, parce que les Thraces ſont belliqueux, & Venus va en Cypre, dont les habitants ſont mous & effeminez, & adonnez à l'amour.

Page 29. *Ulyſſe l'entendoit avec un merveilleux plaiſir*] Homere enſeigne par-là que les ſages peuvent quelquefois entendre avec plaiſir ces ſortes de chanſons, mais le plaiſir qu'elles leur donnent eſt bien different de celuy qu'elles font aux fous. *Le ſage*, dit fort bien Euſtathe, *eſt charmé de la beauté de la Poëſie & de la muſique, il ſent ce qu'il*

y a d'utile & d'inſtructif, & il démeſle meſme par ſon intelligence les myſteres cachez ſous une fiction ingenieuſe ; au lieu que les autres ne gouſtent que ce qui favoriſe leur corruption.

L'un d'eux ſe pliant & ſe renverſant en arriere, le pouſſe juſqu'aux nuës] C'eſtoit une ſorte de danſe où l'un pouſſoit un balon en l'air, l'autre le repouſſoit, & ils ſe le renvoyoient ainſi pluſieurs fois, ſans le laiſſer tomber à terre, & cela ſe faiſoit en cadence. C'eſtoit une eſpece de danſe haute, c'eſt pourquoy elle eſtoit appellée ἀερία & οὐρανία, *aëriene* & *celeſte*. Le medecin Herophile avoit compris parmi les exercices de la Gymnaſtique cette *danſe au balon*. C'eſt pourquoy l'on avoit adjouté un balon à tous les inſtruments de la gymnaſtique dont on avoit orné ſa ſtatuë.

Ils finirent cette danſe haute, & en commencerent une baſſe] C'eſt le veritable ſens de ce vers, ὤρχεῖσθην δὴ πεῖρα ποσὶ χθονί. *Ils commencerent à danſer à terre.* Il oppoſe manifeſtement la *danſe à terre* à la danſe au balon, dont il vient de parler, qui eſt la danſe haute ; & comme celle-cy eſtoit appelée οὐρανία, *celeſte* ; l'autre, comme dit Euſtathe, pouvoit eſtre appellée χθονία, c'eſt à dire, *terreſtre*.

Page 30. *Vous m'aviez bien promis*] Le Grec dit : *Vous m'aviez menacé*, ἀπειλήσας.

Les Grecs ont dit *menacer* pour *promettre*. Et les Latins les ont imitez : c'eſt ainſi qu'Horace a dit, *multa & preclara minantem.*

Vous eſtes icy douze Princes] Il y a dans le Grec : *Il y a icy douze Roys qui regnent ſur le peuple, & je ſuis le treiziéme.* Ces mots, *& je ſuis,* ne marquent pas l'égalité, mais au contraire la ſuperiorité, car on voit que c'eſt luy-meſme qui donne les ordres. Ces douze Roys ou Princes eſtoient les principaux qui gouvernoient ſous luy, car, comme je l'ay desja remarqué, c'eſtoit un eſtat meſlé de Royauté d'oligarchie & de demoeratie. Ces douze Roys ou Princes eſtoient à peu prés ce qu'eſtoient autrefois les douze Pairs en France.

Page 31. *Il preſente cette eſpée à Ulyſſe*] Il paroiſt par ce paſſage que les Pheaciens portoient l'eſpée, car quoy-qu'Alcinoüs aït dit qu'ils ne manioient ni l'arç ni le carquois, ils ne laiſſoient pas de porter des armes deffenſives.

Page 32. *Et faſſent que vous n'ayez jamais beſoin de cette eſpée*] Euſtathe a donné un ſens tout contraire : *puiſſay-je n'avoir jamais beſoin de cette eſpée.* Car comme on croyoit que les preſens des ennemis eſtoient funeſtes, Ulyſſe pour détourner l'augure, ſouhaite de n'avoir jamais beſoin de recourir à cette eſpée, mais de la garder

comme un dépoſt. Je croy qu'Euſtathe ſe trompe, le ſouhait d'Ulyſſe ne doit pas eſtre en faveur de luy-meſme, il doit eſtre en faveur de celuy qu'il remercie & dont il reçoit le preſent; c'eſt auſſi le ſens naturel que le vers d'Homere preſente : Μηδέ τοι ξιφέος γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο. *Neque tibi in poſterum deſiderium enſis eveniat.* Ce *tibi* eſt déciſif. *Faſſent les Dieux que vous n'ayez jamais beſoin de cette eſpée.* C'eſt à dire, faſſent les Dieux que vos jours coulent en paix, & que jamais ni guerre eſtrangere ni démeſlé domeſtique ne vous oblige à la tirer, & à regreter celle dont vous m'honorez.

Page 33. *Faites apporter icy le plus beau coffre que vous ayez*] Une des grandes ſomptuoſitez des femmes de ces temps-là conſiſtoit en de beaux coffres, & c'eſt de ces coffres qu'on a voulu expliquer ce verſet du Pſeame 44. *Myrrha & gutta & caſia à veſtimentis tuis à domibus eburneis.* Car les coffres ſont élegamment appellez les *maiſons des habits.* Le gouſt de ces beaux coffres s'eſt conſervé fort long-temps, & ce n'eſt que le dernier ſiecle qui l'a vû finir.

Je luy donneray ma belle coupe d'or] Il a ordonné que chacun des Princes donneroit un talent d'or, & luy il donne ſa coupe. Il faut donc, ou que le talent d'or ne fuſt

pas d'un ſi grand poids que celuy que nous connoiſſons, car le Roy ne doit pas donner moins que les autres, ou que le travail rendiſt cette coupe plus précieuſe, ou que le Roy la donnaſt de ſurcroiſt, quoy-qu'il n'en parle point, ou enfin qu'elle peſaſt plus d'un talent.

Page 35. *Et les ſcella d'un nœud merveilleux dont l'ingenieuſe Circé luy avoit donné le ſecret*] Dans ces anciens temps, avant l'uſage des clefs, on avoit accoutumé de fermer avec des nœuds que chacun faiſoit à ſa fantaiſie. Il y en avoit de ſi merveilleux & de ſi difficiles, que celuy qui les avoit faits, & qui en ſçavoit le ſecret, eſtoit le ſeul qui puſt les deſlier. Tel eſtoit par exemple le nœud Gordien.

Page 36. *Je vous promets que tous les jours je vous adreſſeray mes vœux comme à une Déeſſe*] Il ne ſe peut rien adjouter à la politeſſe d'Ulyſſe ; la Princeſſe le prie de ſe ſouvenir d'elle, & de ne pas oublier les ſecours qu'elle luy a donnez, & Ulyſſe luy promet de l'invoquer comme une Déeſſe.

Alors Ulyſſe s'adreſſant au heraut, & luy mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on luy avoit ſervi] Il faut eſtre entierement eſtranger dans l'Antiquité pour avoir tiré de cet endroit

un ſujet de mocquerie, comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ulyſſe*, dit-il, *coupe un morceau de cochon, qu'il donne à manger au muſicien, qui eſtoit derriere luy, lequel en fut bien aiſe.* Rien n'eſt plus mal expoſé que le fait, & rien n'eſt plus ridicule que cette critique. Le dos du cochon eſtoit la partie la plus honorable; on la ſert à Ulyſſe, & Ulyſſe ne donne pas un morceau de cochon à Demodocus, mais il luy donne une partie de cette portion, & Demodocus la reçoit avec joye comme une marque de diſtinction & d'honneur.

Page 37. *Car ce ſont les Muſes, filles du grand Jupiter, qui vous ont inſtruit, ou pluſtoſt c'eſt Apollon luy-meſme*] Ulyſſe ne dit pas cela ſeulement pour loüer la beauté des chants de Demodocus, mais pour faire voir qu'ils ſont l'effet de l'inſpiration & de l'enthouſiaſme. Car ce chantre habitant une iſle ſi éloignée de tout commerce, ſelon la ſuppoſition des Pheaciens, il n'eſtoit pas poſſible qu'il euſt eſté inſtruit par quelqu'un des avantures des Grecs. Il faut donc que ce ſoit Apollon qui les luy ait revelées. C'eſt pourquoy il dit enſuite qu'il les chante comme s'il avoit eſté preſent, ou qu'il les euſt appriſes des Grecs meſmes. Ce paſſage eſt fort beau & d'une adreſſe merveilleuſe, car en loüant parfaitement les Poëtes, il fonde la verité de toutes les avantures avec tant

de ſeureté & d'évidence, qu'il eſt impoſſible d'en douter.

Page 38. *Vous chantez avec une ſuite qui marque une connoiſſance profonde, les malheurs des Grecs*] Il faut remarquer la grande ſageſſe qu'Homere donne icy à Ulyſſe. Demodocus a chanté deux fois. La premiere, pendant le feſtin, & il a chanté les avantures des heros & la celebre diſpute d'Ulyſſe & d'Achille; & la ſeconde aprés le feſtin, pour faire danſer les Pheaciens, & il a chanté les amours de Mars & de Venus. On ſe remet à table, & Demodocus va chanter pour la troiſiéme fois. Ulyſſe ne dit pas un mot de la ſeconde chanſon, il ne la loüe point, il n'en demande point de ſemblable, mais il témoigne l'admiration qu'il a pour la premiere, & il en demande la ſuite, qui eſt l'hiſtoire du cheval de bois: *Continuez, je vous prie,* luy dit-il, *& chantez-nous le ſtratageſme du cheval de bois.* Voilà une grande inſtruction qu'Homere donne aux hommes. Les ſages peuvent entendre en paſſant une chanſon comme celle des amours de Mars & de Venus, mais il ne la loüent point, ils n'en demandent point de ſemblable; mais pour celles qui chantent les grandes actions des heros, ce ſont les ſeules qu'ils admirent, qu'ils demandent & dont ils ne peuvent ſe laſſer, & en meſme temps il fait entendre que les Poëtes & les Muſiciens doivent tirer

des

des actions des hommes ſages & temperants les ſujets de leurs chanſons & de toutes leurs Poëſies, comme Plutarque l'a fort bien remarqué.

Avec une ſuite qui marque une connoiſſance profonde] C'eſt ce que ſignifient ces mots, λίην γὰρ κατὰ κόσμον. *Vous chantez avec une grande ſuite & une grande methode.* Ceux qui ne ſont pas bien inſtruits broüillent & confondent les matieres, mais ceux qui ſçavent bien les choſes, les racontent de ſuite, chaque choſe eſt dans ſon lieu.

Et qu'Ulyſſe, par un artifice aſſez heureux, fit entrer dans la citadelle] Homere n'a point expliqué la ruſe dont Ulyſſe ſe ſervit pour obliger les Troyens à faire entrer cet énorme cheval dans la citadelle. Cela auroit pourtant bien fait icy, Virgile ne l'a pas negligé. Et par l'heureux épiſode de Sinon, il a jetté un grand ornement dans ſon Poëme.

Si vous me chantez bien en détail toute cette avanture, je rendray témoignage] Ulyſſe ne ſe contente pas des preuves que Demodocus a desja données, qu'il eſt veritablement inſpiré, puiſqu'il a chanté ces avantures des Grecs avec autant de verité que s'il les avoit vûës, il veut s'en aſſeurer encore davantage, & pour cela il luy propoſe de chanter l'hiſtoire du cheval de bois, car

s'il la chante telle qu'elle eſt, on ne peut plus douter que ce ne ſoit Apollon qui l'inſtruit, en luy revelant les choſes paſſées, & en luy dictant luy-meſme ſa chanſon. Encore une fois quelle adreſſe merveilleuſe pour nous forcer à regarder toutes ces avantures de la guerre de Troye, non comme des fables, mais comme des hiſtoires dont il n'eſt pas permis de revoquer en doute la certitude & la verité. Homere eſt donc veritablement ce Poëte inſtruit par Apollon meſme, & ce qu'il chante eſt auſſi vray que s'il l'avoit vû.

Et le chantre rempli de l'eſprit du Dieu] Homere ne veut pas que nous perdions un moment de vûë cette verité, que ce que chante Demodocus luy eſt revelé par Apollon meſme.

Page 39. *Commençant au moment*] La chanſon qu'a chanté Demodocus ſur les amours de Mars & de Venus eſt rapportée telle qu'il l'a chantée, mais il n'en eſt pas de meſme de celle-cy; Homere n'en rapporte que l'abregé, & comme le canevas, & cela paroiſt manifeſtement par la ſuite, comme lorſqu'il dit, *il chanta comment les Grecs ſaccagerent la ville*. Ce qui n'eſt point détaillé icy. Et *il repreſenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers*, ce qui n'y eſt point repreſenté, non plus que le combat qu'Ulyſſe & Menelas ſoutinrent dans le Pa-

lais de Deïphobus. Homere enſeigne icy parfaitement l'art de faire des Abregez, comme Euſtathe l'a remarqué. Cette hiſtoire eſtoit trop longue pour la rapporter entiere.

Et les Troyens aſſemblez tout autour] Virgile, qui a ſi bien profité de cet endroit, a changé le temps, car il feint que tout cecy ſe paſſa avant qu'on euſt receu ce cheval dans la ville.

Comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiſer] Homere ne dit point que cette machine eſtoit conſacrée à Minerve, il dit ſeulement qu'aprés que les Grecs l'eurent conſtruite, Ulyſſe par un artifice digne de luy, porta les Troyens à la faire entrer dans leur ville, & que la pluſpart furent d'avis qu'il falloit la reſpecter & la regarder comme inviolable, & la laiſſer comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiſer. De-là les Poëtes, qui ſont venus dans la ſuite, ont tiré tout ce qu'ils ont dit du vœu fait à Minerve. Accius avoit traité ce ſujet dans ſa piece intitulée *Deïphobus*, & je ne doute pas que Virgile n'ait profité des idées de ce Poëte dans l'admirable recit qu'il fait de cette avanture au 11. liv. de ſon Eneïde.

Page 41. *Il pleuroit auſſi amerement qu'une femme qui voit tomber ſon eſpoux*] Ceux qui voudroient critiquer cette compa-

raiſon, pourroient dire qu'elle n'eſt pas juſte, en ce que la femme a grand ſujet de verſer des larmes, puiſqu'elle tombe dans le plus grand de tous les malheurs, & qu'Ulyſſe n'a aucun ſujet de pleurer, car de quoy pleure t-il ? Pleure-t-il de ce que ſon artifice a eu tout le ſuccés qu'il avoit deſiré ? mais ce ſeroit-là une fauſſe critique. Homere ne compare nullement la fortune d'Ulyſſe à celle de cette femme ſi malheureuſe ; il compare ſeulement les larmes de l'un aux larmes de l'autre, & fait une image tres touchante. Et quant au ſujet des larmes d'Ulyſſe, c'eſt bien mal connoiſtre la nature que de demander ce qui l'obligeoit à pleurer.

Page 42. *Un ſuppliant & un hoſte doivent eſtre regardez comme un frere*] Voilà une maxime digne d'un Chreſtien.

Apprenez-nous quel eſt le nom que voſtre pere & voſtre mere vous ont donné, & ſous lequel vous eſtes connu] Alcinoüs ſpecifie cela en détail, pour l'obliger à dire ſon veritable nom, & non pas un nom ſuppoſé, un nom de guerre qu'il pourroit avoir pris pour ſe cacher & s'empeſcher d'eſtre connu. Cela eſt donc tres ſenſé. Cependant l'Auteur du Parallele releve cet endroit comme une grande ſottiſe d'Homere. *Alcinoüs*, dit-il, *demande à Ulyſſe de quel nom ſon pere, ſa*

mere & ſes voyſins l'appellent, car, adjoute-t-il, *il n'y a point d'homme qui n'ait un nom, ſoit qu'il ait du merite, ou qu'il n'en ait point.* A quoy le Chevalier adjoute cette ſage Reflexion: *C'eſtoit dire à Ulyſſe que quand meſme il ſeroit le plus grand beliſtre du monde, comme il en avoit un peu la mine, il ne laiſſeroit pas d'avoir un nom, &c.* Voilà comment cet Auteur manioit la fine critique.

Page 43. *Car tout homme en ce monde, bon ou méchant*] Cela eſt vray en general, mais il peut y avoir quelque exception, les Anciens ont marqué des nations barbares où perſonne n'avoit de nom.

Afin que nos vaiſſeaux qui ſont doüez d'intelligence, puiſſent vous remener, &c.] Alcinoüs ne s'eſt pas contenté de dire de ſes vaiſſeaux qu'ils eſtoient auſſi viſtes que l'oyſeau ou meſme que la penſée, il pouſſe l'hyperbole juſqu'au dernier excés, en leur attribuant de l'intelligence, & en en faiſant preſque des perſonnes animées à qui il ne manque que la parole. Alcinoüs fait ce conte prodigieux pour eſtonner ſon hoſte, & pour luy faire enviſager que s'il ne dit la verité, ſes vaiſſeaux, au lieu de le remener dans ſa patrie, le meneront par tout où il aura dit. Mais diront nos judicieux Critiques, cette hyperbole n'eſt-elle pas inſenſée, *des navires qui ont de l'intelligence!* Non

elle ne l'eſt point du tout pour ce ſiecle-là. Ne diſoit-on pas que le cheſne de Dodone parloit? Et n'a-t'-on pas dit la meſme choſe de la navire Argo?

Page 44. *Que le Dieu Neptune eſtoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire, &c.*] Cela eſt fondé ſur ce qu'il eſt naturel qu'un Prince ne veüille point que dans ſon empire il y ait quelqu'un qui ne ſoit pas ſoumis à ſon pouvoir, & qui ſe tire de ſa dépendance. Les Pheaciens ne ſe contentoient pas d'avoir le privilege de courir les mers ſans danger, ils aſſocioient à ce privilege tous ceux qu'ils reconduiſoient. Ainſi c'eſtoient autant de gens contre leſquels Neptune ne pouvoit rien entreprendre, ce qui bleſſoit beaucoup ſon autorité. Mais toutes ces fictions ſi poëtiques & ſi exagerées, ne ſont que pour loüer l'adreſſe & l'habileté des Pheaciens dans l'art de la marine, & leur generoſité pour tous les eſtrangers, & on ne ſçauroit imaginer d'éloge plus parfait & plus magnifique.

Et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaiſſeaux revenant de conduire un eſtranger chez luy] Euſtathe nous avertit que dans les anciens manuſcrits, cet endroit eſtoit marqué d'une pointe & d'une eſtoile. De la pointe, pour marquer que tout cet endroit, qui regarde cet ancien oracle, eſt

déplacé icy ; & de l'eſtoile, pour marquer qu'il eſt fort beau. On prétend que ſa veritable place eſt dans le XIII. Livre. Car, diſoit-on, il n'y a pas d'apparence que ſi Alcinoüs s'eſtoit ſouvenu dans cette occaſion de l'ancien oracle & de la menace de Neptune, il euſt eſté aſſez hardi & aſſez imprudent pour remener l'ennemi de ce Dieu. Mais cette critique me paroiſt tres mal fondée, & il me ſemble qu'on en doit juger tout autrement, & que cet oracle eſt tres bien placé icy. Cet endroit renferme une leçon tres importante. Les Pheaciens ſont avertis par un ancien oracle des maux qui leur doivent arriver un jour pour avoir remené chez luy un eſtranger. Ils ne laiſſent pas de faire cette action de charité, & ils laiſſent aux Dieux le ſoin d'effectuer leurs menaces, ou de les changer, perſuadez que c'eſt aux hommes à faire leur devoir, & à laiſſer aux Dieux le ſoin du reſte. Et que ce ſuſt-là leur eſprit, ce qu'Alcinoüs adjoute le marque certainement, *Et ce Dieu peut accomplir ſes menaces, ou les rendre vaines.* En effet Dieu peut changer ſes decrets, & on peut eſperer qu'il les changera toujours en faveur de ceux qui font le bien.

Qu'il periroit au milieu de la mer] Cette premiere partie de l'oracle s'accomplit dans le XIII. Liv. ce vaiſſeau eſt changé en ro-

cher. Mais il n'eſt rien dit de la montagne.

Et qu'une grande montagne tomberoit ſur la ville des Pheaciens] On prétend qu'Homere a imaginé la chute de cette montagne, pour empeſcher la poſterité de rechercher où eſtoit cette iſle des Pheaciens, & pour la mettre par-là hors d'eſtat de le convaincre de menſonge ; car qui eſt-ce qui ira chercher une iſle qui n'exiſte peut-eſtre plus, & qui n'eſt qu'un eſcüeil, & au milieu de la mer ! Homere fait tomber cette montagne ſur cette iſle, comme il a fait ruiner par les fleuves, par les vagues de la mer, & par les eaux des cieux la muraille qu'il a feint que les Grecs avoient baſtie au devant de leurs vaiſſeaux.

Page 45. *Afin que la Poëſie en tire des chants utiles à ceux qui viendront aprés eux*] Car voilà la deſtination de la Poëſie ; des choſes qui ſont arrivées, & dont Dieu s'eſt ſervi pour punir le crime & pour recompenſer la vertu, la Poëſie en tire des ſujets utiles pour ſes chants qui inſtruiſent la poſterité. Celle qui n'eſt propre qu'à corrompre les hommes n'eſt pas digne du nom de *Poëſie*. Et voilà pourquoy Homere merite ſur tous les autres le nom de Poëte & de Poëte divin, parce que des malheurs des Grecs & des Troyens il en a tiré des chants utiles à tous les ſiecles.

Avez-vous perdu devant les murs de cette place un beau pere, un gendre] Homere raſſemble icy les trois differents liens qui attachent les hommes les uns aux autres, & marque les degrez de preference, le ſang le premier, l'alliance le ſecond, & l'amitié le troiſiéme. Et ce n'eſt qu'apres luy que les Philoſophes ont diſtingué ces trois differentes liaiſons.

Car un ami qui a ces bonnes qualitez] Je ſuis charmée de voir qu'Homere, aprés avoir placé l'amitié dans le rang que la nature luy donne, la releve & l'égale au ſang meſme.

Argument du Livre IX.

ULyſſe obligé de ſe déclarer, raconte aux Pheaciens toutes ſes avantures, ſes combats contre les Ciconiens, ſon arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte auſſi comment ce Cyclope devora ſix de ſes Compagnons, la vengeance qu'il en tira, & la ruſe dont il ſe ſervit pour ſortir de la caverne où il eſtoit enfermé.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE IX.

LE prudent Ulyſſe, ne pouvant reſiſter aux prieres d'Alcinoüs, luy répond : Grand Roy, « qui effacez tous les autres Princes, « c'eſt aſſeurément une belle choſe « que d'entendre un chantre comme « celuy que nous avons entendu, « dont les chants égalent par leur « beauté les chants des Dieux meſ- « mes. Et je ſuis perſuadé que la « fin la plus agreable que l'homme « puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir « tout un peuple en joye, & dans « toutes les maiſons des feſtins où «

» l'on entende de belle muſique, les
» tables bien couvertes & les urnes
» bien pleines de bon vin, d'où un
» eſchanſon en verſe dans toutes les
» coupes pour en donner à tous les
» conviez. Voilà ce qui me paroiſt
» tres beau. Mais pourquoy m'or-
» donnez-vous de vous raconter tous
» mes malheurs, dont le recit ne peut
» que m'affliger encore d'avantage
» & troubler voſtre plaiſir! Par où
» dois-je commencer ces triſtes re-
» cits! par où dois-je les finir! car
» je ſuis l'homme du monde que les
» Dieux ont le plus eſprouvé par
» toutes ſortes de traverſes. Il faut
» d'abord vous dire mon nom, afin
» que vous me connoiſſiez tous, &
» qu'aprés que je ſeray eſchappé de
» tous les malheurs qui me mena-
» cent encore, je ſois lié avec vous
» par les liens de l'hoſpitalité, quoy-
» que j'habite une contrée fort éloi-
» gnée. Je ſuis Ulyſſe, fils de Laërte.
» Ulyſſe ſi connu de tous les hom-

mes par ſes ruſes & par ſes ſtrata- «
geſmes de guerre & dont la gloire «
vole juſqu'au ciel ; je demeure «
dans l'iſle d'Ithaque, dont l'air eſt «
fort temperé, & qui eſt celebre par «
le mont Nerite tout couvert de «
bois. Elle eſt environnée d'iſles «
toutes habitées. Elle a prés d'elle «
Dulichium, Samé & plus bas Za- «
cynthe qui n'eſt preſque qu'une «
foreſt, & elle eſt la plus prochaine «
du continent & la plus voyſine du «
pole: les autres ſont vers le midy «
& vers le levant. C'eſt une iſle eſ- «
carpée, mais qui porte une brave «
jeuneſſe, & pour moy je ne voy «
rien qui ſoit plus agréable à l'hom- «
me que ſa patrie. La Déeſſe Ca- «
lypſo a voulu me retenir dans ſes «
grotes profondes & me prendre «
pour mary. La charmante Circé, «
qui a tant de merveilleux ſecrets, «
m'a fait les meſmes offres, & n'a «
rien oublié pour me retenir dans «
ſon Palais, mais inutilement. Ja- «

» mais elle n'a pû me perſuader, car
» nous n'avons rien de plus doux ni
» de plus cher que noſtre patrie &
» nos parents, & pour les revoir
» nous quittons volontiers le pays
» le plus abondant & les eſtabliſſe-
» ments les plus avantageux & les
» plus ſolides. Mais il faut commen-
» cer à vous dire tous les malheurs
» qu'il a plû à Jupiter de m'envoyer
» depuis mon départ de Troye.
» Je n'eus pas pluſtoſt mis à la
» voile avec toute ma flotte, que je
» fus battu d'un vent orageux qui
» me pouſſa ſur les coſtes des Cico-
» niens vis-à-vis de la ville d'Iſmare.
» Là je fis une deſcente ; je battis
» les Ciconiens ; je ſaccageay leur
» ville & j'emmenay un grand butin.
» Nous partageaſmes noſtre proye
» avec le plus d'égalité qu'il fut poſ-
» ſible, & je preſſois mes Compa-
» gnons de ſe rembarquer ſans per-
» dre temps ; mais les inſenſez refu-
» ſerent de me croire, & s'amuſe-

rent à faire bonne chere ſur le ri- «
vage; le vin ne fut pas eſpargné, «
ils égorgerent quantité de moutons «
& de bœufs. Cependant les Cico- «
niens appellerent à leurs ſecours «
d'autres Ciconiens leurs voyſins, «
qui habitoient dans les terres, & «
qui eſtoient en plus grand nombre, «
plus aguerris qu'eux, mieux diſci- «
plinez & mieux dreſſez à bien com- «
battre à pied & à cheval. Ils vin- «
rent le lendemain à la pointe du «
jour avec des troupes auſſi nom- «
breuſes que les feüilles & les fleurs «
du printemps. Alors la fortune «
commença à ſe déclarer contre «
nous par l'ordre de Jupiter, & à «
nous livrer à tous les malheurs en- «
ſemble. Les Ciconiens nous atta- «
querent devant nos vaiſſeaux à «
grands coups d'eſpées & de piques. «
Le combat fut long & opiniaſtré. «
Tout le matin pendant que la ſa- «
crée lumiere du jour croiſſoit, nous «
ſoutinſmes heureuſement leurs ef- «

» forts, quoy-qu'ils fuſſent tres ſu-
» perieurs en nombre; mais quand
» le ſoleil commença à pancher vers
» ſon couchant, ils nous enfoncerent
» & nous tuerent beaucoup de monde.
» Je perdis ſix hommes par chacun
» de mes vaiſſeaux, le reſte ſe ſauva,
» & nous nous éloignaſmes avec joye
» d'une plage qui nous avoit eſté ſi
» funeſte. Mais quelque preſſez que
» nous fuſſions, mes navires ne parti-
» rent point que nous n'euſſions ap-
» pellé trois fois à haute voix les
» ames de nos Compagnons qui
» avoient eſté tuez. Alors le ſouve-
» rain maiſtre du tonnerre nous en-
» voya un vent de nord tres violent
» avec une furieuſe tempeſte; la
» terre & la mer furent en un mo-
» ment couvertes d'eſpais nuages, &
» une nuit obſcure tomba tout d'un
» coup des cieux. Mes vaiſſeaux eſ-
» toient pouſſez par le travers ſans
» tenir de route certaine; leurs voi-
» les furent bien-toſt en pieces par

la violence du vent ; nous les baiſ- «
ſaſmes & les pliaſmes pour éviter «
la mort qui nous menaçoit, & à «
force de rames nous gagnaſmes «
une rade où nous fuſmes à cou- «
vert. Nous demeuraſmes-là deux «
jours & deux nuits accablez de tra- «
vail & devorez par le chagrin. Le «
troiſiéme jour, dés que l'aurore «
eut paru, nous relevaſmes nos mats, «
& déployant nos voiles, que nous «
avions raccommodées, nous nous «
remiſmes en mer. Nos pilotes, ſe- «
condez par un vent favorable, nous «
menoient par le plus droit chemin, «
& je me flattois d'arriver heureuſe- «
ment dans ma patrie ; mais com- «
me je doublois le cap de Malée, «
le violent Borée & les courants de «
cette mer me repouſſerent & m'é- «
loignerent de l'iſle de Cythere. «
De-là je voguay neuf jours entiers «
abandonné aux vents impetueux, «
& le dixiéme jour j'aborday à la «
terre des Lotophages, qui ſe nour- «

» riſſent du fruit d'une fleur. Nous
» deſcendiſmes, nous fiſmes de l'eau,
» & mes Compagnons ſe mirent à
» préparer leur diſner. Aprés le re-
» pas je choiſis deux des plus hardis
» de la troupe, & je les envoyay avec
» un heraut reconnoiſtre le pays &
» s'informer quels peuples l'habi-
» toient. Ils marchent bien délibe-
» rez & ſe meſlent parmi ces peuples,
» qui ne leur firent aucun mauvais
» traitement; ils leur donnerent ſeu-
» lement à gouſter de leur fruit de
» lotos. Tous ceux qui mangerent
» de ce fruit ne vouloient ni s'en
» retourner, ni donner de leurs nou-
» velles, ils n'avoient d'autre envie
» que de demeurer-là avec ces peu-
» ples, & de vivre de lotos dans un
» entier oubli de leur patrie. Mais
» je les envoyay prendre, & malgré
» leurs larmes je les fis monter ſur
» leurs vaiſſeaux, je les attachay aux
» bancs, & je commanday à tous mes
» autres Compagnons de ſe rembar-

quer, de peur que quelqu'un d'entre eux venant à gouter de ce lotos, n'oubliaſt ſon retour. Ils ſe rembarquent tous ſans differer & font eſcumer les flots ſous l'effort de leurs rames. Nous nous éloignons de cette coſte fort affligez, & nous ſommes portez par les vents ſur les terres des Cyclopes, gens ſuperbes qui ne reconnoiſſent point de loix ; & qui ſe confiant en la providence des Dieux, ne plantent ni ne ſement, mais ſe nourriſſent des fruits que la terre produit ſans eſtre cultivée. Le froment, l'orge & le vin croiſſent chez eux en abondance, les pluyes de Jupiter groſſiſſent ces fruits, qui meuriſſent dans leur ſaiſon. Ils ne tiennent point d'aſſemblées pour déliberer ſur les affaires publiques, & ne ſe gouvernent point par des loix generales qui reglent leurs mœurs & leur police, mais ils habitent les ſommets des montagnes,

» & ſe tiennent dans des antres. Cha-
» cun gouverne ſa famille & regne
» ſur ſa femme & ſur ſes enfants, &
» ils n'ont point de pouvoir les uns
» ſur les autres.

» Vis-à-vis & à quelque diſtance
» du port de l'iſle que ces Cyclopes
» habitent, on trouve une petite
» iſle toute couverte de bois & plei-
» ne de chevres ſauvages, parce
» qu'elles n'y ſont point eſpouvan-
» tées par les hommes, & que les
» chaſſeurs, qui ſe donnent tant de
» peine en broſſant dans les foreſts
» & en courant ſur les cimes des
» montagnes, n'y vont point pour
» les pourſuivre. Elle n'eſt frequen-
» tée ni par des bergers qui gardent
» des troupeaux, ni par des labou-
» reurs qui travaillent les terres, mais
» demeurant toujours inculte, elle
» n'a point d'habitants, voilà pour-
» quoy elle eſt ſi pleine de chevres
» ſauvages. Et ce qui la rend inha-
» bitée, c'eſt que les Cyclopes ſes

voyſins n'ont point de vaiſſeaux, «
& que parmi eux il n'y a point de «
charpentiers qui puiſſent en baſtir «
pour aller commercer dans les au- «
tres villes, comme cela ſe pratique «
parmi les autres hommes qui tra- «
verſent les mers & vont & vien- «
nent pour leurs affaires particulie- «
res. S'ils avoient eu des vaiſſeaux «
ils n'auroient pas manqué de ſe «
mettre en poſſeſſion de cette iſle, «
qui n'eſt point mauvaiſe, & qui «
porteroit toutes ſortes de fruits, «
car tous ſes rivages ſont bordez «
de prairies bien arroſées, toujours «
couvertes d'herbages tendres & «
hauts ; les vignes y ſeroient ex- «
cellentes & le labourage tres aiſé, «
& l'on y auroit toujours des moiſ- «
ſons tres abondantes, car le terroir «
eſt fort gras. Elle a deplus un port «
commode & ſûr, où l'on n'a be- «
ſoin d'arreſter les vaiſſeaux ni par «
des ancres ni par des cordages ; «
quand on y eſt entré, on peut at- «

» tendre tranquillement que les pi-
» lotes & les vents appellent. A la
» teſte du port eſt une belle ſource
» d'une eau excellente ſous une gro-
» te toute couverte d'aulnes. Nous
» abordaſmes à cette iſle par une
» nuit fort obſcure, un Dieu ſans
» doute nous conduiſant, car nous
» ne l'avions pas apperceûë; ma
» flotte eſtoit enveloppée d'une pro-
» fonde obſcurité & la lune n'eſclai-
» roit point, car les nuages la cou-
» vroient toute entiere. Aucun de
» nous n'avoit donc découvert l'iſle,
» & nous ne nous apperceumes que
» les flots ſe briſoient contre les ter-
» res que quand nous fuſmes entrez
» dans le port. Dés que nous y fuſ-
» mes, nous pliaſmes les voiles, nous
» deſcendiſmes ſur le rivage, & nous
» abandonnant au ſommeil, nous at-
» tendiſmes le jour. Le lendemain
» l'aurore n'eut pas pluſtoſt ramené
» la lumiere que nous commençaſ-
» mes à nous promener dans cette

iſle, dont la beauté nous raviſſoit. «
Les Nymphes, filles de Jupiter, «
firent lever devant nous des trou- «
peaux de chevres ſauvages, afin «
que nous euſſions de quoy nous «
nourrir. Auſſi-toſt nous allons «
prendre dans nos vaiſſeaux des «
dards attachez à des courroyes, & «
nous eſtant partagez en trois ban- «
des, nous nous mettons à chaſſer. «
Dieu nous eut bien-toſt envoyé «
une chaſſe aſſez abondante. J'avois «
douze vaiſſeaux, il y eut pour cha- «
que vaiſſeau neuf chevres, & mes «
Compagnons en choiſirent dix «
pour le mien. Nous paſſaſmes tout «
le reſte du jour à table juſqu'au «
coucher du ſoleil; nous avions de «
la viande en abondance & le vin «
ne nous manquoit point, car à la «
priſe de la ville des Ciconiens, mes «
Compagnons avoient eu ſoin de «
s'en fournir & d'en remplir de «
grandes urnes. Nous découvrions «
la terre des Cyclopes, qui n'eſtoit «

» ſeparée de nous que par un petit
» trajet, nous voyions la fumée qui
» ſortoit de leurs cavernes, & nous
» entendions les cris de leurs trou-
» peaux.
» Dés que le ſoleil ſe fut couché
» & que la nuit eut répandu ſes tene-
» bres ſur la terre, nous nous miſ-
» mes à dormir ſur le rivage, & le
» lendemain à la pointe du jour j'aſ-
» ſemblay mes Compagnons, & je
» leur dis, Mes amis, attendez-moy
» icy; avec un ſeul de mes vaiſſeaux
» je vais reconnoiſtre moy-meſme
» quels hommes habitent cette terre
» que nous voyons prés de nous, &
» m'eſclaircir s'ils ſont inſolents,
» cruels & injuſtes, ou s'ils ſont hu-
» mains, hoſpitaliers & touchez de
» la crainte des Dieux. En achevant
» ces mots je montay ſur un de mes
» vaiſſeaux, & je commanday à un
» certain nombre de mes Compa-
» gnons de me ſuivre & de délier les
» cables; ils obéïſſent, & s'eſtant aſſis
ſur

« ſur les bancs ils firent force de ra-
« mes. En abordant à cette iſle, qui
« n'eſtoit pas éloignée, nous apper-
« ceumes dans l'endroit le plus reculé
« prés de la mer un antre fort ex-
« hauſſé tout couvert de lauriers, où
« des troupeaux de moutons & de
« chevres faiſoient entendre leurs
« cris. Tout autour eſtoit une baſſe-
« cour ſpacieuſe baſtie de groſſes
« pierres non taillées ; elle eſtoit om-
« bragée d'une fuſtaye de grands pins
« & de hauts cheſnes. C'eſtoit-là
« l'habitation d'un homme d'une tail-
« le prodigieuſe, qui paiſſoit ſeul ſes
« troupeaux fort loin de tous les au-
« tres Cyclopes, car jamais il ne ſe
« meſloit avec eux, mais ſe tenant
« toujours à l'écart, il menoit une
« vie brutale & ſauvage. C'eſtoit un
« monſtre eſtonnant ; il ne reſſem-
« bloit point à un homme, mais à
« une haute montagne dont le ſom-
« met s'éleve au deſſus de toutes les
« montagnes voyſines. J'ordonnay à

» mes Compagnons de m'attendre
» & de bien garder mon vaiſſeau, &
» aprés en avoir choiſi ſeulement
» douze des plus déterminez, je m'a-
» vançay, portant avec moy un ou-
» tre d'excellent vin rouge, que m'a-
» voit donné Maron, fils d'Evanthes
» & grand Preſtre d'Apollon, qui
» eſtoit adoré à Iſmare. Il m'avoit
» fait ce preſent par reconnoiſſance
» de ce que touchez de ſon caractere,
» nous l'avions ſauvé avec ſa femme
» & ſes enfants & garanti du pillage,
» car il demeuroit dans le bois ſacré
» d'Apollon. Il me donna encore
» ſept talents d'or & une belle coupe
» d'argent, & aprés avoir rempli
» douze grandes urnes de cet excel-
» lent vin, il fit boire tous mes Com-
» pagnons. C'eſtoit un vin délicieux
» ſans aucun meſlange, une boiſſon
» divine. Il ne la laiſſoit à la diſpo-
» ſition d'aucun de ſes eſclaves, pas
» meſme de ſes enfants; il n'y avoit
» que ſa femme & luy & la maiſtreſſe

de l'office qui en euſſent la clef. « Quand on en beuvoit chez luy, il « meſloit dans la coupe vingt fois « autant d'eau que de vin, & malgré « ce meſlange il en ſortoit une odeur « celeſte qui parfumoit toute la mai- « ſon. Il n'y avoit ni ſageſſe ni tem- « perance qui puſſent tenir contre « cette liqueur. J'emplis donc un « outre de ce vin, je le pris avec « moy, avec quelques autres provi- « ſions, car j'eus quelque preſſenti- « ment que nous aurions affaire à « quelque homme d'une force pro- « digieuſe, à un homme ſauvage & « cruel, & qui ne connoiſtroit ni rai- « ſon ni juſtice. En un moment « nous arrivaſmes dans la caverne. « Nous ne l'y trouvaſmes point ; il « avoit mené ſes troupeaux au paſ- « turage. Nous entrons & nous ad- « mirons le bel ordre où tout eſt « dans cet antre ; les paniers de jonc « pleins de fromage ; les bergeries « remplies d'agneaux & de che- «

» vreaux, & ces bergeries toutes ſe-
» parées ; il y en avoit de differentes
» pour les differents âges. Les plus
» vieux eſtoient d'un coſté, ceux
» d'un âge moyen d'un autre, & les
» plus jeunes eſtoient auſſi à part. Il
» y avoit quantité de vaiſſeaux pleins
» de lait caillé, & on en voyoit d'au-
» tres tous preſts pour traire ſes bre-
» bis & ſes chevres quand elles re-
» viendroient du paſturage. Tous
» mes Compagnons me prioient in-
» ſtamment de nous en retourner
» ſur l'heure meſme, de prendre ſes
» fromages, d'emmener ſes agneaux
» & ſes chevres, & de regagner
» promptement noſtre vaiſſeau. Je
» ne voulus jamais les croire ; c'eſtoit
» pourtant le meilleur parti : mais
» à quelque prix que ce fuſt je vou-
» lois voir le Cyclope, & ſçavoir
» s'il ne me feroit pas les preſens
» d'hoſpitalité, quoy-que je cruſſe
» bien que ſa vûë ne ſeroit pas fort
» agréable à mes Compagnons. Nous

allumons du feu pour offrir aux « Dieux un leger ſacrifice, & nous « nous mettons à manger de ces fro- « mages, en attendant le retour de « noſtre hoſte. Enfin nous le voyons « arriver; il portoit ſur ſes eſpaules « une charge horrible de bois ſec « pour préparer ſon ſouper. En en- « trant il jette à terre ſa charge, qui « fit un ſi grand bruit, que nous en « fuſmes effrayez, & que nous allaſ- « mes nous tapir dans le fond de « l'antre. Aprés cela il fit entrer les « brebis & laiſſa à la porte tous les « maſles. Il ferma enſuite ſa caverne « avec une roche que vingt charre- « tes attelées de bœufs les plus forts « n'auroient pû remuer, ſi énorme « eſtoit la maſſe de pierre dont il bou- « cha l'entrée de ſa caverne. Quand « il ſe fut bien fermé, il s'aſſit, com- « mença à traire ſes brebis & ſes « chevres, mit ſous chacune ſon a- « gneau & ſon chevreau, fit cailler « la moitié de ſon lait, qu'il mit dans «

» des paniers pour en faire du fro-
» mage, & reſerva l'autre moitié
» dans des vaiſſeaux pour le boire à
» ſon ſouper. Tout ce menage eſ-
» tant fini, il alluma du feu, & nous
» ayant apperceus à la clarté du feu,
» il nous cria, Eſtrangers, qui eſtes
» vous ! d'où venez-vous en traver-
» ſant les flots ! Eſt-ce pour le nego-
» ce ! ou errez-vous à l'avanture
» comme des pirates qui eſcument
» les mers, en expoſant leur vie pour
» piller tous ceux qui tombent entre
» leurs mains !

» Il dit. Nous fuſmes ſaiſis de
» frayeur en entendant ſa voix eſ-
» pouvantable & en voyant cette
» taille prodigieuſe. Cependant je ne
» laiſſay pas de luy répondre : Nous
» ſommes des Grecs qui aprés le
» ſiege de Troye avons eſté long-
» temps le joüet des vents & des
» tempeſtes. En taſchant de regagner
» noſtre patrie nous avons eſté eſ-
» cartez de noſtre route, & nous

avons eſté portez en divers pays. «
C'eſt ainſi que l'a ordonné le grand «
Jupiter, maiſtre de la deſtinée des «
hommes. Nous ſommes ſujets du «
Roy Agamemnon, dont la gloire «
remplit aujourd'huy la terre entie- «
re, car il vient de ſaccager une «
ville celebre & de ruiner un Em- «
pire floriſſant. Nous venons em- «
braſſer vos genoux ; traitez-nous «
comme vos hoſtes, & faites-nous «
les preſens qu'exige l'hoſpitalité ; «
reſpectez les Dieux, nous ſommes «
vos ſuppliants, & ſouvenez-vous «
qu'il y a dans les cieux un Jupiter «
qui préſide à l'hoſpitalité, & qui «
prenant en main la deffenſe des «
eſtrangers, punit ſeverement ceux «
qui les outragent. «

Ces paroles ne toucherent point «
ce monſtre ; il me répondit avec «
une dureté impie : Eſtranger, tu «
es bien dépourvû de ſens, ou tu «
viens de bien loin, toy qui m'ex- «
hortes à reſpecter les Dieux & à «

» avoir de l'humanité. Sçache que les
» Cyclopes ne ſe ſoucient point de
» Jupiter ni de tous les autres Dieux,
» car nous ſommes plus forts & plus
» puiſſants qu'eux ; & ne te flatte
» point que pour me mettre à cou-
» vert de ſa colere, j'auray compaſ-
» ſion de toy & de tes Compagnons
» ſi mon cœur de luy-meſme ne ſe
» tourne à la pitié. Mais dis-moy où
» tu as laiſſé ton vaiſſeau ! Eſt-ce prés
» d'icy, où à l'extremité de l'iſle !
» que je ſçache où il eſt.

» Il parla ainſi pour me tendre
» des pieges, mais j'avois trop d'ex-
» perience pour me laiſſer ſurpren-
» dre à ſes ruſes. J'uſay de ruſe à
» mon tour & je luy répondis : Nep-
» tune, qui esbranſle la terre quand
» il luy plaiſt, a fracaſſé mon vaiſ-
» ſeau en le pouſſant contre des ro-
» ches à la pointe de voſtre terre, les
» vents & les flots en ont diſperſé
» les débris, & je ſuis eſchappé ſeul
» avec les Compagnons que vous

voyez devant vous. «

A peine eus-je fini ces mots que « le barbare ſe jette ſur mes Com- « pagnons, en empoigne deux & les « froiſſe contre la roche comme de pe- « tits faons. Leur cervelle rejaillit de « tous coſtez & le ſang inonda la terre « tout aux environs. Il les met en pie- « ces, les prépare pour ſon ſouper, & « les devore comme un lion qui a « couru les montagnes ſans trouver de « proye ; il mange non ſeulement les « chairs, mais les entrailles & les os. « A la vûë de cet horrible ſpectacle « nous fondions en larmes, levant « les mains au ciel & ne ſçachant que « devenir. Aprés qu'il euſt rempli « ſon vaſte eſtomac des chairs de mes « Compagnons & beu une grande « quantité de lait, il ſe jette par terre « en s'eſtendant dans ſa caverne au « milieu de ſes brebis. Cent fois mon « courage m'inſpira la penſée de met- « tre l'eſpée à la main, de me jetter « ſur luy & de luy percer le cœur, «

» mais une conſideration tres forte
» me retint. Si je l'avois fait nous
» aurions tous peri malheureuſement
» dans cette caverne, car jamais nous
» n'aurions pû oſter de la porte l'eſ-
» pouvantable roche dont il l'avoit
» bouchée. Nous paſſaſmes ainſi la
» nuit dans la douleur & dans les
» angoiſſes en attendant le jour. Le
» lendemain dés que l'aurore eut do-
» ré les cimes des montagnes, il allu-
» me du feu, ſe met à traire ſes bre-
» bis les unes aprés les autres & à
» donner à chacune ſes agneaux. Sa
» beſogne eſtant faite, il prend en-
» core deux de mes Compagnons
» & en fit ſon diſner. Quand il fut
» raſſaſié il ouvrit la porte de l'antre,
» fit ſortir ſes troupeaux, ſortit avec
» eux & referma la porte ſur nous
» avec cette énorme roche auſſi fa-
» cilement qu'on ferme un carquois
» avec ſon couvercle; & faiſant re-
» tentir toute la campagne du ſon
» effroyable de ſon chalumeau, il

mena ſes troupeaux vers la monta- «
gne. Je demeuray donc enfermé «
dans cet antre, méditant ſur les «
moyens de me venger, ſi Minerve «
vouloit m'accorder la gloire de «
punir ce monſtre. Pluſieurs penſées «
me paſſerent dans la teſte, mais en- «
fin voicy le parti qui me parut le «
meilleur. Dans la caverne il y avoit «
une grande maſſuë de bois d'oli- «
vier encore vert, que le Cyclope «
avoit coupée pour la porter quand «
elle ſeroit ſéche; à la voir, elle «
nous parut comme le maſt d'un «
vaiſſeau de charge à vingt rames, «
qui affronte toutes ſortes de mers; «
elle eſtoit auſſi haute & auſſi groſſe. «
J'en coupay moy-meſme environ «
la longueur de quatre coudées, & «
la donnant à mes Compagnons, je «
leur ordonnay de la dégroſſir. Ils «
la raboterent & l'amenuiſerent, & «
moy la retirant de leurs mains, je «
l'aiguiſay par le bout, j'en fis auſſi- «
toſt durcir la pointe dans le feu, & «

» je la cachay dans du fumier dont
» il y avoit grande quantité dans
» cette caverne. Enſuite je fis tirer
» tous mes Compagnons au ſort,
» afin que la fortune choiſiſt ceux
» qui devoient avoir la réſolution
» de m'ayder à enfoncer ce pieu dans
» l'œil du Cyclope quand il ſeroit
» enſeveli dans un profond ſommeil.
» Mes Compagnons tirerent, & heu-
» reuſement le ſort tomba ſur les
» quatre que j'aurois moy-meſme
» choiſis à cauſe de leur intrepidité
» & de leur audace. Je me mis vo-
» lontairement à leur teſte pour con-
» duire cette entrepriſe ſi perilleuſe.
» Sur le ſoir le Cyclope revint des
» paſturages à la teſte de ſes trou-
» peaux, il les fait tous entrer, &
» contre ſa coutume il ne laiſſa au-
» cune beſte à la porte, ſoit qu'il
» craigniſt quelque ſurpriſe, ou que
» Dieu l'ordonnaſt ainſi pour nous
» ſauver du plus grand de tous les
» dangers. Aprés qu'il eut bouché

ſa porte avec cet horrible rocher, «
il s'aſſit & ſe mit à traire ſes brebis «
& ſes chevres à ſon ordinaire, leur «
donna à chacune leurs petits, & «
quand tout fut fait, il prit encore «
deux de mes Compagnons, dont il «
fit ſon ſouper. Dans ce moment «
je m'approchay de ce monſtre, & «
luy preſentant de ce vin, que j'avois «
apporté, je luy dis, Cyclope, tenez, «
beuvez de ce vin, vous avez aſſez «
mangé de chair humaine ; vous «
verrez quelle eſt cette boiſſon, dont «
j'avois une bonne proviſion dans «
mon vaiſſeau ; le peu que j'en ay «
ſauvé, je l'ay apporté avec moy «
pour vous faire des libations com- «
me à un Dieu, ſi touché de com- «
paſſion vous avez la bonté de me «
renvoyer dans ma patrie. Mais vous «
vous eſtes porté à des excés de «
cruauté indignes de vous. Eh qui «
penſez-vous deshormais qui vou- «
dra venir dans voſtre iſle, quand «
on ſçaura avec quelle inhumanité «

» vous traitez les eſtrangers !
» Il prit la coupe de mes mains
» ſans me répondre & but. Il trouva
» cette boiſſon ſi délicieuſe, qu'il
» m'en demanda encore. Donne-moy
» un ſecond coup de ce vin ſans l'eſ-
» pargner, me dit-il, & dis-moy tout
» preſentement ton nom, afin que je
» te faſſe un preſent d'hoſpitalité
» dont tu ſois content. Cette terre
» fournit aux Cyclopes d'excellent
» vin que les pluyes de Jupiter nour-
» riſſent, mais il n'approche pas de
» celuy-cy ; ce vin que tu me donnes,
» ce n'eſt pas du vin, c'eſt la mere
» goutte du Nectar & de l'ambroſie
» meſme des Dieux. Je luy en pre-
» ſentay une troiſiéme coupe, & il
» eut l'imprudence de la boire.
» Quand je vis que le vin commen-
» çoit à faire ſon effet & à luy por-
» ter à la teſte, je luy dis avec beau-
» coup de douceur, Cyclope, vous
» me demandez mon nom, il eſt aſſez
» connu dans le monde, je vais vous

l'apprendre puiſque vous l'ignorez, & vous me ferez le preſent que vous m'avez promis. Je m'appelle *Perſonne ;* mon pere & ma mere me nommerent ainſi, & tous mes Compagnons me connoiſſent par ce nom.

Oh bien, puiſque tu t'appelles Perſonne, me répond ce monſtre avec une cruauté inoüie, Perſonne ſera le dernier que je mangeray ; je ne le mangeray qu'aprés tous ſes Compagnons ; voilà le preſent que je te prépare.

En finiſſant ces mots il tombe à la renverſe, ſon énorme cou replié ſur ſon eſpaule. Le ſommeil, qui dompte tous les animaux, s'empare de luy. Le vin luy ſort de la gorge avec des morceaux de la chair de mes Compagnons qu'il a devorez. Alors tirant le pieu que j'avois caché ſous le fumier, je le mis dans la cendre vive pour le faire chauffer, & m'adreſſant à mes Com-

» pagnons, je leur dis tout ce que je
» crus le plus capable de fortifier leur
» courage, afin qu'aucun d'eux ne
» fuſt ſaiſi de frayeur & ne reculaſt
» dans le moment de l'execution.
» Bien-toſt le pieu fut ſi chaud que
» quoy-qu'encore vert, il alloit s'en
» flammer, & il eſtoit desja tout rou-
» ge. Je le tire donc du feu, mes
» Compagnons tout preſts autour
» de moy. Alors Dieu m'inſpira une
» audace ſurnaturelle. Mes Compa-
» gnons prenant le pieu, qui eſtoit
» pointu par le bout, l'appuyent ſur
» l'œil du Cyclope, & moy m'eſle-
» vant par deſſus, je le faiſois tour-
» ner. Comme quand un charpentier
» perce avec un virebrequin une
» planche de bois pour l'employer à
» la conſtruction d'un vaiſſeau, il
» appuye l'inſtrument par deſſus, &
» ſes garçons au deſſous le font tour-
» ner avec ſa courroye qui va & vient
» des deux coſtez & le virebrequin
» tourne ſans ceſſe; de meſme nous

faiſions tourner ce pieu dans l'œil
de ce monſtre. Le ſang rejaillit au-
tour du pieu tout ardent. La va-
peur, qui s'éleve de ſa prunelle, luy
bruſle les paupieres & les ſourcils,
& les racines de ſon œil embraſées
par l'ardeur du feu, jettent un ſif-
flement horrible. Comme lorſ-
qu'un forgeron, aprés avoir fait
rougir à ſa forge le fer d'une ha-
che ou d'une ſcie, le jette tout
bruſlant dans l'eau froide pour le
durcir, car c'eſt ce qui fait la bonté
de ſa trempe, ce fer excite un ſif-
flement qui fait retentir la forge ;
l'œil du Cyclope ſiffla de meſme
par l'ardeur du pieu.

Le Cyclope s'éveillant, jette des
cris eſpouventables dont toute la
montagne retentit. Saiſis de frayeur
nous nous éloignons ; il tire de
ſon œil ce pieu tout dégoutant
de ſang, le jette loin de luy & ap-
pelle à ſon ſecours les Cyclopes qui
habitoient tout autour dans les an-

» tres des montagnes voyſines. Ces
» Cyclopes entendant ſa voix, arri-
» vent en foule de tous coſtez &
» environnant l'antre ils luy deman-
» dent la cauſe de ſa douleur : Po-
» lypheme, que vous eſt-il arrivé !
» Qu'eſt-ce qui vous oblige à nous
» réveiller au milieu de la nuit, &
» à nous appeller à voſtre ayde !
» Quelqu'un emmene-t-il vos trou-
» peaux ! Quelqu'un attente-t-il à
» voſtre vie à force ouverte ou par
» la ruſe ! Le terrible Polypheme
» répond du fond de ſon antre, He-
» las ! mes amis, Perſonne. Plus il
» leur dit ce nom, plus ils ſont trom-
» pez par cette équivoque. Puiſque
» ce n'eſt perſonne qui vous a mis en
» cet eſtat, luy diſent-ils, que pou-
» vons-nous faire ! Pouvons-nous
» vous délivrer des maux qu'il plaiſt
» à Jupiter de vous envoyer ! Ayez
» donc recours à voſtre pere Neptu-
» ne, & luy adreſſez vos vœux pour
» le prier de vous ſecourir.

Aprés luy avoir donné cette bel- «
le conſolation ils ſe retirent. Je ne «
pus m'empeſcher de rire de l'erreur «
où ce nom ſi heureuſement trouvé «
les avoit jettez. «

Le Cyclope ſoupirant & rugiſ- «
ſant de douleur, s'approche à taſ- «
tons de l'entrée de ſa caverne, en «
oſte la pierre & s'aſſied au milieu, «
ſes deux bras eſtendus pour nous «
prendre quand nous ſortirions, car «
il me croyoit aſſez imprudent pour «
tenter de ſortir avec ſes troupeaux. «
Mais le peril eſtoit trop manifeſte. «
Je me mis donc à penſer aux mo- «
yens que je pourrois trouver pour «
garantir de la mort mes Compa- «
gnons & pour me ſauver moy-meſ- «
me. Il n'y a point de ruſe, point «
de ſtratageſme qui ne me paſſaſt «
alors dans l'eſprit, car il s'agiſſoit «
de la vie & le danger eſtoit preſ- «
ſant. Voicy enfin le parti qui me «
parut le plus ſeur. «

Il y avoit dans ſes troupeaux «

» des beliers fort grands & fort
» beaux, & dont la laine de couleur
» de violette estoit fort longue &
» fort espaisse. Je m'avisay d'en lier
» trois ensemble, & pour cet effet je
» pris les branches d'ozier qui ser-
» voient de lit à ce monstre abomi-
» nable en toutes sortes d'injustices
» & de cruautez. Avec ces branches
» j'assemble ces beliers & les lie trois
» à trois; celuy du milieu portoit un
» de mes Compagnons, & les deux
» des costez luy servoient comme de
» rempart. Les voilà donc chacun
» d'eux porté par trois beliers. Il y
» avoit un belier d'une grandeur &
» d'une force extraordinaire, qui
» marchoit toujours à la teste du
» troupeau, je le reservay pour moy.
» M'estendant donc sous luy & em-
» poignant sa laine à pleines mains,
» je me tenois collé fortement à son
» ventre avec beaucoup de résolu-
» tion. Nous passons la nuit en cet
» estat, non sans beaucoup de crainte

& d'inquietude. Le lendemain dés « que l'aurore eut ramené le jour, le « Cyclope fit ſortir ſes troupeaux « pour le paſturage. Les brebis n'eſ- « tant point traittes à leur ordinaire, « & ſe ſentant trop chargées de lait, « remplirent de leurs beſſements la « bergerie. Leur berger, qui ſentoit « des douleurs tres aiguës, taſtoit « avec ſes mains le dos de ſes mou- « tons qui ſortoient, & jamais, in- « ſenſé qu'il eſtoit, il ne ſoubçonna « que mes Compagnons eſtoient eſ- « tendus ſous le ventre de ceux du « milieu. Le belier, ſous lequel j'eſ- « tois, ſortit le dernier, chargé d'une « toiſon fort eſpaiſſe & de moy qui « eſtois fort agité & fort inquiet. « Le terrible Polypheme le taſte avec « ſes mains & luy parle en ces termes : « Mon cher belier, pourquoy ſors-tu « aujourd'huy le dernier de mon an- « tre ! Avant ce jour ce n'eſtoit pas « ta coutume de ſortir aprés mes « moutons, & tous les matins tu «

» marchois le premier à la teſte du
» troupeau. Tu eſtois toujours le
» premier dans les vertes prairies,
» toujours le premier dans les eaux
» des fleuves, & tous les ſoirs tu re-
» venois le premier dans ma caverne.
» Aujourd'huy tu ſors le dernier.
» Qu'eſt-ce qui peut cauſer ce chan-
» gement ! Eſt-ce la douleur de voir
» que tu n'es plus conduit par l'œil
» de ton maiſtre ! Un méchant, nom-
» mé Perſonne, aſſiſté de ſes Com-
» pagnons auſſi ſcelerats que luy, m'a
» rendu aveugle, aprés avoir lié mes
» forces par le vin. Ah, je ne croy
» pas qu'il luy fuſt poſſible d'éviter
» la mort, ſi tu avois de la connoiſ-
» ſance & que tu puſſes parler & me
» dire ou ſe cache ce malheureux
» pour ſe dérober à ma fureur ; bien-
» toſt écraſé contre cette roche, il
» rempliroit ma caverne de ſon ſang
» & de ſa cervelle diſperſée de tous
» coſtez, & alors mon cœur ſentiroit
» quelque ſoulagement dans les maux

affreux que m'a fait ce miſerable, «
ce ſcelerat de Perſonne. «

En finiſſant ces mots il laiſſe «
paſſer ſon belier. Quand nous nous «
viſmes un peu loin de la caverne & «
de la cour, je me détachay le pre- «
mier de deſſous mon belier, j'allay «
détacher mes Compagnons, & ſans «
perdre un moment nous choiſiſmes «
les meilleurs moutons du troupeau «
que nous pouſſaſmes devant nous, «
& nous priſmes le chemin de noſ- «
tre navire. Noſtre arrivée cauſa «
une grande joye à nos Compa- «
gnons, qui n'eſperoient plus de «
nous revoir; mais en meſme temps «
ils ſe mirent à pleurer ceux qui «
nous manquoient. Je leur fis ſigne «
de ceſſer ces larmes, & leur or- «
donnay d'embarquer promptement «
noſtre proye & de gagner la haute «
mer. Ils remontent tous dans le «
vaiſſeau, & rempliſſant les bancs ils «
font gemir les flots ſous l'effort de «
leurs rames. «

Quand je me vis éloigné de ſa caverne de la portée de la voix, j'adreſſay ces paroles piquantes au Cyclope, & je luy criay de toute ma force, Cyclope, tu as eû grand tort d'abuſer de tes forces pour devorer les Compagnons d'un homme ſans deffenſe, & ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de t'arriver. Malheureux, tu as devoré dans ton antre tes ſuppliants & tes hoſtes, c'eſt pourquoy Jupiter & les autres Dieux t'ont puni de ton inhumanité.

Ces paroles augmenterent ſa fureur. Il détacha la cime d'une haute montagne & la jetta avec tant de force, qu'elle tomba devant noſtre vaiſſeau. La chute de cette maſſe énorme excita un mouvement ſi violent dans la mer, que le flot en reculant repouſſa noſtre vaiſſeau contre la terre, comme auroit pû faire le flux de l'ocean, & penſa le briſer contre le rivage ; mais

moy

moy prenant auſſi-toſt un long avi- «
ron, je le repouſſay & l'éloignay. «
Et exhortant mes Compagnons je «
leur ordonnay d'un ſigne de teſte «
de faire force de rames pour nous «
mettre à couvert du danger qui «
nous menaçoit. Ils rament en meſ- «
me temps ſans ſe menager. Quand «
nous fuſmes une fois auſſi loin, «
j'adreſſay encore la parole au Cy- «
clope, quoy-que tous mes Com- «
pagnons taſchaſſent de m'en em- «
peſcher. Cruel, que vous eſtes, me «
diſoient-ils, pourquoy voulez-vous «
irriter davantage cet homme bar- «
bare, qui en lançant contre nous «
cette énorme maſſe comme un «
trait, a ramené noſtre vaiſſeau con- «
tre le rivage. Nous avons crû n'en «
pas revenir. S'il entend encore vos «
inſultes, ou ſeulement voſtre voix, «
il nous écraſera & briſera noſtre «
vaiſſeau avec quelque maſſe de ro- «
cher encore plus grande, qu'il lan- «
cera contre nous. «

» Leurs remonſtrances furent in-
» utiles, j'eſtois trop irrité contre ce
» monſtre, pour me retenir. Je luy
» criay donc, Cyclope, ſi un jour
» quelque voyageur te demande qui
» t'a cauſé cet horrible aveuglement,
» tu peux répondre que c'eſt Ulyſſe
» le deſtructeur de villes, fils de
» Laërte, qui habite à Ithaque.

» A ces mots ſes heurlements re-
» doublent & il ſe met à crier : Helas !
» voilà donc l'accompliſſement des
» anciens oracles. Il y avoit autre-
» fois icy un celebre devin nommé
» Telemus fils d'Eurymus, qui avoit
» le don de prédire l'avenir, & qui a
» vieilli parmi les Cyclopes en exer-
» çant ſa profeſſion. Il m'avertit un
» jour que tout ce que je ſouffre
» m'arriveroit, & me dit en propres
» termes que je ſerois privé de la
» vûë par les mains d'Ulyſſe. Sur
» cette prédiction je m'attendois à
» voir arriver icy quelque homme
» beau, bien fait, de grande taille &

une force bien au deſſus de la «
ɔſtre. Et aujourd'huy c'eſt un pe- «
t homme, ſans force, de méchante «
ıine, qui m'a crevé l'œil aprés «
ı'avoir dompté par le vin. Ha, je «
'en prie, Ulyſſe, approche que je «
.e faſſe les preſens d'hoſpitalité, & «
que je preſſe Neptune de favoriſer «
ton retour; je ſuis ſon fils & il ſe «
gloriſie d'eſtre mon pere. S'il veut «
il a le pouvoir de me guerir, & je «
n'attends ma gueriſon ni d'aucun «
autre Dieu, ni d'aucun homme. «

Ne te flatte point de ta gueriſon, «
luy répondis-je, & pluſt à Dieu que «
j'euſſe auſſi-bien pû te priver de la «
vie, & te précipiter dans le ſombre «
Royaume de Pluton, comme il eſt «
ſeur que Neptune ne te rendra pas «
l'œil que tu as perdu. «

Le Cyclope piqué de ces paro- «
les, adreſſe en meſme temps ſes «
prieres à Neptune, & luy dit en «
levant les mains au ciel: «

Grand Neptune, qui avez la «

» force d'esbranſler la terre juſqu'à
» ſes fondements, eſcoutez les vœux
» que je vous adreſſe : ſi je ſuis veri-
» tablement voſtre fils, & ſi vous eſ-
» tes veritablement mon pere, accor-
» dez-moy ce que je vous demande;
» empeſchez Ulyſſe, le deſtructeur
» de villes, fils de Laërte, qui ha-
» bite à Ithaque, de retourner ja-
» mais dans ſon Palais; ou ſi c'eſt
» l'ordre des Deſtinées qu'il revoye
» ſa patrie, ſa famille & ſes amis,
» qu'il n'y arrive qu'aprés longues
» années, qu'il n'y arrive qu'aprés
» avoir perdu ſes Compagnons, en
» méchant équipage & ſur un vaiſ-
» ſeau d'emprunt, & qu'il trouve ſa
» maiſon pleine de troubles.
» Il fit cette priere, & Neptune
» l'exauça. En meſme temps il leve
» une roche plus grande que la pre-
» miere, & luy faiſant faire pluſieurs
» tours avec ſon bras pour luy don-
» ner plus de force, il la lance; la
» roche tombe derriere noſtre vaiſ-

ſeau. Il s'en fallut bien peu qu'elle « ne tombaſt ſur le bout de la poup- « pe & qu'elle ne fracaſſaſt le gou- « vernail. La chute de cette maſſe « énorme fait reculer la mer, & le « flot agité pouſſe en avant noſtre « vaiſſeau & l'approche de l'iſle où « nous avions laiſſé noſtre flotte, & « où nos Compagnons nous atten- « doient dans une extreſme affliction. « Dés que nous fuſmes abordez, « nous tiraſmes noſtre vaiſſeau ſur le « ſable, & deſcendus ſur le rivage; « nous nous miſmes d'abord à parta- « ger les moutons que nous avions « enlevez au Cyclope; tous mes « Compagnons en eurent leur part, « & d'un commun conſentement ils « me firent preſent à moy ſeul du « belier qui m'avoit ſauvé. Je l'offris « dés le moment en ſacrifice au fils « de Saturne qui regne ſur les hom- « mes & ſur les Dieux. Mais mon « ſacrifice ne luy fut pas agréable; « il me préparoit de nouveaux mal- «

» heurs, & rouloit dans ſa teſte le
» deſſein de faire perir mes vaiſſeaux
» & tous mes chers Compagnons.
» Nous paſſaſmes tout le reſte du jour
» juſqu'au coucher du ſoleil à faire
» bonne chere & à boire de mon ex-
» cellent vin. Quand le ſoleil fut
» couché & que la nuit eut répandu
» ſes voiles ſur la terre, nous nous
» couchaſmes ſur le rivage meſme, &
» le lendemain à la pointe du jour
» je preſſay mes Compagnons de ſe
» rembarquer & de délier les cables.
» Ils montent tous dans leurs vaiſ-
» ſeaux, prenent les rames & fendent
» le ſein de la vaſte mer. Nous nous
» éloignons de cette terre fort joyeux
» d'avoir eſchappé la mort, mais fort
» triſtes de la perte que nous avions
» faite.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE IX.

Page 83. *ET je ſuis perſuadé que la fin la plus agréable que l'homme puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir tout un peuple en joye*] Le but d'Homere eſt toujours de donner des inſtructions utiles, & de faire voir que la volupté eſt tres oppoſée à la vertu & toujours tres pernicieuſe. C'eſt ce qu'il fait en toute occaſion. Cependant voicy un paſſage conſiderable qui, en relevant la volupté, ſemble avoir pû donner lieu dans les ſiecles ſuivants à Epicure d'en faire la principale fin de l'homme. Les Anciens ont beaucoup diſcouru ſur cet endroit, & le reſultat de ce qu'ils ont dit, eſt qu'Ulyſſe s'accommode au temps, aux coutumes & aux mœurs de ceux à qui il parle, qu'il flate le Prince dont il a beſoin, & qu'il loüe ce que ce Prince trouve agréable & aimable. Alcinoüs luy a dit dans le Livre precedent pag. 19. *Nos divertiſſements de tous les*

jours ce ſont les feſtins, la muſique, la danſe, la galanterie, &c. Ulyſſe par complaiſance fait ſemblant de trouver cela fort beau. On peut voir Athenée, liv. 12. chap. 1. Je ne nie pas qu'il ne puiſſe y avoir de la complaiſance & de la diſſimulation dans ces paroles d'Ulyſſe, mais je ſuis perſuadée qu'on peut les prendre à la lettre ſans que ce ſentiment puiſſe eſtre blaſmè, & ſans qu'Homere doive craindre aucun reproche. Ulyſſe vient d'eſſuyer des maux infinis ; il vient de voir finir une guerre qui a deſolé une grande partie de l'Europe & de l'Aſie, & aprés tant de malheurs il arrive dans une iſle où l'on ne connoiſt point la guerre, & où le peuple eſt heureux & paſſe ſa vie dans les plaiſirs. Que fait-il ſur cela ! il loüe ce qu'il y a de plus honneſte, les feſtins & la muſique, & ne dit pas un mot de la galanterie dont Alcinoüs a parlé, ce qui me paroiſt tres digne d'attention ; ce n'eſt pas une petite marque de la ſageſſe d'Homere. De plus il tourne en éloge pour le Prince le bonheur dont ſes peuples joüiſſent ſous luy : *Je ſuis perſuadé*, dit-il, *que la fin la plus agréable que l'homme*, c'eſt à dire le Prince, *puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir tout un peuple ſe divertir.* Certainement on ne peut s'empeſcher de reconnoiſtre qu'un Prince eſt tres digne de loüange, quand il ſe propoſe de rendre ſes peuples heureux & de

les voir dans la joye. Et la plus grande marque du bonheur & de la joye d'un peuple ce ſont les feſtins & la muſique, quand on n'en abuſe point. Il faudroit eſtre bien ſevere pour blaſmer ces plaiſirs, qui n'ont rien de contraire à l'honneſteté & à la vertu, & qui ſont un contraſte admirable avec toutes les horreurs qu'Ulyſſe vient de voir regner à Troye, & qui ont produit la ruine de tant d'Eſtats.

La fin la plus agréable] Le terme Grec τέλος ſignifie proprement la *fin*. Et je croy que c'eſt de ce paſſage d'Homere que les Philoſophes ont pris leur mot τέλη, *fines*, dont ils ſe ſervent dans la morale, pour dire le but auquel on rapporte toutes ſes penſées, toutes ſes actions, en un mot la fin où tout le monde tend & que tout le monde ſe propoſe. On connoiſt les beaux livres de Ciceron *de Finibus*.

Page 84. *Quoy que j'habite une contrée fort éloignée*] Ulyſſe fait bien ſa cour à ce Prince, en luy faiſant croire par ces paroles qu'il eſt convaincu de la verité de tout ce qu'il luy a dit de l'éloignement de ſon iſle.

Page 85. *Et plus bas Zacynthe, qui n'eſt preſque qu'une foreſt*] Zacynthe, *Zanthe* au midy de Cephalenie ou Samé. C'eſt une iſle de ſoixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois, &

c'eſt ce qui luy fit donner ce nom ; car, comme Bochart l'a remarqué, les Pheaciens la nommerent ainſi du mot *Zachuth*, qui ſignifie *hauteur*.

Et elle eſt la plus prochaine du continent & la plus voyſine du pole] Strabon nous a avertis que ce vers

Ἄυτη δὲ χθαμαλὴ παρυπερθέπη εἰν ἁλὶ κεῖται
Προς ζόφον.

a eſté mal expliqué par quelques anciens Grammairiens :

Ipſa autem humilis & ſublimis in mari ſita eſt
Verſus caliginem.

Comment peut-on appeller *baſſe* une iſle qu'Homere appelle encore icy περηχαν, *eſcarpée*, & qui eſt *comme un nid ſur des rochers*, pour me ſervir des paroles de Ciceron ! & il nous en donne la veritable explication. *Ce mot* χθαμαλὴ, dit-il, *ne ſignifie pas icy* baſſe, *mais prochaine du continent.* χθαμαλὴ pour χαμαλὴ, *voyſine de la terre*, & παρυπερθέπη ne ſignifie pas *haute*, mais plus ſeptentrionale, plus voyſine du pole, ce qu'il détermine par ce mot προς ζόφον, *verſus caliginem* : car par cette obſcurité il déſigne le nord, comme par l'*aurore* & le *ſoleil* il marque le coſté du monde oppoſé au ſeptentrion. On peut voir l'endroit dans

ſon liv. 9. Il eſt vray que pour ces derniers mots, πρὸς ἠῶ τ' ἠελίου τε, je me ſuis éloignée de ſon ſentiment, & je les ay expliquez, *les autres ſont vers le midy & vers le levant.* Et je n'ay fait en cela que ſuivre la ſituation que nos Cartes meſmes donnent aujourd'huy à ces iſles par rapport à Ithaque, qui eſt la plus voyſine du continent de l'Epire & la plus ſeptentrionale. Elle a au levant Dulichium & quelques autres iſles, & au midy elle a Samé & Zacynthe.

La charmante Circé] Il y a dans le Grec: *Circé de l'iſle d'Aeæa*, & j'expliqueray au commencement du XII. Liv. ce que c'eſt que cette iſle. On peut voir là mes Remarques. Circé eſt appellée δολόεσσα à cauſe de ſes charmes & de ſes enchantements.

Page 86. *Je n'eus pas pluſtoſt mis à la voile avec toute ma flotte*] Voicy où il faut prendre le commencement de l'Odyſſée, pour la réduire à une narration ſimple, naturelle, & affranchie du renverſement poëtique.

Que je fus battu d'un vent violent qui me pouſſa ſur les coſtes des Ciconiens] Ces Ciconiens eſtoient ſur les coſtes de Thrace prés de Maronée, qu'on prétend la meſme qu'Iſmare, dont Homere parle icy. Ulyſſe les attaqua, parce qu'ils avoient envoyé du ſe-

cours aux Troyens, comme nous l'avons vû dans le 11. Livre de l'Iliade, où Homere dit: *Euphemus, fils de Trœzenus & petit-fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ciconiens.*

De ſe rembarquer ſans perdre temps] Le Grec dit, διερῷ ποδί, & je ne voy pas comment on a pû expliquer cela d'un vaiſſeau. διερῷ ποδί ſignifie proprement le *pied encore moüillé*, & c'eſt pour dire *promptement, ſans ſe rafraiſchir.*

Page 87. *Et s'amuſerent à faire bonne chere*] Comme cela eſt fort naturel. La bonne chere eſt le premier fruit que les ſoldats veulent tirer de leur victoire.

Page 88. *Je perdis ſix hommes par chacun de mes vaiſſeaux*] Voicy un des endroits que l'impertinent Zoïle avoit critiquez. Comment eſt-il poſſible qu'il periſſe juſtement ſix hommes de chaque vaiſſeau, & qu'aucun vaiſſeau n'en perde pas davantage! Voilà, diſoit-il, un partage ridiculement égal. Mais c'eſt la critique qui eſt ridicule & non pas le partage. Ulyſſe avoit douze vaiſſeaux; dans ce combat il perdit ſoixante & douze hommes, ce n'eſt pas que la perte fuſt égale pour chaque vaiſſeau, mais c'eſt que prenant le total & en le répendant enſuite ſur toute la flotte, c'eſtoit juſtement ſix hommes par chaque vaiſſeau.

Que nous n'euſſions appellé trois fois à haute voix les ames de nos Compagnons] C'eſtoit la coutume quand les Payens n'avoient pas le temps d'enterrer les morts dans une terre eſtrangere, ils ſe contentoient d'appeller trois fois leurs ames à haute voix, comme pour déclarer qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne les ramenaſſent dans leur patrie, & par-là ils croyoient avoir ſatisfait à la Religion. C'eſt ainſi que dans le liv. 6. de l'Eneïde, Enée dit à Deïphobus,

..... *Et magna manes ter voce vocavi.*

Mes vaiſſeaux eſtoient pouſſez par le travers] C'eſt ce que ſignifie ἐπικάρσιαι, *obliquæ, de coſté,* lorſque les vaiſſeaux ne vont pas droit par la proüe, mais qu'ils ſont pouſſez par le coſté.

Page 89. *Nous les baiſſaſmes & les pliaſmes pour éviter la mort*] Car quoy-que les voiles fuſſent déchirées, elles ne laiſſoient pas de donner encore priſe au vent.

Nous gagnaſmes une rade où nous fuſmes à couvert] Homere ne nomme pas la rade où Ulyſſe aborda, car comme il ne s'attache pas toujours à l'exacte Geographie, & qu'il imagine une Geographie fabuleuſe pour rendre ſes contes plus merveilleux, il veut empeſcher qu'on ne le ſuive, & qu'on ne découvre par-là les menſonges dont il

enveloppe les veritez qu'il a priſes pour fondement.

De-là je voguay neuf jours entiers abandonné aux vents impetueux, & le dixiéme jour j'aborday à la terre des Lotophages] Il y avoit ſur cet endroit une grande diſſertation de Polybe, dont Strabon nous rapporte le précis, liv. 1. Ce grand homme ſoutenoit qu'icy Homere n'avoit pas placé cette terre des Lotophages dans l'ocean Atlantique, comme il y a placé celle de Calypſo & celle de Circé, parce qu'il n'eſtoit pas vrayſemblable qu'en ſi peu de temps, en dix jours, les vents les plus forts euſſent pouſſé Ulyſſe du cap de Malée dans l'ocean, il faut donc convenir que le Poëte a ſuivi icy l'exacte Geographie, qu'il n'a point déplacé l'iſle des Lotophages, & qu'il l'a laiſſée où elle eſt, c'eſt à dire, dans la mediterranée, car un bon vent peut tres bien porter du cap de Malée à cette iſle en dix jours. Et quand Ulyſſe appelle les vents qui le pouſſent ὀλοοὺς, *impetueux, pernicieux,* c'eſt parce qu'ils l'eſcartoient de ſa route, quoyque d'ailleurs ils le pouſſaſſent tout droit. Cela fait voir qu'Homere ſuit quelquefois la verité ſans fiction, & que d'autres fois il adjoute la fiction à la verité.

Et le dixiéme jour j'aborday à la terre des Lotophages] Cette terre des Lotophages eſt une petite iſle qui a trois cents ſta-

des de longueur & un peu moins de largeur prés de la petite Syrte ſur les coſtes d'Affrique, dont elle n'eſt ſeparée que d'environ trois cents cinquante pas. Elle eſt appellée *Menix*, & par les Arabes *Girba*, nom qui a formé celuy qu'elle conſerve auiourd'huy, car on la nomme *Gerbi* ou *Zerbi*. Bochart a découvert que cette iſle eſtoit appellée *Menix* du Phenicien *me-niks*, qui marque des eaux qui ſe retirent, *aquas defectûs*, parce que le petit bras de mer qui la ſepare du continent eſt ſouvent à ſec en eſté. Et elle a eû le nom de *Girba*, de l'Arabe *Chirba* qui ſignifie un *Chameleon*, parce que ce petit animal abonde dans cette iſle. *Habet Lepores item multos*, dit M. de Thou, *& Chamæleontes, qui lacertæ magnitudine pares ſunt.*

Lotophages] C'eſt à dire, qui ſe nourriſſent du fruit du Lotos, c'eſt pourquoy cette iſle eſtoit auſſi appellée *Lotophagitis*. Il y a pluſieurs eſpeces de Lotos, il y en a une qui eſt proprement une herbe comme du Sain-foin, qui ſervoit de paſture aux animaux, c'eſt de celle-là dont il eſt parlé dans le XIV. Liv. de l'Iliade & dans le IV. Liv. de l'Odyſſée. Il y en a une autre appellée *Lotos Ægyptia*, c'eſtoit une ſorte de Lys, qui ſelon Herodote naiſt abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé les terres. *Aprés qu'ils l'ont cüeilli*, dit

cet Hiſtorien, liv. 2. *Ils le font ſécher au ſoleil, & quand il eſt ſec, ils prennent ce qui eſt au milieu du Lys & qui reſſemble à un pavot, le cuiſent & en font du pain.* Cette eſpece conviendroit aſſez au paſſage d'Homere, qui l'appelle le *fruit d'une fleur.* Mais les Anciens prétendent que ce Poëte parle d'une troiſiéme eſpece appellée *Libyca*, dont Polybe, qui l'avoit ſouvent vûë & examinée, fait cette deſcription ſelon le rapport d'Athenée qui nous a conſervé le paſſage: *Le Lotos eſt un petit arbre rude & eſpineux, qui a la feüille verte comme le buiſſon, mais un peu plus eſpaiſſe & plus large. Son fruit eſt d'abord ſemblable en couleur & en groſſeur aux baïes de Myrte, mais en croiſſant il devient de couleur de pourpre. Il eſt de la groſſeur de l'olive ronde & a un noyau fort petit. Quand il eſt mur on le cüeille, on le fait broyer avec du bled, & on le conſerve dans des pots pour la nourriture des eſclaves. Pour les perſonnes libres, ils en font ſans noyau qu'ils gardent de meſme. Cet aliment a le gouſt de la Figue & des Dates, & une odeur encore plus agréable. En le faiſant tremper & broyer dans l'eau, on en tire un vin tres agréable, & qui a le gouſt du vin meſlé avec du miel. On le boit pur, mais il ne ſe conſerve que dix jours, c'eſt pourquoy on n'en fait qu'à meſure pour le beſoin.* On peut voir Pline, liv. 13. ch. 17. C'eſt cette

derniere eſpece qui parut ſi agreable aux Compagnons d'Ulyſſe.

Page 90. *Et je les envoyay avec un heraut*] Il envoye avec eux un heraut pour les rendre plus reſpectables & inviolables.

Tous ceux qui mangerent de ce fruit] De la maniere dont Homere s'explique icy, il paroiſt qu'il y eut encore d'autres de ſes Compagnons, outre les trois qu'il avoit enenvoyez, qui mangerent de ce fruit. Car en parlant de trois ſeulement, il n'auroit pas dit, τῶν δ' ὅστις.

Page 91. *Ils ſe rembarquent tous ſans differer*] Ulyſſe ne dit point combien de temps il ſejourna dans cette iſle des Lotophages. Il faut pourtant bien qu'il y ait fait quelque ſejour, & il n'eſt pas vrayſemblable qu'il en ſoit parti le jour meſme, car une aprés-dinée ne ſuffiſoit pas pour luy faire juger ſi ſes Compagnons avoient perdu l'envie de s'en retourner, & s'ils ne penſoient pas ſeulement à donner de leurs nouvelles.

Et nous ſommes portez par les vents ſur les terres des Cyclopes] Voicy encore une Geographie exacte ſans meſlange de fiction, car de l'iſle des Lotophages on peut facilement eſtre porté dans un jour ſur les terres des Cyclopes, qui habitoient la Sicile qui eſt vis-à-vis. Car les Cyclopes occu-

poient la partie occidentale de la Sicile prés de Lilybée & de Drepane, & c'eſt de-là meſme qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort bien montré. *Les Cyclopes*, dit-il, *ont eſté ainſi nommez du Phenicien* CHEK-lub, *par contradiction pour* CHEK-lelub, c'eſt à dire, *le golphe de Lilybée*, ou *le golphe vers Lilybée*. Ainſi les habitants de ces terres furent appellez par les Pheniciens & les Libyens *homines CHEK-lub*, c'eſt à dire, les habitants du golphe de Libye. Et les Grecs, qui ne ſçavoient pas cette langue & qui vouloient rapporter à la leur tous les noms, de *CHEK-lub* formerent le mot de *Cyclopes*, & donnerent à ce nom une origine Grecque, comme s'ils avoient eſté ainſi nommez, parce qu'ils n'avoient, diſoient-ils, qu'un œil tout rond au milieu du front.

Gens ſuperbes] Le mot Grec ὑπερφίαλοι peut ſignifier auſſi des *gens d'une taille prodigieuſe*. Et c'eſt dans ce ſens qu'Euſtathe le prend icy, car ces Cyclopes eſtoient une eſpece de Geants. Et c'eſt de-là ſans doute que venoient ces oſſements prodigieux qu'on a trouvez de temps en temps dans la Sicile.

Qui ne reconnoiſſent point de loix] Le mot ἀθέμιστος ſignifie également celuy qui connoiſt des loix & qui n'en ſuit point, & celuy qui n'en a aucune connoiſſance. Et il

eſt icy dans le dernier ſens. Les Cyclopes n'avoient point de loix ; car ils ne vivoient point en police reglée, chacun regnoit chez ſoy, comme Homere va l'expliquer.

Et qui ſe confiant en la providence des Dieux] Quoy-que ces Cyclopes ſoient ſuperbes, ſauvages & qu'ils ne reconnoiſſent point de loix qui reglent leurs mœurs & leur police, Homere ne laiſſe pas de leur attribuer quelque ſentiment de la Divinité; Ils ſe repoſent ſur la Providence. Mais peut-eſtre veut-il faire entendre que c'eſt pluſtoſt par habitude que par ſentiment.

Ils ne plantent ni ne ſement, mais ils ſe nourriſſent des fruits que la terre produit ſans eſtre cultivée] C'eſt pour loüer la fertilité de la Sicile. Euſtathe compare à cette vie des Cyclopes celle des Anachoretes qui habitent les montagnes & les antres des rochers, qui ne ſement ni ne plantent, & qui ſe nourriſſent des fruits que la terre leur fournit d'elle-meſme, ou que la Providence a ſoin de leur envoyer. Cette comparaiſon m'a paru plaiſante pour un Archeveſque.

Ils ne tiennent point d'aſſemblées pour déliberer ſur les affaires publiques, & ne ſe gouvernent point par des loix generales] Platon eſtablit dans ſon liv. 3. des Loix,

qu'aprés le Déluge il y eut trois formes de vie qui succederent l'une à l'autre. La premiere fut ſimple & ſauvage ; les hommes effrayez encore des eaux du Déluge, qu'ils venoient d'éviter, habiterent les ſommets des montagnes ſans aucune dépendance & chacun regnant dans ſa famille. A celle-là ſucceda la ſeconde forme, un peu moins ſauvage ; les hommes commençant à ſe guerir de la peur, deſcendirent au pied des montagnes, & commencerent à avoir un plus grand commerce entre eux. De cette ſeconde vint la troiſiéme, plus polie, lorſque la confiance eſtant pleinement revenuë on commença à habiter la plaine. Les Cyclopes menoient encore du temps d'Ulyſſe, la premiere vie ; comme ils n'avoient jamais eu aucun commerce avec les autres peuples à cauſe de leur ferocité, leurs mœurs, ni leurs coutumes n'avoient point eſté adoucies. Ce que Platon a dit de ces trois ſortes de vie ſe peut juſtifier par l'Eſcriture ſainte. Aprés le Déluge la vie des premiers hommes fut ſimple & ſauvage ; ils s'occupoient à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux, & chaque pere de famille regnoit ſur ſa maiſon ſans aucune ſubordination des uns aux autres.

Page 92. *Chacun gouverne ſa famille, & regne ſur ſa femme & ſur ſes enfants*] C'eſt là la premiere vie que les hommes menè-

rent aprés le Déluge, comme je viens de l'expliquer dans la Remarque précedente. Cette vie groſſiere & ſauvage ne laiſſa pas de continuer, meſme dans quelques villes Grecques, long-temps aprés que le commerce eut donné lieu à la police & aux loix, car Ariſtote dans le 10. liv. de ſes Morales, ſe plaint que de ſon temps l'éducation des enfants eſtoit negligée dans pluſieurs villes, & que chacun y vivoit à ſa fantaiſie, gouvernant ſa famille à la maniere des Cyclopes, & regnant ſur ſa femme & ſur ſes enfants. Ἐν δὲ ταῖς πλείσταις τῶν πολέων ἐξημέληται περὶ τῶν τοιούτων, καὶ ζῇ ἕκαστος ὡς βούλεται Κυκλωπικῶς θεμιστεύων παίδων ἠδ' ἀλόχου. Aujourd'huy que noſtre police eſt ſi reglée, fortifiée par les loix & perfectionnée par la religion, nous ne laiſſerions pas, ſi nous voulions, de trouver encore dans des familles quelque reſte de cette vie de Cyclopes.

Vis-à-vis à quelque diſtance du port de l'iſle, que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite iſle] Quand on ne ſçauroit pas certainement d'ailleurs que la Sicile eſtoit le pays des Cyclopes, la poſition & le voiſinage de cette petite iſle, dont Homere parle icy, le feroit aſſez connoiſtre; car il eſt évident qu'il parle de l'iſle appellée *Æguſa*, qui ſignifie l'*iſle des chevres*. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode,

& ſon terroir eſt fort gras. Cluvier, qui l'a viſitée, y a obſervé toutes ces choſes, *Prata mollia & irrigua, ſolum fertile, portum commodum, fontes limpidos :* ce qui fait grand honneur à Homere d'avoir ſi bien marqué & la ſituation & la nature du pays. Il ne nomme point l'iſle, parce qu'il eſt vray-ſemblable que n'eſtant point encore habitée, elle n'avoit pas encore de nom.

Page 93. *Et que les Cyclopes ſes voyſins n'ont point de vaiſſeaux*] C'eſt ce qui pourroit faire croire que les Cyclopes n'eſtoient pas venus d'ailleurs, & qu'ils eſtoient nez dans le pays, car s'ils eſtoient venus ſur des vaiſſeaux, ils en auroient retenu l'uſage, &, comme dit Homere, ils s'en ſeroient ſervis pour ſe rendre maiſtres d'une iſle ſi bonne, ſi commode & qui eſtoit ſi fort à leur bienſeance. Cela n'eſt pourtant pas concluant. Car ils pouvoient eſtre arrivez en Sicile ſur des vaiſſeaux eſtrangers & n'en avoir pas conſervé l'uſage.

Page 94. *Nous abordaſmes à cette iſle par une nuit fort obſcure, un Dieu ſans doute nous conduiſant*] Cela eſt menagé avec beaucoup d'art pour la vrayſemblance, car s'il euſt fait jour & qu'ils euſſent vû à ſe conduire, ils ſeroient pluſtoſt abordez en Sicile, & par-là ils ſe ſeroient perdus, & n'auroient jamais pû eſchapper des mains

des Cyclopes. Au lieu qu'ayant eſté portez à cette petite iſle, Ulyſſe s'en ſervit comme d'un fort, y laiſſa ſes vaiſſeaux, & n'en retint qu'un ſur lequel il paſſa en Sicile, où il exécuta tout ce qu'il va nous raconter, & ſe ſauva heureuſement. C'eſt pourquoy il adjoute, *un Dieu ſans doute nous conduiſant.* Cette remarque eſt d'Euſtathe, & elle m'a paru tres judicieuſe.

Page 95. *Les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous*] Le bon air & les pluyes douces font croiſtre les herbages & les plantes; & les bons herbages & les bonnes plantes nourriſſent les animaux. Ces chevres ſauvages eſtoient donc abondantes dans cette iſle, à cauſe de la bonne nourriture qu'elles y trouvoient en abondance, voilà pourquoy il dit, *les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous, &c.* Voilà comme la Poëſie fait des Divinitez des vertus & des facultez les plus naturelles. Αἱ νύμφαι κοῦραι Διος', ἀλληγορικῶς αἱ τῶν φυτῶν αὐξητικαὶ δυνάμεις, ἃς ὁ Ζεὺς ποιεῖ, dit fort bien Euſtathe.

Dieu nous eut bien-toſt envoyé une chaſſe aſſez abondante] Homere attribuë la bonne chaſſe à la benediction de Dieu, & c'eſt une ſuite de ſa doctrine, car il a reconnu qu'une beſte ne ſçauroit eſtre priſe par un chaſſeur ſi Dieu ne le permet. C'eſt ainſi que Jacob répondant à ſon pere, qui s'eſtonnoit de ce

qu'il eſtoit ſi-toſt revenu de la chaſſe, & qui luy diſoit : *Quomodo tam citò invenire potuiſti!* luy dit : *Voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam. C'eſt la volonté de Dieu qui a fait trouver ſi promptement devant moy ce que je cherchois.* Geneſ. 27. 20.

Page 96. *Avec un ſeul de mes vaiſſeaux je vais reconnoiſtre moy-meſme quels hommes habitent cette terre*] Il n'envoye plus de ſes Compagnons reconnoiſtre le pays, car il ne ſe fioit plus à eux, aprés ce qui venoit de luy arriver dans l'iſle des Lotophages & dans le pays des Ciconiens, il y va luy-meſme. Tout cela eſt admirablement bien conduit.

Page 97. *C'eſtoit-là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuſe*] Ce qu'Homere dit icy eſt fondé ſur ce que dans ces ſiecles-là on voyoit des Geants. *Ce ſiecle-là*, dit Plutarque dans la vie de Theſée, *portoit des hommes d'une taille prodigieuſe.* Et cela eſt confirmé par l'Eſcriture ſainte. Long-temps avant la guerre de Troye ceux que Moïſe envoya pour reconnoiſtre la terre promiſe, rapporterent que le peuple, qui l'habitoit, eſtoit de haute ſtature, & qu'ils y avoient vû des hommes monſtrueux de la race des Geants. *Populus quem aſpeximus proceræ ſtaturæ eſt ; ibi vidimus monſtra quædam filiorum Enac de genere Giganteo.*

Nombr.

Nombr. 13. 33. 34. Et Dieu luy-meſme dit à Moïſe en parlant de la terre des fils d'Ammon, *Terra Gigantum reputata eſt, & in ipſa olim habitaverunt Gigantes, &c.* Deuteron. 2. 2. Og Roy de Baſan eſtoit un de ces Geants. *Solus quippe Og Rex Baſan reſtiterat de ſtirpe Gigantum; monſtratur lectus ejus ferreus qui eſt in Rabbath filiorum Ammon, novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Ibid. 3. 11. Ce lit de neuf coudées de longueur & de quatre de largeur, fait voir quelle eſtoit la taille de ces Geants. Tel eſtoit Goliath que David tua; il avoit ſix coudées & une paume de haut, ſa cuiraſſe peſoit cinq mille ſicles, c'eſt à dire, prés de cent cinquante livres. Le bois de ſa pique eſtoit comme l'enſuble d'un tiſſerand, & le fer dont elle eſtoit armée peſoit ſix cents ſicles, c'eſt à dire, dix-huit ou dix-neuf livres. Cependant cela n'approche point de la taille qu'Homere donne au Cyclope, qu'il égale à la plus haute montagne. Mais il faut ſe ſouvenir que ce Poëte exagere icy ſur la taille de ce Geant, parce qu'il parle à des peuples ſimples & credules, & qui n'aimoient rien tant que ces contes outrez.

Qui paiſſoit ſeul ſes troupeaux fort loin de tous les autres Cyclopes] Homere a grand ſoin de nous faire entendre que le Cyclope vivoit éloigné de tous les autres.

ſon antre eſtoit dans l'endroit le plus reculé; il paiſſoit ſeul ſes troupeaux. Cela ne luy ſuffit pas, il adjoute, *fort loin de tous les autres.* Ce n'eſt pas encore aſſez, il nous dit qu'*il ne ſe meſloit jamais avec eux*, & il charge cela encore, en adjoutant qu'*il ſe tenoit toujours à l'eſcart.* Et pourquoy cela? pour fonder la vrayſemblance de ſa fable. Il ne faut pas que nous oublions que le Cyclope eſt éloigné de tout ſecours.

Page 98. *Maron, fils d'Evanthes, grand Preſtre d'Apollon*] C'eſt peut-eſtre de ce Maron que la ville d'Iſmare fut appellée *Maronée.*

De ce que touchez de ſon caractere] C'eſt ce que ſignifie ἁζόμενοι. Les gens pieux reſpectent toujours les miniſtres de la Religion.

Et une belle coupe d'argent] Le Grec dit, *toute d'argent*, parce qu'il y avoit des coupes d'argent dont les bords eſtoient d'or.

Il ne la laiſſoit à la diſpoſition d'aucune de ſes eſclaves] Voicy un précepte œconomique. Ce qu'on a de plus excellent ne doit eſtre confié qu'à peu de gens & d'une fidelité connuë. J'ay autrefois connu un homme de qualité qui avoit toujours le plus excellent vin & qui n'en confioit la clef à perſonne, il l'avoit toujours, & il alloit luy-meſme faire tirer ſon vin.

Page 99. *Il meſloit dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin*] Il n'y a point de vin qui puiſſe porter cette quantité d'eau là. Mais Homere exagere la force de celuy-cy pour préparer ſes Lecteurs à l'effet ſurprenant qu'il va produire ſur le Cyclope, qui en ſera yvre-mort pour en avoir bû ſeulement trois coups.

Car j'eus quelque preſſentiment que] Les hommes ont quelquefois des preſſentiments de ce qui leur doit arriver, & les ſages profitent de ces preſſentiments & ſe muniſſent contre tous les accidents qui les menacent, & qu'ils prévoyent.

Page 100. *Et les plus jeunes*] Pour dire *les plus jeunes*, Homere ſe ſert du mot ἔρση, qui ſignifie *la roſée*. Il appelle donc ἔρσας les agneaux & les chevreaux *les plus tendres*, c'eſt à dire, les plus jeunes & qui ſont comme la roſée. C'eſt ainſi qu'Eſchyle dans ſon *Agamemnon* a appellé les petits oyſeaux qui viennent d'éclorre, δρόσους, *de la roſée*. De-là les Grecs ont dit *des chairs de roſée*, pour dire des viandes tendres & délicates. Alciphron a dit, ἦπαρ δρόσῳ προσοικος, *un foye ſemblable à la roſée*, & comme nous diſons, *tendre comme roſée*. C'eſt une remarque de Caſaubon Athen. liv. 9. ch. 8.

Je ne voulus jamais les croire, c'eſtoit pourtant le meilleur parti] Ulyſſe ne fait

pas de difficulté d'avoüer qu'en cette occaſion ſes Compagnons avoient eu plus de prudence que luy, & par cette ſincerité il gagne encore plus de créance ſur l'eſprit des Pheaciens, & les diſpoſe mieux à croire tous ſes contes comme tres veritables.

Page 103. *Nous ſommes ſujets du Roy Agamemnon, dont la gloire*] Aprés qu'Ulyſſe a repreſenté ſes malheurs pour taſcher d'exciter quelque ſorte de compaſſion dans le cœur du Cyclope, il eſſaye de faire naiſtre quelque eſpece de terreur, en luy diſant qu'ils ſont des ſujets du Roy Agamemnon qui vient de ruiner un grand Empire. Par-là il veut luy faire enviſager qu'un Prince, qui a deſtruit un Empire ſi floriſſant, pourroit bien venger une injure faite à ſes ſujets. Mais un monſtre qui ne craint pas les Dieux, ne craint guere les hommes.

Ou tu viens de bien loin] C'eſt à dire, *ou tu es bien ſimple & bien ignorant.* Car il faut venir de l'autre monde pour ne pas connoiſtre les Cyclopes. C'eſt ainſi que nous diſons qu'*un homme eſt bien de ſon pays*, ou qu'*il n'eſt jamais ſorti de ſon pays*, pour dire qu'il eſt ſimple & niais.

Page 104. *Si mon cœur de luy-meſme ne ſe tourne à la pitié*] De luy-meſme,

c'eſt à dire, ſans aucune conſideration, ſans aucun reſpect ni pour les Dieux dont tu parles, ni pour ton Agamemnon. Ce que le Cyclope adjoute icy fait un bon effet pour le Poëme, car en laiſſant Ulyſſe entre la crainte & l'eſperance, il y tient auſſi ſon Lecteur.

Il parla ainſi pour me tendre des piéges] C'eſt icy le ſens du mot πειράζων, car il ne ſignifie pas *pour me tenter*, ni *pour m'éprouver*, mais *pour me tendre des embuſches, des piéges*, & je croy qu'Heſychius avoit ce paſſage en vûë, quand il eſcrit, πειράζων, ἐνεδρεύων, λοχεύων.

Page 106. *Auſſi facilement qu'on ferme un carquois avec ſon couvercle*] Cette comparaiſon eſt tres agreable, elle adoucit le ton horrible de cette narration, & fait voir la force énorme de ce monſtre qui n'a pas plus de peine à boucher l'entrée de ſa caverne avec cette effroyable maſſe de rocher qu'un homme en a à fermer ſon carquois de ſon couvercle.

Page 107. *Que le Cyclope avoit coupée*] C'eſt ainſi qu'il y a dans toutes les Editions, τὸ μὲν ἔκπαμεν. Mais Euſtathe nous avertit que dans les Manuſcrits les plus corrects il y a τὸ μὲν ἔσπασε, *que le Cyclope avoit arrachée*. Et c'eſt à mon avis la leçon qu'il faut retenir. Un Geant de la force du Cyclope ne s'amuſe pas à couper un arbre, il l'arrache.

Pour la porter quand elle ſeroit ſéche] Car la maſſuë eſtoit l'arme ordinaire des Geants, temoin le Geant Periphetes qui fut appellé *Corynetes*, c'eſt à dire, *porte-maſſuë*, parce qu'il avoit une maſſuë d'airain. Theſée le tua, & porta toujours ſa maſſuë. Dans le VII. Liv. de l'Iliade nous avons vû un Areïthoüs appellé auſſi *porte-maſſuë*, parce qu'il avoit une maſſuë de fer. Par cette arme Homere fait juger de la taille de celuy qui la portoit.

J'en fis auſſi-toſt durcir la pointe dans le feu] Pour le rendre plus ferme & plus ſolide en luy donnant une eſpece de trempe. Cela ſe pratique encore, car on ſe ſert de baſtons bruſlez par le bout.

Page 108. *Enſuite je fis tirer tous mes Compagnons au ſort*] Pour une entrepriſe ſi perilleuſe Ulyſſe ne devoit ni ne pouvoit choiſir ceux qu'il auroit voulu ; la prudence & la juſtice vouloient qu'il en remiſt le choix au ſort, afin qu'aucun ne puſt ſe plaindre ni d'avoir eſté préferé, ni de n'avoir pas eſté choiſi.

Et heureuſement le ſort tomba ſur les quatre que j'aurois moy-meſme choiſis] Ulyſſe fait entendre que les Dieux, qui vouloient le tirer de ce danger, firent tomber le ſort ſur les quatre qui eſtoient les plus hardis. Car les hommes tirent au ſort, mais c'eſt Dieu qui regle le ſort meſme. *Sortes mit-*

tuntur in ſinum, ſed à Domino temperantur. Prov. 16. Nous avons vû dans l'Iliade de quelle maniere eſtoient ces ſorts, c'eſtoient des marques, chacun donnoit la ſienne.

Je me mis volontairement à leur teſte] Comme la prudence & la juſtice demandoient qu'Ulyſſe fiſt tirer au ſort ſes Compagnons, l'honneur & la generoſité exigeoient qu'il ſe miſt volontairement à leur teſte ſans tirer au ſort. Theſée avoit desja donné l'exemple, quand on eut choiſi au ſort les ſept jeunes garçons & les ſept jeunes filles que les Atheniens envoyoient tous les neuf ans à Minos ; Theſée reconnoiſſant qu'il eſtoit juſte de courir la meſme fortune que ſes ſujets, s'offrit volontairement luy-meſme ſans vouloir tenter la faveur du ſort. Cette generoſité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé qu'il s'égalaſt luy-meſme au peuple, & qu'il euſt des ſentiments, non de Roy, mais de citoyen. *Plutarque dans la vie de Theſée.*

Soit qu'il craigniſt quelque ſurpriſe] C'eſt ce que ſignifie icy le mot διασάμενος, *augurant quelque mal.* Ces eſtrangers qu'il avoit laiſſez dans ſon antre, luy faiſoient ſoubçonner qu'il y en avoit d'autres cachez pour le piller.

Ou que Dieu l'ordonnaſt ainſi] Car tous

les jours il arrive que Dieu fait faire aux méchants des choſes pour leur perte & pour le ſalut des gens de bien. Si Polypheme n'avoit pas fait entrer contre ſa coutume les moutons & les boucs dans ſon antre, jamais Ulyſſe n'auroit pû ſe ſauver.

Page 109. *Cyclope, tenez, beuvez de ce vin*] Ce diſcours d'Ulyſſe eſt meſlé de remonſtrance, de commiſeration & de flatterie, comme Euſtathe l'a tres bien remarqué.

Je l'ay apporté avec moy pour vous faire des libations comme à un Dieu] Voilà une flatterie bien forte. Ulyſſe fait ſemblant de regarder comme un Dieu ce monſtre, qui vient de dévorer ſix de ſes Compagnons. Homere veut faire voir par-là à quoy réduit la crainte d'un danger qui paroiſt inévitable.

Page 110. *C'eſt la mere-goute du nectar & de l'ambroſie meſme des Dieux*] Ἀπορρώξ eſt icy ἀπόσταγμα, ἀπόρροια, *ce qui coule ſans eſtre preſſé*, c'eſt ce que nous appellons aujourd'huy la *mere-goute*, ou la *premiere goute*. Ce que ce Cyclope dit icy pourroit paroiſtre trop poli, ſi on ne ſe ſouvenoit que ce monſtre eſt fils de Neptune, & qu'il eſtoit vrayſemblable qu'il avoit ſouvent ouï parler du nectar & de l'ambroſie des Dieux. Au reſte dans Homere le nectar & l'ambroſie ne ſont ja-

mais confondus : le nectar eſt dit de la liqueur, & l'ambroſie de la nourriture ſolide. Mais dans cet endroit il ſemble que l'un & l'autre ſoient mis pour la boiſſon. Homere a peut-eſtre donné cela à la groſſiereté du Cyclope. Les Poëtes qui ſont venus aprés Homere ont fait tout le contraire ; ils ont mis le nectar pour la nourriture ſéche & l'ambroſie pour la liquide. Alexis a eſcrit,

..... Τὸ νέκταρ ἐσθίω πάνυ
Μάλων, διαπίνω τ' ἀμβροσίαν, χὴ τῷ Διὶ
Διακονῶ.

Je mange le nectar & je bois l'ambroſie, j'en verſe meſme à Jupiter. Alcman a dit de meſme : τὸ νέκταρ ἔδμεναι. *Les Dieux mangent le nectar.* Et Sapho,

Ἀμβροσίας μὲν κρατὴρ ἐκέκρατο.
L'urne d'ambroſie eſtoit préparée.

Page 111. *Je m'appelle Perſonne*] Ce nom eſt plus heureux en Grec, car afin que le Cyclope ne puiſſe pas ſoubçonner la ruſe & découvrir que c'eſt l'adjectif οὖτις compoſé de la negative οὐ & de τις, il le décline, & dit, *mon pere & ma mere m'ont appellé* οὖτιν, ce qui acheve de tromper le Cyclope, en luy perſuadant que c'eſt un nom propre, car οὖτις nom propre, fait à l'accuſatif οὖτιν, au lieu que l'adjectif fait οὔτινα.

Perſonne ſera le dernier que je mangeray] Il y a dans le Grec une grace que l'on ne ſçauroit conſerver, & qui conſiſte dans une équivoque que fait l'éliſion d'une ſeule lettre,

Οὔτιν' ἔγω πύματον ἕδομαι.

οὔτιν' pour οὔτινα par éliſion. *Je ne mangeray plus perſonne.* Le Cyclope prophetiſe ſans y penſer. On peut voir Euſtathe p. 1633.

Voilà le preſent que je te prépare] C'eſt ce qui a donné lieu au proverbe, *le preſent du Cyclope :* & comme nous diſons aujourd'huy, *la grace du Cyclope.*

Page 112. *Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois*] On ne ſçauroit former une image plus vive ni plus naïve pour repreſenter l'action d'Ulyſſe & de ſes Compagnons qui crevent l'œil du Cyclope, que celle qu'en donne Homere par cette comparaiſon. On ne lit pas la choſe, on la voit.

Page 113. *Le ſang rejallit autour du pieu embraſé, la vapeur qui s'éleve de la prunelle, &c.*] Cette deſcription eſt admirable, & rien n'égale la nobleſſe & l'harmonie des termes qu'Homere y a employez. Sophocle a bien ſenti la beauté de ce paſſage, car il l'a imité dans ſon Oedipe, lorſqu'il deſcrit la maniere dont ce Prince ſe creve les yeux.

Comme lorſqu'un forgeron] Cette comparaiſon n'eſt ni moins juſte, ni moins vraye que la précedente. Elle met ſi fort l'objet devant les yeux, qu'on ne le verroit pas mieux dans la nature qu'on le voit dans l'image. C'eſt en quoy Homere a excellé. Toutes ſes comparaiſons ſont des images de la nature, mais ſi vrayes, qu'un miroir ne repreſente pas mieux les objects, que ſes comparaiſons repreſentent tout ce qu'elles peignent, & rien ne marque ſi-bien l'eſtenduë & la juſteſſe de l'eſprit.

Page 114. *Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaiſt à Jupiter de vous envoyer!*] Cette réponſe des Cyclopes fait voir qu'ils n'eſtoient pas tous ſi impies que Polypheme l'a dit, puiſqu'ils reconnoiſſent que les maladies viennent des Dieux, & qu'il faut leur en demander la gueriſon. Mais les impies croyent toujours que les autres ſont auſſi impies qu'eux.

Page 115. *Je ne pus m'empeſcher de rire de l'erreur où ce nom ſi heureuſement trouvé les avoit jettez*] Homere nous dit icy deux choſes; la premiere que ce nom équivoque fut heureuſement trouvé & avec beaucoup de ſageſſe & de prudence, & la ſeconde, que c'eſt une invention fort plaiſante. L'Auteur du Parallele, qui avoit un eſprit bien ſuperieur, n'en juge pas de meſme. *Mais*

voicy quelque choſe qui eſt bien joli, dit-il ; *Polypheme ayant demandé à Ulyſſe comment il s'appelloit, Ulyſſe luy dit qu'il s'appelloit Perſonne, &c.* Et le Chevalier adjoute, *Quand on a douze ans paſſez, peut-on prendre plaiſir à de tels contes?* Pour moy qui ay douze ans paſſez, j'avouë que ce conte me divertit, & que je le trouve tres heureuſement imaginé dans l'occaſion preſente. Ce Critique n'en ſçavoit pas aſſez pour voir que l'équivoque du mot Grec eſt mieux fondée & plus naturelle que celle de noſtre mot *perſonne*, qu'on ne peut ajuſter ſans luy faire violence. Au lieu que le mot οὔτις peut eſtre fort naturellement un nom propre. On peut voir les Reflexions d'Euſtathe ſur ce mot.

Page 116. *Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, je le reſervay pour moy*] Ulyſſe reſerve pour luy le plus grand belier, non qu'il euſt plus de ſoin de ſa vie que de celle de ſes Compagnons, car on voit au contraire qu'il a plus de ſoin de celle de ſes Compagnons que de la ſienne, puiſqu'il les fait ſauver les premiers, mais parce qu'il eſtoit apparemment plus grand, & que d'ailleurs il n'avoit que le belier ſeul, car ſon belier n'eſtoit point au milieu de deux autres, comme ceux qui portoient ſes Compagnons.

Page 117. *Les brebis n'eſtant point trait-*

tes à leur ordinaire, & ſe trouvant trop chargées de leur lait] Il ſemble que cette particularité ne fait rien icy, & qu'elle n'y eſt pas neceſſaire. Mais il en eſt de la Poëſie comme de la Peinture, l'une & l'autre employent avec ſuccés des circonſtances qui ne ſont pas proprement ni neceſſairement du ſujet, mais qui en ſont les accompagnements, & qui ſervent à rendre la choſe plus vrayſemblable & à luy donner un plus grand air de verité.

Le belier ſous lequel j'eſtois, ſortit le dernier] Voilà le heros. Ulyſſe fait ſauver ſes Compagnons & demeure le dernier. Homere ne manque à rien de tout ce que demandent l'honneur & la generoſité la plus héroïque.

Et luy parle en ces termes : Mon cher belier] Il n'y a rien de plus ordinaire, ſurtout dans la paſſion, que de parler, non ſeulement aux beſtes, mais aux choſes meſme les plus inſenſibles. Nous en avons des exemples dans l'Iliade & ailleurs. Cependant un Critique moderne en a voulu faire un reproche à Homere, ce Poëte en a eſté aſſez bien juſtifié.

Page 118. *Un méchant nommé Perſonne aſſiſté de ſes Compagnons auſſi ſcelerats que luy*] Cela eſt plaiſant qu'un monſtre comme le Cyclope, qui a devoré ſix de ſes ſuppliants & de ſes hoſtes, oſe appeller quelqu'un mé-

chant & ſcelerat. Mais voilà la nature bien peinte. Les méchants n'appellent injuſtice & ſcelerateſſe, que celles qu'ils ſouffrent, & ils regardent d'un autre œil celles qu'ils ſont.

Page 119. *Je leur fis ſigne de ceſſer ces larmes*] Ulyſſe dit, *je leur fis ſigne*, car il n'oſoit encore parler, ſe trouvant trop prés de l'antre, & craignant encore quelque terrible coup de deſeſpoir de ce monſtre, & la ſuite fait bien voir qu'il avoit raiſon.

Page 120. *Et ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de t'arriver*] Homere eſtoit donc perſuadé que les crimes attiroient toſt ou tard ſur ceux qui les commettent, des maux certains & inévitables.

Qu'elle tomba devant noſtre vaiſſeau] Ce vers dans toutes les Editions eſt ſuivi de cet autre,

Τυτθὸν ἐδεύησεν ὀιήϊον ακρον ἱκέσθαι.

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombaſt ſur noſtre gouvernail. Et Euſtathe avertit que les anciens Critiques avoient marqué ce vers d'une eſtoile & d'une pointe. D'une eſtoile pour marquer que le vers eſt beau & qu'il eſt d'Homere ; & de la pointe, pour marquer qu'il eſt déplacé. En effet, il ne convient point icy, car il ne ſe peut que cette maſſe qui eſt tombée devant le vaiſ-

ſeau, c'eſt à dire devant la prouë, ſoit tombée preſque ſur le gouvernail qui eſt à la pouppe. Il eſt inutile de dire, comme quelques anciens Critiques ont fait pour ſauver cette contradiction, qu'Ulyſſe avoit tourné ſon vaiſſeau pour parler au Cyclope, car quelle neceſſité y avoit-il de le tourner! Ne pouvoit-il pas luy parler auſſi bien de la pouppe que de la prouë! En un mot, ce vers a eſté rapporté icy mal à propos, & repeté ſans raiſon. On l'a tiré de l'endroit qui ſuit, où Homere parle de la ſeconde roche que le Cyclope jetta contre Ulyſſe, c'eſt-là ſa place, comme les premiers Critiques l'ont reconnu.

La chute de cette maſſe énorme excita un mouvement ſi violent dans la mer] Quelle force de peinture! & quels peintres pourroient exprimer les images que cette Poëſie nous preſente!

Page 122. *Il y avoit autrefois icy un celebre devin*] Le Grec adjoute *fort & grand*, pour faire entendre qu'il eſtoit de la race des Cyclopes, qu'il eſtoit d'une force & d'une taille prodigieuſe comme eux. Puiſque les Cyclopes avoient un devin, c'eſt une marque qu'ils n'eſtoient pas ſi barbares.

Et me dit en propres termes, que je ſerois privé de la vûë par les mains d'Ulyſſe] Le Poëte a menagé cecy avec bien de l'art,

pour faire admirer la ſageſſe d'Ulyſſe d'avoir déguiſé ſon nom. Que ſeroit-il devenu s'il s'eſtoit nommé!

Je m'attendois de voir arriver icy quelque homme beau, bien fait, de grande taille] Car quelle apparence y avoit-il qu'un homme ordinaire oſaſt approcher du Cyclope! Polyphemeattendoit un homme beau, bien fait, &c. c'eſt à dire, un monſtre qui n'euſt qu'un œil comme luy au milieu du front, &c. car c'eſtoit la beauté des Cyclopes.

Page 123. *Et aujourd'huy c'eſt un petit homme, ſans force & de mauvaiſe mine*] Cet homme, que les Pheaciens ont trouvé beau, grand, bien fait & de bonne mine, eſt traité par le Cyclope d'homme laid, ſans force & de méchante mine. Le plus grand homme auprés de ce monſtre n'auroit pû paſſer que pour un nain. Ulyſſe ne hazarde rien en rapportant aux Pheaciens le mépris que le Cyclope avoit eu pour luy, & il ſe releve bien en faiſant voir combien la prudence eſt au deſſus de la force.

Je t'en prie, Ulyſſe, approche, que je te faſſe les preſens d'hoſpitalité] Le Cyclope n'eſt pas ſi inſenſé de ſe flatter qu'Ulyſſe ſe remettra entre ſes mains. Ce ſont de ces choſes que la rage fait dire, & qui marquent tout le contraire de ce que l'on dit.

Et je n'attends ma gueriſon d'aucun autre Dieu] Il croit qu'il n'y a aucun Dieu qui le puiſſe guerir que Neptune, & il le croit parce qu'il eſt ſon pere, ſans cela il douteroit de ſon pouvoir comme de celuy de tous les autres Dieux. Ce caractere eſt bien ſoutenu.

Comme il eſt ſeur que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu] Ce n'eſt pas qu'Ulyſſe refuſe aux Dieux le pouvoir de rendre la vûë aux aveugles, il eſt tres perſuadé qu'ils peuvent le faire. Mais c'eſt que Polypheme ayant eſté aveuglé par l'ordre des Deſtinées, & cet aveuglement eſtant une punition de ſa barbarie, les Dieux ne le gueriront jamais.

En levant les mains au ciel] Quoy-que Neptune ſoit le Dieu de la mer, il ne laiſſe pas d'eſtre au ciel comme les autres Dieux, & c'eſt-là que le Cyclope luy adreſſe ſes prieres.

Page 124. *Si je ſuis veritablement voſtre fils, & ſi vous eſtes veritablement mon pere*] Cela eſt ſpecifié avec cette préciſion, parce qu'on donnoit ſouvent le nom de pere & celuy de fils à des gens qui ne l'eſtoient point veritablement.

Ulyſſe, le deſtructeur de villes, fils de Laërte, qui habite à Ithaque] Il repete les meſmes titres qu'Ulyſſe s'eſt donnez, afin qu'il n'y ait point d'équivoque.

La roche tombe derriere noſtre vaiſſeau] La premiere eſtoit tombée devant le vaiſſeau, parce qu'il n'eſtoit pas encore bien avant dans la mer, mais comme depuis cela il a fait du chemin, celle-cy tombe juſtement derriere.

Page 125. *Il s'en falluſt bien peu qu'elle ne tombaſt*] Voicy l'endroit où ce vers eſt fort bien placé, auſſi dans les anciennes Editions il eſtoit marqué d'une eſtoile.

La chute de cette maſſe énorme fait reculer la mer, & le flot agité pouſſe en avant noſtre vaiſſeau] Comme la premiere roche en tombant devant le vaiſſeau, l'avoit fait reculer vers la Sicile, celle-cy tombant derriere, le doit pouſſer en avant vers l'iſle d'Æguſa qui eſt vis-à-vis.

Page 126. *Mais fort triſtes de la perte que nous avions faite*] Homere ne manque à aucune bienſéance. Je ſuis charmée de ce ſentiment qu'il donne à Ulyſſe. Combien de gens à qui la joye d'eſtre échappez d'un ſi grand danger, feroit oublier la perte de leurs camarades.

Argument du Livre X.

ULyſſe arrive dans l'iſle d'Eolie où regne Eole Roy & gardien des vents. Eole luy donne le Zephyre pour le conduire heureuſement, & luy livre tous les autres vents enfermez & liez dans un outre. Pendant ſon ſommeil, ſes Compagnons ouvrent cet outre, penſant que ce fuſt de l'or. Ces vents déchaiſnez repouſſent Ulyſſe ſur les coſtes d'Eole, qui refuſe de le recevoir. Ulyſſe s'éloigne de cette iſle & arrive chez les Leſtrigons. Il perd là onze de ſes vaiſſeaux; & avec le ſeul qui luy reſte, il part & arrive à l'iſle d'Ée, & envoye la moitié de ſes Compagnons choiſis par le ſort avec Euryloque pour reconnoiſtre le pays & ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoye, excepté Euryloque, ſont changez en pourceaux par Circé. Ulyſſe va pour les chercher, Mercure luy donne une plante appellée Moly, *excellent antidote contre les enchantements, qui le garantit de ceux de Circé. Ses Compagnons reprennent leur premiere forme, & Ulyſſe aprés avoir demeuré un an auprés de Circé, ſe rembarque par ſes ordres pour deſcendre aux Enfers.*

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE X.

» NOUS arrivaſmes heureuſe-
» ment dans l'iſle d'Eolie, où
» regnoit Eole fils d'Hippotes & fa-
» vori des Dieux. C'eſt un iſle flot-
» tante, ceinte tout autour d'une
» forte muraille d'airain & bordée
» en dehors de roches eſcarpées. Ce
» Roy a douze enfants, ſix garçons
» & ſix filles. Il a marié les freres
» avec les ſœurs, & ces jeunes gens
» paſſent leur vie auprés de leur pere
» & de leur mere dans des feſtins con-
» tinuels où ils n'ont rien à deſirer
» pour la bonne chere. Pendant le

jour le Palais parfumé de parfums « délicieux, retentit de cris de joye, « on y entend un bruit harmonieux, « & la nuit les maris vont coucher « prés de leurs femmes ſur des tapis « & ſur des lits magnifiques. Nous « arrivaſmes donc dans ce Palais. Le « Roy me régala pendant un mois, « & me fit mille queſtions ſur le ſie- « ge de Troye, ſur la flotte des Grecs « & ſur leur retour. Je ſatisfis ſa cu- « rioſité & je luy racontay en détail « toutes nos avantures. Je luy de- « manday enſuite la permiſſion de « m'en retourner, & la faveur de « m'en donner les moyens. Il ne me « refuſa point, & prépara tout ce « qui m'eſtoit neceſſaire pour mon « voyage. Il me donna un outre fait « de la peau d'un des plus grands « bœufs, où il enferma les ſouffles « impetueux des vents, car le fils de « Saturne l'en a fait le diſpenſateur « & le garde, enſorte qu'il eſt le maiſ- « tre de les retenir ou de les laſcher. «

» comme il luy plaiſt. Il lia luy-meſ-
» me cet outre dans mon vaiſſeau
» avec un cordon d'argent, afin qu'il
» n'en eſchapaſt pas la moindre ha-
» leine. Il laiſſa ſeulement en liberté
» le Zephyre, auquel il donna ordre
» de conduire mes vaiſſeaux ; ordre
» qu'il n'executa point, car nous l'en
» empeſchaſmes par noſtre folie, qui
» penſa nous faire tous perir. Nous
» voguaſmes heureuſement pendant
» neuf jours entiers, & le dixiéme
» jour nous découvrions desja noſtre
» chere patrie, & nous voyions les
» feux allumez ſur le rivage pour eſ-
» clairer les vaiſſeaux, mais accablé
» de travaux & de laſſitude, je me
» laiſſay malheureuſement ſurpren-
» dre au ſommeil, car j'avois tou-
» jours tenu le gouvernail, & je n'a-
» vois pas voulu me repoſer de ce
» ſoin ſur d'autres, afin d'arriver
» plus promptement & plus ſeure-
» ment. Pendant que je dormois, mes
» Compagnons ſe mirent à parler en-

ſemble, dans la penſée que cet ou- «
tre, que j'avois dans mon vaiſſeau, «
eſtoit rempli d'or & d'argent qu'- «
Eole m'avoit donné. Ils ſe dirent «
donc les uns aux autres, Grands «
Dieux, combien Ulyſſe eſt cheri «
& honnoré de tous ceux chez qui «
il arrive! Il emmene de ſon voyage «
de Troye un riche butin, & nous, «
qui avons eſté les compagnons de «
toutes ſes courſes, & qui avons eſ- «
ſuyé les meſmes dangers, nous nous «
en retournons dans nos maiſons les «
mains vuides. Voilà encore un ſac «
plein d'or, dont luy a fait preſent «
le Roy Eole pour gage de ſon ami- «
tié. Allons donc, ouvrons ce ſac «
& voyons toutes les grandes richeſ- «
ſes dont il eſt plein. «

Ainſi parlerent mes Compa- «
gnons, & ce funeſte conſeil fut «
ſuivi. Ils ouvrirent le ſac; en meſ- «
me temps tous les vents ſortirent «
en foule & exciterent une furieuſe «
tempeſte qui emporta mes vaiſſeaux «

» & les éloigna de ma chere patrie.
» Reveillé par ce bruit affreux, & par
» les cris & les larmes de mes Com-
» pagnons, je m'abandonnay preſque
» au deſeſpoir. Je déliberay en moy-
» meſme ſi je ne me jetterois point
» dans la mer pour perir dans ſes
» gouffres, ou ſi je ſupporterois en-
» core ce revers ſans me plaindre &
» ſans recourir à la mort. Je pris ce
» dernier parti comme le plus digne
» de l'homme, & me couvrant la teſte
» de mon manteau, je me couchay
» ſur le tillac de mon navire. Toute
» ma flotte eſt repouſſée par la tem-
» peſte ſur les coſtes de l'iſle d'Eolie
» d'où j'eſtois parti. Mes Compa-
» gnons ne pouvoient ſe conſoler &
» fondoient en larmes. Nous deſcen-
» diſmes ſur le rivage, nous fiſmes
» de l'eau, & mes Compagnons pré-
» parerent le diſner. Aprés un leger
» repas je pris avec moy un heraut
» & un de mes Compagnons, &
» j'allay avec eux au Palais d'Eole,
que

que je trouvay à table avec ſa femme & ſes enfants. En entrant dans la ſalle nous nous arreſtons à la porte & nous nous aſſeïons ſur le ſeüil. Eole & ſes fils, eſtonnez de nous revoir, Ulyſſe, me dirent-ils, pourquoy eſtes-vous revenu ! Quel Dieu ennemi vous a fait eſprouver ſa colere ! nous vous avions donné de bonne foy tous les moyens neceſſaires pour vous en retourner dans voſtre patrie, & pour aller par tout où vous auriez voulu.

Helas ! leur répondis-je avec toutes les marques d'une veritable douleur, ce ſont mes infidelles Compagnons qui m'ont trahi. C'eſt un moment d'un malheureux ſommeil qui m'a livré à cette infortune. Mais ayez la charité, mes amis, de remedier encore une fois à tous mes malheurs. Les Dieux vous en ont donné le pouvoir.

Je taſchois ainſi d'attirer leur compaſſion par la douceur de mes

» paroles. Ils demeurerent tous dans
» le ſilence. Le Roy le rompt enfin,
» & me regardant avec des yeux d'in-
» dignation : Va, me dit-il, fuy
» promptement de cette iſle, le plus
» méchant de tous les mortels. Il ne
» m'eſt permis, ni de recevoir, ni
» d'aſſiſter un homme que les Dieux
» immortels ont déclaré leur ennemi.
» Va, fuy, puiſque tu viens dans
» mon Palais chargé de leur haine
» & de leur colere.
» Il me renvoya ainſi de ſon iſle
» avec inhumanité, malgré l'eſtat
» pitoyable où il me voyoit. Nous
» nous éloignaſmes donc de cette
» terre fort affligez. Le courage de
» mes Compagnons eſtoit abbatu de
» la penible navigation à laquelle
» nous nous voyions encore expoſez
» par noſtre imprudence, car nous
» n'avions plus aucune eſperance de
» retour. Cependant nous fiſmes
» route ſix jours entiers, & le ſeptié-
» me nous arrivaſmes à la hauteur

de la ville de Lamus, de la ſpa- «
cieuſe Leſtrigonie qui abonde en «
toutes ſortes de troupeaux, car le «
berger qui ramene ſon troupeau «
de moutons le ſoir, appelle le paſ- «
teur de bœufs, qui entendant ſa «
voix, fait ſortir auſſi-toſt ſes bœufs «
pour le paſturage. Là un berger, «
qui pourroit ſe paſſer de dormir «
la nuit, gagneroit double ſalaire: «
il meneroit paiſtre les moutons le «
jour, & la nuit il meneroit les «
bœufs, car ces deux differents paſ- «
turages ſont fort voyſins. Nous «
nous preſentaſmes pour entrer dans «
le port, qui eſt fort celebre, mais «
l'entrée n'en eſt pas facile; la «
nature l'a environné de roches «
fort hautes, & des deux coſtez «
le rivage s'avance & fait deux «
pointes qui ne laiſſent au milieu «
qu'un paſſage fort eſtroit. Mes «
Compagnons entrerent dans ce «
port & attacherent leurs vaiſſeaux «
à terre les uns prés des autres, car «

» la marée eſtoit baſſe & la mer fort
» tranquille. Mais moy, je n'y entray
» point, & je tins mon vaiſſeau de-
» hors prés d'une de ces pointes, &
» aprés en avoir attaché le cable à
» un rocher, je montay ſur une émi-
» nence d'où je ne découvris aucuns
» travaux de laboureurs, je vis ſeule-
» ment de la fumée qui s'élevoit &
» qui marquoit que le pays eſtoit ha-
» bité. Auſſi-toſt je choiſis deux de
» mes Compagnons que j'envoyay à
» la découverte, & je leur donnay
» un heraut pour les accompagner.
» Ils prirent le grand chemin par où
» les charrettes portoient à la ville le
» bois des montagnes voyſines. Prés
» de la ville ils rencontrerent une
» jeune fille qui eſtoit ſortie pour al-
» ler puiſer de l'eau à la fontaine
» d'Artacie, & c'eſtoit la fille meſme
» d'Antiphate Roy des Leſtrygons.
» Mes gens s'approcherent & luy
» demanderent qui eſtoit le Roy du
» pays, & quels eſtoient les peuples

qui luy obéïſſoient. Elle leur montra le Palais de ſon pere ; ils y allerent & trouverent à l'entrée la femme du Roy, dont la vûë leur fit horreur, car elle eſtoit auſſi grande qu'une haute montagne. Dés qu'elle les vit, elle appella ſon mary Antiphate, qui eſtoit à la place publique, qui leur prépara une cruelle mort ; car empoignant d'abord un de mes Compagnons, il le mangea pour ſon diſner. Les autres taſcherent de regagner leurs vaiſſeaux par la fuite, mais ce monſtre ſe mit à crier & à appeller les Leſtrygons. Sa voix eſpouventable fut entenduë de toute la ville. Les Leſtrigons accourent de par tout à milliers ſur ce port, ſemblables non à des hommes, mais à des Geans, & ils nous accabloient de groſſes pierres du haut de ces roches eſcarpées. Un bruit confus d'hommes mourans & de vaiſſeaux briſez s'éleve de ma flotte. Les

» Leſtrigons enfilant ces malheureux
» comme des poiſſons, les emportent
» pour en faire bonne chere. Pendant
» qu'on maltraite ainſi mes vaiſſeaux
» qui ſont dans le port, je tire mon
» eſpée, & coupant le cable qui at-
» tachoit le mien hors du port à la
» pointe d'un rocher, j'ordonnay à
» mes Compagnons de ramer de tou-
» tes leurs forces pour nous dérober
» au danger qui nous menaçoit. Auſſi-
» toſt la mer blanchit ſous l'effort de
» leurs rames, & dans un moment
» mon vaiſſeau fut hors de la portée
» des roches dont on taſchoit de l'ac-
» cabler. Mais les autres perirent tous
» dans le port ſans qu'il en eſchapaſt
» un ſeul.

» Nous cinglaſmes vers la haute
» mer, fort affligez de la perte de nos
» vaiſſeaux & de la mort de nos Com-
» pagnons, & nous arrivaſmes à l'iſle
» d'Ææa, qui eſtoit la demeure de la
» Déeſſe Circé dont la beauté de la
» voix répondoit à celle de ſon vi-

ſage. Elle eſtoit ſœur du ſevere Æëtes; le ſoleil qui eſclaire tous les hommes, les avoit eûs tous deux de la Nymphe Perſa, fille de l'Océan. Nous entraſmes dans le port ſans faire le moindre bruit, conduits par quelque Dieu. Nous deſcendiſmes à terre, & nous fuſmes-là deux jours & deux nuits à nous repoſer, car nous eſtions accablez de douleur & de fatigue.

Le matin du troiſiéme jour dés que l'aurore eut doré les ſommets des montagnes, je pris mon eſpée & ma pique, & j'avançay dans la campagne pour voir ſi je n'entendrois pas quelque voix, ou ſi je ne trouverois point quelques terres labourées. Je montay ſur un tertre élevé, & jettant ma vûë de tous coſtez, j'apperceûs au loin de la fumée qui ſortoit du Palais de Circé, du milieu des bocages & des foreſts qui l'environnent. Auſſi-toſt ma premiere reſolution fut d'aller

» moy-meſme m'informer ; mais a-
» prés y avoir bien penſé, je trouvay
» qu'il eſtoit plus à propos de retour-
» ner à mon vaiſſeau , de faire re-
» paiſtre mes Compagnons , & de les
» envoyer prendre langue. J'eſtois
» desja prés de mon vaiſſeau lorſque
» quelqu'un des Dieux immortels
» eut pitié de me voir dénué de tout
» ſecours , & envoya ſur mon che-
» min un grand cerf qui ſortoit de la
» foreſt pour aller ſe deſalterer dans
» le fleuve, car l'ardeur du ſoleil avoit
» irrité ſa ſoif. Comme il paſſoit de-
» vant moy, je le frappay au milieu
» du dos & le perçay de part en part
» d'un coup de pique. Il tombe mort
» ſur la pouſſiere en pouſſant un
» grand cri. Je courus auſſi-toſt ſur
» luy, & luy mettant le pied ſur la
» gorge, j'arrachay ma pique de ſon
» corps, je la poſay à terre, & j'allay
» prendre quelques branches d'ozier
» dont je fis une corde d'environ
» quatre coudées avec laquelle j'atta-

chay enſemble les quatre pieds de « ce monſtrueux animal & le char- « geay ſur mon cou, ma teſte paſſée « entre ſes jambes; je le portay ainſi « dans mon vaiſſeau, m'appuyant ſur « ma pique, car il n'eſtoit pas poſſi- « ble de le porter ſur mon eſpaule « d'une ſeule main, il eſtoit trop « grand & trop fort. En arrivant je « jettay mon fardeau à terre, & j'ex- « citay mes Compagnons en leur « adreſſant ces paroles, qui ne leur « furent pas deſagréables: Mes amis, « quelque douleur qui nous preſſe « nous n'irons pas viſiter enſemble le « ſombre Royaume de Pluton avant « le jour marqué par la Deſtinée. « Levez-vous, faiſons bonne chere, « puiſque nous avons une aſſez bon- « ne proviſion, & chaſſons la faim « qui nous livroit desja une cruelle « guerre. A ces mots ils reviennent « de leur abbattement, & ſe décou- « vrent la teſte qu'ils avoient cou- « verte de leurs manteaux par deſ- «

» eſpoir. Ils ſe levent & regardent
» avec admiration ce cerf, qui eſtoit
» d'une grandeur énorme ; quand
» ils ſe furent raſſaſiez du plaiſir de
» le contempler, ils laverent les
» mains & ſe mirent à préparer le
» ſouper. Nous paſſaſmes le reſte du
» jour à boire & a faire bonne chere,
» & dés que le ſoleil fut couché &
» que la nuit eut répandu ſes tene-
» bres ſur les campagnes, nous nous
» couchaſmes prés de noſtre vaiſſeau
» ſur le rivage meſme. Le lendemain
» au point du jour j'aſſemblay mes
» Compagnons, & leur dis : Mes
» amis, nous voicy dans une terre
» entierement inconnuë, car nous ne
» ſçavons en quelle partie du monde
» nous ſommes par rapport au ſep-
» tentrion & au midy, au couchant
» & au levant. Voyons donc quel
» conſeil nous avons à prendre, s'il
» y en a quelqu'un, & je doute qu'il
» y en ait un bon, car eſtant monté
» ſur une éminence, j'ay reconnu

que nous ſommes dans une iſle fort «
baſſe & environnée d'une vaſte «
mer ; & j'ay vû ſortir de la fumée «
du milieu de ſes bocages & de ſes «
foreſts. «

Ces paroles abbattirent entiere- «
ment le courage de mes Compa- «
gnons, à qui les cruautez d'Anti- «
phate & celles du terrible Cyclope «
Polypheme ne manquerent pas de «
revenir dans l'eſprit. Ils ſe mirent «
tous à crier & à verſer des torrents «
de larmes. Eh, à quoy ſervent les «
cris & les larmes dans l'affliction ! «
Mais moy, aprés les avoir tous «
paſſez en revûë & bien comptez, «
je les partageay en deux bandes ; «
je leur donnay à chacune un chef, «
je me mis à la teſte de la premiere, «
& Euryloque commanda la ſecon- «
de. Je jettay en meſme temps deux «
forts dans un caſque pour voir «
quelle compagnie devoit aller à la «
découverte. Le ſort d'Euryloque «
ſortit le premier. Il ſe met auſſi-toſt «

» en marche à la teſte de ſes vingt-
» deux Compagnons. Ils ne purent
» nous quitter ſans pleurer amere-
» ment, ni nous, les voir partir ſans
» fondre en larmes.
» Dans le fond d'une vallée ils
» trouverent le Palais de Circé qui
» eſtoit baſti de belles pierres de taille
» & environné de bois. On voyoit
» à l'entrée des loups & des lions
» qu'elle avoit aprivoiſez par ſes fu-
» neſtes drogues. Ils ne ſe jetterent
» point ſur mes gens, au contraire
» ils ſe leverent pour les flatter en
» remuant la queuë. Comme des
» chiens domeſtiques careſſent leur
» maiſtre qui ſort de table, car il leur
» apporte toujours quelque douceur ;
» de meſme ces lions & ces loups ca-
» reſſoient mes Compagnons, qui ne
» laiſſoient pas d'eſtre effrayez de leur
» taille énorme. Ils s'arreſterent ſur
» la porte de la Déeſſe, & ils enten-
» dirent qu'elle chantoit d'une voix
» admirable, en travaillant à un ou-

vrage de tapiſſerie, ouvrage im- «
mortel, d'une fineſſe d'une beauté «
& d'un eſclat qui ne ſe trouvent «
qu'aux ouvrages des Déeſſes. Le «
brave Polites, qui eſtoit le plus pru- «
dent de la troupe & qui m'eſtoit «
le plus cher, prit la parole & dit: «
Mes amis, j'entends quelque per- «
ſonne, qui en travaillant à quel- «
que ouvrage, chante merveilleuſe- «
ment, c'eſt une femme, ou pluſtoſt «
une Déeſſe; ne craignons point de «
luy parler. «

En meſme temps ils ſe mettent «
à l'appeller. Elle ſe leve de ſon «
ſiege, ouvre ſes portes eſclatantes «
& les convie d'entrer. Ils entrent «
par un excés d'imprudence. Eury- «
loque, ſeul ſoubçonnant quelque «
embuſche, demeura dehors. La «
Déeſſe fait d'abord aſſeoir ces mal- «
heureux ſur de beaux ſieges, & «
leur ſert un bruvage compoſé de «
fromage, de farine & de miel dé- «
trempez dans du vin de Pramne, «

» & où elle avoit meſſé des drogues
» enchantées pour leur faire oublier
» leur patrie. Dés qu'ils eurent ava-
» lé ce breuvage empoiſonné, elle
» leur donna ſur la teſte un coup de
» ſa verge, & les enferma dans l'eſta-
» ble. Ils avoient la teſte, la voix, les
» ſoyes, enfin tout le corps de verita-
» bles pourceaux, mais leur eſprit
» eſtoit encore entier comme aupa-
» ravant. Ils entrerent dans l'eſtable
» en pleurant. Avant que de les en-
» fermer, la Déeſſe remplit leur auge
» de gland & de gouſſes, dont les
» pourceaux ont accoutumé de ſe
» nourrir. Euryloque retourne prom-
» ptement au vaiſſeau pour nous an-
» noncer la malheureuſe & ſurpre-
» nante avanture de mes Compa-
» gnons. Il eſtoit ſi penetré de dou-
» leur qu'il ne pouvoit parler, quel-
» que envie qu'il euſt de nous l'ap-
» prendre, & ſes yeux eſtoient noyez
» de pleurs. Par l'eſtat où nous le
» voyions, il eſtoit aiſé de juger que

ſon affliction eſtoit extreſme. En- «
fin nous le preſſaſmes tant de par- «
ler, qu'ils nous apprit le malheur «
qui venoit d'arriver. Divin Ulyſſe, «
me dit-il, nous avons parcouru ces «
bois ſelon vos ordres. Nous avons «
trouvé dans le fond d'une vallée la «
maiſon de Circé ; là nous avons «
entendu une voix melodieuſe ; c'eſ- «
toit une femme ou pluſtoſt une «
Déeſſe qui chantoit. Nos Compa- «
gnons ont commencé à l'appeller. «
Elle a quitté promptement ſon ſie- «
ge, elle eſt venuë ouvrir les portes «
& les a convié d'entrer. Ils ſont «
entrez par un excés d'imprudence, «
mais moy, ſoubçonnant quelque «
embuſche, je ſuis demeuré à la por- «
te. Ils ſont tous peris dans le Palais, «
aucun d'eux n'a reparu, quoy-que «
j'aye attendu long-temps pour en «
avoir quelques nouvelles. «

A ces mots je pris mon eſpée «
& un javelot, & j'ordonnay à Eu- «
ryloque de me conduire par le meſ- «

» me chemin qu'il avoit tenu. Mais
» luy ſe jettant à mes genoux, & les
» embraſſant eſtroitement, me con-
» juroit avec larmes de renoncer à
» ce deſſein. Genereux Ulyſſe, n'al-
» lez point-là, me diſoit-il, je vous
» en prie, & ne m'y menez pas mal-
» gré moy. Laiſſez-moy pluſtoſt icy,
» je ſçay que vous n'en reviendrez
» point, & que vous ne ramenerez pas
» un ſeul de voſtre troupe. Fuyons
» ſans perdre un moment; peut-eſtre
» eſt-il encore temps de nous déro-
» ber au danger qui nous menace &
» d'éviter ce funeſte jour.
» Euryloque, luy dis-je, demeurez
» donc icy à faire bonne chere ſur
» voſtre vaiſſeau; pour moy je ſuis
» réſolu d'aller, car c'eſt une neceſ-
» ſité indiſpenſable. Je le quitte en
» meſme temps, & je m'éloigne du
» rivage.
» J'avois à peine traverſé le bois
» & parcouru une partie de la vallée,
» que, comme j'approchois du Palais

de Circé, Mercure vint à ma ren- «
contre ſous la forme d'un jeune «
homme qui eſt à la fleur de ſa jeu- «
neſſe, & m'abordant & me prenant «
par la main, il me dit, Où allez- «
vous, malheureux, en parcourant «
ainſi ſeul ces coſteaux, ſans avoir «
aucune connoiſſance des lieux où «
vous eſtes ! Vos Compagnons ſont «
dans ce Palais de Circé, enfermez «
comme des pourceaux dans des eſ- «
tables. Venez-vous pour les déli- «
vrer ! je ne croy pas que vous en «
ſortiez jamais ; vous ne ferez qu'- «
augmenter le nombre. Mais j'ay «
pitié de vous, je veux vous garentir «
de ce danger : prenez le contrepoi- «
ſon que je vais vous donner ; avec «
ce remede vous pouvez ſurement «
entrer dans ce Palais, il éloignera «
de vous tous les maux qu'on vou- «
droit vous faire. Je vais vous dé- «
couvrir les pernicieux deſſeins de «
Circé. Dés que vous ſerez arrivé, «
elle vous préparera une boiſſon «

» mixtionnée où elle meſlera des dro-
» gues plus dangereuſes que les poi-
» ſons. Mais ſes enchantements ſe-
» ront inutiles ſur vous. Le remede
» que je vous donne eſt un excellent
» preſervatif, & voicy de quelle ma-
» niere vous devez vous conduire.
» Quand elle vous aura frappé de ſa
» longue verge, tirez promptement
» l'eſpée, & jettez vous ſur elle com-
» me ſi vous aviez deſſein de la tuer.
» Effrayée de cette audace, elle vous
» offrira ſa couche, & gardez-vous
» bien de la refuſer, afin qu'elle dé-
» livre vos Compagnons, & qu'elle
» vous donne tous les ſecours qui
» vous ſont neceſſaires. Mais aupa-
» ravant obligez-la de jurer le plus
» grand ſerment des Immortels,
» qu'elle ne vous tendra aucune ſorte
» de piege, afin que quand elle vous
» tiendra deſarmé, elle ne vous ren-
» de pas laſche & effeminé.
» Ce Dieu ayant parlé ainſi, me
» preſente cet antidote, qu'il arracha

de terre & dont il m'enſeigna les «
vertus, c'eſtoit une eſpece de plante «
dont la racine eſtoit noire & la fleur «
blanche comme du lait. Les Dieux «
l'appellent *Moly*. Il eſt difficile «
aux mortels de l'arracher, mais les «
Dieux peuvent toutes choſes. «

En finiſſant ces mots, il s'éleve «
dans les airs & prit ſon vol vers «
l'Olympe. Je continuay mon che- «
min vers le Palais de Circé, & en «
marchant j'eſtois agité de differen- «
tes penſées. Je m'arreſtay à la por- «
te de la Déeſſe, je l'appellay, elle «
entendit ma voix, vint elle-meſme «
ouvrir les portes & me pria d'en- «
trer. Je la ſuivis plongé dans une «
profonde triſteſſe. Elle me mena «
dans la ſalle, & aprés m'avoir fait «
aſſeoir ſur un beau ſiege à marche- «
pied & tout parſemé de clouds d'ar- «
gent, elle me preſente dans une «
coupe d'or cette boiſſon mixtion- «
née où elle avoit meſlé ſes poiſons, «
qui devoient produire une ſi cruel- «

» le metamorphoſe. Je pris la coupe
» de ſes mains & je bus, mais elle
» n'euſt pas l'effet qu'elle en atten-
» doit; elle me donna un coup de ſa
» verge, & en me frappant elle dit:
» *Va dans l'eſtable, va retrouver tes*
» *Compagnons, & eſtre comme eux.*
» En meſme temps je tire mon eſpée,
» & je me jette ſur elle comme pour
» la tuer. Elle ſe met à crier, & tom-
» bant à mes genoux, elle me dit, le
» viſage couvert de larmes, Qui eſ-
» tes-vous! d'où eſtes-vous! Je ſuis
» dans un eſtonnement inexprima-
» ble de voir qu'apres avoir bu mes
» poiſons, vous n'eſtes point chan-
» gé. Jamais aucun autre mortel n'a
» pû reſiſter à ces drogues, non ſeu-
» lement aprés en avoir bu, mais
» meſme aprés avoir approché la cou-
» pe de ſes levres. Il faut que vous
» ayez un eſprit ſuperieur à tous les
» enchantements, ou que vous ſoyez
» le prudent Ulyſſe, car Mercure
» m'a toujours dit qu'il viendroit icy

au retour de la guerre de Troye. « Mais remettez voſtre eſpée dans le « fourreau, & ne penſons qu'à l'a- « mour. Donnons-nous des gages « d'une paſſion reciproque pour eſta- « blir la confiance qui doit regner « entre nous. «

Elle me parla ainſi. Mais moy « ſans me laiſſer ſurprendre à ces dé- « monſtrations trop ſuſpectes, je luy « répondis: Circé, comment voulez- « vous que je réponde à voſtre paſ- « ſion, vous qui venez de changer ſi « indignement mes Compagnons en « pourceaux, & qui me retenant dans « voſtre Palais, m'offrez inſidieuſe- « ment de partager avec moy voſtre « couche, afin que quand je ſeray « deſarmé, je ſois à voſtre diſcretion, « & que vous triomphiez de moy « comme d'un homme ſans vertu & « ſans force. Non, jamais je ne con- « ſentiray à ce que vous me propo- « ſez, ſi, comme Déeſſe que vous « eſtes, vous ne me faites le plus «

» grand ſerment des Immortels que
» vous ne me tendrez aucun autre
» piege.
» Elle ne balança point : elle me
» fit le ſerment que je demandois. Ce
» ſerment fait tout du long ſans au-
» cune ambiguité, je conſentis à ce
» qu'elle demandoit de moy.
» Elle avoit prés d'elle quatre
» Nymphes dignes des vœux de tous
» les mortels ; elles la ſervoient &
» avoient ſoin de tout dans ſon Pa-
» lais. C'eſtoient des Nymphes des
» fontaines, des bois & des fleuves
» qui portent le tribut de leurs eaux
» dans la mer. L'une couvrit les
» ſieges de beaux tapis de pourpre,
» & eſtendit ſur le plancher d'autres
» tapis d'une fineſſe admirable &
» d'un travail exquis. L'autre dreſſa
» une table d'argent & mit deſſus
» des corbeilles d'or. La troiſiéme
» verſa le vin dans une urne d'argent
» & prépara les coupes d'or. Et la
» quatriéme apporta de l'eau, alluma

du feu & prépara le bain. Quand « tout fut preſt, elle me mit au bain « & verſa l'eau chaude ſur ma teſte « & ſur mes eſpaules, juſqu'à ce « qu'elle euſt diſſipé la laſſitude qui « me reſtoit de tant de peines & de « travaux que j'avois ſoufferts. Aprés « qu'elle m'eut baigné & parfumé « d'eſſences, elle me preſenta une tu- « nique d'une extreſme beauté & un « manteau magnifique, & me reme- « nant dans la ſalle, elle me placea « ſur un beau ſiege à marchepied, & « me preſſa de manger. Mais je n'eſ- « tois guere en eſtat de luy obéïr, « j'avois bien d'autres penſées, car « mon cœur ne me préſageoit que « des maux. «

Quand la Déeſſe s'apperceut « que je ne mangeois point & que « je m'abandonnois à la triſteſſe, « elle s'approcha de moy & me dit, « Ulyſſe, pourquoy vous tenez- « vous-là ſans manger & ſans dire « une ſeule parole, rongeant voſtre «

» cœur ! Craignez-vous quelque
» nouvelle embuſche ! Cette crainte
» m'eſt trop injurieuſe ; ne vous ay-je
» pas fait le plus grand & le plus in-
» violable de tous les ſerments !
» Grande Déeſſe, luy répondis-je,
» eſt-il quelqu'un qui en ma place,
» pour peu qu'il euſt de bonté &
» d'humanité, puſt avoir le courage
» de manger & de boire avant que
» ſes Compagnons fuſſent délivrez
» & avant que de les voir luy-meſme
» de ſes propres yeux. Si c'eſt par un
» ſentiment d'amitié que vous me
» preſſez de prendre de la nourritu-
» re, délivrez donc mes Compa-
» gnons, que j'aye la conſolation de
» les voir.
» A ces mots elle ſort, tenant à ſa
» main ſa verge enchantereſſe. Elle
» ouvre la porte de l'eſtable, fait ſor-
» tir mes Compagnons, qui avoient
» la figure de pourceaux, & les ame-
» na dans la ſalle. Là elle paſſe &
» repaſſe autour d'eux & les frote
d'une

d'une autre drogue. Auſſi-toſt on « voit tomber toutes les ſoyes qu'a- « voit produites la boiſſon empoi- « ſonnée dont elle les avoit régalez. « Ils reprennent leur premiere for- « me, & paroiſſent plus jeunes, plus « beaux & plus grands qu'auparа- « vant. Ils me reconnoiſſent à l'inſ- « tant & accourent m'embraſſer avec « des ſoupirs & des larmes de joye. « Tout le Palais en retentit; la Déeſ- « ſe elle-meſme en fut touchée, & « s'approchant de moy, elle me dit, « Divin fils de Laërte, Ulyſſe ſi fe- « cond en reſſources & en expedients, « allez promptement à voſtre vaiſ- « ſeau, retirez-le à ſec ſur le rivage, « mettez dans les grottes voyſines « tout voſtre butin, vos armes & les « agrés, & en revenant amenez-moy « tous vos autres Compagnons. J'o- « béïs ſans perdre temps. Arrivé ſur « le rivage je trouve mes Compa- « gnons plongez dans une douleur « tres vive & fondant en pleurs. «

» Comme de tendres geniſſes qui
» voyant le ſoir revenir leurs meres
» du paſturage, bondiſſent autour
» d'elles, & ſans que les parcs qui les
» renferment puiſſent les retenir, el-
» les accourent au devant & font re-
» tentir de leurs meuglements toute
» la plaine; de meſme mes Compa-
» gnons me voyant, accourent &
» s'empreſſent autour de moy &
» m'environnent avec de grands cris
» & les yeux baignez de larmes. Ils
» témoignent la meſme joye que s'ils
» revoyoient leur chere Ithaque, qui
» les a nourris & élevez. Je n'entends
» de tous coſtez que ces paroles, Di-
» vin Ulyſſe, nous avons autant de
» joye de voſtre retour, que ſi nous
» nous voyions de retour dans noſ-
» tre patrie. Mais contez-nous la
» mort déplorable de nos Compa-
» gnons.

» Je taſchay de leur redonner cou-
» rage & de mettre fin à leur douleur,
» Mes amis, leur dis-je, mettons

promptement noſtre vaiſſeau à ſec, «
retirons noſtre butin, nos armes & «
nos agrés dans les grottes voyſines, «
& préparez-vous à me ſuivre pour «
voir vos Compagnons dans le Pa- «
lais de Circé merveilleuſement bien «
traitez & faiſant tres bonne chere; «
ils ont en abondance tout ce qu'on «
ſçauroit deſirer. «

Ravis de cette bonne nouvelle, «
ils executent mes ordres ſans ba- «
lancer, & ſe diſpoſent à me ſuivre. «
Le ſeul Euryloque taſchoit de les «
retenir, & leur adreſſant la parole, «
il leur diſoit, Ah, malheureux, où «
allons-nous ! pourquoy courez- «
vous à voſtre perte ! Quoy ! aller «
dans le Palais de Circé, qui nous «
changera tous en pourceaux, en «
loups, en lions, pour nous obliger «
à garder ſes portes ! Avez-vous «
oublié les cruautez que le Cyclope «
a exercées ſur nos Compagnons «
qui ſuivirent Ulyſſe dans ſa caver- «
ne ! leur perte ne doit eſtre impu- «

» tée qu'à l'imprudence du chef.
» Je fus ſi irrité de cette inſolen-
» ce, que j'allois tirer mon eſpée pour
» luy abattre la teſte, malgré l'al-
» liance qui l'avoit uni à ma maiſon,
» ſi mes Compagnons ne ſe fuſſent
» tous mis au devant, & ne m'euſſent
» retenu par leurs prieres. Ulyſſe,
» me dirent-ils, conſentez qu'il de-
» meure icy pour garder le vaiſſeau,
» & menez-nous ſans perdre temps
» au Palais de la Déeſſe.
» Je m'éloigne en meſme temps
» du rivage. Euryloque ne demeura
» point dans le vaiſſeau, il nous ſui-
» vit, car il craignit les terribles re-
» proches que je luy aurois faits.
» Pendant que j'eſtois allé cher-
» cher mes Compagnons, Circé eut
» grand ſoin de ceux que j'avois laiſ-
» ſez dans ſon Palais. Elle les fit bai-
» gner & parfumer d'eſſences, elle
» leur donna des tuniques & des
» manteaux magnifiques, & en arri-
» vant nous les trouvaſmes à table,

Je ne ſçaurois vous peindre l'en- «
trevûë de mes Compagnons. Ils «
s'embraſſent, ils ſe racontent leurs «
avantures, & leurs recits ſont en- «
trecoupez de ſanglots, de larmes & «
de gemiſſements qui font retentir «
tout le Palais. La Déeſſe s'appro- «
che de moy, & me dit: Genereux «
Ulyſſe, faites ceſſer toutes ces lar- «
mes & tous ces ſanglots. Je ſçay «
tous les maux que vous avez ſouf- «
ferts ſur mer, & toutes les cruau- «
tez que des hommes inhumains & «
intraitables ont exercées contre «
vous ſur la terre. Mais preſente- «
ment ne penſez qu'à vous réjoüir «
& à faire bonne chere, juſqu'à ce «
que vos forces & voſtre courage «
ſoient reſtablis, & que vous vous «
trouviez dans le meſme eſtat où «
vous eſtiez quand vous partites «
d'Ithaque. Le ſouvenir de toutes «
vos miſeres ne ſert qu'à vous abat- «
tre encore & à vous affoiblir, & «
il vous empeſche de gouſter les «

» plaiſirs & la joye qui ſe preſentent.
» Ce ſage conſeil nous perſuada.
» Nous fuſmes-là une année entiere
» à faire grande chere & à nous ré-
» joüir. Aprés que les quatre ſaiſons
» revoluës eurent conſommé l'année,
» mes Compagnons me firent leur
» remontrance, & me dirent, Sage
» Ulyſſe, il eſt temps que vous vous
» ſouveniez de voſtre patrie, ſi les
» Deſtinées ont réſolu de vous y re-
» mener heureuſement.
» Je profitay de cet avis. Nous
» paſſaſmes encore tout ce jour-là à
» table. Mais aprés que le ſoleil fut
» couché & que la nuit eut couvert
» la terre de tenebres, mes Compa-
» gnons ſe retirerent dans leurs ap-
» partements pour ſe coucher. Et
» moy me voyant ſeul prés de Circé,
» je me jette à ſes genoux; elle me
» donne une audiance favorable, &
» je luy dis: Grande Déeſſe, aprés
» les bons traitements que j'ay reçûs
» de vous, la derniere faveur que je

vous demande c'eſt de me tenir la «
promeſſe que vous m'avez faite de «
me renvoyer chez moy ; je ne «
ſoupire qu'aprés ma chere patrie, «
non plus que mes Compagnons, «
qui m'affligent continuellement & «
me percent le cœur par leurs plain- «
tes dés que je ne ſuis plus prés de «
vous. «

La Déeſſe me répondit : Ulyſſe, «
il n'eſt pas juſte que vous demeu- «
riez plus long-temps dans mon Pa- «
lais malgré vous. Mais avant que «
de retourner dans voſtre patrie, «
vous avez un autre voyage à faire : «
il faut que vous deſcendiez dans le «
ſombre Royaume de Pluton & de «
la redoutable Proſerpine, pour y «
conſulter l'ame de Tireſias le The- «
bain. C'eſt un devin qui eſt privé «
des yeux du corps, mais en re- «
vanche il a les yeux de l'eſprit ſi «
penetrants, qu'il lit dans l'avenir «
le plus ſombre. Proſerpine luy a «
accordé ce grand privilege de con- «

» ſerver dans la mort ſon entende-
» ment ; les autres morts ne ſont au-
» prés de luy que des ombres & de
» vains phantoſmes.
» Ces paroles jetterent le deſeſ-
» poir dans mon cœur. Je tombay
» ſur ſon lit que je baignay de mes
» larmes. Je ne voulois plus vivre ni
» voir la lumiere du ſoleil. Aprés
» que j'eus bien pleuré, & que je me
» fus bien tourmenté, je luy dis :
» Circé, qui eſt-ce qui me conduira
» dans un voyage ſi difficile ! Il n'y
» a jamais eu de route ouverte aux
» vaiſſeaux pour arriver dans les En-
» fers.
» Fils de Laërte, me répondit-elle,
» ne vous mettez pas en peine de con-
» ducteur. Dreſſez ſeulement voſtre
» maſt, déployez vos voiles & de-
» meurez en repos ; les ſeuls ſouffles
» de Borée vous conduiront. Et
» quand vous aurez traverſé l'Océan,
» vous trouverez une plage commo-
» de & les bois de Proſerpine tout

pleins d'arbres ſteriles, comme de « peupliers & de ſaules. Abordez à « cette plage de l'Océan, & allez de- « là dans le tenebreux Palais de Plu- « ton, à l'endroit où l'Acheron re- « çoit dans ſon lit le Puriphlegeton « & le Cocyte, qui eſt un eſcoulement « des eaux du Styx; avancez juſqu'à « la roche où eſt le confluant de ces « deux fleuves dont la chute fait un « grand bruit. Là creuſez une foſſe « d'une coudée en quarré. Verſez « dans cette foſſe pour tous les morts « trois ſortes d'effuſions; la premiere, « de lait & de miel; la ſeconde, de « vin pur, & la troiſiéme, d'eau, où « vous aurez détrempé de la farine. « En faiſant les effuſions, adreſſez « vos prieres à toutes ces ombres, & « promettez-leur que dés que vous « ſerez de retour dans voſtre Palais, « vous leur immolerez la plus belle « geniſſe de vos paſturages, qui aura « toujours eſté ſterile; que vous leur « éleverez un bucher où vous jette- «

» rez toutes ſortes de richeſſes, & que
» vous ſacrifierez en particulier à Ti-
» reſias ſeul un belier tout noir & qui
» ſera la fleur de voſtre troupeau.
» Aprés que vous aurez achevé vos
» prieres, immolez un belier noir &
» une brebis noire, en leur tournant
» la teſte vers l'Erebe, & en détour-
» nant vos regards du coſté de l'O-
» céan. Les Ames d'une infinité de
» deffunts ſe rendront en cet endroit.
» Alors preſſez vos Compagnons de
» prendre ces victimes que vous au-
» rez égorgées, de les dépoüiller, de
» les bruſler & d'adreſſer leurs vœux
» aux Dieux infernaux, au puiſſant
» Pluton & à la ſevere Proſerpine.
» Et vous, l'eſpée à la main, tenez-
» vous là, eſcartez les ombres & em-
» peſchez qu'elles n'approchent de
» ce ſang avant que vous ayez enten-
» du la voix de Tireſias. Ce devin ne
» manquera pas de ſe rendre bientoſt
» prés de vous, il vous enſeignera
» le chemin que vous devez tenir, &

la maniere dont vous devez vous «
conduire pour retourner heureu- «
ſement chez vous. «

Elle me parla ainſi. En meſme «
temps l'aurore parut ſur ſon troſne «
d'or. La Déeſſe m'habilla elle-meſ- «
me & me donna des habits magni- «
fiques. Elle eut ſoin auſſi de ſe pa- «
rer ; elle prit un grand manteau de «
toile d'argent d'une fineſſe admi- «
rable & d'un travail exquis, mit «
une belle ceinture d'or & couvrit «
ſa teſte d'un voile fait par les Gra- «
ces. «

Je ne fus pas pluſtoſt habillé, «
que j'allay par tout le Palais éveil- «
ler mes Compagnons pour les preſ- «
ſer de partir. Mes amis, leur di- «
ſois-je, ne goutez pas plus long- «
temps les douceurs du ſommeil, «
partons ſans differer, la Déeſſe nous «
en donne la permiſſion. Ils receu- «
rent cette bonne nouvelle avec «
joye & ſe préparerent au départ. «
Cependant je ne fus pas aſſez heu- «

» reux pour les ramener tous. Il y
» avoit parmi eux un jeune homme
» nommé Elpenor, qui n'estoit ni
» d'une valeur distinguée à la guerre,
» ni homme de beaucoup de sens, &
» qui ayant pris trop de vin la veille,
» estoit monté au haut de la maison
» pour chercher le frais & s'estoit
» endormi. Le matin reveillé en sur-
» saut par le bruit & par le tumulte
» que faisoient ses Compagnons, qui
» se préparoient au départ, il se leva,
» & comme il estoit encore à demi
» endormi, au lieu de prendre le
» chemin de l'escalier, il marcha tout
» droit devant luy, tomba du toit en
» bas & se rompit le cou ; son ame
» alla avant nous dans les Enfers.
» Quand tous mes gens furent assem-
» bez, je leur dis : Vous pensez peut-
» estre partir pour retourner dans
» vostre chere patrie, mais Circé m'a
» déclaré que nous avions auparavant
» un autre voyage à faire, & qu'il
» faut que nous descendions dans le

ſombre demeure de Pluton & de « Proſerpine pour conſulter l'ombre « du devin Tireſias. «

Ces paroles les penetrerent d'u- « ne douleur ſi vive, qu'ils ſe mirent « à crier & à s'arracher les cheveux. « Mais ils avoient beau pleurer & « gemir, le mal eſtoit ſans remede. « Quand nous fuſmes ſur le rivage, « & ſur le point de nous embarquer, « tous fondant en larmes, la Déeſſe « vint attacher à noſtre vaiſſeau deux « moutons noirs, un maſle & une « femelle, & diſparut ſans eſtre ap- « perceüe, car qui eſt-ce qui peut « voir un Dieu, lorſqu'il veut ſe ca- « cher & ſe dérober aux yeux des « hommes! «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre X.

Page 164. *Nous arrivaſmes heureuſement à l'iſle d'Eolie*] Entre la Sicile & l'Italie, un peu au couchant du deſtroit, il y a ſept iſles qu'on appelle *Eoliennes* & *Vulcaniennes*. Homere ne parle que d'une qu'il appelle *Eolie*, quoy-qu'il n'y en ait point qui porte ce nom. Mais il la nomme ainſi, apparemment du nom de ſon Roy Eole. C'eſt ſans doute l'iſle de *Lipara*. Car tout ce qu'Homere dit icy d'Eolie convient à Lipara, comme nous le verrons dans la ſuite. De l'iſle d'Æguſa, Ulyſſe pouvoit arriver facilement le jour meſme à l'iſle d'Eolie, ou Lipara, qui eſt au deſſus en tirant vers le promontoire de Pelore. Au reſte Homere continuë toujours de dépaïſer les lieux où Ulyſſe aborde, & quoy-qu'ils ſoient tous veritablement dans les mers d'Italie, il les tranſporte dans l'Océan. Mais cela n'empeſche pas qu'on ne voye toujours

qu'il tire de l'Hiſtoire le fond de ſes fictions, l'Hiſtoire eſt le canevas de ſes fables, & il le trace & le remplit comme il luy plaiſt. C'eſt pourquoy Polybe rejettoit avec raiſon le bon mot d'Eratoſthene, qui diſoit aſſez plaiſamment, *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulyſſe avoit eſté porté, quand on auroit trouvé celuy qui avoit couſu le ſac où tous les vents eſtoient enfermez.* Et il vouloit qu'on ne priſt nullement pour fables ce qu'il dit d'Eole & des erreurs d'Ulyſſe, ſoutenant que le fond en eſt vray, mais qu'il y a meſlé les fictions de la Poëſie, & c'eſt-là le ſentiment de Strabon, qui dit qu'en ſe remettant devant les yeux l'hiſtoire ancienne, il faut examiner ſur ce pied ce que diſent ceux qui ſoutiennent qu'Ulyſſe a eſté porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere le dit, & ceux qui le nient; car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raiſon & ſe tromper des deux coſtez. On a raiſon ſi on croit qu'Homere, bien perſuadé qu'Ulyſſe avoit eſté porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de ſa fable ce ſujet tres vray, mais qu'il l'a traité en Poëte, c'eſt à dire, qu'il y a adjouté la fiction. Car on trouve des veſtiges qu'Ulyſſe a rodé non ſeulement ſur les coſtes d'Italie, mais juſqu'en Eſpagne. Et on ſe trompe ſi on prend pour une hiſtoire circonſtanciée tout le tiſſu de la fiction,

comme ſon Océan, ſes Enfers, ſes Bœufs du Soleil, ſes receptions chez des Déeſſes, ſes Metamorphoſes, ce qui eſt dit des Cyclopes & des Leſtrigons, la figure horrible de Scylla, les diſtances des lieux & autres choſes ſemblables, qui ſont des contes prodigieux qu'Homere a manifeſtement inventez; & celuy qui ſoutiendroit tous ces points comme autant de veritez hiſtoriques, ne meriteroit pas plus d'eſtre refuté que celuy qui aſſeureroit qu'Ulyſſe eſt veritablement arrivé à Ithaque, comme Homere le raconte; qu'il a tué les Pourſuivants, & que les peuples d'Ithaque l'ont pourſuivi & attaqué dans ſa maiſon de campagne. L'une & l'autre opinion ſont ridicules; il faut tenir le milieu & démeſler le fond hiſtorique d'avec les ornements de la fiction. Nous allons voir qu'Homere eſtoit encore mieux inſtruit de la verité, que Polybe & Strabon ne l'ont crû.

C'eſt une iſle flotante] Le mot πλωτὴ peut ſignifier icy *qui eſt dans un lieu acceſſible & connu*, mais Ariſtarque l'a expliqué *flotante*, & il prétend qu'Homere luy a donné cette épithete, ou à cauſe des frequents tremblements de terre qui la remüent de ſa place, ou par quelque autre raiſon. Car on débite que cette iſle paroiſt tantoſt à droite, tantoſt à gauche. Il y a de l'apparence qu'Homere a feint cela de cette iſle, ſur ce qu'il avoit

oüi dire qu'il y avoit des iſles flotantes comme Delos & comme l'iſle d'Echemis prés de l'Egypte. Comment ce Poëte n'auroit-il pas pû feindre cela d'une iſle, puiſqu'on a feint meſmes des villes ambulantes, comme une certaine ville de Bacchus dans la Libye, qu'on ne trouvoit jamais deux fois dans un meſme endroit.

Ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain] Ces quatre mots montrent la profonde connoiſſance qu'Homere avoit des lieux dont il parle. Il feint que cette iſle avoit des murailles d'airain, parce qu'elle eſtoit pleine de feux ſouſterrains qui de temps en temps ſortoient de ſes entrailles. Ariſtote en parlant de Lipara, qui eſt la plus conſiderable de ces iſles Eoliennes, dit *que la nuit on voit l'iſle de Lipara eſclairée par des feux*, & Strabon y reconnoiſt des ſoupiraux de feu. C'eſt pourquoy on a placé dans les carrieres de cette iſle les forges de Vulcain & des Cyclopes, & c'eſt de-là meſme qu'elle a tiré ſon nom ; car, comme Bochart l'a fait voir, elle a eſté ainſi nommée du Phenicien *nibaras* ou *nibras*, qui ſignifie *un flambeau, une torche allumée*, & la raiſon eſt que cette iſle eſclairoit la nuit comme un flambeau. Voilà ce qui me perſuade que l'iſle d'Eole eſt la meſme que Lipara. Et ce qui ſuit m'a encore confirmée dans ce ſentiment ; auſſi Virgile a-t-il dit : *Æoliam Li-*

paren. Æneïd. liv. 8.

Ce Roy a douze enfants, ſix garçons & ſix filles] Je ſuis perſuadée qu'il y a dans Homere des fictions qui n'ont point de ſens caché, & qui ne renferment que ce que la lettre preſente. Mais je croy auſſi qu'il y en a d'autres qui cachent quelque myſtere, mais la difficulté eſt de le développer. On recherche icy le ſens de cette allegorie d'Eole, qui a douze enfants. Euſtathe dit qu'Eole eſt l'année qui a douze enfants, qui ſont les douze mois, &c. mais cette idée ne me paroiſt pas fort juſte. Je croirois plus naturel de dire que le Poëte ayant feint un Eole Roy des vents, par la raiſon que j'expliqueray plus bas, il luy a donné douze enfants, & ces enfants ce ſont les douze vents principaux, qui ſont toujours dans ces antres dans des feſtins continuels, parce que les feux & les exhalaiſons les entretiennent continuellement, & leur ſervent comme de nourriture. Les freres ſe marient avec les ſœurs, parce que les vents ſe meſlent, &c.

Page 165. *Pendant le jour le Palais, parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joye, on y entend un bruit harmonieux*] J'ay desja rapporté quelques raiſons qui m'ont fait croire qu'icy l'iſle d'Eolie eſt l'iſle de *Lipara :* en voicy une nouvelle qui m'a confirmée dans ce ſentiment & qui me pa-

roiſt déciſive. C'eſt ce qu'Homere dit, que le Palais d'Eole *retentit tout le jour de cris de joye, &c.* Ce Poëte n'ignoroit pas ce qu'on diſoit des merveilles de cette iſle. *Dans une des ſept iſles d'Eole, appellée* Lipara, dit Ariſtote dans le livre des *Merveilles, on raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choſes prodigieuſes, &c. on aſſure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales avec des cris eſclatants, &c.* Il eſt aiſé de voir que cela eſt fondé ſur le bruit que faiſoit ce feu enfermé dans les cavernes de cette iſle, & par-là Homere fait alluſion à l'ancien nom de l'iſle qui eſtoit appellée *Meligounis*, avant que d'avoir le nom de *Lipara*, comme Callimaque nous l'apprend dans l'Hymne à Diane: *Elle alla chercher les Cyclopes, & elle les trouva dans l'iſle de Lipara (c'eſt le nom qu'elle a preſentement, mais alors elle eſtoit appellée* Meligounis) *ils travailloient à un gros bloc de fer rouge dont ils eſtoient preſſez de faire un abreuvoir pour les chevaux de Neptune.* Or, comme Bochart l'a fait voir, c'eſt ce bruit qui luy fit donner ce nom, car elle fut appellée *Meligounis*, du mot Phenicien *Meloginin* ou *Menaggenin*, qui ſignifie *l'iſle de ceux qui joüent des inſtruments.* Tout ce qu'Homere dit donc icy n'eſt pas abſolument de ſon invention, il eſt fondé ſur les Traditions anciennes, dont il eſtoit parfaitement inſtruit.

Je ſatisfis ſa curioſité] Homere fait bien voir icy qu'il avoit beaucoup de matiere pour amuſer ſon Lecteur, mais il ne s'attache qu'à ce qui regarde Ulyſſe.

Il me donna un outre fait de la peau d'un des plus grands bœufs, où il enferma les ſouffles impetueux des vents, car le fils de Saturne l'en a fait le diſpenſateur] Ni Polybe ni Strabon ne veulent qu'on prenne pour fable tout ce qui eſt dit icy d'Eole, mais ils veulent qu'on ſoit perſuadé qu'Homere a pris un fait hiſtorique qu'il a embelli par une ingenieuſe fiction. Le fait hiſtorique eſt que le Roy de ces iſles eſtoit un homme d'eſprit tres ſage & tres aviſé, qui par la longue experience qu'il avoit faite, connoiſſoit les vents qui devoient regner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui ſortoit de ſon iſle, ou meſme par le bruit que faiſoient les feux & les vents dans ſes cavernes ſouſterraines. On peut voir Strabon, liv. 6. Servius rapporte de Varron : *Varro autem dicit hunc inſularum Regem fuiſſe, ex quarum nebulis & fumo Vulcaniæ inſulæ prædicens futura flabra ventorum, ab imperitis viſus eſt ventos ſua poteſtate retinere.* Mais ce que ces Hiſtoriens n'ont pas ſceu, & que Bochart a découvert, c'eſt que le nom d'*Eole*, Homere l'avoit appris des Pheniciens, qui diſoient *aol* pour *tourbillon, tempeſte, orage*, d'où les Grecs ont fait le

mot ἀελλὰ, *tempeſte.* Ces Pheniciens voyant le Prince de ces iſles ſi habile à prédire les vents l'appellerent le *Roy Aolin*, c'eſt à dire, le *Roy des vents & des tempeſtes*, & de-là Homere a formé le nom propre de ce Roy & l'a appellé *Eole.* Voilà le vray ; ce qu'Homere adjoute de cet outre, &c. c'eſt la fable pour repaiſtre les Pheaciens avides de contes & de contes prodigieux. Ces contes ont donné lieu dans la ſuite à des peuples du Nord de débiter qu'ils vendoient les vents.

Page 166. *Il laiſſa ſeulement en liberté le Zephyre*] C'eſt le vent du couchant, & c'eſtoit le ſeul bon vent pour aller de l'iſle de Lipara à Ithaque.

Nous voguaſmes heureuſement pendant neuf jours entiers] Voicy encore la fable. De l'iſle de Lipara on pouvoit arriver en tres peu de temps à Ithaque, mais pour embellir ſon conte & faire croire que ces iſles Eoliennes eſtoient fort loin dans l'Océan, il dit qu'il vogua heureuſement pendant neuf jours.

Et nous voyions les feux allumez ſur le rivage] Il parle icy des feux que les habitants d'Ithaque tenoient allumez nuit & jour, pour marquer aux vaiſſeaux le lieu le plus ſeur pour la deſcente. Sans cela comme l'iſle eſtoit toute environnée de rochers, tous les vaiſſeaux auroient eſté expoſez à ſe briſer contre le rivage.

Page 167. *Dans la penſée que cet outre que j'avois dans mon vaiſſeau eſtoit rempli d'or & d'argent*] Rien ne reſſemble moins à un outre plein d'or qu'un outre rempli de vent. Mais le cordon d'argent qui lioit cet outre, les trompa, & l'avarice ne raiſonne point, elle a pluſtoſt agi que penſé. D'ailleurs Eole luy-meſme avoit attaché cet outre au vaiſſeau, de maniere qu'ils ne pouvoient le ſoupeſer ſans le deſlier. Voilà pour la Fable. Mais comme le but d'Homere eſt de donner dans toutes ſes fictions des préceptes utiles, il eſt bon de développer celuy qui eſt enfermé dans cet outre de vents que les Compagnons d'Ulyſſe deſlierent par leur folie, car l'allegorie phyſique, que j'ay expliquée, n'empeſche pas qu'il n'y ait une allegorie morale. Les vents donc enfermez dans cet outre marquent, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Poëme Epique, les myſteres du gouvernement que les Princes tiennent ſecrets. Ce cordon d'argent qui les lie, c'eſt l'autorité reſpectable & legitime qui les ſcelle, & qui deffend de les ſonder. Les tempeſtes qu'ils excitent quand on les a follement déliez, ce ſont les malheurs qui arrivent à ceux qui ſottement veulent les penetrer & y prendre part; car, comme Salomon l'a dit dans ſes Proverbes, 25. 27. *Sicut qui mel multum comedit, non eſt ei bonum, ſic qui ſcrutator eſt majeſtatis, opprime-*

tur à gloria. Comme celuy qui mange trop de miel en eſt incommodé, de meſme celuy qui veut ſonder la majeſté, eſt opprimé par ſa gloire. Les ſages ſujets laiſſent les vents enfermez dans leur outre, & ſe ſervent de celuy que le Prince a voulu laſcher, & qui eſt le ſeul qui leur ſoit propre.

Page 168. *Je déliberay en moy-meſme ſi je ne me jetterois point dans la mer*] Il ne faut pas inferer de ce paſſage qu'Homere a crû qu'il eſtoit permis de ſe tuer ſoy-meſme pour éviter un plus grand malheur. On voit bien qu'Ulyſſe parle icy de ce que luy inſpiroit le deſeſpoir, qui combattoit contre la raiſon, & que la raiſon demeura victorieuſe. En effet, la raiſon veut que l'homme n'attente jamais ſur luy-meſme, & elle dit qu'il n'y a pas une marque plus certaine de petiteſſe de courage que de ſe laiſſer vaincre au deſeſpoir. On peut voir ce que j'ay dit ſur cela dans la Préface.

Et me couvrant la teſte de mon manteau] C'eſtoit la coutume dans tous les grands malheurs, on ſe couvroit la teſte de ſon manteau comme pour dire qu'on n'attendoit plus aucun ſecours des hommes, & qu'on n'attendoit plus rien que de Dieu.

Page 169. *Nous nous arreſtons à la porte & nous nous aſſeyons ſur le ſeüil*] Comme

des ſuppliants & des pauvres, qui par reſpect n'oſent entrer & s'approcher.

Page 170. *Va, me dit-il, fuy promptement de cette iſle, le plus méchant de tous les mortels*] Eole fait ce jugement d'Ulyſſe, parce qu'ayant en ſa diſpoſition tous les vents, les Dieux luy avoient rendu ce preſent, non ſeulement inutile, mais funeſte. Ces barbares jugeoient ordinairement des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivoient. C'eſt ainſi qu'à Malte une vipere s'eſtant attachée à la main de ſaint Paul, les barbares ſe mirent à dire entre eux, *Cet homme eſt ſans doute quelque meurtrier, puiſqu'aprés qu'il s'eſt ſauvé de la mer, la juſtice divine le pourſuit encore & ne veut pas le laiſſer vivre.* Act. 28. 3.

Il ne m'eſt pas permis de recevoir ni d'aſſiſter un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi] On peut demander icy comment Ulyſſe oſe dire des raiſons ſi fortes devant le Roy des Pheaciens; ne doit-il pas craindre que l'exemple d'Eole ne jette quelque ſcrupule dans l'eſprit de ce Prince, & ne l'oblige à luy refuſer le ſecours dont il a beſoin! Non il n'a plus cela à craindre; la colere des Dieux eſt ſatisfaite par tout ce qu'il a ſouffert; & puiſqu'il eſt eſchappé ſeul & qu'il eſt abordé chez les Pheaciens, c'eſt une

une marque ſeure que les Dieux ſont appaiſez, & qu'on peut le ſecourir ſans leur déplaire.

Cependant nous fiſmes route ſix jours entiers, & le ſeptiéme nous arrivaſmes à la hauteur de la ville de Lamus, de la ſpacieuſe Leſtrygonie] Il ne falloit pas ſept jours pour arriver de l'iſle d'Eole à la ville de Lamus, qui eſtoit l'ancienne *Formies*, ſur la coſte de la Campanie, mais Homere continuë dans ſa Geographie fabuleuſe, & il augmente l'éloignement pour rendre ſes avantures plus merveilleuſes & plus terribles. Tous les Hiſtoriens conviennent que la ville de Lamus eſt Formies, & que Formies eſtoit l'ancienne habitation des Leſtrygons. Ciceron à Atticus liv. 2. epiſt. 13. *Si verò in hanc* τηλέπυλον *veneris* Λαιστρυγονίδα, *Formias dico.* Plin liv. 3. chap. 5. *Oppidum Formiæ, Hormiæ ante dictum, ut exiſtimavere, antiqua Læſtrygonum ſedes.* Mais comment peut-on placer ſur les coſtes de la Campanie les Leſtrygons, qu'on ſçait avoir eſté voyſins des Cyclopes & avoir habité la Sicile prés des Leontins! C'eſt ce qu'il faut expliquer en peu de mots. Il eſt certain que les Leſtrygons dans leur premiere origine ont habité la Sicile ſur le fleuve Terias. Plin liv. 3. chap. 8. *Flumina, Symæthus, Terias, intus Læſtrygonii campi, oppidum Leontini.* Cela eſt ſi vray, que le nom de

Leſtrygon & celuy de *Leontin* ne ſont que le meſme nom ; car, comme Bochart l'a démontré, *Læſtrygon* eſt un nom Phenicien, *Lais tircam, Lion qui devore*, & ce nom a eſté rendu en Latin par celuy de *Leontin* qui ſignifie la meſme choſe, & qui marque les mœurs feroces & leonines de ces peuples barbares. Il y a donc de l'apparence que comme les Pheaciens avoient quitté la Sicile pour aller à Corcyre, les Leſtrygons, ou une partie des Leſtrygons, la quitterent de meſme & allerent s'eſtablir ſur les coſtes de la Campanie. On ne peut pas douter que Lamus, qui baſtit Formies, ne fuſt un Leſtrygon, ſon nom meſme le témoigne, car *Lamus* ſignifie *devorateur*, eſtant tiré du Phenicien *Laham* ou *Lahama*, qui ſignifie *devorer*. Et de-là meſme a eſté tiré le nom de cette fameuſe Reyne de Libye appellée *Lamia*, parce qu'elle fendoit le ventre des femmes groſſes pour devorer leurs enfants. Horace en parle dans ſon Art poëtique.

Page 171. *De la ſpacieuſe Leſtrygonie*] Τηλέπυλος peut ſignifier trois choſes, *grande, vaſte*, ou *fort éloignée*, ou *qui a des portes fort hautes & fort larges*. Le premier ſens me paroiſt le plus naturel & le plus vray.

Qui abonde en toutes ſortes de troupeaux, car le berger qui ramene ſon troupeau de

moutons le ſoir] Ce paſſage a paru fort difficile, je ne ſçay pas pourquoy, ce n'eſt pas le défaut d'Homere d'eſtre obſcur. Je croy que la difficulté vient de ce qu'on a voulu y chercher trop de fineſſe, & que pour en trouver le veritable ſens, il ne faut que s'attacher aux termes, car dés que l'on a trouvé ce que les termes preſentent naturellement, on peut s'aſſeurer qu'on a trouvé ce que le Poëte a voulu dire. Nous avons vû que quand il a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres. Icy pour caracteriſer le terroir de Leſtrygonie, il fait voir qu'il conſiſtoit en paſturages, & qu'il nourriſſoit non ſeulement des troupeaux de moutons, mais auſſi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne ſe menoient paiſtre que la nuit à cauſe des mouches qui ſont tres incommodes en ce pays-là; au lieu que les moutons paiſſoient le jour, parce qu'ils ſont garentis par leur laine. Homere deſcrit cela poëtiquement, & il dit que le berger ramenant ſon troupeau de moutons le ſoir, avertit le paſteur de bœufs qu'il eſt temps de ſortir pour les mener au paſturage, & qu'ainſi ce dernier ſort quand l'autre rentre. Juſques-là nous ne pouvons pas douter que ce ne ſoit-là le veritable ſens de ce paſſage. Voyons ſi la ſuite ſera plus difficile.

Là un berger qui pourroit ſe paſſer de

dormir la nuit, gagneroit double ſalaire] Ce qu'il vient de dire attire naturellement cette réflexion économique ; quand le berger rentre le ſoir, celuy qui doit mener paiſtre les bœufs ſort & les garde la nuit : ainſi un berger qui pourroit ſe paſſer de dormir, gagneroit double ſalaire. Et pour faire voir que le pays luy donneroit cette commodité, il adjoute, *car les chemins du jour & de la nuit ſont voyſins.* Il n'y a perſonne qui ne voye que ce vers eſt la raiſon du précedent, comme le fait aſſez voir la particule *car*, qui marque toujours la raiſon, la cauſe. Ce berger pourroit gagner double ſalaire, car les chemins du jour & de la nuit ſont voyſins. Homere appelle icy *chemins du jour & de la nuit* les paſturages où l'on menoit les moutons le jour, & ceux où l'on menoit les bœufs la nuit, & il dit qu'ils ſont voyſins, pour dire qu'ils ſont proche, & que par conſequent un berger ſuffiroit pour le jour & pour la nuit. Car ſi les paſturages du jour & ceux de la nuit eſtoient éloignez, il ne ſeroit pas poſſible que le meſme berger menaſt le jour les moutons & la nuit les bœufs. Cela eſt ſenſible. On a pourtant voulu chercher icy un myſtere Aſtronomique & expliquer ce vers *de la brieveté des nuits.* Comme ſi Homere avoit voulu marquer l'élevation du pole, & par l'élevation, la ſituation du lieu. *Les chemins du jour & de*

la nuit ſont voyſins, c'eſt à dire, diſent-ils, *la nuit eſt fort courte & le jour fort long.* Crates a eſté le premier Auteur de cette belle explication. Mais c'eſt faire grand tort à Homere de luy imputer une vûë ſi fauſſe & une choſe de ſi mauvais ſens. Qu'eſt-ce que cette brieveté de nuits feroit au berger? en devroit-il eſtre moins de temps aux paſturages? & le jour & la nuit, νυκτήμερον, n'auroit-il pas ſes vingt-quatre heures également? Crates a beau dire que les Leſtrygons ſont ſous la queuë du Dragon où il n'y a preſque point de nuit l'eſté, c'eſt pourquoy Aratus a dit,

Μίσγονται δύσίς τε καὶ ἀνατολαὶ ἀλλήλῃσι.

Le couchant & le levant ſe meſlent & ſe confondent. Et Scaliger a beau appliquer à cela le vers de Marſille,

Vixque ortus, occaſus erit.

Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raiſon ni avec la Geographie. Il ne peut s'accorder avec la Geographie, parce que, comme Bochart l'a remarqué, il eſt faux que la ville de Lamus ſoit ſous la queuë du Dragon, ſi elle y avoit eſté, il auroit fallu à Ulyſſe, non pas ſept jours, mais plus de ſept mois pour aller des iſles Eoliennes à cette ville, & pour revenir de cette ville à l'iſle de Circé, c'eſt à dire, à Circeï. Et il ne peut s'accorder avec la raiſon, parce qu'Homere ren-

droit par-là une raiſon tres peu ſenſée, & qui ne ſeroit nullement une raiſon, comme je l'ay desja dit. C'eſt donc une imagination qui n'a nul fondement, & il ne faut pas chercher d'autre ſens à ce paſſage que celuy que je luy ay donné, & qui eſt le meſme que celuy que Didyme avoit embraſſé, αἱ νυκτεριναὶ καὶ ἡμερινὰι νομαὶ ἐγγὺς εἰσὶ τῆς πόλεως. *Les paſturages du jour & ceux de la nuit ſont prés de la ville.*

Pour entrer dans le port qui eſt fort celebre] C'eſt le port meſme qui avoit fait donner le nom à la ville ; car, comme Strabon l'a remarqué, la ville de Formies avoit eſté appellée *Hormies*, à cauſe de la commodité de ſon port. Φορμίαι, ὁρμίαι λεγόμενον πρότερον διὰ τὸ εὔορμον. Liv. 4.

Page 172. *Mais moy je n'y entray point*] Ce qui venoit de luy arriver chez les Cyclopes l'avoit rendu plus prudent. Mais pourquoy ſouffre-t-il que ſes Compagnons y entrent, & que ne ſe contente-t-il d'envoyer un ſeul vaiſſeau ! Apparemment ils eſtoient entrez avant qu'il euſt pû donner un ordre contraire.

D'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs] Il ne vit aucunes terres cultivées, ce n'eſtoit que des paſturages ; les Leſtrygons, non plus que les Cyclopes, ne s'a-

muſoieut pas à labourer & à ſemer, ils ne faiſoient que des nourritures de troupeaux: & c'eſt pourquoy Bochart a eu raiſon de croire que leur pays avoit eſté appellé le pays des *Auronces* & des *Auſones*, des mots Hebreux *averot* & *vroth*, dont le premier ſignifie des *parcs de brebis*, & l'autre des *eſtables à bœufs*.

Et c'eſtoit la fille du meſme Antiphate Roy des Leſtrygons] Comment Ulyſſe peut-il eſtre informé de toutes ces particularitez, puiſque ceux qu'il avoit envoyez reconnoiſtre le pays, perirent, que tous les vaiſſeaux furent eſcraſez dans le port, & qu'il n'y eut que ſon vaiſſeau ſeul qui ſe ſauva! On répond que ce fut ou Circé ou Calypſo qui l'inſtruiſirent de toute cette avanture, car il paroiſt qu'elles eſtoient tres bien informées de tout ce qui luy eſtoit arrivé.

Page 173. *Elle leur montra le Palais du Roy ſon pere*] Les Cyclopes n'avoient point de Roy, chacun regnoit dans ſa famille, & voicy un Roy qui regne ſur les Leſtrygons, race des Cyclopes; & la raiſon de cette difference eſt que les Cyclopes n'avoient point changé de demeure, au lieu que les Leſtrygons ayant quitté la Sicile pour aller s'eſtablir ſur les coſtes de la Campanie, à *Formies*, ils ſe firent un Roy & obéïrent à celuy qui les conduiſoit.

Page 174. *Les Leſtrygons enfilant ces malheureux comme des poiſſons*] C'eſt le veritable ſens de ce vers, ἰχθὺς δ' ὡς πείροντες. Ulyſſe ne pouvoit donner une plus grande idée de la taille giganteſque & de la force de ces Leſtrygons, qu'en diſant qu'avec les inſtruments dont ils eſtoient armez, ils enfiloient ſes Compagnons, & les ayant enfilez, ils les emportoient ſur leurs eſpaules comme une broche de harangs. Il faut ſe ſouvenir qu'Ulyſſe parle icy aux Pheaciens, c'eſt à dire, à des gens tres credules & amoureux de fables & de contes les plus remplis du merveilleux le plus incroyable.

Et nous arrivaſmes à l'iſle d'Ææa, qui eſtoit la demeure de la Déeſſe Circé] De la ville de Lamus, qui eſt Formies, Ulyſſe arriva le jour meſme à l'iſle d'*Ææa*, c'eſt à dire à *Circeï*, qui eſt une montagne fort voyſine de Formies ; il l'appelle une *iſle*, parce que, comme dit Strabon, la mer & les marais, qui l'environnent, en font une preſque-iſle. Là eſtoit la ville de Circé, & il y avoit un autel conſacré à Mercure. Homere luy donne le nom d'*Ææa*, parce qu'il tranſporte icy tout ce qui eſt dit d'*Ææa* dans la Colchide, comme je l'expliqueray plus au long ſur le commencement du XII. Livre.

Page 175. *Elle eſtoit ſœur du ſevere*

Æëtes] Strabon remarque fort bien qu'Homere connoiſſant ce qu'on a dit de Colchos, & la navigation de Jaſon à la ville d'Æa, & de toutes les fables de Medée & de Circé, de leurs enchantements & de la conformité de leurs mœurs, les a fait de la meſme famille, quoy-qu'elles fuſſent fort éloignées, & que l'une habitaſt à l'extremité du Pont Euxin, & l'autre ſur les coſtes de l'Italie, & il les a placées l'une & l'autre au milieu de l'Océan. Il ſçavoit bien que ceux à qui Ulyſſe parloit ne découvriroient pas ce menſonge.

Page 176. *Mais aprés avoir bien penſé, je trouvay qu'il eſtoit plus à propos*] Cela eſt fort bien menagé pour la vrayſemblance de la fable qu'il va débiter, dit Euſtathe; l'envoy de ſes Compagnons donne lieu au breuvage de Circé & à tous ſes ſortileges, au lieu que ſi Ulyſſe fuſt allé d'abord, tout cela ne pouvoit plus trouver place.

Page 177. *Et le chargeay ſur mon cou, ma teſte paſſée entre ſes deux jambes*] C'eſt ce que ſignie κατ' ὠλοφάδος φέρων, *portant ſur les deux eſpaules :* car pour le porter ainſi il falloit que la teſte d'Ulyſſe fuſt paſſée entre les jambes de l'animal. Cette maniere de le porter luy laiſſoit une main libre pour s'appuyer ſur ſa pique, ce qui

le ſoulageoit & le faiſoit marcher plus aiſément.

Page 178. *Nous voicy dans une terre entierement inconnuë, car nous ne ſçavons en quelle partie du monde nous ſommes par rapport au ſeptentrion, &c.*] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage, car Ulyſſe ne veut pas dire qu'il ne ſçait pas où eſt le nord de l'iſle, où eſt le midy, où eſt le couchant, où eſt le levant ; il luy eſtoit facile de s'orienter, puiſqu'il avoit vû le coucher & le lever du ſoleil ; mais il veut faire entendre que la diſpoſition du ciel eſt ſi changée, qu'il eſt impoſſible de connoiſtre à quelle élevation du pole ils ſont, & ſi cette iſle eſt plus ou moins orientale que les terres qu'ils connoiſſent. Les aſtres ne ſont plus les meſmes, car cette diſpoſition change à meſure qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne du pole. Homere parle ainſi pour rendre plus croyable ce déplacement qu'il fait des lieux où Ulyſſe a abordé, & pour mieux perſuader qu'ils ſont au milieu de l'Océan. J'ay ſuivi Strabon, qui eſcrit, liv. 1 0. qu'Homere a parlé icy des quatre points du monde, & que ζόφος, l'*obſcurité*, eſt pour le ſeptentrion, & ἠὼς, l'*aurore*, pour le midy, ou la plage meridionale, ἡ τῆ ἡλίυ παρόδος, & nous en avons vû desja un exemple. On pourroit croire auſſi qu'Ulyſſe ne parle dans ces trois vers que de deux coſtez du monde,

du couchant & du levant, ζόφος, l'*obſcurité*, pour le *couchant*, & ἠὼς, l'*aurore*, pour le *levant*, & qûe le reſte, *ni où le ſoleil paſſe ſous la terre, ni où il en ſort*, n'eſt que l'explication de ces deux termes. Et qu'il veut dire ſimplement qu'il ne ſçait à quelle expoſition il eſt par rapport aux autres terres, ſur-tout par rapport à Ithaque. En effet, cette ignorance a commencé à paroiſtre quand il eſt parti de Formies, car au lieu de prendre à gauche au levant, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droit au couchant & eſt arrivé à l'iſle de Circé, qui eſt au couchant de Formies. De ſorte qu'il a raiſon de dire qu'il ne ſçait plus où il eſt.

Et je doute qu'il y en ait un bon, car eſtant monté] Il auroit meilleure eſperance ſi l'iſle eſtoit deſerte, mais ayant connu qu'elle eſtoit habitée, c'eſt ce qui fait ſon deſeſpoir, à cauſe de tout ce qu'il vient d'eſprouver des Leſtrigons & des Cyclopes.

Page 179. *Eh à quoy ſervent les cris & les larmes dans l'affliction!*] Le vers Grec veut dire mot à mot, *mais en criant & en pleurant on ne trouve point d'iſſuë, de remede à ſes affaires.* C'eſt ce qui fonde ce qui ſuit, *mais moy les ayant tous paſſez en revûë, &c.* Ulyſſe ne s'amuſe pas à pleurer, il agit, il cherche.

Je jettay en meſme temps deux ſorts dans un caſque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte] Les tragiques avantures qui leur eſtoient arrivées chez les Cyclopes & chez les Leſtrygons les avoient tellement effrayez, qu'Ulyſſe n'eſtoit pas aſſeuré d'eſtre obéï, s'il avoit voulu les envoyer de ſon autorité. Voilà pourquoy il a recours au ſort.

Page 180. *A la teſte de ſes vingt-deux Compagnons*] Ulyſſe avoit cinquante hommes ſur chacun de ſes vaiſſeaux. Il en avoit perdu ſix par chaque vaiſſeau, il en avoit donc encore quarante-quatre ſur le ſien, vingt-deux pour chacune de ces deux bandes.

Et environné de bois] C'eſt ainſi que j'explique le texte, περισταδὸν ἐνὶ χώρῳ, *dans un lieu couvert*, & non pas comme Heſychius, *dans un lieu élevé*. Car comment peut-il eſtre dans un lieu élevé, & dans une vallée! On peut l'expliquer auſſi, *dans un lieu reculé*.

Des loups & des lions qu'elle avoit apprivoiſez par ſes funeſtes drogues] Circé eſt icy l'embleſme de la volupté, & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus feroces. Peut-eſtre meſme que par ces lions & ces loups apprivoiſez qui gardent la porte du Palais de Circé, le Poëte repreſente les miniſtres de ces mai-

ſons de débauche qui paroiſſent doux & polis, & qui dans le fond ſont plus feroces & plus dangereux que les lions meſmes. Au reſte cet avanture d'Ulyſſe avec Circé n'eſt pas une pure fiction, elle a un fondement veritable. Circé eſtoit une fameuſe courtiſane qui retint Ulyſſe chez elle aſſez long-temps. Ses mœurs corrompuës n'empeſcherent pas la poſterité de luy accorder les honneurs divins. Du temps de Ciceron elle eſtoit encore adorée par les habitants de Circeï.

Page 181. *Le brave Polites, qui eſtoit le plus prudent de la troupe*] C'eſt à dire, le plus prudent de ceux qui eſtoient commandez; car Euryloque, qui les commandoit, fut plus prudent que luy, puiſqu'il n'entra point.

Et leur ſert un breuvage compoſé de fromage de farine & de miel détrempez dans du vin de Pramne] Juſques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans ce breuvage. C'eſtoit la boiſſon ordinaire que l'on ſervoit aux perſonnes de diſtinction, & ſur-tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. Nous avons vû dans l'onziéme Livre de l'Iliade, tom. 2. pag. 206. que la belle Hecamede en ſervit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené bleſſé du combat, excepté que le miel n'y eſtoit pas meſlé, mais elle l'avoit ſervi à part dans un baſſin. Circé adjoute à cette boiſ-

ſon des drogues enchantées, & il eſt aiſé d'imaginer ce qu'Homere a entendu par-là.

Page 182. *Elle leur donna ſur la teſte un coup de ſa verge*] Car la verge eſtoit l'inſtrument neceſſaire pour tous les enchantements, & pour toutes les operations miraculeuſes, & on ne peut pas douter que les Payens n'ayent tiré toutes ces idées de l'hiſtoire de Moïſe.

Enfin tout le corps de veritables pourceaux, mais leur eſprit eſtoit encore entier comme auparavant] C'eſt à dire, qu'ils eſtoient vautrez dans l'ordure comme de veritables pourceaux, qu'ils avoient abandonné leur corps à la débauche, mais que leur eſprit n'eſtoit pas abſolument changé. Cependant il eſt certain que l'eſprit ne demeure pas entier à ceux qui s'abandonnent au vice.

La Déeſſe remplit leur auge de gland & de gouſſes, dont les pourceaux ont accoutumé de ſe nourrir] Voilà le ſort malheureux de ceux qui vivent dans la débauche, leur nourriture n'eſt plus que la nourriture des pourceaux. Au reſte je ne ſçay ſi l'on ne ſeroit pas bien fondé à croire que c'eſt ce paſſage d'Homere, je veux dire cette fiction ſi ingenieuſe, que le vice metamorphoſe les hommes en beſtes brutes, qui a

donné lieu à la fameuſe Metempſycoſe ; ou, ſi cette Metempſycoſe eſt plus ancienne qu'Homere, car on prétend qu'avant luy elle avoit eſté imaginée par les Egyptiens, je ne ſçay ſi l'on peut s'empeſcher de croire que c'eſt de ces peuples qu'Homere l'a tirée. Quoy-qu'il en ſoit, cette fable favoriſe tout-à fait le ſentiment de ceux qui ont ſoutenu que la Metempſycoſe n'eſt qu'une figure, & en meſme temps elle a tout ce qu'il faut pour paſſer pour une verité ſimple dans l'eſprit des peuples credules & ſuperſtitieux.

Page 183. *Nous avons parcouru ces bois ſelon vos ordres, nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maiſon de Circé*] Euryloque eſt ſi penetré de douleur, qu'il ne parle pas de ſuite, ſon diſcours n'eſt point continu, il eſt coupé *per inciſa*, comme diſent les Rheteurs : & Longin a rapporté ce paſſage dans le chap. 16. pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au diſcours que d'en oſter les liaiſons. *En effet*, dit-il, *un diſcours que rien ne lie & n'embarraſſe marche & coule de ſoy-meſme, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viſte que la penſée meſme de l'orateur.* Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, *dit Xenophon*, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient enſemble. *Il en eſt de meſme de ces paroles d'Eurylo-*

que à Ulyſſe : nous avons parcouru ces bois ſelon vos ordres ; nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maiſon de Circé, &c. *Car ces periodes ainſi coupées, & prononcées néantmoins avec précipitation, ſont les marques d'une vive douleur, qui l'empeſche en meſme temps & le force de parler.* C'eſt ainſi qu'Homere ſçait oſter où il faut les liaiſons du diſcours. Euſtathe a bien connu en quoy conſiſte la beauté de ce paſſage : *Les Anciens*, dit-il, *ont loüé le nombre & l'harmonie de ces deux vers, mais il y a une autre beauté, c'eſt le retranchement de liaiſons.* Καλὸν δὲ ἐν τούτοις καὶ ἡ ἀσυνδετος εἰςβολή.

Page 184. *Mais luy ſe jettant à mes genoux*] Ce caractere d'Euryloque eſt le caractere d'un homme ſage, qui ayant vû ce qui eſtoit arrivé à ſes Compagnons, ſe défie de luy-meſme, & croit que le plus ſeur eſt de fuïr le danger ; dans ces occaſions c'eſt eſtre brave que d'eſtre poltron. Mais ce qu'il y a encore de bien remarquable en cet endroit, c'eſt qu'Homere ſe ſert de ce caractere ſagement timide, pour relever celuy d'Ulyſſe qui eſt ſagement audacieux. Car plus Euryloque fait le danger affreux & difficile à éviter, plus on voit eſclater l'intrepidité d'Ulyſſe, qui ſe confiant en ſa ſageſſe & dans le ſecours des Dieux, veut tenter l'avanture pour délivrer ſes Compagnons.

Fuyons ſans perdre un moment] C'eſt ce que doit dire courageuſement tout homme que l'idée de la volupté commence à attaquer.

Et d'éviter ce funeſte jour] J'ay voulu conſerver cette expreſſion qui eſt précieuſe & d'un grand ſens. Il n'y a point de jour plus funeſte que celuy où l'on ſuccombe à la volupté.

Demeurez donc icy, Euryloque, à faire bonne chere] Cette réponſe eſt pleine d'amertume. Comme Ulyſſe n'a pas vû ce qu'Euryloque a vû, il croit que c'eſt par laſcheté qu'il refuſe de le ſuivre. Et voilà comme on juge ſouvent tres mal des actions des hommes, parce qu'on n'en connoiſt pas les motifs.

Page 185. *Mercure vint à ma rencontre ſous la forme d'un jeune homme*] Homere a crû avec raiſon que ſa fiction auroit manqué de vrayſemblance, s'il avoit fait qu'Ulyſſe ſe tiraſt de-là par ſes ſeules forces; & il a voulu enſeigner qu'en toutes rencontres, & ſur-tout dans celle-cy, les hommes ne peuvent tirer leur force que du ſecours des Dieux.

Comme des pourceaux] Par ce ſeul mot *comme* Homere fait voir que cette metamorphoſe eſt une allegorie; les Compagnons d'Ulyſſe ne ſont pas changez effectivement en pourceaux, ils ne ſont pourceaux

que par la vie qu'ils menent.

Page 186. *Elle vous offrira ſa couche, & gardez-vous bien de la refuſer*] Voilà un malheureux conſeil pour un Dieu. Mais il ne faut pas juger de ces temps-là par les noſtres, où l'Evangile a porté par-tout ſa lumiere & fait voir la neceſſité indiſpenſable de la pureté. Dans ces temps-là ces commerces, qui ſont aujourd'huy ſi odieux, eſtoient non ſeulement ſoufferts parmi les Payens, mais encore permis, & meſme loüez. Il n'y avoit que l'adultere qui fuſt un crime défendu par les loix, & quelquefois puni de mort. Nous avons vû auſſi dans le dernier Livre de l'Iliade, que Thetis meſme conſeille à ſon fils de ſe livrer à l'amour pour ſe conſoler de la mort de Patrocle. On peut voir là ma Remarque, tom. 3. pag. 595. Cette Remarque auroit bien dû empeſcher l'impertinence d'un malheureux Critique, qui m'a accuſée d'avoir introduit le vice dans les maiſons, en y introduiſant une Traduction Françoiſe d'Homere. Mais, dira-t-on icy, Ulyſſe conſentant à la paſſion de Circé ne fait que ce qu'ont fait ſes Compagnons. Où eſt donc la difference, & où eſt l'utilité du preſervatif? Les Compagnons d'Ulyſſe ſe ſont livrez à cette volupté pour aſſouvir leur paſſion brutale; ils ſont poſſedez par Circé,

& ils croupiſſent dans cette ordure ; mais Ulyſſe fortifié par ce préſervatif, ne ſe livre qu'avec quelque ſorte de ſageſſe pour délivrer ſes Compagnons & pour obtenir les ſecours qui luy ſont neceſſaires ; il poſſede Circé & n'en eſt point poſſedé ; il ne boit pas en inſenſé comme ſes Compagnons ; il ne cherche point à aſſouvir une paſſion brutale, il a un but qui excuſe ſa complaiſance, & qui, ſelon ces temps de tenebres, la rend meſme glorieuſe pour luy.

Afin que quand elle vous tiendra deſarmé, elle ne vous rende pas laſche & effeminé] Aprés qu'il aura quitté ſes armes, il faut que la raiſon & l'inſtruction luy en ſervent, & qu'elles l'empeſchent de ſuccomber à l'attrait de la volupté.

Ce Dieu m'ayant parlé ainſi, me preſente cet antidote qu'il arrache de terre, &c.] Le ſens caché ſous cette allegorie n'eſt pas difficile à penetrer, & Euſtathe l'a expliqué à merveilles. Mercure eſt la raiſon, ou meſme le Dieu des ſciences, & la plante qu'il donne pour preſervatif & dont la racine eſt noire & la fleur blanche & douce, c'eſt l'inſtruction, la ſageſſe ; ſa racine eſt noire, parce que les principes de l'inſtruction ſont deſagréables & amers, comme Platon dit fort bien en quelque endroit : *Les commencements de l'inſtruction ſont toujours accom-*

pagnez de douleur & de triſteſſe. Sa fleur eſt blanche & douce, parce que les fruits de l'inſtruction ſont doux, agréables & nourriſſants. Mercure donne cette plante, parce que l'inſtruction ne peut venir que de Dieu. Mercure ne porte pas avec luy cette plante, mais il la prend dans le lieu meſme où il eſt, pour marquer que par tout où Dieu ſe trouve, on peut trouver l'inſtruction & la ſageſſe pourvû qu'il veüille nous enſeigner, & que nous ſoyons diſpoſez à l'eſcouter & à luy obéïr.

Page 187. *Les Dieux l'appellent* Moly] On prétend que *Moly* eſt un mot Egyptien, & qu'il y a une veritable plante qui porte ce nom en Egypte, & qu'elle eſt bonne contre les enchantements. Pour moy je croy qu'il en eſt du *Moly* comme du *Nepenthes* dont il a eſté parlé ſur le quatriéme Livre.

Il eſt difficile aux mortels de l'arracher] Car l'homme par ſes ſeules forces ne peut parvenir à la ſageſſe, il faut qu'il la reçoive de Dieu, ſans luy tous ſes efforts ſont inutiles: c'eſt ce que Platon a fort bien fait voir. *Si Dieu le veut*, dit Socrate à Theages, *vous ferez de grands progrés dans l'eſtude de la ſageſſe, mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

Page 188. *Je pris la coupe de ſes mains*

& je bus] Ulyſſe boit la coupe, mais il ne la boit pas en fou & en eſtourdi comme ſes Compagnons, il la boit aprés s'eſtre muni du contrepoiſon dont il avoit beſoin, & qui le met en eſtat de reſiſter à tous les charmes de ſon ennemie. C'eſt ce qu'Horace avoit bien compris, lorſqu'il eſcrit à Lollius dans ſa 11. Epiſt. du liv. 1.

Sirenum voces & Circæ pocula noſti,
Quæ ſi cum Sociis, ſtultus, cupiduſque bibiſſet,
Sub domina meretrice fuiſſet turpis & excors,
Vixiſſet canis immundus, aut amica luto ſus,

On peut voir les Remarques de M. Dacier.

Page 190. *Ce ſerment fait tout du long ſans aucune ambiguité*] C'eſt ce que ſignifie ce vers,

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὄμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὅρκον.

Mot à mot, *mais aprés qu'elle eut juré & achevé ſon ſerment.* Celuy qui exigeoit le ſerment, le dictoit luy-meſme, & il n'oublioit rien pour le rendre tres précis, tres exprés & ſans aucune équivoque. C'eſt ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare, & jurare in verba alicujus.* Horace, *in verba jurabas mea.*

L'autre dreſſa une table d'argent] Il y a dans le Grec *eſtendit*. Ce qui fait conjecturer que c'eſtoient des tables qui ſe plioient & ſe déplioient comme nous en voyons aujourd'huy.

Page 191. *Elle me placea ſur un beau ſiege à marchepied*] Aprés ce vers il y en a cinq que j'ay retranchez, parce qu'ils ſont d'ailleurs, & répetez mal à propos. Nous avons desja vû une des quatre Nymphes mettre la table, Homere n'a donc garde de faire venir une autre eſclave apporter de l'eau & mettre la table. On voit bien que cela ne peut ſubſiſter, cela oſte meſme une grande beauté à ce paſſage, Homere ne s'amuſe pas icy à rapporter ce qu'on avoit ſervi à ce repas.

Car mon cœur ne me préſageoit que des maux] Voilà la ſageſſe & la prudence d'Ulyſſe, aprés tout ce que Circé fait pour luy plaire & pour le bien traiter, aprés le ſerment qu'elle luy a fait, il eſt encore triſte, & ſon cœur ne luy préſage que des maux, un homme ſage ne ſe croit jamais en ſeureté dans une maiſon comme celle de Circé. Et d'ailleurs ce preſſentiment, qui cauſoit ſa triſteſſe, n'eſtoit que trop fondé; car le commerce qu'Ulyſſe eut avec cette courtiſane fut tres malheureux pour luy, puiſqu'il en eut un fils nommé Telegonus, qui le tua ſans le connoiſtre.

Page 193. *Et paroiſſent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant*] Homere marque bien icy le changement admirable qui ſe fait dans ceux qui quittent le vice pour embraſſer la vertu. La joye de ſe voir délivrez des maux qui accompagnent toujours les vicieux, & en poſſeſſion des biens que la vertu prodigue à ceux qui la ſuivent, les rajeunit & les fait paroiſtre tout autres. Cette Remarque eſt tirée d'Euſtathe, & elle m'a paru digne de luy.

Page 194. *Comme de tendres geniſſes*] Cette comparaiſon tirée de ce qu'il y a de plus doux dans la vie ruſtique, fait icy un tres bon effet, & fait paſſer agréablement d'un ton triſte à un ton plus guay.

Page 195. *Avez-vous oublié les cruautez*] Le Grec dit, *comme a fait le Cyclope.* Et comme le Cyclope n'a rien fait de ſemblable, les Anciens ont fort bien remarqué qu'Homere fait parler icy Euryloque d'une maniere embarraſſée & ſans ſuite, pour mieux marquer le deſordre où jette la frayeur. *C'eſt,* dit fort bien Euſtathe, *l'imitation d'un caractere entierement troublé, que de repreſenter Euryloque parlant avec ſi peu de raiſon & de ſuite.* Mais je n'ay pas jugé à propos de laiſſer ce deſordre dans ma Traduction, on me l'auroit attribué, &

d'ailleurs ce deſordre ne réuſſit pas en noſtre langue.

Leur perte ne doit eſtre imputée qu'à l'imprudence du chef] Autant que le premier refus qu'Euryloque a fait de ſuivre Ulyſſe a eſté ſage, autant ce ſecond eſt inſolent & inſenſé, aprés le rapport que luy a fait ſon general du bon eſtat où il a laiſſé ſes Compagnons. Homere a voulu montrer qu'il y avoit de l'humeur & de l'aigreur dans la ſageſſe d'Euryloque ; & quand cela eſt, il n'eſt guere poſſible de garder de milieu.

Page 197. *Malgré l'alliance qui l'avoit uni a ma maiſon*] Car il eſtoit beaufrere d'Ulyſſe, ayant eſpouſé ſa ſœur Ctimené.

Page 199. *Il faut que vous deſcendiez dans le ſombre Royaume de Pluton*] Pourquoy faut-il qu'Ulyſſe deſcende dans les Enfers pour aller conſulter l'ame de Tireſias ? Circé, qui eſtoit une Déeſſe, ne pouvoit-elle pas luy découvrir tout ce qui le regardoit ? Voicy ſur cela une remarque d'Euſtathe qui me paroiſt tres ſenſée. Circé déclare à Ulyſſe la neceſſité de ce voyage, afin qu'apprenant de la bouche meſme de Tireſias *que la mort luy doit venir de la mer*, il ſoit diſpoſé par-là à s'arreſter dans ſon iſle à ſon retour de ce Royaume ſombre, & à ne pas s'expoſer à la mort dont il ſe verra menacé ;

menacé ; ou s'il ne veut pas demeurer avec elle, qu'il refuſe d'adjouter foy aux promeſſes de Calypſo, qui luy promettra l'immortalité. Et elle ne luy découvre pas elle-meſme les maux qui l'attendent, parce qu'elle voit bien qu'il ne la croira pas, & qu'il ſoupçonnera toujours que c'eſt l'amour qu'elle a pour luy qui la porte à luy prophetiſer ces malheurs pour le retenir. Et cela eſt aſſez vrayſemblable. Car qu'eſt-ce que l'amour & la jalouſie ne peuvent pas inſpirer ! Dans le Livre ſuivant je taſcheray de développer ſur quoy eſt fondée cette fiction de la deſcente d'Ulyſſe aux Enfers pour conſulter l'ame du prophete. Cette fiction fait icy un tres bel effet, en donnant à Homere une occaſion tres naturelle d'embellir ſon Poëme de beaucoup de fables & d'hiſtoires tres capables d'inſtruire & d'amuſer ſes Lecteurs.

Mais en revanche il a les yeux de l'eſprit ſi penetrants] Nous avons vû dans le XXIII. Liv. de l'Iliade, tom. 3. pag. 292. qu'Achille ſur ce que l'Ame de Patrocle luy apparoiſt, s'eſcrie : *Grands Dieux, il eſt donc vray que les Ames ſubſiſtent encore dans les Enfers aprés la mort, mais elles ne ſont plus que l'image des corps qu'elles ont animez, & elles ſont ſéparées de leur entendement.* Et la Remarque que j'ay faite ſur ce paſſage, doit ſervir à eſclaircir ce qu'Ho-

mere dit icy de l'Ame de Tireſias,

..... Τοῦ π φρένες ἔμπεδόι εἰσι.

Elle conſerve ſon eſprit, ſon entendement entier. Selon la doctrine des Egyptiens, qu'Homere ſuit, l'Ame eſt compoſée d'un corps ſubtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'*entendement*, l'*eſprit*. Le corps ſubtil eſt la partie materielle de l'Ame, & l'entendement ou l'eſprit, φρένες, eſt la partie ſpirituelle. Aprés la mort, c'eſt-à-dire, aprés la ſéparation du corps terreſtre & de l'Ame, il ſe fait une autre ſéparation des deux parties de cette Ame. Le corps ſubtil, qui eſt l'*idole*, l'image du corps terreſtre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'eſprit qui eſt la partie ſpirituelle, va dans le ciel. On voit par-là que les Ames de tous les hommes dans les Enfers ſont ſéparées de leur entendement, de leur eſprit, c'eſt à dire, de la partie ſpirituelle, comme Achille le dit fort bien. Mais l'Ame de Tireſias a eu ce privilege, qu'elle n'a point ſouffert cette ſéparation, elle a conſervé ſon entendement, ſon eſprit, & voilà pourquoy elle a tant d'avantage ſur les autres Ames, qui ne ſont auprés d'elle que de veritables ombres, de vains phantoſmes, c'eſt à dire, des idoles, des images du corps terreſtre & mortel.

Et quand vous aurez traverſé l'Océan;

vous trouverez une plage commode] De l'iſle de Circé, ou de Circeï, Ulyſſe arrive le meſme jour au lieu où Homere a placé la deſcente des Enfers, & l'endroit par où l'on évoquoit les Ames des morts, c'eſt pourquoy il eſt aiſé de voir qu'il parle d'un lieu qui eſt entre Bayes & Cumes prés du lac Averne; car, comme dit fort bien Strabon, *les Anciens ont placé la Necromantie d'Homere prés de l'Averne.* La deſcription qu'Homere en fait convient avec les Relations des Geographes. C'eſt-là qu'on a placé l'Acheron, le Puriphlegeton, le Cocyte, le Styx. On peut voir Strabon, liv. 5. Mais comme Homere a tranſporté l'iſle de Circé dans l'Océan, il ne faut pas s'eſtonner qu'il continuë cette Geographie fabuleuſe.

Page 201. *La plus belle geniſſe de vos paſturages, & qui aura toujours eſté ſterile*] Car il ne falloit offrir aux morts aucun animal fecond:

... Sterilemque tibi, Proſerpina vaccam. Virgile.

Un buſcher où vous jetterez toutes ſortes de richeſſes] Non ſeulement du miel, des fleurs, mais de riches eſtoffes, des armes, comme c'eſtoit la coutume.

Page 204. *Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor, qui n'eſtoit ni*

d'une valeur distinguée à la guerre, &c.] Ces sortes de particularitez ne sont pas inutiles, elles donnent à la narration un air de verité, comme si c'estoit une histoire, car les Historiens caracterisent souvent ainsi ceux dont ils parlent.

Tomba du toit en bas & il se rompit le cou] On alloit sur les toits des maisons, ils estoient tous en terrasse.

Page 205. *Et à s'arracher les cheveux*] C'est la coutume de beaucoup de Nations, & sur-tout des Orientaux, dans les douleurs vives de s'arracher les cheveux. Nous avons vû dans le X. Liv. de l'Iliade, qu'Agamemnon s'arrachoit les cheveux. C'est ainsi qu'Esdras dit: *Cumque audissem sermonem istum, scidi pallium meum & tunicam, & evelli capillos capitis mei & barbæ, & sedi mœrens.* 1. Esd. 9. 13.

Deux moutons noirs, un masle & une femelle] Car ils estoient necessaires, puisqu'il en falloit verser le sang pour les Ames.

Argument du Livre XI.

ULyſſe raconte aux Pheaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les diſcours que luy tint Tireſias, pour luy enſeigner les moyens de ſe ſauver & de ſauver ſes Compagnons ; les heros & les heroïnes qu'il y vit ; la converſation qu'il eut avec ſa mere, & avec beaucoup de ceux qui avoient eſté avec luy à la guerre de Troye, & les peines que les méchants ſouffrent dans un endroit ſéparé.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XI.

» QUAND nous fuſmes donc
» arrivez à noſtre navire, nous
» le mettons à l'eau, nous dreſſons
» le maſt, nous déployons les voiles,
» & aprés avoir embarqué les victi-
» mes, dont nous avions beſoin, nous
» quittaſmes le rivage, accablez de
» triſteſſe & baignez de pleurs. La
» Déeſſe nous envoya un vent favo-
» rable qui enfla nos voiles, & qui,
» ſecondé par l'effort de nos rameurs
» & par l'adreſſe de noſtre pilote,
» nous faiſoit voguer heureuſement.
» Nous couruſmes ainſi tout le jour

juſqu'au coucher du ſoleil, & lorſ- «
que la nuit répandit ſes tenebres «
ſur la terre, noſtre vaiſſeau arriva «
à l'extremité de l'Océan. C'eſt-là «
qu'habitent les Cimmériens tou- «
jours couverts de nuages & enve- «
loppez d'une profonde obſcurité. «
Le ſoleil ne les eſclaire jamais de «
ſes rayons, ni lorſqu'il monte dans «
le ciel & qu'il fait diſparoiſtre les «
aſtres, ni lorſque ſe précipitant du «
ciel dans l'onde, il laiſſe à ces aſtres «
toute leur clarté ; une éternelle «
nuit eſtend ſes ſombres voiles ſur «
ces malheureux. Nous miſmes-là «
noſtre vaiſſeau à ſec, nous débar- «
quaſmes nos victimes, & nous «
couruſmes le long du rivage, juſ- «
qu'à ce que nous euſſions trouvé «
l'endroit que Circé nous avoit «
marqué. Dés que nous y fuſmes «
arrivez, Perimede & Euryloque ſe «
ſaiſirent des victimes, & moy ti- «
rant mon eſpée, je creuſay une «
foſſe d'une coudée en quarré où «

» nous fiſmes à tous les morts les
» effuſions qui nous eſtoient ordon-
» nées ; la premiere de lait & de miel,
» la ſeconde de vin pur, & la troi-
» ſiéme d'eau, où nous avions dé-
» trempé de la farine. J'adreſſay-là
» mes vœux à ces ombres, & je leur
» promis que dés que je ſerois à Itha-
» que, je leur immolerois une geniſſe
» ſterile, la plus belle de mes paſtu-
» rages, que je ferois conſumer à
» leur honneur un buſcher rempli
» de toutes ſortes de richeſſes, & que
» je ſacrifierois en particulier à Ti-
» reſias ſeul, un belier tout noir qui
» ſeroit la fleur de mes troupeaux.
» Aprés que j'eus adreſſé à ces
» morts mes vœux & mes prieres, je
» pris les victimes & je les égorgeay
» ſur la foſſe. Le ſang coule à gros
» boüillons ; les ombres viennent
» de tous coſtez du fond de l'Erebe.
» On voit peſle meſle de jeunes fem-
» mes, de jeunes hommes, des vieil-
» lards deſſechez par de longs tra-

vaux, de jeunes filles décedées à la «
fleur de leur âge, des guerriers «
couverts de larges bleſſures, victi- «
mes du Dieu Mars, & dont les «
armes eſtoient encore teintes de «
ſang. Ils ſe preſſent tous autour de «
la foſſe avec des cris aigus ; une «
frayeur paſle me ſaiſit. Je comman- «
de à mes Compagnons de dépoüil- «
ler les victimes que j'avois égor- «
gées, de les bruſler, & d'adreſſer «
leurs prieres aux Dieux infernaux, «
au puiſſant Pluton & à la ſevere «
Proſerpine. Et moy l'eſpée à la «
main j'eſcarte ces ombres & j'em- «
peſche qu'elles n'approchent du «
ſang, avant que j'aye entendu la «
voix de Tirceſias. «

La premiere ombre qui ſe pre- «
ſenta à moy, ce fut celle d'Elpe- «
nor, qui n'avoit pas encore eſté en- «
terré ; nous avions laiſſé ſon corps «
dans le Palais de Circé ſans luy «
rendre les devoirs de la ſepulture, «
parce que nous avions d'autres af- «

» faires & que le temps preſſoit.
» Quand je le vis, il me fit pitié, je
» ne pus retenir mes larmes, & luy
» adreſſant le premier la parole, je
» luy dis : Elpenor, comment eſtes-
» vous venu dans ce tenebreux ſe-
» jour ! Quoy-que vous ſoyez à pied
» vous m'avez devancé, moy qui ſuis
» venu ſur mon vaiſſeau, & à qui la
» mer & les vents ont eſté favorables.
» Fils de Laërte, me répondit-il
» en ſoupirant, c'eſt mon mauvais
» genie & le vin que j'ay bû avec
» excés qui m'ont mis dans l'eſtat où
» vous me voyez. J'eſtois couché
» tout au haut du Palais de Circé ;
» à mon reveil je ne me ſuis pas ſou-
» venu de deſcendre par l'eſcalier,
» j'ay eſté tout droit devant moy,
» je ſuis tombé du toit en bas, &
» je me ſuis rompu le cou, & main-
» tenant mon ombre eſt deſcenduë
» dans ces triſtes lieux. Je vous con-
» jure donc par tout ce que vous avez
» de plus cher, par voſtre femme,

par voſtre pere, qui vous a élevé «
avec tant de ſoin & de tendreſſe, «
par voſtre fils Telemaque, ce fils «
unique, que vous avez laiſſé encore «
enfant dans voſtre Palais, ſouve- «
nez-vous de moy dés que vous ſe- «
rez arrivé à l'iſle de Circé, car je «
ſçay qu'en vous en retournant du «
Palais de Pluton vous aborderez «
encore à cette iſle. N'en partez «
point, je vous prie, ſans m'avoir «
rendu les derniers devoirs, de peur «
que je n'attire ſur voſtre teſte la «
colere des Dieux. Bruſlez mon «
corps ſur un buſcher avec toutes «
mes armes, & élevez-moy un tom- «
beau ſur le bord de la mer, afin que «
ceux qui paſſeront ſur cette rive, «
apprennent mon malheureux ſort. «
N'oubliez pas de mettre ſur mon «
tombeau ma rame pour marquer «
ma profeſſion & le ſervice que je «
vous ay rendu pendant ma vie. «

Je l'aſſeuray que j'executerois «
de point en point tout ce qu'il de- «

» ſiroit. Pendant que nous nous en-
» tretenions ainſi triſtement, j'avois
» toujours l'eſpée nuë pour eſcarter
» ces ombres & pour les empeſcher
» de boire de ce ſang, dont elles ſont
» fort avides. Tout d'un coup je vis
» arriver l'ombre de ma mere Anti-
» clée, fille du magnanime Autoly-
» cus, que j'avois laiſſé pleine de vie
» à mon départ pour Troye. Je m'at-
» tendris en la voyant & je fondis
» en larmes. Mais quelque douleur
» que je reſſentiſſe en mon cœur, &
» quelque touché que je fuſſe de ſa
» peine, je ne la laiſſay pas appro-
» cher de ce ſang avant l'arrivée de
» Tireſias. Enfin je vis arriver l'a-
» me de ce devin. Il avoit à la main
» ſon ſceptre; il me reconnut & me
» parla le premier: Genereux Ulyſſe,
» me dit-il, pourquoy avez-vous
» quitté la lumiere du ſoleil pour
» venir voir des morts, & cette triſte
» demeure! Vous eſtes bien malheu-
» reux! Mais éloignez-vous un peu

de cette foſſe & détournez cette «
eſpée, afin que je boive de ce ſang «
& que je vous annonce ce que vous «
voulez ſçavoir de moy. Je m'éloi- «
gne donc de la foſſe & je remets «
mon eſpée dans le fourreau. L'om- «
bre s'approche, boit de ce ſang & «
me prononce ſes oracles. «

Ulyſſe, vous cherchez les mo- «
yens de retourner heureuſement «
dans voſtre patrie, mais un Dieu «
vous rendra ce retour difficile & «
laborieux ; car je ne penſe pas que «
Neptune renonce au reſſentiment «
qu'il a conceu contre vous, de ce «
que vous avez privé de la lumiere «
ſon cher fils Polypheme. Cepen- «
dant malgré toute ſa colere, vous «
ne laiſſerez pas d'y arriver aprés «
bien des travaux & des peines, ſi «
vous pouvez vous retenir & rete- «
nir vos Compagnons lorſque vous «
ſerez arrivé dans l'iſle de Trinacrie, «
& que vous verrez devant vous les «
bœufs & les moutons conſacrez au «

» Soleil, qui voit tout & qui entend
» tout. Si vous avez la force de ne
» pas toucher à ſes troupeaux dans
» la veûë de menager voſtre retour,
» vous pourrez eſperer qu'aprés avoir
» beaucoup ſouffert vous arriverez à
« Ithaque. Mais ſi vous y touchez,
» je vous prédis que vous perirez,
» vous, voſtre vaiſſeau & vos Com-
» pagnons. Que ſi par une faveur
» particuliere des Dieux vous eſchap-
» pez de ce grand danger, vous ne
» retournerez chez vous de longues
» années & qu'aprés avoir perdu tout
» voſtre monde. Vous y arriverez
» ſeul & ſur un navire eſtranger.
» Vous trouverez dans voſtre Palais
» de grands deſordres, des Princes in-
» ſolents qui pourſuivent voſtre fem-
» me & qui luy font de grands pre-
» ſents. Vous punirez leur inſolence.
» Mais aprés que vous les aurez mis
» à mort ou par la ruſe ou par la
» force, prenez une rame, mettez-
» vous en chemin, & marchez juſ-

qu'à ce que vous arriviez chez des «
peuples qui n'ont aucune connoiſ- «
ſance de la mer, qui n'aſſaiſonnent «
point leurs mets de ſel, & qui n'ont «
ni vaiſſeaux ni rames. Et afin que «
vous ne puiſſiez les méconnoiſtre, «
je vais vous donner un ſigne qui «
ne vous trompera point : Quand «
vous rencontrerez ſur voſtre che- «
min un paſſant qui vous dira que «
vous portez un van ſur voſtre eſ- «
paule, alors ſans vous enquerir da- «
vantage, plantez à terre voſtre ra- «
me, offrez en ſacrifice à Neptune «
un mouton, un taureau & un ver- «
rat, & retournez dans voſtre Palais «
où vous offrirez des hecatombes «
parfaites à tous les Dieux qui ha- «
bitent l'Olympe, ſans en oublier «
un ſeul. Aprés cela, du ſein de la «
mer ſortira le trait fatal qui vous «
donnera la mort & qui vous fera «
deſcendre dans le tombeau à la fin «
d'une vieilleſſe exempte de toutes «
ſortes d'infirmitez, & vous laiſſerez «

» vos peuples heureux. Voilà tout
» ce que j'ay à vous prédire.
» Quand il eut ceſſé de parler, je
» luy répondis : Tireſias, je veux
» croire que les Dieux ont prononcé
» ces arreſts contre moy. Mais expli-
» quez-moy, je vous prie, ce que
» je vais vous demander. Je vois-là
» l'ombre de ma mere, elle ſe tient
» prés de la foſſe dans un profond
» ſilence ſans daigner ni regarder ſon
» fils ni luy parler, comment pour-
» rois-je faire pour l'obliger à me
» reconnoiſtre !
» Vous me demandez-là une cho-
» ſe qu'il n'eſt pas difficile de vous
» eſclaircir. Sachez donc qu'il n'y a
» que les ombres auſquelles vous
» permettez d'approcher de cette foſ-
» ſe & d'en boire le ſang, qui puiſſent
» vous reconnoiſtre & vous prédire
» l'avenir, & que celles à qui vous
» le refuſerez s'en retourneront ſans
» vous parler.
» Quand l'ombre de Tireſias m'eût

ainſi parlé & rendu ſes oracles, elle «
ſe retira dans le Palais de Pluton. «
Mais moy, je demeuray-là de pied «
ferme juſqu'à ce que ma mere ſe «
fuſt rapprochée & qu'elle euſt bû «
de ce ſang. Dés le moment elle me «
reconnut, & faiſant de grandes la- «
mentations, elle me parla en ces «
termes : Mon fils, comment eſtes- «
vous venu tout en vie dans ce ſe- «
jour de tenebres ! Il eſt difficile aux «
vivants de voir l'empire des Morts, «
car ils ſont ſéparez par de grands «
fleuves & par une grande eſtenduë «
d'eaux, ſur-tout par l'Océan, qu'il «
n'eſt pas aiſé de traverſer. Eſt-ce «
qu'à voſtre retour de Troye vous «
avez perdu voſtre route, & qu'a- «
prés avoir eſté long-temps égaré «
vous avez eſté porté dans ces triſ- «
tes lieux avec vos Compagnons, «
& avant que d'eſtre retourné à «
Ithaque & d'avoir revû voſtre fem- «
me & voſtre fils ! «

Ma mere, repartis je, la neceſſité «

» de conſulter l'ombre de Tireſias
» m'a fait entreprendre ce terrible
» voyage. Je n'ay pû encore appro-
» cher de la Grece ni regagner ma
» patrie ; mais accablé de maux, j'er-
» re de plage en plage depuis que j'ay
» ſuivi Agamemnon pour faire la
» guerre aux Troyens. Mais appre-
» nez-moy, je vous prie, de quelle
» maniere la deſtinée vous a fait tom-
» ber dans les liens de la mort. Eſt-
» ce une longue maladie, ou ſeroit-
» ce Diane qui avec ſes douces flé-
» ches auroit terminé vos jours !
» Dites-moy des nouvelles de mon
» pere & de mon fils ; regnent-ils en-
» core dans mes Eſtats ! ou quelqu'un
» s'en eſt-il mis en poſſeſſion, & n'at-
» tend-on plus mon retour ! Appre-
» nez-moy auſſi ce que penſe ma
» femme & la conduite qu'elle tient.
» Eſt-elle toujours prés de ſon fils !
» & a-t-elle ſoin de ſa maiſon ! ou
» quelqu'un des plus grands Princes
» de la Grece l'a-t-il eſpouſée !

Ma mere me répondit ſans ba- «
lancer : Voſtre femme demeure en- «
fermée dans voſtre Palais avec un «
courage & une ſageſſe qu'on ne «
peut aſſez admirer ; elle paſſe les «
jours & les nuits dans les larmes ; «
perſonne ne s'eſt mis en poſſeſſion «
de vos Eſtats ; Telemaque joüit en «
paix de tous vos biens, & va aux «
feſtins publics que les Princes & «
ceux à qui Dieu a confié ſa juſtice «
& ſes loix, doivent honnorer de «
leur preſence, car tout le peuple «
l'invite avec un grand empreſſe- «
ment. Voſtre pere demeure à ſa «
maiſon de campagne & ne va ja- «
mais à la ville. Là ſon lit n'eſt point «
de beaux tapis, de riches eſtoffes, «
de magnifiques couvertures ; mais «
pendant l'hyver il couche à terre «
prés de ſon foyer au milieu de ſes «
domeſtiques, & n'eſt veſtu que de «
méchants habits. Et l'eſté & l'au- «
tomne il couche au milieu de ſa «
vigne ſur un lit de feüilles, tou- «

» jours livré à ſes ennuis, qu'entre-
» tient & qu'augmente de plus en
» plus la douleur de voſtre abſence
» qui le fait encore plus vieillir que
» les années. C'eſt cette meſme dou-
» leur qui m'a précipitée dans le
» tombeau : ni Diane n'a abregé mes
» jours par ſes douces fléches, ni au-
» cune maladie n'eſt venuë me con-
» ſumer par ſes langueurs, mais c'eſt
» le regret de ne vous plus voir, c'eſt
» la douleur de vous croire expoſé
» tous les jours à de nouveaux perils,
» c'eſt le tendre ſouvenir de toutes
» vos rares qualitez qui m'ont oſté
» la vie.

» A ces mots je voulus embraſſer
» cette chere ombre ; trois fois je me
» jettay ſur elle, & trois fois elle ſe
» déroba à mes embraſſements, ſem-
» blable à une vapeur ou à un ſonge :
» ce qui redoubla ma douleur. Ma
» mere, m'eſcriay-je, pourquoy vous
» refuſez vous au deſir extreſme que
» j'ay de vous embraſſer ! pourquoy

ne voulez-vous pas que joints tous « deux par nos tendres embraſſe- « ments, nous meſlions enſemble nos « larmes, & que nous nous raſſaſions « de regrets & de deüil ! La cruelle « Proſerpine au lieu de cette chere « ombre ne m'auroit-elle preſenté « qu'un vain phantoſme, afin que « privé de cette conſolation, je trou- « ve dans mes malheurs encore plus « d'amertume ! «

Je luy exprimois ainſi mes re- « grets. Elle me répondit : Helas, « mon fils, le plus malheureux de « tous les hommes, la fille de Jupiter, « la ſevere Proſerpine, ne vous a « point trompé, mais telle eſt la con- « dition des mortels quand ils ſont « ſortis de la vie, leurs nerfs ne ſou- « tiennent plus ni chairs ni os, tout « ce qui ne compoſe que le corps « materiel, eſt la paſture des flammes « dés que l'eſprit l'a quitté ; & l'ame, « ce corps délié & ſubtil, s'envole « de ſon coſté comme un ſonge. «

» Mais retournez-vous-en promptement à la lumiere, & retenez bien tout ce que je vous ay appris, afin que vous puiſſiez le redire à voſtre chere Penelope.

» Pendant que nous nous entretenions ainſi, je vois arriver les femmes & les filles des plus grands capitaines, que Proſerpine laiſſoit paſſer. Elles s'aſſembloient en foule autour de la foſſe pour boire du ſang, mais moy qui cherchois les moyens de les entretenir chacune en particulier, je pris le parti de tirer mon eſpée & de les empeſcher de boire toutes enſemble. Elle approcherent donc de ſuite l'une aprés l'autre, & chacune m'apprenoit ſa naiſſance. Ainſi j'eus le temps de les entretenir toutes & de ſçavoir leurs avantures.

» La premiere qui ſe preſenta, ce fut Tyro, iſſuë d'un ſang tres noble, car elle me dit qu'elle eſtoit fille du grand Salmonée, & elle

fut femme de Crethée fils d'Eolus. «
Autrefois devenuë amoureuſe du «
divin fleuve Enipée, le plus beau «
de tous les fleuves qui arroſent les «
campagnes, elle alloit ſouvent ſe «
promener ſur ſes charmantes rives. «
Neptune prenant la figure de ce «
fleuve, profita de l'erreur de cette «
belle Nymphe à l'embouchure du «
fleuve, dont les eaux s'élevant com- «
me une montagne & ſe courbant «
comme en voute, environnerent & «
couvrirent ces deux amants. Il eut «
d'elle les dernieres faveurs, aprés «
luy avoir inſpiré un doux ſommeil «
qui l'empeſcha de le reconnoiſtre. «
Aprés que ce Dieu ſe fut raſſaſié «
d'amour, il luy prit la main, & «
luy parla en ces termes : Belle «
Nymphe, réjoüiſſez-vous de l'hon- «
neur que vous venez de recevoir. «
Dés que l'année ſera revoluë, vous «
mettrez au monde deux beaux en- «
fants, car la couche des Immortels «
eſt toujours feconde. Ayez ſoin de «

» les nourrir & de les élever. Retour-
» nez dans le Palais de voſtre pere,
» ne me nommez à perſonne, & ſça-
» chez que je ſuis Neptune qui ay
» le pouvoir d'esbranſler la terre juſ-
» qu'à ſes fondements. En finiſſant
» ces mots il ſe plonge dans la mer.
» Tyro accoucha de deux enfants,
» de Pelias & de Nelée, qui tous deux
» furent miniſtres du grand Jupiter.
» Car Pelias regna à Jolcos où il fut
» riche en troupeaux, & Nelée fut
» Roy de Pylos ſur le fleuve Ama-
» thus. Tyro eut de ſon mary Cre-
» thée ſes autres enfants Æſon, Phe-
» res & Amythaon qui ſe plaiſoit à
» dreſſer des chevaux.
» Aprés Tyro, je vis approcher
» la fille d'Aſopus, Antiope, qui ſe
» vantoit d'avoir dormi entre les
» bras de Jupiter. Il eſt vray qu'elle
» eut deux fils, Zethus & Amphion,
» qui les premiers jetterent les fon-
» demens de la ville de Thebes, &
» qui éleverent ſes murailles & ſes
tours,

tours, car quelque forts & vaillants « qu'ils fuſſent, ils ne pouvoient ha- « biter ſeurement une ſi grande ville « ſans ſes tours qui la défendoient. «

Je vis enſuite Alcmene femme « d'Amphitryon, qui des embraſſe- « ments de Jupiter eut le fort, le « patient, le courageux Hercule. «

Aprés elle venoit Megare, fille « du ſuperbe Creon. Elle fut femme « du laborieux fils d'Amphitryon, « du grand Hercule. «

Je vis auſſi la belle Epicaſte « mere d'Oëdipe, qui par ſon im- « prudence commit un tres grand « forfait, en eſpouſant ſon fils, ſon « propre fils, qui venoit de tüer ſon « pere. Les Dieux découvrirent cet « inceſte aux yeux des hommes. Ce « malheureux accablé de douleurs, « regna ſur les ſuperbes deſcendants « de Cadmus, ſelon les funeſtes de- « crets des Immortels, dans cette meſ- « me Thebes pleine de malediction. « La Reyne, qui eſtoit en meſme «

» temps ſa mere & ſa femme, ſe
» précipita dans les Enfers; car vain-
» cuë par ſon deſeſpoir, elle attacha
» au haut de ſa chambre un fatal
» cordon, qui fut l'inſtrument de ſa
» mort; & en mourant elle laiſſa à
» ſon fils, devenu ſon mary, un fond
» ineſpuiſable de malheurs, que les
» Furies, qu'elle avoit invoquées, ne
» manquerent pas de remplir.
» Aprés Epicaſte j'apperceus Chlo-
» ris, la plus jeune des filles d'Am-
» phion fils d'Iaſus, qui regna dans
» Orchomene des Minyens; Nelée
» l'eſpouſa à cauſe de ſa parfaite
» beauté, aprés luy avoir fait une in-
» finité de preſens tres magnifiques.
» Elle regna avec luy à Pylos & luy
» donna trois fils, Neſtor, Chromius
» & le fier Periclymene, & une fille
» nommée Pero, qui par ſa beauté
» & par ſa ſageſſe fut la merveille
» de ſon temps. Tous les Princes
» voyſins la recherchoient en maria-
» ge, mais Nelée ne voulut la pro-

mettre qu'à celuy qui luy ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'eſtoit une entrepriſe tres difficile & tres perilleuſe; il n'y eut qu'un Devin, nommé Melampus, qui eut l'audace de l'entreprendre. Les arreſts des Dieux, les bergers qui gardoient ces bœufs & les liens, où il fut retenu, l'empeſcherent de l'executer. Mais aprés que les jours & les mois en s'eſcoulant eurent achevé l'année, Iphiclus délivra Melampus ſon priſonnier, pour le récompenſer de ce qu'il luy avoit expliqué les anciens oracles. Ainſi s'accomplirent les decrets de Jupiter.

Chloris eſtoit ſuivie de Leda, qui fut femme de Tyndare dont elle eut deux fils qui furent tres vaillants, Caſtor grand dompteur de chevaux, & Pollux invincible dans les combats du Ceſte. Ils ſont les ſeuls qui retrouvent la vie dans le ſein meſme de la mort. Car

» dans le ſejour des tenebres ils ont
» receu de Jupiter ce grand privile-
» ge, qu'ils vivent & meurent tour
» à tour, & reçoivent des honneurs
» égaux à ceux des Dieux meſmes.
» Aprés Leda je vis Iphimedée
» femme d'Aloëus, qui ſe vantoit
» d'avoir eſté aimée de Neptune. El-
» le eut deux fils, dont la vie fut fort
» courte, le divin Otus & le celebre
» Ephialtes, les deux plus grands &
» les plus beaux hommes que la
» terre ait jamais nourris, car ils eſ-
» toient d'une taille prodigieuſe &
» d'une beauté ſi grande, qu'elle ne
» cedoit qu'à la beauté d'Orion. A
» l'âge de neuf ans ils avoient neuf
» coudées de groſſeur & trente-ſix
» de hauteur. Ils menaçoient les Im-
» mortels qu'ils porteroient la guerre
» juſques dans les cieux; & pour cet
» effet ils entreprirent d'entaſſer le
» mont Oſſa ſur le mont Olympe
» & de porter le Pelion ſur l'Oſſa
» afin de pouvoir eſcalader les cieux.

Et ils l'auroient executé ſans doute, s'ils eſtoient parvenus à l'âge parfait, mais le fils de Jupiter & de Latone les précipita tous deux dans les Enfers avant que le poil follet euſt ombragé leurs joües & que leur menton euſt fleuri.

Je vis enſuite Phedre, Procris, & la belle Ariadne fille de l'implacable Minos, que Theſée enleva autrefois de Crete & qu'il voulut mener dans la ſacrée ville d'Athenes, mais il ne pût l'y conduire, car la chaſte Diane la retint dans l'iſle de Dia ſur le témoignage que Bacchus rendit contre elle.

Aprés Ariadne je vis Mæra, Clymene & l'odieuſe Eriphyle, qui préfera un collier d'or à la vie de ſon mary. Mais je ne puis vous nommer toutes les femmes & toutes les filles des grands perſonnages qui paſſerent devant moy, car la nuit ſeroit pluſtoſt finie, & les aſtres, qui ſe levent, m'avertiſſent

» qu'il eſt temps de ſe coucher, ou
» icy dans voſtre Palais, ou dans
» le vaiſſeau que vous m'avez fait
» équipper. Je me repoſe ſur la
» bonté des Dieux & ſur vos ſoins
» de ce qui eſt neceſſaire pour mon
» voyage.

Ainſi parla Ulyſſe, & tous les Princes demeurerent dans un profond ſilence, enchantez par le plaiſir extreſme que leur avoit fait ſon récit. La Reyne Areté le rompit la premiere, & dit : Princes,
» comment trouvez-vous cet eſtran-
» ger, & que dites-vous de ſa bonne
» mine, de la nobleſſe de ſa taille &
» de ſon bon eſprit ? C'eſt mon
» hoſte, & chacun de vous eſt riche
» & puiſſant, c'eſt pourquoy ne vous
» preſſez pas de le renvoyer, & par
» cette diligence n'eſtropiez point
» les preſens que vous luy devez dans
» la neceſſité où il ſe trouve. Vous
» avez dans vos maiſons des biens
» infinis que vous tenez de la bonté

des Dieux, quel meilleur uſage en « pourriez-vous faire ! «

Le heros Echenée, qui eſtoit le plus âgé des Pheaciens, prit la parole aprés la Reyne, & dit : Mes « amis, la vertu & la generoſité de « la Reyne doivent nous avoir préparez à ce qu'elle vient de nous « dire ; elle nous a fort bien remontré noſtre devoir : obéïſſez, & « qu'Alcinoüs ordonne ce que nous « avons à faire, & qu'il nous donne « luy-meſme l'exemple. «

Alcinoüs répondit : Tout ce que « la Reyne vient d'ordonner ſera « executé, ſi Dieu me conſerve la « vie & le ſceptre. Que noſtre hoſte, « quelque preſſé qu'il ſoit de partir, « ait la patience d'attendre ſeulement « juſqu'à demain, afin que tous les « preſens qu'on luy deſtine ſoient « preſts. Mes ſujets prépareront de « leur coſté ce qui eſt neceſſaire pour « ſon départ, & moy j'y travailleray « du mien tout le premier, car je «

» veux bien leur donner l'exemple,
» puïſque je tiens icy le premier
» rang.

Ulyſſe touché de ces honneſte-
» tez, répondit : Alcinoüs, que vos
» grandes qualitez diſtinguent autant
» que voſtre throſne, ſi vous vouliez
» que je demeuraſſe icy une année
» entiere pour vous donner le temps
» de préparer tout ce qui eſt neceſ-
» ſaire pour mon départ, & de me
» faire des preſens magnifiques &
» dignes de vous, j'y conſentirois de
» tout mon cœur. Car il me ſeroit
» bien plus avantageux d'arriver dans
» ma patrie avec des marques ſi glo-
» rieuſes. J'en ſerois plus honnoré &
» mieux receu de ceux qui me ver-
» roient de retour dans Ithaque.

» Alcinoüs répondit : Ulyſſe, à
» vous voir on ne ſçauroit vous
» ſoubçonner d'eſtre un impoſteur
» ni un fourbe, comme il y en a
» grand nombre qui courent le mon-
» de, & qui pour venir à leurs fins

compoſent des fables que l'on ne «
ſçauroit dementir. Pour vous, il eſt «
vray que vos paroles ont tout l'air «
de ces contes ingenieuſement in- «
ventez, mais vous avez un eſprit «
trop ſolide pour vouloir trom- «
per. Vous nous avez expoſé, com- «
me le meilleur chantre l'auroit «
pû faire, l'hiſtoire de tous les «
Grecs & celle de vos malheurs. «
Mais dites-moy, je vous prie, ſans «
me rien cacher, ſi vous avez vû «
dans les Enfers quelqu'un de ces «
grands hommes, de ces heros «
qui ont eſté avec vous au ſiege «
de Troye, & qui ſont morts dans «
cette expedition. Les nuits ſont «
longues, & il n'eſt pas encore temps «
de ſe coucher; contez-moy ces «
avantures merveilleuſes. Pour moy «
j'attendrois avec plaiſir l'aurore en «
vous eſcoutant, ſi vous aviez la «
force de me raconter tout ce que «
vous avez ſouffert dans ce voyage. «

Grand Roy, reprit Ulyſſe, il eſt «

» vray que les nuits ſont longues,
» & que j'auray tout le temps de
» vous conter encore pluſieurs hiſ-
» toires, & de dormir. Si vous avez
» ſi grande envie de m'entendre, je
» ne vous refuſeray pas cette ſatisfac-
» tion, & je vous raconteray des avan-
» tures plus pitoyables encore arri-
» vées à mes illuſtres amis, qui aprés
» avoir eſchapé à tous les perils de la
» guerre ſous les remparts d'Ilion,
» ont trouvé la mort dans leur Pa-
» lais par la perfidie meſme de leur
» propre femme.

» Aprés que la chaſte Proſerpine
» eut fait retirer les ombres de tou-
» tes les femmes dont je viens de
» vous parler, je vis arriver l'ame
» d'Agamemnon toute eſplorée, &
» environnée des ames de tous ceux
» qui avoient eſté tuez avec luy dans
» le Palais d'Egiſthe. Il n'eut pas
» pluſtoſt bû du ſang dans la foſſe
» qu'il me reconnut, & ſe mit à jet-
» ter des cris perçants, à fondre en

larmes, & à eſtendre ſes mains vers «
moy pour m'embraſſer ; mais cette «
ombre eſtoit deſtituée de nerfs, & «
n'avoit plus ni vertu ni force. A «
cette vûë je fus ſaiſi de compaſſion, «
& les larmes aux yeux je luy dis : «
Fils d'Atrée, le plus grand des «
Roys, comment la Parque cruelle «
vous a-t'-elle fait eſprouver ſon «
pouvoir ! Neptune vous a-t'-il fait «
perir avec voſtre flotte, en excitant «
contre vous ſes flots & en déchaiſ- «
nant ſes vents & ſes tempeſtes ! Ou «
des eſtrangers vous ont-ils fait mor- «
dre la pouſſiere, en courant ſur «
vous lorſque vous emmeniez leurs «
troupeaux : ou enfin, avez-vous «
eſté tué devant quelque ville, que «
vous euſſiez attaquée pour la piller «
& pour emmener ſes femmes cap- «
tives ! «

Fils de Laërte, me répondit le «
Roy, ni le Dieu Neptune ne m'a «
fait perir, en excitant contre moy «
ſes flots & en déchaiſnant ſes tem- «

» peſtes, ni je n'ay ſuccombé ſous
» l'effort des eſtrangers qui ayent
» voulu repouſſer mes violences ; ma
» mort eſt l'ouvrage du traiſtre Egi-
» ſthe & de ma pernicieuſe femme,
» qui par le plus noir des attentats
» m'ont aſſaſſiné à un feſtin comme
» on aſſomme un taureau à ſa cre-
» che. Voilà quelle a eſté ma fin mal-
» heureuſe. Tous mes compagnons
» ont eſté égorgez autour de moy
» comme on égorge des moutons
» dans la maiſon d'un homme puiſ-
» ſant & riche pour un feſtin de
» nopces, pour quelque grand repas,
» ou pour quelque grande débauche.
» Vous avez bien vû mourir des
» hommes qui ont eſté tuez à vos
» yeux, ſoit en combat ſingulier, ſoit
» dans la ſanglante meſlée, mais cette
» vûë n'a rien qui approche de l'hor-
» rible ſpectacle de nous voir maſſa-
» crez autour de l'urne ſacrée & de
» la table où nous eſtions aſſis, & de
» voir le plancher inondé de ſang.

Dans le moment meſme qu'on « m'aſſaſſinoit, j'entendis la voix « plaintive de la fille de Priam, de « Caſſandre, que la perfide Clytem- « neſtre tüoit pour me faire mourir « plus cruellement. A ſes cris, quoy- « que je fuſſe desja à terre & expi- « rant, je fis des efforts pour porter « la main à mon eſpée, mais cette « impudente me l'avoit oſtée. Aprés « ma mort elle n'approcha point de « moy pour me rendre les derniers « devoirs, en me fermant les yeux « & la bouche. Non, il n'y a rien « de plus pernicieux ni de plus im- « pudent qu'une femme capable de « ſe mettre en teſte des actions auſſi « abominables que le forfait que « Clytemneſtre a commis, en aſſaſ- « ſinant ſon mary, & un mary avec « qui elle avoit paſſé ſa premiere jeu- « neſſe. Dans le temps que je penſois « que mon retour feroit la joye de « mes enfants & de ma famille, cette « malheureuſe inſtruite aux crimes, «

» s'eſt couverte d'une éternelle infa-
» mie qui rejaillira ſur toutes les fem-
» mes qui naiſtront aprés elle, meſ-
» me ſur les plus vertueuſes & ſur
» celles qui aimeront le plus tendre-
» ment leurs maris.
» O Dieux! m'eſcriay-je, le puiſ-
» ſant Jupiter, aux yeux duquel rien
» n'eſt caché, a donc bien haï la race
» d'Atrée, puiſqu'il luy a fait tant de
» maux, & toujours par des femmes.
» A combien de heros Helene par
» un ſeul crime n'a-t'-elle pas cauſé
» la mort! & voilà Clytemneſtre qui
» vous prépare un piege mortel pen-
» dant voſtre abſence.
» Mon exemple, reprit prompte-
» ment Agamemnon, doit vous ap-
» prendre à n'avoir pas pour voſtre
» femme trop de complaiſance, & à
» ne pas luy faire part de tous vos
» ſecrets. Il y a des choſes que vous
» pouvez luy communiquer, mais il
» y en a d'autres qu'il faut luy tenir
» cachées. Quand je dis vous, je parle

à tous les hommes. Car pour vous, «
vous n'avez rien à craindre de sem- «
blable de la fille d'Icarius. Vostre «
Penelope est un modelle de pru- «
dence & de sageſſe. Quand nous «
partiſmes pour Troye nous la laiſ- «
ſaſmes tres jeune dans vostre Palais, «
son fils estoit encore à la mammel- «
le, & presentement il doit estre en «
âge d'homme. Qu'il est heureux! «
son pere aura la consolation de le «
revoir, & il aura le plaisir d'embraſ- «
ſer son pere, qu'il n'a pas encore «
connu. Ma pernicieuſe femme n'a «
pas permis que j'aye eu la satisfac- «
tion de voir de mes yeux mon cher «
Oreſte, elle m'a assassiné aupara- «
vant. Et sur cela j'ay un avis à vous «
donner, gravez-le bien dans vostre «
esprit, c'est que vous ne souffriez «
pas que vostre vaisseau entre en «
plein jour dans le port d'Ithaque, «
taschez d'y entrer sans estre connu; «
car en un mot il ne faut plus se «
fier aux femmes. Mais dites-moy «

» une choſe, & dites-la moy ſans dé-
» guiſement, avez-vous appris quel-
» que nouvelle de mon fils ! Eſt-il
» en vie ! s'eſt-il retiré à Orchome-
» ne, ou à Pylos chez Neſtor, ou à
» Sparte chez mon frere Menelas !
» Car mon cher Oreſte n'eſt pas
» mort, nous ne l'avons pas vû dans
» ce Royaume ſombre.
» Fils d'Atrée, luy répondis-je,
» pourquoy me faites-vous ces queſ-
» tions ! Je ne ſçay ſi voſtre fils eſt
» mort ou s'il eſt en vie, & il eſt in-
» utile de parler de ce qu'on ne ſçait
» pas.
» Pendant cette converſation plei-
» ne de triſteſſe & de larmes, je vois
» arriver l'ame d'Achille, celle de
» Patrocle, celle d'Antiloque & celle
» d'Ajax, qui eſtoit le plus beau &
» le mieux fait des Grecs aprés le
» fils de Pelée. L'ame d'Achille me
» reconnut, & m'adreſſant la parole
» avec de grandes lamentations, elle
» me dit : Divin fils de Laërte,

Ulyſſe ſi fécond en reſſources & « en expedients, quelle entrepriſe « plus hardie que toutes celles que « vous avez jamais faites, venez-vous « d'executer ! Comment avez-vous « eu l'audace de deſcendre dans ce « Palais de Pluton, dans cette de- « meure des morts qui ſont privez « d'entendement, & qui ne ſont plus « que les vaines ombres des hommes « ſortis de la vie ! «

Achille fils de Pelée & le plus « vaillant des Grecs, luy répondis-je, « ce qui m'a porté à ce voyage, c'eſt « le preſſant beſoin de conſulter Ti- « reſias, pour voir s'il ne pourra pas « m'enſeigner les moyens de retour- « ner dans ma patrie, car je n'ay pû « encore approcher de la Grece ni de « ma chere Ithaque, mais je ſuis tou- « jours accablé de malheurs. Pour « vous, il n'y a jamais eu & il n'y « aura jamais d'homme ſi heureux ; « car pendant voſtre vie nous vous « avons tous honnoré comme un «

» Dieu, & aprés voſtre trepas vous
» regnez ſur toutes ces ombres. C'eſt
» pourquoy, Achille, ne vous plai-
» gnez point tant d'eſtre mort.
» Et vous, genereux Ulyſſe, re-
» partit Achille, ne me parlez point
» de la mort. Je prefererois d'eſtre
» dans le monde le jardinier d'un fer-
» mier, qui ne gagneroit ſa vie qu'à
» la ſueur de ſon front, à regner icy
» ſur toutes les ombres. Mais dites-
» moy, je vous prie, des nouvelles
» de mon fils. Suit-il mes exemples?
» ſe diſtingue-t-il à la guerre, & pro-
» met-il d'eſtre le premier des heros?
» Apprenez-moy auſſi ſi vous ſçavez
» quelque choſe de mon pere. Ses
» ſujets luy rendent-ils toujours les
» meſmes honneurs! ou le mépri-
» ſent-ils à cauſe de ſon grand âge?
» Car ne joüiſſant plus de la lumiere
» du jour, je ne puis le ſecourir. Si
» j'eſtois tel que vous m'avez vû au-
» trefois, lorſque volant au ſecours
» des Grecs je fis mordre la pouſſiere

à un peuple de vaillants hommes, «
& que je paruſſe un moment dans «
le Palais de mon pere, je ferois «
bientoſt ſentir la force de mon bras «
à tous ces rebelles qui veulent le «
maiſtriſer, & qui refuſent de luy «
rendre les reſpects qu'ils luy doi- «
vent. «

Je n'ay appris aucunes nouvel- «
les du ſage Pelée, luy répondis-je, «
mais pour ce qui eſt de voſtre fils «
Neoptoleme, je vous diray la pure «
verité puiſque vous me l'ordon- «
nez, car ce fut moy qui le menay «
de l'iſle de Scyros à Troye ſur mon «
vaiſſeau. Toutes les fois que nous «
tenions conſeil ſous les remparts de «
cette ſuperbe ville il parloit tou- «
jours le premier, & appuyoit fort «
bien ſon avis ſans s'eſcarter en vains «
diſcours. Il n'y avoit que le divin «
Neſtor & moy qui dans l'art de «
parler remportions ſur luy l'avan- «
tage. Mais lorſque nous donnions «
des combats, ne croyez pas qu'il ſe «

» tinſt au milieu des bataillons ou des
» eſcadrons, il devançoit toujours les
» troupes & voloit le premier à l'en-
» nemi, ne cedant la gloire du cou-
» rage à aucun de nos heros. Il a tué
» de ſa main une infinité de vaillants
» hommes dans la ſanglante meſlée.
» Je ne ſçaurois vous nommer icy
» tous ceux qui ſont tombez ſous
» ſes coups; je vous diray ſeulement
» que c'eſt à luy que nous devons la
» défaite du heros Eurypyle, & de
» ſes troupes qui ſe firent toutes tüer
» autour de ſon corps. Ces belli-
» queuſes bandes de Cetéens eſtoient
» venuës à cette guerre, attirées par
» des preſens & par l'eſperance d'eſ-
» pouſer des femmes Troyennes;
» leur general devoit eſtre gendre de
» Priam. Je n'ay jamais vû un ſi beau
» Prince; il n'y avoit que Memnon
» qui fuſt plus beau que luy. Mais
» l'occaſion où voſtre fils ſignala le
» plus ſon courage, ce fut lorſque
» nous nous enfermaſmes dans le

cheval de bois avec l'élite des ge- «
neraux de l'armée. C'eſtoit moy «
qui conduiſois cette entrepriſe, & «
qui devois retenir les Grecs dans «
cette embuſcade, & leur donner «
l'ordre quand il ſeroit temps d'en «
ſortir. Là vous auriez vû les plus «
braves capitaines eſſuyer en ſecret «
leurs larmes & trembler de frayeur, «
au lieu que je ne vis jamais voſtre «
fils changer de viſage ni s'eſſuyer «
les yeux. Au contraire plein d'une «
noble impatience il me preſſoit de «
donner le ſignal, toujours une «
main ſur ſon eſpée, & l'autre ſur «
ſa pique, & ſe préparant à faire un «
grand carnage des Troyens. Quand «
nous euſmes ſaccagé la ville, il ſe «
retira ſain & ſauf, & emporta dans «
ſes vaiſſeaux ſa part du butin & «
un prix honorable dont on récom- «
penſa ſa valeur. Il ne fut bleſſé ni «
par l'eſpée, ni par les traits, comme «
cela arrive d'ordinaire dans la meſ- «
lée où Mars exerce toutes ſes fu- «
reurs. «

» A ces mots l'ame d'Achille plei-
» ne de joye du témoignage que j'a-
» vois rendu à la valeur de ſon fils,
» s'en retourna à grands pas dans la
» prairie d'Aſphodele. Les autres
» ames s'arreſterent prés de moy
» plongées dans une profonde triſ-
» teſſe, & elles me racontoient leurs
» peines & leurs douleurs. Mais l'a-
» me d'Ajax fils de Telamon ſe te-
» noit un peu à l'eſcart, toujours poſ-
» ſedée par la fureur où l'avoit jetté
» la victoire que je remportay ſur
» luy, lorſqu'on m'adjugea les armes
» d'Achille, ce fut la Déeſſe ſa mere,
» Thetis elle-meſme, qui propoſa ce
» prix, & ce furent les Troyens &
» Minerve qui me l'adjugerent. Eh,
» pluſt aux Dieux que je ne l'euſſe
» pas remporté ! la terre ne couvri-
» roit pas aujourd'huy un ſi grand
» perſonnage, qui en bonne mine &
» en exploits de guerre eſtoit le pre-
» mier des Grecs aprés le vaillant
» Achille. Luy adreſſant donc le pre-

mier la parole avec le plus de douceur qu'il me fut poſſible pour taſcher de l'appaiſer : Fils de Telamon, luy dis-je, ne voulez-vous point meſme aprés la mort oublier la colere que vous avez conceüe contre moy à cauſe de ces malheureuſes armes que les Dieux ont rendu ſi fatales aux Grecs ! Car vous, qui eſtiez leur plus fort rempart, vous eſtes mort à cauſe d'elles. Nous ſommes tous auſſi affligez de voſtre perte que de celle du grand Achille. Il n'y a perſonne de nous qui ſoit cauſe de ce malheur ; c'eſt Jupiter ſeul qui a pris en haine toute l'armée des Grecs, & qui pour la punir plus viſiblement, a terminé voſtre vie. Mais approchez, grand Prince, afin que vous entendiez ce que j'ay à vous dire ; ſurmontez voſtre colere & domptez voſtre fierté.

Mes paroles ne purent le fléchir, il ne daigna pas me répondre, & il

» s'en alla retrouver les autres om-
» bres dans le fond de l'Erebe. Si
» je l'avois ſuivi, quelque irrité
» qu'il fuſt contre moy, il n'auroit
» pû refuſer de me parler, ou de
» m'entendre, mais je voulus voir
» les autres ombres, & ma curioſité
» l'emporta.

» Là je vis l'illuſtre fils de Jupi-
» ter, Minos, aſſis ſur ſon throſne,
» le ſceptre à la main, & rendant la
» juſtice aux Morts. Toutes les om-
» bres comparoiſſoient devant ſon
» tribunal pour eſtre jugées : les unes
» eſtoient aſſiſes & les autres debout.

» Un peu plus loin j'apperceus le
» grand Orion qui pourſuivoit dans
» cette vaſte prairie les beſtes qu'il
» avoit tuées ſur les montagnes. Il
» avoit une maſſuë toute d'airain.

» Au de-là je vis Tityus, ce fils
» de la Terre, tout eſtendu, & qui de
» ſon vaſte corps couvroit neuf ar-
» pents. Deux vautours attachez in-
» ceſſamment à cette ombre, luy dé-
chirent

chirent le foye ſans qu'il puiſſe « les chaſſer, car il avoit eu l'inſo- « lence de vouloir violer Latone « femme de Jupiter, comme elle tra- « verſoit les délicieuſes campagnes « de Panope pour aller à Pytho. «

Auprés de Tityus je vis le cele- « bre Tantale en proye à des dou- « leurs qu'on ne ſçauroit exprimer; « conſumé par une ſoif bruſlante, il « eſtoit au milieu d'un eſtang, dont « l'eau plus claire que le cryſtal mon- « toit juſqu'à ſon menton ſans qu'il « puſt en prendre une goute pour ſe « deſalterer; car toutes les fois qu'il « ſe baiſſoit pour en boire, l'eau diſ- « paroiſſoit tout autour de luy, & il « ne voyoit à ſes pieds qu'un ſable « aride qu'un Dieu ennemi deſſe- « choit. Ce n'eſtoit-là que la moitié « de ſon ſupplice; également devoré « par la faim, il eſtoit environné de « beaux arbres, d'où pendoient ſur « ſa teſte des fruits délicieux, des « poires, des grenades, des oranges, «

» des figues, des olives. Mais toutes
» les fois que ce malheureux levoit
» les bras pour en cüeillir, un vent
» jaloux les élevoit juſqu'aux nuës.
» Le tourment de Siſyphe ne me
» parut pas moins terrible; il avoit
» dans ſes mains un gros rocher qu'il
» taſchoit de pouſſer ſur le ſommet
» d'une montagne en grimpant avec
» les pieds & avec les mains; mais
» lorſqu'aprés des efforts infinis il
» eſtoit preſque parvenu juſqu'à la
» cime, & qu'il alloit placer ſon
» rocher, une force majeure le re-
» pouſſoit, & cette énorme pierre
» retomboit en roulant juſques dans
» la plaine. Ce malheureux la repre-
» noit ſur l'heure & recommençoit
» ſon travail; des torrents de ſueur
» couloient de tous ſes membres, &
» ſa teſte élevoit des tourbillons de
» pouſſiere en pouſſant ſon rocher
» contre le mont.
» Aprés Siſyphe j'apperceus le
» grand Hercule, c'eſt à dire ſon ima-

ge, car pour luy, il eſt avec les «
Dieux immortels, & aſſiſte à leurs «
feſtins, & il a pour femme la char- «
mante Hebé fille de Jupiter & de «
Junon. Autour de cette ombre on «
entendoit des cris aigus de morts «
qui fuyoient devant elle comme «
des oyſeaux devant le chaſſeur. Il «
reſſembloit parfaitement à une nuit «
obſcure. Son arc toujours tendu & «
la fléche appuyée ſur la corde, il «
jettoit de terribles regards, comme «
preſt à tirer ; ſon eſtomac eſtoit «
couvert d'un large baudrier d'or, «
horrible à voir, car il eſt tout rem- «
pli d'ouvrages admirables pour le «
travail, mais effroyables à la veûë ; «
on y voyoit des ours, des ſangliers, «
des lions, des combats, des batail- «
les, des défaites, des meurtres. Que «
l'ouvrier qui l'a fait n'en puiſſe «
jamais faire de ſemblable, qu'il ne «
puiſſe jamais employer ſi malheu- «
reuſement ſon art. «

Cette ombre n'eut pas pluſtoſt «

» jetté les yeux ſur moy, qu'elle me
» reconnut, & qu'en pouſſant de pro-
» fonds ſoupirs, elle me parla en ces
» termes : Ah, malheureux Ulyſſe,
» es-tu auſſi perſecuté par le meſme
» Deſtin qui m'a pourſuivi pendant
» ma vie ? J'eſtois fils du grand Ju-
» piter, mais ma naiſſance n'a pas em-
» peſché que je n'aye paſſé mes jours
» dans des peines & des traverſes
» continuelles. J'ay eſté ſoumis à un
» homme fort inferieur à moy, qui
» m'a ordonné des travaux tres dif-
» ficiles. En dernier lieu il me com-
» manda de deſcendre dans cet em-
» pire des Morts & d'emmener le
» chien qui en gardoit l'entrée, car
» il penſoit que c'eſtoit un labeur au
» deſſus de mes forces & que je ne
» pourrois jamais executer. J'en vins
» pourtant à bout, j'emmenay ce
» monſtre, car Mercure & Minerve
» me conduiſoient.
» Aprés avoir ainſi parlé, il s'en-
» fonça dans le tenebreux ſejour ſans

attendre ma réponſe. Je demeuray « là de pied ferme pour voir s'il ne « viendroit point encore quelque « ombre importante, quelqu'autre « des heros de ce temps-là. Et peut- « eſtre que j'aurois eu la ſatisfaction « de voir ces grands perſonnages ſi « dignes de ma curioſité, Pirithoüs « & Theſée, ces illuſtres deſcendants « des Dieux ; mais des legions de « Morts s'aſſemblerent autour de « moy avec des cris perçants. La « frayeur me ſaiſit, & j'eus peur que « la ſevere Proſerpine n'envoyaſt du « fond de l'Erebe la terrible teſte de « la Gorgone pour l'expoſer à mes « yeux. C'eſt pourquoy regagnant « promptement mon vaiſſeau, j'or- « donnay à mes Compagnons de « s'embarquer & de délier les cables. « Ils obéïſſent, & s'eſtant aſſis ſur les « bancs, ils fendent auſſi-toſt les flots « de l'Océan à force de rames, & un « vent favorable vint bien-toſt les « ſoulager. «

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XI.

CE Livre eſt appellé Νεκυομαντεία & Νεκυία, la *Necromantie*, parce qu'Ulyſſe deſcend dans les Enfers pour y conſulter l'Ame d'un mort. Et avant que de paſſer plus avant, il eſt neceſſaire d'expliquer le fondement de cette fiction. L'opinion de l'immortalité de l'Ame eſt tres ancienne, & c'eſt ſur cette opinion qu'eſt fondée la plus ancienne de toutes les ſortes de Divination, je veux dire, celle qui ſe faiſoit par l'évocation des morts. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Eſcriture ſainte cent ou ſix vingts ans avant Homere. Saül ſe ſert d'une Pythoniſſe pour évoquer Samüel, qui forcé par la vertu des charmes magiques, comparoiſt & annoncé à Saül ce qui va luy arriver. *1. Roys 28.* Je ne me meſleray point de décider icy ſi c'eſtoit veritablement l'Ame de Samüel, ou ſi c'eſtoit l'eſprit de men-

ſonge qui avoit pris la figure de ce Prophete. L'une & l'autre opinion ont des deffenſeurs reſpectables ; je diray ſeulement que je panche plus du coſté de ceux qui croyent que c'eſtoit une impoſture du Demon. Quoy-qu'il en ſoit, on voit par-là que cette Divination, Νεκύια, eſt fort ancienne, & qu'Homere ne l'a pas inventée. Elle eſtoit née long-temps avant luy dans la Chaldée, & elle ſe répandit dans tout l'Orient où elle ſe conſerva long-temps. Dans une Tragedie d'Eſchyle, intitulée *les Perſes*, l'ame de Darius, pere de Xerxes, eſt évoquée de meſme que celle de Samüel, & vient déclarer à la Reyne Atoſſa tous les malheurs qui la menacent. Voilà le fondement de cette fiction. Elle eſt baſtie ſur une pratique conſtante & veritable, mais Homere l'a ajuſtée à ſa maniere avec tous les ornements que la Poëſie ſçait emprunter de la fable.

Page 247. *Juſqu'au coucher du Soleil, & lorſque la nuit répandit ſes tenebres ſur la terre*] Il n'y a peut-eſtre pas dans Homere un plus beau vers, ni un vers plus harmonieux que celuy-cy :

Δύσετ' ἠέλιος, σκιόωντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Mot à mot : *le ſoleil ſe coucha, & tous les chemins furent obſcurcis par les ombres de la nuit.* Cependant c'eſt ce beau vers que

l'Auteur du Parallele défigure par cette Traduction tres ridicule : *Le ſoleil ſe coucha, & on ne vit plus goutte dans les ruës. Dans les ruës !* reprend le Chevalier : & le Preſident, encore plus ſot que le Chevalier, répond, *C'eſt une maniere poëtique d'exprimer la venuë de la nuit.*

Noſtre vaiſſeau arriva à l'extremité de l'Océan] Homere appelle icy l'*extremité de l'Océan*, le bout de la mer occidentale où le ſoleil ſe couche ; & ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt qu'Homere avoit appris dans ſes voyages qu'Ulyſſe avoit eſté porté juſques aux coſtes occidentales de l'Eſpagne, car, comme dit Strabon, on trouve juſqu'à l'extremité de l'Eſpagne des veſtiges des Erreurs d'Ulyſſe.

C'eſt-là qu'habitent les Cimmeriens, toujours couverts de nuages] Ulyſſe part le matin de Circeï, & arrive le ſoir ſur les coſtes des Cimmeriens. Il faut donc chercher quels peuples ce ſont que les Cimmeriens & où il les place. Strabon, pour faire voir qu'Homere tire toutes ſes fictions d'un fondement vray, ne fait pas difficulté de s'appuyer ſur cet exemple. *Ce Poëte*, dit-il, *a connu les Cimmeriens du Boſphore, qui habitent vers le ſeptentrion dans un lieu toujours couvert d'eſpais nuages. Et il ne pouvoit les ignorer, car c'eſt vers le temps de la naiſſance de ce Poëte, ou peu d'années au-*

paravant que ces Cimmeriens firent des courſes juſques dans l'Ionie. Ce Poëte connoiſſant donc non ſeulement le nom de ces peuples, mais auſſi leur climat, les a tranſportez ſur les coſtes de la Campanie, & il les y a tranſportez avec toutes les tenebres donr ils ſont enveloppez, comme nous verrons dans le Livre ſuivant, qu'il a tranſporté à Circeï la ville d'Ææa de la Colchide avec toutes ſes proprietez. Il a bien vû que ces tenebres & cette obſcurité des Cimmeriens convenoient à un lieu où il placeoit la deſcente des Enfers. Ces Cimmeriens au reſte, ſi l'on en croit les Pheniciens, avoient eu leur nom de ces tenebres meſmes, car ils avoient eſté ainſi appellez du mot *cimrir*, qui, ſelon Bochart, ſignifie la *noirceur des tenebres.*

Page 248. *J'adreſſay-là mes vœux à ces ombres*] Il leur adreſſe ſes vœux avant qu'elles viennent & qu'elles puiſſent l'entendre, à moins qu'on ne veüille inferer de ce paſſage qu'Homere a crû que les Ames des Morts entendent ſans eſtre preſentes & quoy-qu'éloignées. Mais je ne trouve ailleurs aucun fondement de cette opinion.

Les ombres viennent de tous coſtez du fond de l'Erebe] Euſtathe nous avertit que les anciens Critiques ont rejetté les ſix vers qui ſuivent celuy-cy. Parce, diſoient-ils,

qu'il n'eſt pas encore temps que ces Ames viennent, & que d'ailleurs il n'eſt pas poſſible que les bleſſures paroiſſent ſur les Ames. Mais cette critique me paroiſt tres fauſſe. Pourquoy n'eſt-il pas temps que ces Ames viennent, Homere ne dit-il pas que *les ombres des morts viennent de tous coſtez du fond de l'Erebe!* & ne reçoivent-ils pas ce vers ? Les ſix qui le ſuivent n'en ſont que l'explication. Quant aux bleſſures, il eſt bien vray qu'elles ne peuvent paroiſtre ſur la partie ſpirituelle de l'Ame, auſſi n'eſt-ce pas de celle-là dont Homere parle, puiſque les Morts ne l'avoient plus; il parle du corps ſubtil de l'Ame, & tout ce qui avoit bleſſé le corps terreſtre, avoit auſſi bleſſé le corps ſubtil, & y avoit laiſſé ſa marque. Voilà pourquoy il eſt dit que dans les ſonges on voit les Ames dans le meſme eſtat où ſont les corps, & voilà auſſi d'où vient la difference qu'Ulyſſe remarque dans ces ombres. Ce qui me paroiſt le plus ſurprenant icy, c'eſt ce qu'Ulyſſe adjoute, que ces Ames avoient encore leurs armes, & que *ces armes eſtoient encore teintes de ſang.* Comment ces ames, ces ombres, qui n'eſtoient que le corps ſubtil de l'ame, pouvoient-elles conſerver leurs armes ? Je croy que c'eſt un point nouveau qu'Ulyſſe adjoute icy à la Theologie receüe, & qu'il l'adjoute, parce qu'il parle aux Pheaciens, peuple peu inſtruit. Cependant

cette opinion s'eſt ſi bien eſtablie, que Virgile s'y eſt conformé, & n'a pas dédaigné de la ſuivre.

Page 249. *Ce fut celle d'Elpenor qui n'avoit pas encore eſté enterré*] Et qui par conſequent n'avoit pas encore eſté receüe dans les Enfers. Elle erroit à l'entrée, c'eſt pourquoy elle vient la premiere & par un autre chemin que les autres.

Page 250. *Quoy-que vous ſoyez à pied vous m'avez devancé*] Ulyſſe, quoy-qu'attendri en voyant l'ame d'Elpenor, meſle pourtant la plaiſanterie à ſes larmes. Le caractere d'Elpenor ne demandoit pas un plus grand ſerieux. Ulyſſe plaiſante donc ſur ſa diligence. Et Euſtathe dit fort bien que le Lecteur eſpanoüi rira de cette idée d'une Ame à pied qui deſcend plus viſte aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais cette plaiſanterie ne laiſſe pas d'avoir un tres bon ſens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'eſt une choſe tres merveilleuſe qu'une Ame ſe trouve dans les Enfers dés le moment qu'elle a quitté le corps. Qui eſt-ce qui expliquera comment ſe fait ce vol ſi rapide! C'eſt dans ce moment qu'on peut dire de l'Ame ce que les Pheaciens diſoient de leurs vaiſſeaux, *qu'elle va auſſi viſte que la penſée.*

Page 251. *Car je ſçay qu'en vous en re-*

tournant du Palais de Pluton] C'eſtoit un point de la Theologie payenne, qu'aprés la mort les Ames eſtoient plus eſclairées que pendant la vie.

N'oubliez pas de mettre ſur mon tombeau ma rame] Selon la coutume tres ancienne de mettre ſur le tombeau les inſtruments qui marquoient la profeſſion du mort.

Page 253. *Dans l'iſle de Trinacrie*] La Sicile eſtoit appellée *Trinacrie*, à cauſe de ſes trois promontoires *Pachine*, *Pelore* & *Lilybée*.

Page 254. *Que ſi par une faveur particuliere des Dieux vous eſchapez à ce danger*] Autant que ce qu'Ulyſſe a dit de la colere de Neptune pouvoit allarmer les Pheaciens, en leur faiſant craindre de déplaire à ce Dieu s'ils favoriſoient Ulyſſe, autant ce qu'il dit icy doit les raſſurer, en leur faiſant enviſager qu'en le renvoyant ſur un de leurs vaiſſeaux, ils ne feront que ſervir à l'accompliſſement des Deſtinées, & eſtre l'inſtrument de la faveur des Dieux.

Et qui luy ſont de grands preſens] Ils ne s'aviſerent que tard de la vouloir gagner par leur liberalité, comme nous le verrons dans le XVIII. Livre.

Ou par la ruſe ou par la force] Il pouvoit n'employer que la ruſe, mais comme ce

moyen ſeul n'eſt pas aſſez noble pour un grand guerrier, aprés la ruſe il aura recours à la force comme à un moyen plus heroïque & plus digne de luy.

Prenez une rame, mettez-vous en chemin] Voicy un plaiſant pelerinage que Tireſias fait faire à Ulyſſe, en luy ordonnant de prendre une rame ſur ſes eſpaules, & d'aller faire reconnoiſtre Neptune dans des lieux où il n'eſtoit point connu, car c'eſt ainſi que le Scholiaſte l'a expliqué.

Page 255. *Qui n'aſſaiſonnent point leurs mets de ſel*] Il ſemble qu'Homere ait voulu caracteriſer par-là les peuples qui ne connoiſſent pas la mer, & qu'il ait crû qu'ils ne ſe ſervoient pas de ſel, & de-là on peut conjecturer que ce Poëte ne connoiſſoit que le ſel de la mer.

Quand vous rencontrerez ſur voſtre chemin] Homere fait bien garder icy à Tireſias le caractere des oracles, qui déſignoient toujours par quelques circonſtances les lieux où devoient s'accomplir les choſes qu'ils prédiſoient.

Qui vous dira que vous portez un van ſur voſtre eſpaule] Car de prendre une rame pour un *van*, c'eſt une marque ſeure d'un peuple qui ne connoiſt pas la mer, mais bien l'agriculture, car le *van* eſt un inſtrument dont on ſe ſert pour ſéparer la paille & les ordures du bon grain; mais il falloit

que de ce temps-là le van fuſt tout autrement qu'il n'eſt aujourd'huy ; c'eſtoit comme une eſpece de pelle, & c'eſt ainſi qu'eſtoit le van des Hebreux. C'eſt pourquoy ſaint Jean-Baptiſte dit de noſtre Seigneur, *Qu'il a le van à la main, & qu'il netoyera ſon aire.* Matth. 3. 12. Luc. 3. 17. Et ce qui confirme cette conjecture, c'eſt qu'aprés Homere on a appellé ἀμφολοιγὸν, *van, cochlear,* κώθωνα, la *cuillere* dont on ſe ſert à remuer la boüillie, parce qu'elle eſt faite comme une eſpece de pelle. Sophocle la nomme ἀμφόρευτον.

Ὦμοις ἀμφόρευτον ὄργανον φέρων.

En faiſant alluſion à ce paſſage d'Homere.

Offrez en ſacrifice à Neptune un mouton, un taureau & un verrat] Un mouton pour marquer la douceur de la mer quand elle eſt tranquille; le taureau, pour marquer ſa fureur & ſes mugiſſements quand elle eſt irritée, & le verrat, pour marquer ſa fécondité, διὰ τὸ ὑγρὸν γόνιμον, dit Euſtathe. Ces ſacrifices de trois victimes de differente eſpece eſtoient appellez τριτύα.

Du ſein de la mer ſortira le trait fatal qui vous donnera la mort] Voilà un oracle dont il eſtoit impoſſible à Ulyſſe de penetrer le ſens, & qui marque bien que l'avenir eſtoit preſent aux yeux du Prophete.

En effet Ulyſſe fut tué par ſon propre fils Telegonus qu'il eut de Circé. Car ce fils ayant eſté envoyé par ſa mere pour ſe faire connoiſtre à ſon pere, il fut pouſſé par la tempeſte ſur les coſtes d'Ithaque, il deſcendit dans l'iſle dont il ignoroit le nom, & fit quelque dégaſt. Ulyſſe & Telemaque accoururent, il y eut là un combat où Telegonus tua ſon pere ſans le connoiſtre, & il le tua d'un javelot dont le fer eſtoit de l'os d'un poiſſon appellé *Turtur marina*, de ſorte que voilà bien clairement l'accompliſſement de l'oracle. Qui eſt-ce qui l'auroit deviné? Dictys conte cette hiſtoire un peu autrement. On peut voir là les Remarques. Je ne parle pas icy de l'équivoque qui eſt dans le texte, ἐξ ἁλος', car il peut eſtre ſeparé en deux mots, ἐξ ἁλος', *du ſein de la mer.* Et il peut n'eſtre qu'un mot, ἔξαλος, qui ſignifie tout le contraire, *hors de la mer.* Je ne croy point du tout qu'Homere ait penſé à cette équivoque qui ne me paroit pas digne de luy. L'obſcurité de l'oracle eſt aſſez grande, il ne faut pas chercher à l'augmenter par l'équivoque du terme.

Page 256. *Et vous laiſſerez vos peuples heureux*] Quelle promeſſe pour un bon Roy!

Scachez donc qu'il n'y a que les ombres auxquelles vous permettrez d'approcher de

cette foſſe] Mais ne vient-on pas de voir le contraire ? Elpenor a reconnu Ulyſſe ſans avoir bû de ce ſang. Tireſias l'a reconnu de meſme avant que d'en avoir bû. Cela eſt tout different. Elpenor n'eſtoit pas encore enterré, ainſi ſon Ame eſtoit encore entiere. Elle conſervoit ſon entendement. Et pour Tireſias, Homere nous a avertis que ſon ombre conſervoit auſſi ſon entendement. Voilà pourquoy ils avoient toute leur connoiſſance.

Page 257. *Sur-tout par l'Océan, qu'il n'eſt pas aiſé de traverſer*] Homere fait voir icy bien clairement, comme l'a remarqué Euſtathe, que cette deſcente aux Enfers ſe fait au bout de l'Océan, car il eſt naturel de penſer que le ſeul endroit pour y deſcendre, c'eſt celuy par lequel le ſoleil & les autres aſtres y deſcendent eux-meſmes, lorſqu'ils regagnent le deſſous de la terre, & qu'ils ſe plongent dans la nuit. Par-là Homere veut confirmer ſa Geographie fabuleuſe, & faire croire que les lieux dont il parle, & qui ſont veritablement dans la mer mediterranée, ſont au milieu de l'Océan.

Page 259. *Voſtre femme demeure enfermée dans voſtre Palais*] Ulyſſe a fait à ſa mere trois queſtions principales. Et ſa mere luy répond en commençant par la derniere, qui eſtoit peut-eſtre celle qui tenoit le plus

au cœur à ſon fils. Quel éloge pour Penelope !

Et va aux feſtins publics, que les Princes & ceux à qui Dieu a confié ſa juſtice & ſes loix, doivent honorer de leur preſence] C'eſtoit une coutume ancienne, les peuples dans tous les feſtins publics invitoient toujours les Roys & les principaux magiſtrats. Et les Roys & les magiſtrats honnoroient ces repas de leur preſence. Cela entretenoit l'union des peuples avec leurs chefs, & faiſoit que les Roys regardoient leurs ſujets comme leurs enfants, & que les ſujets regardoient les Roys comme leurs peres. Les Roys & les magiſtrats eſtoient-là comme les Dieux, & joüiſſoient du plaiſir de ſe voir regardez comme les auteurs du bonheur & de la joye des peuples par la ſageſſe de leur gouvernement.

Il couche au milieu de ſa vigne ſur un lit de feüilles, toujours livré à ſes ennuis] C'eſt de cet endroit d'Homere, & de deux autres que je marqueray dans la ſuite, que paroiſt avoir eſté tiré le caractere admirable de l'*Heautontimorumenos* de Terence, de ce pere qui ſe punit luy-meſme de l'abſence de ſon fils, qui ſe prive de toutes les douceurs de la vie, & qui ſe rend malheureux pour égaler en quelque ſorte la miſere de ce fils. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Ariſtote a dit qu'Homere avoit four-

ni des idées & des caracteres de toutes les ſortes de Poëſie.

Page 260. *Qui le fait encore plus vieillir que les années*] Car rien ne fait tant vieillir que la douleur, & ſur-tout la douleur cauſée par le regret, *deſiderium*, des perſonnes cheres qu'on a perduës. Penelope dit fort bien dans le XIX. Liv.

Αἶψα γὰρ ὀν κακότητι βροτοὶ καὶ γηράσκουσι.

Les mortels vieilliſſent tres promptement dans la douleur. Ce qui a fait dire à quelqu'un, οἱ ποθοῦντες ὲν ἄμαπ γηράσκουσι. *Ceux qui deſirent vieilliſſent dans un ſeul jour.* Non ſeulement ils vieilliſſent, mais ils meurent, comme Anticlée va nous le faire voir.

Page 261. *Leurs nerfs ne ſoutiennent plus ni chairs ni os*] C'eſt pour dire qu'ils ne conſervent plus ni nerfs, ni chairs, ni os. Les nerfs ſont les liens & comme le ciment de tout cet aſſemblage.

Tout ce qui ne compoſe que ce corps materiel eſt la paſture des flammes, dés que l'eſprit l'a quitté, & l'Ame] Voicy les trois parties de l'homme bien expliquées. Le corps materiel & terreſtre, qui eſt réduit en cendres ſur le buſcher. L'eſprit, θυμὸς & φρένες, c'eſt à dire, la partie ſpirituelle de l'Ame, qui retourne au ciel, lieu de ſon origine, & l'Ame, c'eſt à dire, le corps délié

& ſubtil dont l'eſprit eſt reveſtu. C'eſt cette derniere partie qui deſcend dans les Enfers, & qui eſt appellée *idole* & *image,* comme je l'ay desja expliqué.

Page 262. *Ainſi j'eus le temps de les queſtionner toutes*] Homere ne ſe contente pas de faire paſſer en revûë des femmes & des filles, il y fait paſſer auſſi des heros, & toujours avec une varieté admirable. Quel treſor d'hiſtoires & de fables ce Poëte n'a-t-il pas jetté dans ſon Poëme par cette invention de la deſcente d'Ulyſſe dans les Enfers? Combien de differents caracteres! Quelle abondance d'idées capables de fournir chacune un Poëme parfait, & quel riche ſupplement au Poëme de l'Iliade! Virgile en avoit bien connu la beauté, puiſqu'il l'a imité dans ſon Eneïde. Et ſi Virgile a ſçû intereſſer les Romains par les grandes choſes qu'il dit de leur Empire, Homere a auſſi intereſſé la Grece, en parlant des hiſtoires des principales familles, de la pluſpart deſquelles il reſtoit encore alors des deſcendants.

Qu'elle eſtoit fille du ſage Salmonée] Cette épithete, qu'Homere donne à Salmonée, prouve que ce qu'on a dit de ce Prince, qu'il eſtoit un impie, qui s'égaloit à Jupiter, qui imitoit ſes tonnerres & qui en fut foudroyé, eſt une fable inventée aprés luy.

Page 263. *Autrefois eſtant devenuë amou-*

reuſe du divin fleuve Enipée] Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur le fleuve dont Homere parle icy; les uns veulent que ce ſoit du fleuve Enipée dans la Theſſalie, lequel deſcendant du mont Othrys, reçoit l'Apidanus dans ſon ſein. Apollodore & Properce aprés luy, ont eſté de ce ſentiment. Les autres prétendent que c'eſt du fleuve Enipée qui eſt en Elide, & qui coulant d'une ſource qui eſt prés de la ville de Salmone, ſe jette dans l'Alphée. Je ſuis perſuadée qu'Homere parle de ce dernier. La ville de Salmone & le voyſinage de la mer ſemblent appuyer ce ſentiment.

Neptune prenant la figure de ce fleuve] Comme les jeunes perſonnes alloient ſouvent ſe baigner dans les fleuves, cela donnoit lieu de leur faire mille faſcheuſes ſupercheries, dont elles ſe conſoloient, dans l'opinion que c'eſtoit le Dieu du fleuve qui les avoit aimées.

Page 264. *Qui tous deux furent miniſtres du grand Jupiter*] Le Grec dit, *les ſerviteurs de Jupiter*, θεράποντας Διός, Homere appelle les Roys les *ſerviteurs de Jupiter*, comme Dieu luy-meſme appelle Moïſe *ſon ſerviteur*, θεράποντος Μωυσῆς.

Car Pelias regna à Jolcos] Dans la Magneſie, qui faiſoit partie de la Theſſalie ſur le golphe Pelaſgique. C'eſt de-là que partirent

les Argonautes, Pelias ayant envoyé ſon neveu Jaſon à la Colchide pour la conqueſte de la toiſon.

Je vis approcher la fille d'Aſopus] Aſopus eſtoit un fleuve de la Beotie au deſſous de Thebes.

Zethus & Amphion, qui les premiers jetterent les fondements de la ville de Thebes] On peut conjecturer ſurement de ce paſſage, que la fable de Thebes baſtie par Amphion au ſon de ſa lyre, n'a eſté faite qu'aprés Homere; ſi ce Poëte l'avoit connuë, il n'auroit pas manqué d'en orner ſon Poëme.

Page 265. *Car quelque forts & vaillants qu'ils fuſſent, ils ne pouvoient habiter ſeurement une ſi grande ville ſans ſes tours*] Plus une ville eſt grande, plus il faut qu'elle ſoit forte. Zethus & Amphion, qui baſtirent Thebes, furent obligez de la fortifier, parce qu'ils avoient des ennemis redoutables, & ſur-tout les Phlegiens.

Je vis enſuite Alcmene, femme d'Amphitryon] Voicy deux femmes de ſuite dont Homere ne dit qu'un mot, quoy-qu'il ne manquaſt pas de matiere. Mais en cela il faut loüer la ſageſſe du Poëte, qui a crû ne devoir rien adjouter à l'éloge qu'il leur donne, en diſant que l'une fut mere & l'autre femme d'Hercule.

Je vis auſſi la belle Epicaſte mere d'Oëdi-

pe] Il appelle *Epicaſte* celle que ceux qui ſont venus aprés luy ont appellée *Jocaſte.*

Qui commit un tres grand forfait, en eſpouſant ſon fils, ſon propre fils, qui venoit de tuer ſon pere] Homere, pour mieux peindre l'horreur de cette action, inſiſte ſur le mot *eſpouſa*, car aprés l'avoir dit de la mere, il le dit du fils. J'ay crû que je conſerverois toute cette horreur, en inſiſtant ſur le mot *fils, ſon fils, ſon propre fils.* Sophocle a fait ſur ce ſujet une Tragedie, qui eſt peut-eſtre la plus parfaite piece qui ait jamais eſté miſe ſur le Theatre.

Ce malheureux Prince accablé de douleur, regna ſur les ſuperbes deſcendants de Cadmus] Tout ce qu'on a donc adjouté à l'hiſtoire d'Oëdipe, qu'il ſe creva les yeux, qu'il fut chaſſé; que conduit par ſa fille Antigone, il arriva à Athenes dans le temple des Furies, & qu'il mourut au milieu d'une violente tempeſte, qui le fit deſcendre dans les Enfers; tout cela a eſté inventé aprés Homere par les Poëtes tragiques. Car Homere nous dit icy qu'Oëdipe aprés ſes malheurs continua à regner à Thebes.

Page 266. *D'Amphion fils d'Iaſus*] Pour le diſtinguer de l'autre Amphion dont il vient de parler, qui eſtoit frere de Zethus, & fils de Jupiter & d'Antiope. Apollodore a confondu ces deux Amphions.

Qui regna dans Orchomene des Minyens] C'eſtoit une ville tres conſiderable & tres riche, entre la Beotie & la Phocide ſur le fleuve Cephiſe. Et elle eſt appellée ville des *Minyens*, parce que les Minyens, ancien peuple, y avoient regné. Une colonie de ces Minyens alla à Jolcos. C'eſt pourquoy les Argonautes furent appellez *Minyens.*

Et luy donna trois fils] Apollodore en compte onze. Homere ne nomme que les trois plus conſiderables.

Et le fier Periclymene] Homere l'appelle *fier*, parce que Neptune luy avoit donné le pouvoir de ſe changer en toutes ſortes de formes, & que cela le rendoit d'une fierté inſupportable. Neptune ne laiſſa pas de le tuer malgré ce beau preſent..

Page 267. *Qu'à celuy qui luy ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus*] Ce n'eſtoit pas par un eſprit d'injuſtice & de rapine que Nelée vouloit qu'on luy amenaſt les bœufs d'Iphiclus. C'eſtoit pour recouvrer le bien de ſa femme Tyro, qu'Iphiclus, fils de Dejonée oncle de Tyro, retenoit injuſtement. Phylacé eſtoit une ville de la Theſſalie. Cecy eſt conté plus au long dans le XV. Liv.

C'eſtoit une entrepriſe tres difficile & tres perilleuſe] Car outre que ces bœufs eſtoient indomptables, ils eſtoient gardez par des

chiens dont perſonne n'oſoit approcher.

Il n'y euſt que le devin Melampus] Il eſtoit fils d'Amythaon fils de Crethée & de Tyro, ainſi Melampus eſtoit obligé de faire reſtituer à ſa grande-mere le bien que ſon couſin germain Iphiclus luy retenoit injuſtement. Melampus travailloit en meſme temps pour ſon frere Bias qui devoit eſpouſer Pero.

Les arreſts des Dieux] Car il eſtoit dans les Deſtinées que celuy qui entreprendroit d'enlever ces bœufs, ſeroit pris, & gardé un an entier dans une eſtroite priſon; qu'aprés l'année finie il ſeroit délivré, & emmeneroit ſa proye. Cette hiſtoire eſt racontée au long par Apollodore, liv. 1.

Pour le recompenſer de ce qu'il luy avoit expliqué les anciens oracles] Car il luy avoit expliqué ce que les anciennes propheties avoient annoncé qu'il n'auroit des enfants que par le ſecours d'un Devin, qui, inſtruit par un vautour, luy en donneroit le moyen. *Voyez Apollodore.*

Dont elle euſt deux fils] Ceux qui ſont venus aprés Homere ont dit qu'elle n'eut de Tyndare qu'un fils, qui eſtoit Caſtor, & que de Jupiter elle eut Pollux.

Page 268. *Je vis Iphimedée femme d'Aloëus*] Cet Aloëus eſtoit fils de Canacé & de Neptune, & il eſpouſa Iphimedée fille de

de ſon frere Triops.

Dont la vie fut fort courte] Comme l'eſt ordinairement la vie de ceux qui font la guerre aux Dieux.

A l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de groſſeur & trente-ſix de hauteur] Homere dit,

Ἐννέωροι γὰρ τοί γε καὶ ἐννέα πήχεες ἦσαν
Εὖρος, ἀτὰρ μῆκός γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.

Mot à mot : *Car à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de groſſeur, & neuf orgyes, ou braſſes de hauteur.* Et ſur cette meſure j'ay ſuivi le ſentiment de Didyme, qui marque que le corps bien proportionné, eſt celuy dont la groſſeur eſt la quatriéme partie de la hauteur. Il a donc compté que l'*orgye* contenoit quatre coudées. Euſtathe dit pourtant qu'elle n'en contenoit que trois: *Les Anciens*, dit-il, *loüent la meſure exacte de cette proportion, car ils diſent que le corps eſt bien proportionné, & qu'il y a une juſte ſymmetrie lorſque ſa groſſeur eſt la troiſiéme partie de ſa hauteur.* Ainſi, à ſon compte, ces Geants croiſſoient toutes les années d'une coudée en groſſeur & de trois coudées en hauteur.

Ils menaçoient les Immortels qu'ils porteroient la guerre juſques dans les cieux, & pour cet effet ils entreprirent] Euſtathe nous apprend qu'il y a eu des Critiques, qui trait-

tant cette entrepriſe de puerile à cauſe de ſon impoſſibilité, marquoient ces vers comme des vers qui devoient eſtre rejettez. Voilà des Critiques bien prudents & bien ſages de regler les idées des Poëtes ſur la poſſibilité. Mais eſt-il poſſible qu'il y ait eu des Critiques qui n'ayent pas ſenti la grandeur & la beauté de cette idée ! Longin n'en a pas jugé comme eux dans ſon *chap. 6.* où il traite des *ſources du grand,* il rapporte ces meſmes vers d'Homere pour prouver que le grand ſe trouve ſouvent ſans le pathetique, & que ſouvent il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point du tout de paſſion. *Et tel eſt,* adjoute-t-il, *ce que dit Homere avec tant de hardieſſe, en parlant d'Aloëus :* Ils menaçoient les Immortels, &c. *Ce qui ſuit eſt encore plus fort :* Et ils l'auroient executé ſans doute. En effet il n'y a rien de plus grand & de plus beau.

Et pour cet effet ils entreprirent d'entaſſer le mont Oſſa ſur le mont Olympe & de porter enſuite le Pelion ſur l'Oſſa] Strabon nous fait remarquer icy la grande ſageſſe d'Homere dans cette idée. Ces Geants entreprirent de mettre l'Oſſa ſur l'Olympe & le Pelion ſur l'Oſſa, parce que de ces trois montagnes, qui ſont dans la Macedoine, l'Olympe eſt la plus grande des trois, l'Oſſa plus grande que le Pelion, & le Pelion la

plus petite ; ainſi la plus grande eſt la baſe, comme la raiſon le veut ; ſur cette baſe on doit mettre la plus grande en ſuite, & la plus petite doit eſtre ſur les deux comme la pyramide. Voilà donc pour ce qui regarde la grandeur. Il y a encore une autre ſageſſe d'Homere dans ce qui regarde la ſuite. L'Olympe eſt la premiere montagne en deſcendant vers le midy, l'Oſſa la ſeconde, & le Pelion la troiſiéme. Ainſi le mont Oſſa doit eſtre mis ſur l'Olympe comme le plus voyſin, & le mont Pelion ne peut eſtre mis que ſur l'Oſſa. Virgile a pris tout le contrepied, & ſans avoir aucun égard pour la grandeur, il a ſuivi ſeulement l'ordre, parce qu'en remontant du midy au nord de la Macedoine le Pelion eſt le premier, l'Oſſa le ſecond, & l'Olympe le troiſiéme ; ainſi il a mis le Pelion pour la baſe, ſur le Pelion l'Oſſa, & ſur l'Oſſa l'Olympe. Mais l'ordre d'Homere eſt le meilleur, parce qu'il eſt le plus raiſonnable.

Page 269. *Et qu'il vouloit mener dans la ſacrée ville d'Athenes, mais il ne put l'y conduire*] Homere juſtifie icy Theſée de l'infidelité qu'on luy a reprochée d'avoir quitté Ariadne, aprés les obligations eſſentielles qu'il luy avoit. Selon ce Poëte, Theſée n'eſt ni ingrat ni infidelle ; il vouloit la conduire à Athenes pour vivre toujours avec elle ; mais Diane offenſée de ce qu'elle

avoit prophané ſon temple, la retint dans cette iſle où elle mourut.

Dans l'iſle de Dia] Entre l'iſle de Crete & l'iſle de Thera.

Je vis Mæra, Clymene] Mæra, fille de Proëtus & d'Antée, ayant fait vœu de garder une perpetuelle virginité, elle viola ſon vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir. Clymene fille de Minyas & mere d'Iphiclus.

Et l'odieuſe Eriphyle, qui préfera un colier d'or à la vie de ſon mary] Eriphyle fille de Talaüs & de Lyſimaché, qui fut mariée à Amphiaraüs, & qui gagnée par un colier d'or, que luy donna Polynice, obligea ſon mary d'aller à la guerre de Thebes, quoy-qu'elle ſçût bien qu'il y devoit mourir. Voilà pourquoy il luy donne cette épithete d'*odieuſe*. Homere ne manque jamais de caracteriſer ainſi les vertus ou les vices des perſonnes dont il parle. Eriphyle fut tuée par ſon fils Alcmæon.

Page 270. *Ou dans le vaiſſeau que vous m'avez fait équipper*] Comme nous l'avons vû dans le VIII. Liv.

C'eſt mon hoſte, & chacun de vous eſt riche & puiſſant] Voilà deux raiſons dont la Reyne Areté ſe ſert pour porter ces Princes à faire à Ulyſſe, qu'elle voit réduit à la derniere neceſſité, des preſens qui répondent & à leurs richeſſes & à la dignité de celle

qui l'a pris ſous ſa protection.

Et par cette diligence n'eſtropiez pas les preſens que vous luy devez dans la neceſſité où il ſe trouve] C'eſt le veritable ſens de ce paſſage. La Reyne prévient icy une penſée que l'avarice pouvoit dicter à ces Princes, qui eſtoit de renvoyer promptement Ulyſſe, & de prendre pour prétexte l'envie de luy faire plaiſir, & de ſatisfaire pluſtoſt ſon impatience, lorſqu'en effet ils ne chercheroient qu'une raiſon plauſible de ne pas luy faire de plus riches preſens, que le temps trop court ne permettroit pas de luy préparer; elle leur défend cette précipitation fauſſement obligeante & veritablement intereſſée. Cela renferme un ſentiment tres fin.

Page 271. *Et qu'il ne donne luy-meſme l'exemple*] Cela eſt admirablement bien dit. C'eſt au Roy d'ordonner, mais c'eſt auſſi à luy a donner l'exemple. C'eſt ce qui fonde la réponſe genereuſe d'Alcinoüs.

Page 272. *Si vous vouliez que je demeuraſſe icy une année entiere pour vous donner le temps de préparer*] Il ſemble d'abord que cette réponſe d'Ulyſſe eſt trop intereſſée, mais ce n'eſt nullement l'intereſt qui le fait parler, c'eſt l'envie de répondre aux honneſtetez d'Alcinoüs & des autres Prin-

ces, c'eſt pourquoy il leur fait entendre que quelque impatience qu'il ait de partir, il demeureroit-là un an pour leur faire plaiſir, en leur donnant le temps de luy faire des preſens dignes d'eux. Car comme c'eſtoit une gloire pour les Princes de s'eſtre acquittez honorablement des devoirs de l'hoſpitalité, c'eſtoit une politeſſe à leurs hoſtes de leur donner pour cela tout le temps neceſſaire. Et pour les mieux aſſeurer qu'il le feroit de tout ſon cœur, il leur fait voir l'avantage qui luy en reviendroit à luy-meſme, c'eſt qu'il en ſeroit plus eſtimé & plus honoré chez luy quand on le verroit revenir comblé de preſens ſi riches.

J'en ſerois plus honoré & mieux receu] Il ne conſidere pas ces preſens à cauſe de leur richeſſe, mais à cauſe de l'idee avantageuſe qu'ils donnent de celuy qui les a receus. Ils luy attirent l'eſtime, le reſpect & l'amitié de tout le monde. Et c'eſt de ces preſens qu'on peut dire avec raiſon ce qu'Heſiode dit des richeſſes,

..... Πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

Les richeſſes ſont ſuivies de l'honneur & de la vertu. Comme Didyme l'a remarqué.

Qui pour venir à leurs fins, baſtiſſent des fables que l'on ne ſçauroit démentir] Ce paſſage fait voir que l'art des fables eſt fort

ancien, les hommes y ſont portez naturellement, & leur intereſt adjoute ſouvent beaucoup à cette pente naturelle.

Page 273. *Pour vous il eſt vray que vos paroles ont tout l'air de ces contes ingenieuſement inventez, mais vous avez un eſprit trop ſolide pour vouloir tromper*] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce vers,

Σοὶ δ' ἐπὶ μὲν μορφὴ ἐπέων, ἐπὶ δὲ φρένες ἐσθλαί.

Par μορφὴ ἐπέων, *forma verborum*, il entend le tour ingenieux de ſa compoſition, qui en effet a tout l'air du tiſſu d'une fable, mais cela eſt corrigé par φρένες ἐσθλαί, par *un bon eſprit*, car cette ſolidité d'eſprit, qui eſclate par tout, fait croire qu'il ne trompe point & qu'il ne dit rien que de vray, car un eſprit ſolide ne ment point & ne trompe point. Ce paſſage eſt tres ingenieux. Homere fait donner à ſes contes par Alcinoüs le plus grand de tous les éloges. Ils ont tout l'agrément de la fable, Σοὶ μορφὴ ἐπέων; mais en meſme temps ils ont toute la verité & toute la ſolidité de l'hiſtoire, φρένες ἐσθλαί. Et par-là ils ſont bien au deſſus de toutes les fables communes & vulgaires qui ne ſont faites que pour tromper, comme la pluſpart de celles que nous voyons aujourd'huy. Et voilà ce qui fait le veritable caractere des

Poëmes d'Homere. Ils ont tout le merveilleux de la fable & tout l'utile de la verité. C'eſt ce qu'Ariſtote a ſi bien connu & ſi admirablement démeſlé. On peut voir le 25. chap. de ſa Poëtique, & les Remarques de M. Dacier, à qui j'ay l'obligation de celle cy.

Vous nous avez expoſé, comme le meilleur chantre l'auroit pû faire, l'hiſtoire] Voilà la ſuite & l'effet de ce qu'il vient de dire ; ce merveilleux de la narration, qui reſſemble au tiſſu d'une fable, & cette verité, cette ſolidité d'eſprit qui paroiſſent par tout, font que ces contes reſſemblent aux chants de ces chantres, qui eſtant divinement inſpirez, ne diſent que de grandes veritez, parce qu'ils parlent d'aprés la verité meſme. Avec quelle nobleſſe Homere releve icy l'art des grands Poëtes !

Les nuits ſont longues] Homere fait entendre icy qu'on eſtoit alors en automne. Il ne faut pas pouſſer cela plus loin, car il n'y a que peu de jours qu'Ulyſſe eſt arrivé chez les Pheaciens, & on a vû que la Princeſſe Nauſicaa & ſes femmes ſe baignoient encore dans la riviere.

Pour moy j'attendrois avec plaiſir l'aurore] Qui eſt-ce qui ne l'attendroit pas !

Page 274. *Par la perfidie meſme de leur propre femme*] Comme il n'y a qu'Agamem-

tion qui ait trouvé la mort dans ſon Palais par la perfidie de ſa femme, & que le Poëte parle au pluriel, on a voulu expliquer ce paſſage autrement, & par γυναικός, *par cette femme,* entendre ou Helene ou Caſſandre, mais tout cela eſt forcé. Homere en parlant au pluriel, porte d'abord ſa vûë ſur ce qu'il y a de plus tragique, & c'eſt la premiere hiſtoire qu'il va conter.

Page 275. *Lorſque vous emmeniez leurs troupeaux*] C'eſt ce que ſignifie le mot πελαμνόμενον, Heſychius l'a fort bien expliqué, πελαμνόμενον, πελελαύνοντα, μεταφορικῶς ἀπὸ τῶν γηπέδων. Le mot πελαμνόμενον ſignifie *emmenant, par une metaphore tirée des campagnes où l'on fait le dégaſt.*

Où enfin avez-vous eſté tué devant quelque ville, que vous euſſiez attaquée pour la piller & pour emmener ſes femmes] Car un Prince qui revenoit victorieux avec ſa flotte, pouvoit bien profiter de cette occaſion & faire des deſcentes dans quelque pays ennemi, pour emmener des troupeaux & pour piller quelque ville ſans deffenſe, & en emmener les femmes & les enfants, comme c'eſtoit alors la coutume.

Page 276. *Comme on aſſomme un taureau à ſa creche*] J'ay aſſez parlé de cette comparaiſon dans les Remarques ſur le IV. Livre. Mais comme je me ſuis impoſé la

loy de ſuivre pied à pied l'Auteur du Paralelle pour faire voir le ridicule de ſes critiques, & de relever celles dont M. Deſpreaux n'a point parlé, je rapporteray icy la maniere dont il rend ce paſſage pour le rendre impertinent : *Agamemnon dit à Ulyſſe qu'il fut aſſommé comme un bœuf par Egiſthe, & que ceux qui l'accompagnoient furent tuez comme des cochons qu'un homme riche fait tuer pour une nopce ou pour une feſte, ou pour un feſtin où chacun apporte ſon plat.* A quoy le Chevalier adjoute, *Je veux bien que les gens d'Agamemnon ſoient tuez comme des cochons, quoy-que la comparaiſon ne ſoit pas fort noble, mais qu'importe pourquoy ces cochons ſont tuez !* Tout ſe trouve là, une Traduction plate & baſſe, & une tres ignorante critique. Le mot Grec σύες n'eſtoit point ignoble, & l'uſage continuel qu'on faiſoit de cet animal pour les ſacrifices, l'avoit maintenu en honneur, & il eſt encore relevé icy par cette épithete harmonieuſe ἀγελόδοντες. Homere ne pouvoit pas deviner l'idée baſſe que nous aurions en noſtre langue des mots *pourceaux* & *cochons*, c'eſt pourquoy il a fallu les changer dans la Traduction pour s'accommoder à cette délicateſſe de noſtre ſiecle. Du reſte, l'idée eſt tres belle & tres juſte, & la circonſtance qu'Homere adjoute n'eſt nullement inutile, puiſqu'elle ſert à marquer le grand nombre

de ceux qui furent tuez avec Agamemnon.

Soit en combat ſingulier] Car il arrivoit ſouvent que l'on choiſiſſoit deux combatants pour ſe battre en duel pour les deux partis ; ſouvent meſme dans les batailles il arrivoit de ces combats ſinguliers. Nous avons vû des exemples de l'une & de l'autre eſpece dans l'Iliade. Il ne faut pas ſe ſervir de ce paſſage pour eſtablir l'ancienneté de ces duels que nous avons vûs de nos jours, qu'une fureur diabolique a inſpirez, & que la pieté du feu Roy a abolis. Les Grecs ni les Romains n'en ont jamais connu l'uſage.

Page 277. *A ſes cris, quoy-que je fuſſe desja à terre & expirant, je fis des efforts*] Homere conſerve icy le caractere d'Agamemnon, qui eſtoit un homme fort enclin à l'amour. Les cris de la perſonne qu'il aimoit, font plus ſur luy que le ſoin de ſa propre vie.

Inſtruite aux crimes] Elle y avoit eſté inſtruite par l'adultere, grand artiſan de crimes.

Page 278. *Qui rejaillira ſur toutes les femmes qui naiſtront aprés elle, meſme ſur les plus vertueuſes*] De quelles noires couleurs Homere ſçait peindre le crime ! Y a-t-il rien de plus horrible & qui doive faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'une perſonne

qui va commettre un crime, que de penſer que par cette action elle va ſe deshonnorer éternellemeut, & deshonnorer toutes celles de ſon ſexe qui naiſtront dans tous les ſiecles & qui le meriteront le moins?

Et toujours par des femmes] Il ne s'explique pas davantage, Agamemnon l'entendoit bien; il veut parler d'Aërope femme d'Atrée, qui ayant eſté corrompuë par Thyeſte, plongea toute cette famille dans les plus eſpouventables de tous les malheurs.

A n'avoir pas pour voſtre femme trop de complaiſance, & à ne pas luy faire part de tous vos ſecrets] Je ne dis pas que ce conſeil ne ſoit fort ſage; mais on peut répondre à Agamemnon que ce ne ſont pas les complaiſances qu'il a eûës pour ſa femme qui l'ont perduë, & qui l'ont rendu capable de commettre le plus grand des forfaits. Agamemnon parle en homme irrité, qui voudroit que tous les hommes puniſſent leurs femmes du crime que la ſienne a commis. Mais je voudrois bien ſçavoir ce que penſoit la Reyne Areté de ce diſcours d'Agamemnon, car il ſemble autant fait pour ſon mary que pour Ulyſſe. Au reſte Ulyſſe profitera ſi bien de ces avis d'Agamemnon, qu'il entrera inconnu à Ithaque; & qu'il ne ſe découvrira à ſa femme qu'aprés avoir

achevé ſon entrepriſe, & s'eſtre vû dans une entiere ſeureté.

Qu'il eſt heureux ! ſon pere aura la conſolation de le revoir, & il aura le plaiſir d'embraſſer ſon pere] Il n'y a rien de plus tendre & de plus touchant que ce ſentiment que fournit à Agamemnon ſon propre malheur, en comparant ſon ſort à celuy d'Ulyſſe, & celuy de Telemaque à celuy d'Oreſte.

Car en un mot il ne faut plus ſe fier aux femmes] Il vient de luy dire qu'il ne doit rien craindre de ſi tragique de Penelope, cependant il ne laiſſe pas de luy conſeiller d'arriver inconnu & de ne pas ſe fier à elle ; car dans ces ſortes d'occaſions une femme ſans aucun mauvais motif peut par imprudence laiſſer échaper quelque mot capable de nuire & de faire eſchoüer le deſſein le mieux concerté.

S'eſt-il retiré à Orchomene ou à Pylos chez Neſtor, ou à Sparte chez Menelas!] Agamemnon nomme icy les trois retraites qu'un homme peut avoir. Chez ſes parents, *eſt-il allé à Sparte chez Menelas!* Chez ſes amis, *s'eſt-il retiré à Pylos chez Neſtor!* Enfin dans quelque ville forte, qui ſoit un aſyle inviolable, & telle eſtoit la ville d'Orchomene dans la Beotie à cauſe de ſes grandes richeſſes. Agamemnon ne ſçavoit pas que ſon fils l'avoit vengé, qu'il avoit tué Egiſthe

& Clytemneſtre, & qu'il eſtoit paiſible poſſeſſeur de ſes Eſtats.

Page 280. *Je vois arriver l'Ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax*] Avec quel art & quel naturel Homere ſçait ranimer l'attention & la curioſité de ſes Lecteurs.

Page 282. *Je préfererois d'eſtre dans le monde le jardinier d'un fermier, qui ne gagneroit ſa vie qu'à la ſueur de ſon front, à regner icy ſur toutes les ombres*] Voicy un des paſſages que Platon a condamnez dans le 3. liv. de ſa Republique, & qu'il trouve tres dangereux pour les mœurs. Il ne peut ſouffrir que le Poëte faſſe dire à Achille qu'il préfereroit la miſere & la ſervitude à la mort, car ce ſentiment ne peut que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les diſpoſer à tout ſouffrir pour l'éviter. Cela eſt fort bon dans la morale; mais la Poëſie a d'autres regles qui la menent au meſme but. Elle met avec ſuccés dans la bouche d'un heros comme Achille une ſentence tirée du ſentiment commun, & pourtant contraire à l'exacte morale, quand cette ſentence eſt directement oppoſée à ſes ſentiments qui ſont connus. Il ne faut pas craindre qu'Achille perſuade à quelqu'un qu'il faut préferer la ſervitude à la mort, luy qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous perſuadera pas plus icy qu'il

nous a perſuadez dans le IX. Liv. de l'Iliade, quand il a dit que *la vie eſt d'un prix infini que rien n'égale ; que tous les treſors du monde ne peuvent luy eſtre comparez, & qu'il préfere une longue vie à une gloire immortelle, &c.* Ces paroles démenties & par les ſentiments & par les actions de celuy qui parle, ſont au contraire un tres bon effet.

Page 282. *Apprenez-moy auſſi ſi vous ſçavez quelque choſe de mon pere*] Voilà le caractere d'Achille conſervé tel qu'Homere le preſente dans l'Iliade, car nous avons vû que ce heros eſtoit un tres bon fils, & plein de tendreſſe pour ſon pere.

Page 283. *Car ce fut moy qui le menay de l'iſle de Scyros à Troye*] Ulyſſe dit cecy, parce qu'Achille n'avoit pas vû Neoptoleme au ſiege, il n'y arriva qu'aprés ſa mort.

Et appuyoit fort bien ſon avis ſans s'eſcarter en vains diſcours] Voilà un grand précepte pour l'éloquence en general, & ſur-tout pour celle qui convient quand on parle dans les aſſemblées où il s'agit de déliberer.

Il n'y avoit que Neſtor & moy qui dans l'art de parler remportions ſur luy l'avantage] C'eſt ainſi qu'Ulyſſe doit parler, en comparant Neſtor & luy à un jeune homme comme Neoptoleme.

Page 284. *Ces belliqueuſes bandes de Cetéens eſtoient venuës à cette guerre, attirées par des preſens & par l'eſperance d'eſpouſer des femmes Troyennes*] Il y a mot à mot dans le Grec, *Ses compagnons Cetéens ſe firent tuer autour de luy pour des preſens de femmes.* Et c'eſt ce qu'il faut expliquer. Voicy d'abord ce que Strabon a penſé de ce paſſage dans ſon XIII. Liv. *Homere nous propoſe pluſtoſt icy un enigme qu'il ne nous expoſe un point d'hiſtoire clair & net. Car nous ne ſçavons, ni quels peuples ce ſont que ces Cetéens, ni ce qu'il faut entendre par ces preſens de femmes, & les Grammairiens en nous débitant leurs fables, nous débitent leurs imaginations bien plus qu'ils ne tranchent la difficulté.* Aprés cela n'y aura-t-il point de la temerité à moy d'entreprendre d'expliquer ce qu'un ſi ſçavant homme a trouvé trop difficile. Cependant je ne puis m'empeſcher de l'eſſayer. Il y a donc icy deux difficultez : la premiere, c'eſt de ſçavoir qui ſont ces *Cetéens ;* & l'autre, ce qu'il faut entendre par *ces preſens de femmes.* Commençons par la premiere. Il eſt certain que le Royaume de Telephus pere d'Eurypyle, eſtoit dans la Myſie Aſiatique, dans la Teutranie prés du fleuve Caïque, Strabon en convient, & il dit que c'eſt le ſentiment d'Homere. Il convient encore que dans le Caïque va ſe décharger un gros

torrent qui eſt comme un fleuve, & qui eſt appellé Cetée, Κήπον. Je ne voy donc pas pourquoy ces peuples, qui eſtoient aux environs du Caïque & de ce gros torrent, ne pouvoient pas avoir eſté appellez *Cetéens*, du nom de ce torrent; c'eſt meſme le ſentiment d'Heſychius, Κήπειοι, γένος Μυσῶν ἀπὸ τοῦ παρρέοντος ποταμοῦ Κήπου. *Les Cetéens ſont des peuples de Myſie, ainſi appellez du fleuve Cetée qui paſſe dans leur pays.* Il y a peu de noms de peuples dont l'origine ſoit mieux marquée & plus certaine. Venons à l'autre difficulté qui eſt ſur *ces preſens de femmes.* Je ſuis perſuadée que la fable nous donne le moyen de l'eſclaircir. Elle nous dit que Priam, pour obliger Aſtyoche ſa ſœur à envoyer à ſon ſecours ſon fils Eurypyle, luy fit de magnifiques preſens, & luy envoya entre autres choſes une vigne d'or que Jupiter avoit donnée autrefois à Tros. Par ces preſens de femmes on peut donc entendre ces preſens envoyez à Aſtyoche, & qui furent la cauſe de la perte d'Eurypyle & de ſes troupes. Priam ne ſe contenta pas de cela, il promit de donner à Eurypyle ſa fille Caſſandre, & Eurypyle, dans l'eſperance d'eſpouſer cette Princeſſe, marcha à Troye avec ſes troupes. Voilà donc ces preſens de femmes qui l'attirerent. C'eſt ainſi que ce Poëte a meſlé l'amour dans l'Iliade, quand il a dit d'Othryonée qu'il eſtoit venu de Thrace à

ce ſiege, pouſſé par la gloire & par l'amour, car il demandoit en mariage cette meſme Caſſandre, Liv. XIII. tom. 2. pag. 276. Et quand il dit icy *par des preſens de femmes,* il peut avoir embraſſé les deux hiſtoires dont je viens de parler, c'eſt à dire, les preſens faits à Aſtyoche mere d'Eurypyle, & le beau preſent promis à Eurypyle meſme. Dictys les a embraſſées toutes deux. *Inter quæ nuncius Priamo ſupervenit Eurypylum Telephi ex Moëſia adventare quem Rex multis antea illectum præmiis, ad poſtremum oblatione deſponſæ Caſſandræ confirmaverat.* Lib. 4. pag. 95. Je l'ay ſuivi, & je me flatte qu'on ne trouvera plus icy d'énigme.

Page 285. *Là vous auriez vû les plus braves capitaines eſſuyer en ſecret leurs larmes & trembler de frayeur*] Il y a des occaſions où les plus braves peuvent trembler. Et je ne doute pas que dans celle-cy il n'y euſt bien des moments où les plus réſolus auroient bien voulu n'eſtre pas enfermez dans cette machine.

Page 286. *Dans la prairie d'Aſphodele*] J'ay conſervé ce mot, parce que c'eſtoit le nom de la prairie, à cauſe d'une plante fleurie dont elle eſtoit pleine.

Par la fureur où l'avoit jetté la victoire que je remportay ſur luy lorſqu'on m'adjugea les armes d'Achille] Quel devoit eſtre

l'eſtonnement des Pheaciens de voir un inconnu parler ainſi de ſes grandes avantures! & quelqu'un pourroit-il eſtre ſurpris de la grande attention qu'ils luy donnoient!

Ce fut la Déeſſe ſa mere, Thetis elle-meſme, qui propoſa ce prix] Pourquoy ne pas garder les armes d'Achille pour ſon fils! Ces armes divines ne devoient pas eſtre poſſedées par un jeune homme qui n'avoit encore rien fait, il eſtoit meſme trop jeune & elles ne luy auroient peut-eſtre pas convenu. Et d'ailleurs Thetis vouloit honorer la memoire de ſon fils, en faiſant diſputer ces armes par les deux plus grands heros de l'armée.

Et ce furent les Troyens & Minerve] Comment les Troyens furent-ils juges de ce different! Agamemnon & les autres generaux trouvant ce jugement tres difficile, & ne voulant pas s'expoſer au reproche d'avoir favoriſé l'un de ces heros, firent venir des priſonniers Troyens qu'ils avoient à l'armée, leur demanderent duquel des deux ils avoient receu le plus de mal; ils répondirent que c'eſtoit d'Ulyſſe, & ſur cela ils luy adjugerent le prix. Il adjoute que ce fut auſſi Minerve, car on ne peut pas douter que cette Déeſſe ne préfere toujours la prudence à la force. Quel éloge cela ne fait-il point d'Ulyſſe, & quel reſpect cela ne devoit-il

pas luy attirer de la part des Pheaciens !

Eh pluſt aux Dieux que je ne l'euſſe pas remporté !] Ce ſentiment eſt grand & digne d'Ulyſſe. Il voudroit avoir eſté vaincu, afin qu'Ajax ne fuſt pas mort.

Page 287. *Fils de Telamon, luy dis-je*] Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur pour Ajax que ce diſcours, cependant il n'en eſt point touché, & il ne daigne pas ſeulement répondre. Homere a parfaitement connu ce qu'il faut donner à ces Ames atroces. Il n'y a que le ſilence qui leur convienne. Qu'auroit-il dit !

Et qui, pour la punir plus viſiblement, a terminé voſtre vie] Quelle grandeur dans ce ſeul trait. Toute l'armée des Grecs punie & affoiblie par la mort d'un ſeul homme ! Qui eſt-ce qui ſçait ainſi loüer !

Page 288. *Les unes eſtoient aſſiſes & les autres debout*] Celles qui eſtoient debout, c'eſtoient celles qui plaidoient pour accuſer ou pour défendre ; & celles qui eſtoient aſſiſes, c'eſtoit celles pour leſquelles ou contre leſquelles on plaidoit, & qui alloient eſtre jugées.

Qui pourſuivoit dans cette vaſte prairie les beſtes qu'il avoit tuées] Cela eſt heureuſement imaginé, pour faire entendre, ſelon la

theologie payenne, que les hommes portent dans l'autre vie les meſmes paſſions qui les ont agitez dans celle-cy.

Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre] Ce Tityus eſt l'image de ceux qui ſont devorez par les paſſions, & ſur-tout par l'amour, dont les Anciens plaçoient le ſiege dans le foye. *Le veritable Tityus*, dit Lucrece, liv. 3. *eſt celuy dont le cœur eſt déchiré par l'amour, qui eſt devoré par de cuiſantes inquietudes, ou tourmenté par d'autres cuiſants ſoucis.*

Page 289. *Comme elle traverſoit les délicieuſes campagnes de Panope pour aller à Pytho*] Panope eſt dans la Phocide au deſſous du Parnaſſe prés de Delphes. Strabon eſcrit qu'Apollon allant d'Athenes à Delphes, paſſa à Panope, où il tua Tityus qui y regnoit, & qui eſtoit un homme violent & injuſte. Cependant nous avons vû dans le VII. Liv. de l'Odyſſée, que les Pheaciens conduiſirent autrefois Rhadamanthe en Eubée, où il eſtoit allé voir Tityus qui eſtoit né dans cette iſle; & Strabon nous aſſeure que de ſon temps encore l'on y montroit un antre appellé *Elara*, du nom de la mere de ce Geant, & une chapelle où l'on rendoit à ce monſtre une eſpece de culte. Ces deux traditions, qui paroiſſent ſi contraires, peuvent aiſément ſe concilier. Jupiter eſtant devenu amoureux d'Elara fille d'Orchome-

ne, qui regnoit dans la ville de ce nom, peu éloignée de Panope, eut d'elle ce Tityus; mais pour dérober à Junon la connoiſſance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant ſous la terre dans l'Eubée, & l'en retira enſuite. Voilà pourquoy on dit qu'il eſtoit fils de la terre. Cet enfant devenu grand, retourna enfin dans le pays de ſa mere, qui eſtoit ſa veritable patrie, & où il fut tué par Apollon. Les Eubéens, pour faire honneur à leur iſle d'avoir eſté comme ſon berceau, montroient l'antre où il avoit eſté caché, & une chapelle où on luy rendoit quelques honneurs comme à un fils de Jupiter; car les peuples profitent de tout pour honorer leur pays. Voilà pourtant un plaiſant ſaint que Tityus.

Je vis le celebre Tantale] C'eſt la veritable image des avares qui meurent de faim & de ſoif au milieu de la plus grande abondance. Horace a bien employé cette image dans la ſat. 1. du liv. 1.

Page 290. *Le tourment de Siſyphe ne me parut pas moins terrible*] Siſyphe eſt l'embleſme des ambitieux. Homere ne nous fait voir qu'un criminel puni pour chaque vice, mais par-là il nous fait enviſager le ſupplice de tous ceux qui ont veſcu dans le meſme déreglement.

Une force majeure le repouſſoit] On peut entendre auſſi que la propre force de ce ro-

cher le repouſſoit, car il anime ce rocher, c'eſt pourquoy il adjoute, *& ceste pierre impudente retomboit en roulant, &c.* Je n'ay oſé hazarder la meſme épithete, & j'ay craint les oreilles trop délicates & peu accoutumées à ces figures hardies, dont l'audace fait la beauté.

C'eſt à dire, ſon image, car pour luy] Voicy une confirmation bien claire de ce que j'ay desja dit plus d'une fois ſur ce partage de l'Ame aprés la mort. L'ombre d'Hercule, qui eſt dans les Enfers, c'eſt l'image de ſon corps, εἴδωλον, c'eſt à dire, le corps délié & ſubtil dont ſon Ame eſtoit reveſtuë. Et luy, c'eſt l'entendement, l'ame ſpirituelle qui eſtoit reveſtuë de ce corps ſubtil. Cette Theologie a eſté aſſez expliquée.

Page 291. *Et il a pour femme la charmante Hebé, fille de Jupiter & de Junon*] Cette fable qui donne à Hercule aprés ſa mort Hebé pour femme, me paroiſt heureuſement inventée, pour faire entendre qu'une perpetuelle jeuneſſe, c'eſt à dire, une réputation qui ne vieillit jamais, eſt la récompenſe des heros, qui comme Hercule ont fait ſervir leur valeur & leur force au ſoulagement des hommes.

Des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle] Ceux qu'il avoit domptez & punis

en cette vie, ou qui pour ſe dérober à ſa vengeance, s'eſtoient cachez dans des cavernes, le craignoient & le fuyoient encore aprés la mort.

Son eſtomac eſtoit couvert d'un large baudrier d'or] Dans le XIV. Liv. de l'Iliade, Homere nous a donné la ceinture de Venus admirablement bien travaillée & chargée d'ouvrages tres exquis. Voicy le pendant d'oreille, s'il m'eſt permis de parler ainſi, c'eſt le baudrier d'Hercule chargé auſſi d'ouvrages admirables, mais qui ſont auſſi terribles que les autres ſont gracieux. Et c'eſt cette oppoſition qui en fait toute la beauté. Comme ce Poëte a mis ſur cette ceinture de Venus tous les artifices dont elle ſe ſert pour ſurprendre les hommes & pour les perdre, il a mis ſur le baudrier d'Hercule tout ce que des heros comme luy font pour les ſecourir & pour les ſauver. Ils domptent les monſtres, ils s'expoſent aux plus grands dangers. Quelle grandeur & quelle fineſſe dans ce contraſte!

On y voyoit des ours, des ſangliers, des lions, des combats] Il y a bien de l'eſprit & du gouſt à avoir mis ſur ce baudrier toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puiſſe jamais faire de ſemblable] Cet endroit d'Homere ne m'a pas paru difficile: cependant il faut

faut bien que les Anciens y ayent trouvé de la difficulté, puiſqu'ils en ont donné deux explications tres differentes. Les uns l'ont expliqué ainſi: *Celuy qui l'a fait, n'en avoit jamais fait de ſemblable, & il n'en fera jamais de pareil, car il a employé à celuy-là toute ſa vie.* Ou bien: *Il y a eſpuiſé toute la force de ſon art.* Et les autres: *Que celuy qui l'a fait, qui en a imaginé le deſſein, n'en faſſe jamais de ſemblable.* La premiere explication fait une tres grande violence au texte, & d'ailleurs elle ne dit pas grand choſe & ne fait que l'éloge de l'ouvrier. J'ay donc ſuivi la derniere; car outre qu'elle s'ajuſte mieux avec les paroles d'Homere & qu'elle eſt plus naturelle, elle renferme un ſentiment tres paſſionné, & tres digne d'un homme ſage & vertueux comme Ulyſſe; car bien loin que ce ſoit une imprécation contre l'ouvrier, comme l'ont crû les Auteurs de la derniere explication, au rapport meſme d'Euſtathe, ἕτεροι δὲ, dit-il, τὸν λόγον εἰς ἀρᾶς δεξάμενοι σχῆμα, *les autres prenant ce diſcours pour une ſorte d'imprécation*, c'eſt au contraire un ſouhait qui renferme une ſorte de benediction, & c'eſt ce qu'il faut faire entendre. Ulyſſe vient de dire que ce baudrier eſtoit effroyable à voir, & il paroiſt qu'il en a eu peur; remarquons en paſſant quel éloge c'eſt pour Hercule que cette peur d'Ulyſſe; car,

ſi un heros comme luy, qui a deſtruit la ſuperbe Troye, qui a affronté tant de perils avec tant de fermeté, & qui a eu le courage de deſcendre aux Enfers, eſt effrayé de l'image ſeule des monſtres qu'Hercule a domptez, quel heros n'eſtoit point Hercule d'avoir attaqué ces monſtres meſmes & de les avoir défaits ? Que produit cette peur d'Ulyſſe ? un ſentiment plein d'humanité, il s'eſcrie, *Que celuy qui a fait ce baudrier, n'en faſſe jamais de ſemblable.* Que jamais l'Hiſtoire ne luy fourniſſe le ſujet d'un pareil deſſein. C'eſt à dire, qu'il ſouhaite qu'il n'y ait plus de Geants à vaincre, plus de monſtres à dompter, qu'il n'y ait plus de combats, de batailles, de meurtres, & qu'on voye regner par toute la terre, la pieté, la juſtice & la paix. Faiſons le meſme ſouhait. Que le grand Prince à qui les loix & les vœux des peuples viennent de confier la Regence de l'Eſtat, nous faſſe joüir longtemps de cet avantage, & que le jeune Roy inſtruit par ſes grands exemples, ait l'heureuſe ambition de n'eſtre grand que par la paix.

Page 292. *Es-tu auſſi perſecuté par le meſme Deſtin qui m'a pourſuivi pendant ma vie*] Il y a dans le Grec: *Traiſnes-tu auſſi avec toy un mauvais deſtin comme celuy que j'ay apporté en venant au monde !* Et cette expreſſion eſt remarquable.

J'eſtois fils du grand Jupiter, mais ma naiſſance n'a pas empeſché que je n'aye paſſé mes jours] Homere donne icy une inſtruction indirecte, qui me paroiſt d'une grande beauté & d'une grande utilité. Hercule eſtoit fils de Jupiter, & il n'a pas laiſſé d'eſtre aſſujeti à des traverſes infinies. Toute ſa vie n'a eſté qu'un tiſſu de peines & de travaux. Les hommes ordinaires, qui ont dans la vie quelques malheurs, oſeroient-ils ſe plaindre!

J'ay eſté ſoumis à un homme fort inferieur à moy] Un fils de Jupiter peut donc eſtre ſoumis aux hommes. Grande verité & en meſme temps grande leçon. M. Dacier m'a fourni ſur cela une reflexion d'Epictete que je trouve divine: *Hercule, exercé par Euryſthée, ne ſe diſoit point malheureux, & executoit tout ce que ce tyran luy ordonnoit de plus penible, & toy exercé par un Dieu qui eſt ton pere, tu cries, tu te plains, & tu te trouves malheureux!*

En dernier lieu il me commanda de deſcendre dans cet empire des morts] Puiſqu'Hercule eſtoit desja deſcendu dans les Enfers, Homere n'a donc rien fait d'extraordinaire ni d'incroyable en y faiſant deſcendre Ulyſſe. C'eſt ainſi que ce Poëte fonde la vrayſemblance de ſa fable. Cela eſt fort adroit.

Page 293. *Et peut-eſtre que j'aurois eu*

la ſatisfaction de voir ces grands perſonnages] Homere fait encore voir icy qu'il n'auroit pas manqué de matiere pour continuer cet épiſode s'il avoit voulu, mais il ſe contente de faire voir cette grande richeſſe ſans s'y amuſer.

N'envoyaſt du fond de l'Erebe, la terrible teſte de la Gorgone, pour l'expoſer à mes yeux] Cela eſt plaiſant, comme ſi l'ombre meſme de la Gorgone avoit pû faire dans les Enfers ce que la Gorgone elle-meſme faiſoit dans cette vie, qui eſtoit de rendre immobiles & de convertir en pierres ceux qui la regardoient. Mais toute cette idée n'eſt que pour dire poëtiquement qu'il eut peur que ce ſujet ſi agreable ne l'amuſaſt trop long-temps, & ne luy fiſt oublier ſon retour.

La terrible teſte de la Gorgone] Athenée dans ſon liv. 5. nous rapporte un paſſage d'Alexandre de Myndes du 11. de ſon hiſtoire des Animaux, qui nous découvre l'origine de cette fable de la Gorgone. Cet Hiſtorien dit que dans la Libye il naiſſoit un animal, que les Nomades appellent *Gorgone*, qui reſſembloit à une brebis ſauvage ou à un veau, & dont l'haleine eſtoit ſi empoiſonnée, qu'elle tuoit ſur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une eſpece de criniere luy tomboit du front ſur les yeux, & ſi peſante, qu'elle avoit bien de la peine à

la ſecoüer & à l'eſcarter pour voir. Mais quand elle l'avoit eſcartée, elle tuoit ſur l'heure tous ceux qui la regardoient. Il adjoute que quelques ſoldats de Marius en firent une triſte experience dans la guerre contre Jugurtha, car ayant rencontré une de ces Gorgones, & luy ayant couru ſus pour la tuer, elle eſcarta ſa criniere & les prévint par ſes regards. Aprés ces premiers, d'autres eurent le meſme ſort; enfin quelques cavaliers Nomades ayant fait une enceinte, la tuerent de loin à coups de fleches. Sur ce fondement il n'a pas eſté difficile à la Poëſie de baſtir cette fable de la Gorgone.

Les flots du grand fleuve] Homere donne à l'Ocean le nom de *fleuve*. Et l'on peut voir ſur cela Strabon au commencement de ſon premier livre.

Argument du Livre XII.

ULyſſe raconte au Roy des Pheaciens & aux Princes de ſa cour comment à ſon retour des Enfers il arriva pour la ſeconde fois chez Circé dans l'iſle d'Ææa; comment il eſchappa à la voix melodieuſe des Sirenes, & évita les Roches mouvantes de Scylla & de Charybde. Il fait enſuite le détail de ſon naufrage, & de la perte de ſes Compagnons qui avoient tué quelques-uns des bœufs conſacrez au Soleil; & il repreſente enſuite les dangers qu'il courut dans ce naufrage, & la maniere dont il ſe ſauva dans l'iſle de Calypſo ſur une partie du maſt de ſon vaiſſeau.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XII.

QUAND noſtre vaiſſeau eut « ſurmonté les courants du « grand Océan & qu'il eut gagné la « haute mer, nous arrivaſmes à l'iſle « d'Ææa, où ſont les chœurs & les « danſes de l'aurore & qui voit naiſ- « tre le ſoleil. Nous entraſmes dans « le port, nous tiraſmes le vaiſſeau « ſur le ſable, & ayant mis pied à « terre, nous nous couchaſmes ſur « le rivage en attendant le jour. Le « lendemain, dés que l'aurore eut an- « noncé le retour du ſoleil, j'en- « voyay une partie de mes Compa- «

» gnons au Palais de Circé pour
» m'apporter le corps d'Elpenor, qui
» estoit mort le jour de mon départ.
» Nous coupasmes du bois pour le
» buscher, que nous dressasmes sur
» un cap élevé qui avançoit dans la
» mer. Quand le corps fut brusslé
» avec ses armes, nous enterrasmes
» ses cendres avec toutes les mar-
» ques d'une veritable douleur. Nous
» luy élevasmes un tombeau, sur le-
» quel nous dressasmes une colom-
» ne, & nous plaçasmes sa rame
» sur le haut du tombeau. A peine
» avions-nous achevé de nous ac-
» quitter de ce triste devoir, que
» Circé, avertie de nostre retour, ar-
» riva. Elle estoit suivie de ses fem-
» mes qui nous apportoient toutes
» sortes de rafraischissements. La
» Déesse s'estant avancée au milieu,
» nous dit : Malheureux, qui tout
» vivants estes descendus dans l'Em-
» pire des ombres, deux fois victi-
» mes de la mort, au lieu que les au-

tres hommes ne meurent qu'une « fois ; paſſez le reſte du jour à vous « rejoüir & à faire bonne chere ; de- « main à la pointe du jour vous vous « rembarquerez pour continuer voſ- « tre route : je vous enſeigneray « moy-meſme le chemin que vous « devez tenir, & je vous donneray « toutes les inſtructions neceſſaires, « afin que vous évitiez les malheurs « dont vous eſtes encore menacez & « ſur terre & ſur mer, & où vous « ne manqueriez pas de perir par « voſtre imprudence. «

Elle parla ainſi, & nous perſua- « da ſans peine. Nous paſſaſmes donc « le reſte du jour à boire & à man- « ger, & quand le ſoleil eut fait pla- « ce à la nuit, mes Compagnons ſe « coucherent prés du vaiſſeau, & la « Déeſſe me prenant par la main, me « tira à l'eſcart, & s'eſtant aſſiſe prés « de moy, elle voulut ſçavoir tout « ce qui m'eſtoit arrivé dans mon « voyage. Je luy en fis le détail, «

» & je n'eus pas pluſtoſt ſatisfait ſa
» curioſité, qu'elle me dit: Ulyſſe,
» voilà donc une affaire finie, vous
» vous en eſtes heureuſement tiré.
» Mais eſcoutez ce que j'ay encore à
» vous dire, quelque Dieu favora-
» ble vous en fera ſouvenir dans l'oc-
» caſion. Vous trouverez ſur voſtre
» chemin les Sirenes; elles enchan-
» tent tous les hommes qui arrivent
» prés d'elles. Ceux qui ont l'impru-
» dence de les approcher & d'eſcou-
» ter leurs chants, ne peuvent éviter
» leurs charmes, & jamais leurs fem-
» mes ni leurs enfants ne vont au-
» devant d'eux les ſaluer & ſe rejoüir
» de leur retour. Les Sirenes les re-
» tiennent par la douceur de leurs
» chanſons dans une vaſte prairie où
» l'on ne voit que monceaux d'oſſe-
» ments de morts, & que cadavres
» que le ſoleil acheve de ſécher. Paſ-
» ſez ſans vous arreſter, & ne man-
» quez pas de boucher avec de la
» cire les oreilles de vos Compa-

gnons, de peur qu'ils ne les en- «
tendent. Pour vous, vous pouvez «
les entendre ſi vous voulez, mais «
ſouvenez-vous de vous faire bien «
lier auparavant à voſtre maſt tout «
de bout avec de bonnes cordes, «
qui vous attacheront par les pieds «
& par les mains, afin que vous «
puiſſiez entendre ſans danger ces «
voix délicieuſes. Que ſi tranſporté «
de plaiſir, vous ordonnez à vos «
Compagnons de vous détacher, «
qu'ils vous chargent alors de nou- «
veaux liens, & qu'ils vous lient «
plus fortement encore. Quand vos «
Compagnons vous auront tiré de «
ce danger, & qu'ils auront laiſſé «
aſſez loin derriere eux ces enchan- «
tereſſes, je ne vous diray pas préci- «
ſement quelle eſt la route que vous «
devez tenir, c'eſt à vous de choiſir «
& de prendre conſeil de vous-meſ- «
me. Tout ce que je puis, c'eſt de «
vous marquer ce que vous trou- «
verez à droit & à gauche. Il y a «

» deux roches fort hautes contre leſ-
» quelles les flots d'Amphitrite vont
» ſe briſer avec un horrible mugiſ-
» ſement. Les Dieux immortels les
» appellent les roches errantes. Les
» oyſeaux des cieux ne volent point
» par deſſus, & les colombes meſmes,
» qui portent l'ambroſie à Jupiter,
» ne les paſſent point impunément,
» car le ſommet de ces roches en
» abat toujours quelqu'une, mais
» Jupiter a ſoin d'en envoyer tou-
» jours une autre à la place, afin que
» le nombre ſoit toujours complet.
» Si quelque vaiſſeau en approche
» malheureuſement, il n'y a plus
» pour luy d'eſperance; il eſt d'abod
» fracaſſé, & ſes debris & les hom-
» mes qui le montoient, ſont empor-
» tez peſle meſle par les vagues &
» par les tempeſtes meſlées de tour-
» billons de feu. Il n'y a jamais eu
» qu'un ſeul vaiſſeau qui ſe ſoit tiré
» de ces abyſmes, c'eſt la celebre na-
» vire Argo qui, chargée de la fleur

des heros de la Grece, paſſa par-là «
en revenant de la Colchide, où «
regnoit le Roy Aëtés; & il ne faut «
pas douter que les courants ne «
l'euſſent portée contre ces roches, «
ſi Junon ne l'euſt conduite elle-«
meſme, & ne l'euſt fait paſſer ſans «
danger, parce qu'elle aimoit & pro-«
tegeoit Jaſon. De ces deux eſcüeils «
dont je vous parle, l'un porte ſa «
cime juſqu'aux cieux; il eſt envi-«
ronné de nuages obſcurs qui ne «
l'abandonnent en aucun temps; ja-«
mais la ſerenité ne dévoile ſon ſom-«
met ni en eſté ni en automne, & «
il n'y a point de mortel qui y puſt «
monter ni en deſcendre quand il «
auroit vingt mains & vingt pieds, «
car c'eſt une roche unie & liſſe, «
comme ſi elle eſtoit taillée & po-«
lie. Au milieu il y a une caverne «
obſcure dont l'ouverture eſt tour-«
née vers le couchant & vers l'Ere-«
be; & cette caverne eſt ſi haute, «
que le plus habile archer paſſant «

» prés de-là ſur ſon vaiſſeau, ne
» pourroit pouſſer ſa fleche juſqu'à
» ſon ſommet; paſſez le plus viſte
» qu'il vous ſera poſſible, car c'eſt la
» demeure de la pernicieuſe Scylla,
» qui pouſſe des hurlements horri-
» bles; ſa voix eſt ſemblable au ru-
» giſſement d'un jeune lion, c'eſt un
» monſtre affreux, dont les hommes
» ni les Dieux meſmes ne peuvent
» ſoutenir la vûë. Elle a douze grif-
» fes qui font horreur, ſix cols d'une
» longueur énorme, & ſur chacun
» une teſte eſpouvantable avec une
» gueule beante garnie de trois rangs
» de dents qu'habite la mort. Elle a
» la moitié du corps eſtendu dans ſa
» caverne, elle avance dehors ſes ſix
» teſtes monſtrueuſes, & en allon-
» geant ſes cols elle ſonde toutes les
» cachetes de ſa caverne, & peſche
» habilement les dauphins, les chiens
» marins, les baleines meſmes &
» les autres monſtres qu'Amphitrite
» nourrit dans ſon ſein. Jamais Pi-

lote n'a pû ſe vanter d'avoir paſſé «
impunément prés de cette roche ; «
car ce monſtre ne manque jamais «
de chacune de ſes ſix gueules tou- «
jours ouvertes d'enlever un hom- «
me de ſon vaiſſeau. «

L'autre eſcüeil n'eſt pas loin de «
là, mais il eſt moins élevé, & vous «
pouſſeriez fort aiſément juſqu'au «
ſommet une fleche. On y voit un «
figuier ſauvage dont les branches «
chargées de feüilles s'eſtendent fort «
loin. Sous ce figuier eſt la demeure «
de Charybde, qui engloutit les flots, «
car chaque jour elle les engloutit «
par trois fois, & par trois fois elle «
les rejette avec des mugiſſements «
horribles. Qu'il ne vous arrive pas «
de vous trouver-là quand elle ab- «
ſorbe ces vagues, car Neptune meſ- «
me ne pourroit vous tirer de ce «
danger, & vous ſeriez immanqua- «
blement entraiſné dans cet abyſme ; «
taſchez pluſtoſt de paſſer du coſté «
de Scylla le plus promptement «

» qu'il vous ſera poſſible, car il vaut
» encore mieux que vous perdiez ſix
» de vos Compagnons que de les
» perdre tous & de perir vous-meſ-
» me.
» Mais, grande Déeſſe, luy-ré-
» pondis-je, dites-moy, je vous prie,
» ſi je fais tant que de m'éloigner de
» Charybe & d'approcher de Scylla,
» ne pourray-je pas venger ſur cette
» derniere la mort de mes ſix Com-
» pagnons qu'elle aura devorez !
» Ah, mon cher Ulyſſe, reprit-
» elle, quoy meſme en l'eſtat où vous
» eſtes, vous ne pouvez vous reſou-
» dre à renoncer à la guerre & aux
» travaux, & vous ne voulez pas
» meſme ceder aux Dieux ! Sçachez
» que ce n'eſt pas une creature ordi-
» naire & mortelle que vous vous
» propoſez de combatre, mais un
» monſtre terrible, inhumain, invin-
» cible & immortel ; toute la valeur
» humaine ne ſçauroit luy reſiſter.
» Le plus ſeur eſt de ſe dérober à ſa

fureur par la fuite. Car pour peu « que vous arreſtiez prés d'elle pour « prendre vos armes, je crains bien « qu'elle ne vous enleve ſix autres « de vos Compagnons, & vous au- « rez encore la douleur de les voir « devorer en voſtre preſence. Paſſez « viſte, vous dis-je, & appellez à « voſtre ſecours la Déeſſe Cratée, « qui a mis au monde ce monſtre « horrible, elle arreſtera ſa violence « & l'empeſchera de ſe jetter ſur vous. « Vous arriverez à l'iſle de Trinacrie « où paiſſent un grand nombre de « bœufs & de moutons. Il y a ſept « troupeaux de bœufs, autant de « troupeaux de moutons, & chaque « troupeau eſt de cinquante beſtes, « qui ne ſe continüent point par la « generation, mais qui durent tou- « jours les meſmes ſans jamais finir, « & tous ces troupeaux ont pour ber- « geres deux Déeſſes, la belle Phaë- « tuſe & la charmante Lampetie, tou- « tes deux le fruit des amours de la «

» Déeſſe Néeré & du Soleil. La mere
» aprés les avoir nourries & élevées,
» les envoya habiter bien loin dans
» l'iſle de Trinacrie, & leur donna le
» ſoin des troupeaux de leur pere. Si
» vous voulez vous procurer un heu-
» reux retour, vous laiſſerez-là ces
» troupeaux ſans y toucher & ſans
» leur faire aucun mal, & il eſt ſeur
» que vous arriverez à Ithaque, quel-
» ques traverſes que vous ayez à eſ-
» ſuyer. Mais ſi vous y touchez, je
» vous prédis la perte certaine de
» voſtre vaiſſeau & de vos Compa-
» gnons; & ſi vous eſtes aſſez heu-
» reux pour eſchaper, vous n'arrive-
» rez chez vous qu'aprés un long
» temps, & aprés avoir vû perir tous
» vos Compagnons juſqu'au der-
» nier.
» Elle parla ainſi, & l'aurore vint
» annoncer le jour. La Déeſſe reprit
» le chemin de ſon Palais, & je re-
» tournay à mon vaiſſeau. J'ordonne
» à mes Compagnons de s'embar-

quer, de délier les cables & de prendre les avirons. Ils obéïſſent & ſe mettent à ramer. La belle Circé nous envoya un vent favorable, qui donna le temps à nos rameurs de ſe ſoulager, car avec ce bon vent, l'adreſſe ſeule de noſtre pilote ſuffit pour nous conduire. Alors, quoy-qu'accablé de douleur, je pris ce moment pour parler à mes Compagnons.

Mes amis, leur dis-je, il n'eſt pas juſte que nous ne ſoyons icy qu'un ou deux qui ſçachions les avantures que Circé m'a prédites. Je vais vous en informer tous, afin que, comme elles vous regardent tous également, vous en ſoyez auſſi tous également inſtruits, ſoit que nous devions tous perir, ou que nous puiſſions eſperer d'eſchaper aux dangers qui nous menacent. Premierement la Déeſſe nous ordonne d'éviter la voix des Sirenes & de fuir loin de

» la prairie qu'elles habitent. Elle ne
» permet qu'à moy ſeul d'entendre
» leurs chants, mais auparavant il
» faut que vous m'attachiez tout de
» bout au maſt de mon vâiſſeau avec
» des liens tres forts. Que ſi tranſ-
» porté du plaiſir de les entendre, je
» vous ordone de me détacher, gar-
» dez-vous bien de m'obéïr, & liez-
» moy plus fortement encore.
» Pendant que je leur parlois ainſi,
» noſtre vaiſſeau pouſſé par un bon
» vent arrive à l'iſle des Sirenes, le
» vent s'appaiſe dans le moment, les
» vagues tombent & le calme regne.
» Auſſitoſt mes Compagnons ſe le-
» vent, plient les voiles, reprennent
» leurs rames & font eſcumer la mer
» ſous l'effort de leurs avirons. Je
» prends en meſme temps un grand
» pain de cire, je le mets en pieces
» avec mon eſpée, & tournant ces
» morceaux dans mes mains, je les
» amolis. La cire eſt bientoſt amolie
» & cede à la force de mes mains &

à la chaleur du ſoleil qui eſtoit fort « grande. J'en remplis les oreilles de « mes Compagnons, qui aprés cela « me lierent par les pieds & par les « mains tout debout au maſt du « vaiſſeau, & s'eſtant remis ſur les « bancs, ils recommencerent à ra- « mer. «

Quand noſtre vaiſſeau ne fut « plus éloigné du rivage que de la « portée de la voix, & que ſans abor- « der nous pourſuivions noſtre rou- « te, les Nymphes nous aperceurent, « & auſſi-toſt élevant leurs voix, el- « les ſe mirent à chanter, & à me « dire : Approchez de nous, gene- « reux Ulyſſe, qui meritez tant d'é- « loges, & qui eſtes l'ornement & la « gloire des Grecs, arreſtez voſtre « vaiſſeau ſur ce rivage pour enten- « dre noſtre voix. Jamais perſonne « n'a paſſé ces lieux ſans avoir au- « paravant admiré la douce harmo- « nie de nos chants. On continuë ſa « route aprés avoir eu ce plaiſir, & «

» aprés avoir appris de nous une in-
» finité de choſes, car nous ſçavons
» tous les travaux que les Grecs &
» les Troyens ont eſſuyez par la vo-
» lonté des Dieux ſous les remparts
» de Troye, & rien de tout ce qui ſe
» paſſe dans ce vaſte univers ne nous
» eſt caché.
» Voilà ce qu'elles me dirent avec
» une voix pleine de charmes. J'en
» fus ſi touché, que je voulois ap-
» procher pour les entendre, & que
» je fis ſigne à mes Compagnons de
» me délier. Mais ils ſe mirent à faire
» force de rames, & en meſme temps
» Perimede & Euryloque s'eſtant le-
» vez, vinrent me charger de nou-
» veaux liens & m'attacher plus for-
» tement. Quand nous euſmes paſſé
» ces lieux charmants, mais trop dan-
» gereux, & que nous fuſmes aſſez
» loin pour ne pouvoir plus enten-
» dre ni les ſons, ni la voix de ces
» enchantereſſes, alors mes Compa-
» gnons oſterent la cire dont j'avois

bouché leurs oreilles, & vinrent « me délier. Mais nous n'euſmes pas « pluſtoſt quitté cette iſle, que j'ap- « perçûs une fumée affreuſe, que je « vis les flots s'amonceler & que j'en- « tendis des mugiſſements horribles. « Mes Compagnons furent ſi ef- « frayez, que les rames leur tombe- « rent des mains; tous les environs « retentiſſoient de ces mugiſſements « eſpouventables. Noſtre vaiſſeau eſ- « toit arreſté ſans pouvoir faire au- « cun mouvement, car mes Com- « pagnons n'avoient plus la force de « donner un coup de rame. Je cou- « rois par tout le vaiſſeau; je leur « parlois à tous les uns aprés les au- « tres, & je taſchois de les ranimer. « Mes chers amis, nous ne ſommes « point novices à ſoutenir de grands « maux; celuy qui ſe preſente n'eſt « pas le plus grand que nous ayons « eſſuyé. Avez-vous oublié quand « le Cyclope nous tenoit enfermez « dans ſon affreuſe caverne. Par ma «

» prudence, par mon courage & par
» mon adreſſe nous nous tiraſmes de
» ce terrible danger ; j'ay peine à
» croire que cela ſoit ſorti de voſtre
» memoire. Executez ſeulement les
» ordres que je vais donner. Vous,
» rameurs, ne vous menagez point
» & que les flots blanchiſſent ſous
» vos rames ; Jupiter veut peut-eſtre
» que noſtre vie ſoit le prix de vos
» grands efforts. Et vous, Pilote,
» puiſque vous avez en main le gou-
» vernail, & que c'eſt à vous à nous
» conduire, éloignez toujours voſ-
» tre vaiſſeau de l'endroit où vous
» voyez cette fumée & les flots amon-
» celez, ayez toujours la vûë atta-
» chée ſur le rocher qui eſt à gau-
» che, taſchez d'en approcher, &
» prenez bien garde que les courants
» ne vous entraiſnent inſenſiblement
» de l'autre coſté, & que par-là vous
» ne nous précipitiez dans une mort
» certaine.
» Ils obéïrent tous avec un mer-
veilleux

veilleux courage, mais je me gar- «
day bien de leur nommer Scylla, «
de peur que ce ſeul nom ne les «
jettaſt dans le deſeſpoir, & qu'a- «
bandonnant leurs rames ils n'allaſ- «
ſent tous ſe cacher. Alors je ne me «
ſouvins plus de l'ordre trop dur «
que Circé m'avoit donné ; j'en- «
doſſay mes armes, & prenant en «
main deux bons javelots, je m'a- «
vançay ſur la proüe, & là de pied «
ferme j'attendois de voir paroiſtre «
cette monſtrueuſe Scylla qui devoit «
devorer mes Compagnons, mais «
je ne pûs jamais l'appercevoir. «
J'eſtois ſi appliqué à regarder dans «
toutes les ouvertures de cette ca- «
verne obſcure, que mes yeux en «
eſtoient fatiguez. Nous paſſaſmes «
ainſi ce petit deſtroit entre Scylla & «
Charybde. Cette derniere englou- «
tiſſoit avidement les flots. Quand «
elle les rejettoit, le boüillonnement «
de ces eaux, ſemblable à celuy d'u- «
ne cuve preſſée par un feu violent, «

» faiſoit retentir les rivages, & l'eſ-
» cume montoit juſqu'à la cime de
» ces affreux rochers, & quand elle
» les retiroit, on entendoit des mu-
» giſſements terribles, tout le rocher
» en retentiſſoit, & l'on voyoit à
» découvert le ſable noir de ces abyſ-
» mes. Mes Compagnons ſont ſaiſis
» de frayeur. Pendant que nous
» avions les yeux attachez ſur cette
» monſtrueuſe Charybde pour évi-
» ter la mort dont elle nous mena-
» çoit, la cruelle Scylla enleva de
» mon vaiſſeau ſix de mes Compa-
» gnons qu'elle choiſit les meilleurs
» & les plus forts; attiré par le bruit
» je tournay la vûë de leur coſté. Je
» vis encore leurs pieds & leurs mains
» qui s'agitoient en l'air comme elle
» les enlevoit, & je les entendis qui
» m'appelloient à leur ſecours. Mais
» ce fut pour la derniere fois que je
» les vis & que je les entendis. Com-
» me un peſcheur, qui ſe tenant ſur
» la pointe d'un rocher avancé, jette

dans la mer ſa ligne dont il a garni « l'hameçon d'un appaſt trompeur, « au deſſous de la corne qui le couvre, « & enleve un petit poiſſon tout pal- « pitant qu'il jette ſur le ſable, Scylla « enleve de meſme mes ſix Compa- « gnons dans ſon rocher & les de- « vore à l'entrée de ſa caverne. Ces « malheureux jettoient des cris qui « me perçoient le cœur, & ils me « tendoient les mains pour implorer « mon aſſiſtance. Vous pouvez juger « de mon eſtat. De tout ce qui m'eſt « arrivé de plus ſenſible & de plus « affligeant dans mes courſes, voilà « ce que j'ay trouvé de plus cruel. «

Quand nous euſmes paſſé ces « cruelles roches, Scylla & Charyb- « de, nous arrivaſmes incontinent à « l'iſle du Soleil où paiſſoient les « bœufs & les moutons de ce Dieu. « Avant que d'aborder, j'entendis « les meuglements & les beſlements « de ces troupeaux. Je me reſſouvins « d'abord de ce que m'avoit dit le «

» devin Tireſias, & de l'ordre que
» m'avoit donné la Déeſſe Circé, qui
» m'avoit recommandé ſur toutes
» choſes d'éviter l'iſle du Soleil qui
» fait la joye des hommes. Je me re-
» ſolus donc de parler à mes Com-
» pagnons quoyque j'euſſe le cœur
» ſerré de triſteſſe : Mes amis, leur
» dis-je, eſcoutez l'avis que j'ay à
» vous donner, & que les fatigues
» dont vous eſtes accablez ne vous
» rendent pas indociles. J'ay à vous
» declarer les oracles que j'ay receus
» de Tireſias & de Circé. Ils m'ont
» ordonné d'éviter ſur-tout l'iſle du
» Soleil qui fait la joye & le bon-
» heur des hommes, & ils m'ont
» prédit que ſi j'y entrois, il nous y
» arriveroit à tous un tres grand mal-
» heur. Eloignez-en donc le vaiſſeau
» le plus qu'il vous ſera poſſible.
» Ces paroles leur abattirent le
» courage & les remplirent de dou-
» leur. Euryloque ſe levant avec
» précipitation, me répondit d'un

ton fort aigre : Ulyſſe, vous eſtes «
le plus impitoyable & le plus dur «
de tous les hommes, vous n'eſtes «
jamais las de travaux, rien ne vous «
fatigue, il faut que vos entrailles «
ſoient toutes de fer. Vous voyez «
vos Compagnons accablez de ſom- «
meil & de laſſitude, & vous ne pou- «
vez ſouffrir qu'ils relaſchent à une «
iſle où ils touchent desja, & où «
ils pourroient trouver quelque re- «
pos & les rafraiſchiſſements qui «
leur ſont neceſſaires, mais vous «
voulez qu'ils s'abandonnent encore «
à la mer, & qu'ils errent pendant «
la nuit en s'éloignant d'une terre «
qui leur offre un aſyle. C'eſt pen- «
dant la nuit que ſe levent les vents «
les plus orageux ; ſi nous ſommes »
accüeillis d'une tempeſte, où vou- «
lez-vous que nous nous retirions ! «
Que le vent de midy, ou le violent «
Zephyre ſe levent, nous ſommes «
perdus ſans reſſource, car ces vents «
là regnent dans ces mers avec tant «

» d'empire, que les meilleurs vaiſ-
» ſeaux ne peuvent leur reſiſter, &
» qu'ils periſſent tous malgré les
» Dieux meſmes. A l'heure qu'il eſt
» obéïſſons à la nuit, deſcendons à
» terre, préparons le ſouper prés de
» noſtre vaiſſeau ſur le rivage, & de-
» main dés la pointe du jour nous
» nous remettrons en mer.
» Ce diſcours fut approuvé de
» tous ſes Compagnons. Je reconnus
» alors qu'un Dieu ennemi me pré-
» paroit de nouveaux malheurs. Re-
» prenant donc la parole, je luy dis:
» Euryloque, je ne puis vous reſiſter,
» car je ſuis ſeul contre tous. Mais
» avant que nous abordions, promet-
» tez-moy & confirmez voſtre pro-
» meſſe par le plus grand des ſer-
» ments, que ſi vous trouvez à terre
» des bœufs & des moutons, aucun
» de vous n'aura la folie d'en tuer
» un ſeul, & que vous vous conten-
» terez de manger les proviſions que
» Circé nous a données.

Ils jurent tous en meſme temps. « Ce ſerment fait nous entrons dans « le port ; nous arreſtons noſtre vaiſ- « ſeau prés d'un lieu qu'arroſoit une « belle fontaine. Mes Compagnons « deſcendent & commencent à pré- « parer leur ſouper. Quand ils eu- « rent ſoupé, le ſouvenir de la perte « de leurs Compagnons, que Scylla « avoit enlevez & devorez à nos « yeux, leur arracha des larmes qu'un « doux ſommeil vint bientoſt tarir. «

La nuit eſtoit fort avancée & « les aſtres penchoient vers leur cou- « cher, lorſque Jupiter excita une « furieuſe tempeſte meſlée d'horri- « bles tourbillons, & couvrit la terre « & la mer d'eſpais nuages, qui en « nous dérobant la clarté des aſtres, « redoublerent l'obſcurité de la nuit. « Quand l'aurore nous eut rendu la « lumiere, nous cherchaſmes un abri « pour noſtre vaiſſeau ſous un antre « avancé qui eſtoit dans le port, & « dans lequel les Nymphes de la mer «

» ſe retiroient & faiſoient leurs dan-
» ſes. Là j'aſſemblay mes Compa-
» gnons, & je leur dis : Mes amis,
» nous avons dans noſtre vaiſſeau
» toutes les proviſions de bouche qui
» nous ſont neceſſaires, ne touchons
» donc ni aux bœufs ni aux moutons
» de cette iſle, de peur qu'il ne nous
» arrive quelque grand malheur, car
» ils appartiennent à un Dieu terri-
» ble, au Soleil qui voit tout & qui
» entend tout.
» Touchez de mes paroles, ils me
» promirent tout ce que je voulois.
» La tempeſte excitée par le vent de
» midy continua un mois entier ſans
» relaſche, & à ce vent de midy ſe
» joignit le vent du levant qui ren-
» doit la tempeſte plus furieuſe. Pen-
» dant que mes Compagnons ne
» manquerent ni de pain ni de vin,
» ils s'abſtinrent de toucher aux trou-
» peaux du Soleil, car ils ne vou-
» loient que conſerver leur vie. Mais
» quand toutes nos proviſions furent

conſumées, alors ſe diſperſant par « neceſſité, ils ſe mirent à chaſſer & « à peſcher à la ligne les poiſſons, les « oyſeaux marins & tout ce qui pou- « voit tomber entre leurs mains, car « ils eſtoient preſſez d'une faim tres « violente. Cependant je m'enfonçay « dans l'iſle pour faire mes prieres aux « Dieux & pour les ſupplier de vou- « loir m'ouvrir quelque voye de re- « tour. Quand je me vis donc aſſez « loin de mes Compagnons & dans « un lieu qui eſtoit à l'abry des vents, « je lavay mes mains, & j'adreſſay « mes prieres à tous les Dieux qui « habitent l'Olympe. J'avois à peine « fini que les Dieux m'envoyerent « un doux ſommeil. «

Euryloque profita de l'occaſion « pour donner à ſes Compagnons un « conſeil funeſte: Mes amis, leur dit- « il, qui avez eſſuyé tant de travaux « & tant de miſeres, tous les genres « de mort ſont terribles, mais le plus « terrible de tous c'eſt de mourir de «

» faim. Choiſiſſons donc parmi les
» bœufs du Soleil les plus beaux &
» les meilleurs, & faiſons un ſacrifice
» aux Dieux immortels ; & ſi nous
» ſommes aſſez heureux pour arriver
» à Ithaque noſtre chere patrie, noſ-
» tre premier ſoin ſera d'élever au
» Pere du jour un beau temple, que
» nous enrichirons de quantité d'of-
» frandes tres magnifiques. Que ſi ce
» Dieu irrité de ce que nous aurons
» pris ſes bœufs, veut faire perir
» noſtre vaiſſeau & que tous les au-
» tres Dieux y conſentent, j'aime
» mieux encore mourir au milieu des
» flots que de languir miſerablement
» dans cette iſle deſerte & d'y eſtre
» conſumé par la faim.

» Ainſi parla Euryloque, & ce
» pernicieux conſeil fut loüé & ſui-
» vi. Sans perdre un moment ils
» vont choiſir dans les troupeaux les
» bœufs les meilleurs & les plus gras,
» & ils n'allerent pas les chercher
» bien loin, car comme ces bœufs

n'eſtoient point effarouchez, ils «
paiſſoient prés de noſtre vaiſſeau «
meſme. Ils les immolerent en fai- «
ſant leurs prieres aux Dieux, & «
comme ils n'avoient point d'orge «
pour les conſacrer ſelon la coutu- «
me, ils prirent des feüilles de cheſ- «
ne; leurs prieres eſtant finies & les «
victimes égorgées & dépoüillées, «
ils couperent les cuiſſes, les enve- «
loperent d'une double graiſſe, mi- «
rent par deſſus des morceaux de «
toutes les autres parties, & les poſe- «
rent ſur le feu. Ils manquoient de «
vin pour faire les aſperſions; dans «
cette neceſſité ils employerent l'eau, «
qu'ils verſerent ſur ces parties fu- «
mantes. Quand les cuiſſes furent «
conſumées par le feu, & qu'on eut «
gouté aux entrailles, on coupa les «
reſtes des victimes par morceaux, «
& on les fit roſtir. Le ſommeil me «
quitta dans ce moment, & je re- «
pris le chemin de mon vaiſſeau. «
Comme j'approchois, une odeur «

» agreable de fumée de ſacrifice ſe
» reſpandit autour de moy. Je ne
» doutay point de mon malheur, &
» m'adreſſant aux Dieux, je m'eſ-
» criay avec de profonds ſoupirs:
» Grand Jupiter, & tous les autres
» Immortels qui habitez auſſi l'O-
» lympe, c'eſt donc pour ma perte
» que vous m'avez fait fermer les
» paupieres par ce malheureux ſom-
» meil; car mes Compagnons de-
» venus audacieux & rebelles par
» mon abſence, ont commis un ter-
» rible forfait.

» En meſme temps la belle Lam-
» petie alla porter au Soleil la nou-
» velle de cet horrible attentat de
» mes Compagnons. Le Soleil ou-
» tré de colere; dit aux Dieux:
» Grand Jupiter, & tous les autres
» Immortels qui habitez auſſi ce-
» brillant Olympe, vengez-moy
» des Compagnons d'Ulyſſe fils de
» Laërte, qui avec une inſolence di-
» gne de tous vos chaſtiments, ont

égorgé mes bœufs que je voyois « toujours avec un nouveau plaiſir « quand je montois au ciel pour eſ- « clairer les hommes, ou quand je « deſcendois du ciel ſous la terre « pour faire place à la nuit. Si ces « inſolents ne portent bien-toſt la « peine que merite leur ſacrilege, je « deſcendray dans l'Erebe & je n'eſ- « claireray plus que les morts. «

Le maiſtre du tonnerre luy ré- « pond : Soleil, continuez de faire « part de voſtre lumiere aux Dieux, « & aux hommes qui ſont reſpandus « ſur la ſurface de la terre, & repo- « ſez-vous ſur moy de la punition « de ces audacieux. Bien-toſt je bri- « ſeray leur vaiſſeau d'un coup de « foudre au milieu de la vaſte mer. «

Et cette converſation des Dieux, « je l'appris de la belle Calypſo, qui « me dit la tenir de Mercure meſ- « me. «

Quand j'eus regagné mon vaiſ- « ſeau, je fis à mes Compagnons de «

» tres ſeveres réprimandes. Mais tout
» cela n'apportoit aucun remede à
» nos maux, les bœufs du Soleil eſ-
» toient tuez. Les Dieux ne tarde-
» rent pas d'envoyer à ces malheu-
» reux des ſignes de leur colere ; les
» peaux de ces bœufs ſe mirent à
» marcher ; les chairs, qui rotiſſoient
» ſur les charbons, commencerent à
» mugir ; celles qui eſtoient encore
» cruës répondoient à leurs mugiſſe-
» ments, & nous croyions entendre
» les bœufs meſmes.
» Malgré ces prodiges mes Com-
» pagnons paſſerent ſix jours entiers
» à faire bonne chere, & dés que Ju-
» piter eut fait luire le ſeptiéme jour,
» la tempeſte, qui juſques-là avoit
» eſté ſi furieuſe, ceſſa tout d'un
» coup. Pour ne pas perdre un temps
» ſi favorable, nous nous rembar-
» quaſmes ſur l'heure, & aprés avoir
» dreſſé le maſt & déployé nos voi-
» les, nous nous miſmes en mer.
» Dés que nous euſmes perdu l'Iſ-

le de vûë, que nous ne découvrions « plus aucunes terres & que nous ne « pouvions plus voir que la mer & « le ciel, alors Jupiter fit lever au « deſſus de noſtre vaiſſeau un nuage « noir, qui couvrit tout à coup la « mer d'eſpaiſſes tenebres. Ce nuage « ne courut pas long-temps, car bien- « toſt de ſes flancs ſortit le violent « Zephyre accompagné d'un déluge « de pluye & d'affreux tourbillons. « L'effort du vent rompit d'abord « les deux cordages du maſt, qui « tomba avec ſes voiles & ſes anten- « nes dans la Sentine, & en tombant « il fracaſſa la teſte à noſtre pilote « qui tenoit le gouvernail. Ce mal- « heureux tomba de ſa pouppe dans « la mer la teſte la premiere comme « un plongeur. En meſme temps Ju- « piter fit retentir les airs du bruit « d'un horrible tonnerre & lança ſa « foudre ſur noſtre vaiſſeau. La ſe- « couſſe, que cauſa le trait de ce Dieu, « fut ſi violente, que tout le vaiſſeau «

» en fut esbranſlé, une odeur de
» ſoulfre le remplit & tous mes Com-
» pagnons furent précipitez dans les
» flots. Ils flottoient ſur les vagues
» comme des oyſeaux marins, faiſant
» tous leurs efforts pour regagner
» leur navire, mais toute voye de
» ſalut leur eſtoit fermée par l'ordre
» de Jupiter. Dans cette extremité
» je courois d'un bout à l'autre du
» vaiſſeau pour taſcher de le gou-
» verner, mais un horrible coup de
» vent ayant emporté les deux coſ-
» tez, il n'y eut plus que le fonds qui
» reſta entier & qui eſtoit le joüet
» des flots & de la tempeſte. Un ſe-
» cond coup de vent, beaucoup plus
» fort, vint briſer mon maſt par le
» pied; mais comme il eſtoit garni
» d'une eſpece de cable fait de cuir
» de bœuf, je me ſervis de ce cable
» pour lier ce maſt avec la quille du
» vaiſſeau & le rendre plus ferme &
» plus ſolide, & porté ſur cette quille
» fortifiée par le maſt, je m'abandon-

nay au gré des vents. Dans ce mo- «
ment le violent Zephyre tomba «
tout d'un coup & fit place au vent «
de midy, qui eſtoit mille fois plus «
terrible pour moy, car il me por- «
toit dans les gouffres de Charybde. «
Toute la nuit ſe paſſa ainſi dans un «
danger continuel de ma vie. Le «
lendemain, comme le ſoleil ſe le- «
voit, je me trouvay entre Scylla & «
la terrible Charybde, & ce fut «
juſtement dans le moment que cel- «
le-cy engloutiſſoit les flots. Ce «
reflux m'auroit entraiſné dans ſes «
gouffres, ſi en me hauſſant ſur les «
pieds je ne me fuſſe pris à ce fi- «
guier ſauvage dont je vous ay par- «
lé, je me tins fortement attaché à ſes «
branches avec les mains comme un «
oyſeau de nuit, le reſte du corps «
ſuſpendu en l'air, ſans pouvoir «
trouver à appuyer les pieds, car ſes «
racines eſtoient fort loin dans le «
rocher & ſes branches longues & «
fortes eſtoient avancées dans la mer «

» & ombrageoient tout cet abyſme.
» Je demeuray donc ainſi ſuſpendu
» en attendant que le monſtre en
» rejettant les flots me renvoyaſt
» mon maſt. Enfin mon impatience
» fut ſatisfaite, car dans le temps que
» le juge, aprés avoir jugé quantité
» de procés, quitte ſon tribunal pour
» aller diſner, je vis ſortir mon maſt
» de cet abyſme; comme il paſſoit
» ſous moy je me laiſſay aller, je tom-
» bay un peu à coſté avec un grand
» bruit, & l'ayant accroché, je m'aſ-
» ſis au milieu & je nageay avec les
» pieds & les mains qui me ſervoient
» de rames. Le Pere des Dieux &
» des hommes ne permit pas que je
» repaſſaſſe prés de Scylla, car jamais
» je n'aurois pû éviter la mort. Je
» fus porté en cet eſtat au gré des
» flots & des vents neuf jours entiers,
» & la dixiéme nuit les Dieux me
» firent aborder à l'iſle d'Ogygie,
» où habite la belle Calypſo, qui me
» receut avec beaucoup de bonté &

de politeſſe. Mais pourquoy vous « redirois-je preſentement ce qui ſe « paſſa dans ſon Palais, je vous en « fis hier le recit, à vous, grand Roy, « & à la Reyne; la repetition ne « pourroit que vous eſtre ennuyeu- « ſe, & je n'aime point à redire ce « qui a eſté desja dit. «

REMARQUES SUR L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XII.

Page 343. *QUand noſtre vaiſſeau eut ſurmonté les courants du grand Océan*] Je ne ſuis pas aſſez habile pour entendre ce que Crates dit ſur ce paſſage dans le 1. liv. de Strabon, que par ces courants de l'Océan, ῥόον ὠκεανοῖο, il faut entendre un marais, un golphe qui s'eſtend depuis le tropique d'hyver juſqu'au pole meridional, *Car*, dit-il, *quand on eſt ſorti de ce golphe, on eſt encore dans l'Océan, au lieu que quand on eſt ſorti de l'Océan, on ne peut pas dire qu'on entre dans l'Océan,* θάλασσα, *la* mer, *&* ὠκεανὸς, *l'*Océan, *eſtant icy une ſeule & meſme choſe.* A mon avis c'eſt embroüiller & obſcurcir le texte au lieu de l'expliquer. Il ne faut point chercher tant de fineſſe pour ce paſſage, & il peut eſtre entendu tout ſimplement, il ne faut que ſe repreſenter le lieu d'où Ulyſſe part; il vient des Enfers, c'eſt à dire,

du bout du monde, des lieux ou le ſoleil ſe couche. Dans cette pente les courants de l'Océan devoient eſtre tres violents & tres rapides, il fallut les ſurmonter. Quand cela fut fait, qu'Ulyſſe eut *quitté ces courants,* ῥόον ὠκεανοῖο, *il arriva au flot de la mer,* ἵκετο κῦμα θαλάσσης, c'eſt à dire, qu'*il arriva en pleine mer,* qu'*il gagna la haute mer.* Cela me paroiſt ſenſible.

Nous arrivaſmes à l'iſle d'Ææa, où ſont les chœurs & les danſes de l'Aurore] Homere eſtoit parfaitement inſtruit du voyage de Jaſon dans le pays d'Ææa, c'eſt à dire, dans la Colchide où regnoit Æëtes pere de Medée, car il en va parler tout à l'heure dans ce meſme Livre. Comme Medée & Circé eſtoient deux fameuſes enchantereſſes, ſur cette conformité de mœurs & de profeſſion, il les fait parentes, car il feint que Circé eſtoit ſœur d'Æëtes, comme il l'a dit dans le x. Liv. quoy-qu'elles habitaſſent des pays bien éloignez, car Circé habitoit ſur les coſtes de l'Italie, & Medée dans la Colchide au bout du Pont Euxin. Mais comme il n'eſtoit ni vrayſemblable ni poſſible qu'Ulyſſe à ſon retour de Troye, eſtant arrivé à la ville de Lamus, qui eſt Formies, euſt eſté de-là porté dans la Colchide, Homere ſelon ſa coutume déplace ces pays à ſa fantaiſie. Il tranſporte Ææa ſur les coſtes d'Italie, au promontoire Cir-

ceï, car tout ce qu'il dit icy convient dans la verité à ce promontoire, & non content de cela, il dépaïſe encore davantage ce pays d'Ææa, ce promontoire de Circeï, & le place dans l'Océan. Deux choſes luy ont ſervi à faire tout ce remüement avec quelque ſorte de vrayſemblance. La premiere, la Tradition conſtante que Jaſon avoit eſté ſur les coſtes d'Italie. Voilà la raiſon du tranſport d'Ææa de la Colchide au promontoire de Circeï. Et la ſeconde, l'opinion qui regnoit alors que le Pont Euxin paſſoit pour l'Océan, & que ceux qui avoient eſté juſques-là eſtoient regardez comme ſortis de noſtre mer, auſſi-bien que ceux qui avoient paſſé les colomnes d'Hercule, c'eſt pourquoy meſme on luy avoit donné le nom de *Pont*, qui veut dire l'Océan. Et voilà la raiſon du tranſport de cette prétenduë iſle d'Ææa dans l'Océan, comme je l'ay desja dit. Ainſi pour bien entendre ce paſſage, il faut reporter cette iſle en ſon veritable lieu, qui eſt le promontoire de Circeï ſur les coſtes du Latium où Ulyſſe pût aborder veritablement. Mais, dira-t-on, comment accorder ce qu'Homere dit icy des chœurs & des danſes de l'Aurore & du lever du ſoleil, avec la ſituation de ce promontoire, qui eſt abſolument tourné au couchant! Cela n'eſt pas bien difficile: Homere tranſporte à Circeï l'Ææa de la Colchide avec toute ſa lumiere

& ſa clarté, comme il a tranſporté ſur les coſtes de la Campanie les Cimmeriens du Boſphore avec toutes leurs tenebres. D'ailleurs ce Poëte paroiſt parfaitement inſtruit des contes des Pheniciens. Il va nous dire qu'Ulyſſe enterra Elpenor, un de ſes Compagnons, ſur le rivage de cette iſle à la pointe du promontoire. Or il eſt conſtant qu'il fut enterré au promontoire de Circeï, & que ce promontoire fut appellé de ſon nom *Elpenor*. Sur cela, comme Bochart l'a découvert, les Pheniciens, qui vouloient rapporter à leur langue tous les noms, dirent que ce promontoire n'eſtoit pas appellé *Elpenor*, du nom de ce Compagnon d'Ulyſſe, mais du mot *hilbinor*, qui ſignifie, *ubi albeſcit lux matutina, où l'aube du jour paroiſt*. Parce que comme ce promontoire eſt fort avancé, la premiere pointe de l'aube y paroiſt, & il reçoit les premiers rayons de l'Aurore. Cette tradition, dont Homere eſtoit ſans doute informé, luy a fourni cette idée des danſes & des chœurs de l'Aurore & des premiers rayons du ſoleil, & cette idée eſt d'autant plus heureuſe, qu'elle ne convient pas moins à la veritable Ææa de la Colchide qu'à l'iſle d'Ææa priſe pour le promontoire de Circeï. Car comme les Anciens avoient pris le Phaſe, fleuve de la Colchide, pour les dernieres bornes de la terre habitable vers l'Orient, Ææa qui eſtoit la capi-

tale du Roy Æëtes ſur le Phaſe a eſté priſe avec raiſon pour le lieu où le ſoleil ſe leve, & par conſequent pour un lieu ſitué ſur l'Océan, puiſqu'ils convenoient que l'Océan environne la terre. C'eſt pourquoy Mimnerme a eſcrit,

Αἰήταω πόλιν, ὅθι τ' ὠκέος ἠελίοιο
Ακτῖνες χρυσέῳ κείαται ἐν θαλάμῳ
Ωκεανοῦ παρὰ χείλεσ' ἵν' ὤχετο θεῖος
Ἰήσων.

A la ville d'Aëtes où les rayons du ſoleil paroiſſent dans un lit d'or ſur les bords de l'Océan, où aborda autrefois le divin Jaſon. Cela prouve qu'Homere avoit une profonde connoiſſance de l'Antiquité, & que, comme Strabon l'a eſtabli en pluſieurs endroits, ſes fictions les plus eſtonnantes ont toujours une verité pour fondement.

Nous nous couchaſmes ſur le rivage] Comme ils eſtoient arrivez en un jour de Circeï chez les Cimmeriens, ils retournerent le lendemain du pays des Cimmeriens à Circeï. Et la nuit, qui ſepara ces deux jours, fut remplie parce qu'il vient de raconter.

Page 344. *Deux fois victimes de la mort*] Le Grec dit en un ſeul mot δισθανέες. Et Euſtathe remarque que comme les longues plaiſanteries ne conviennent point à une perſonne

perſonne grave & de dignité dans des occaſions ſerieuſes, Circé ne dit qu'un ſeul mot, & finit la plaiſanterie, ἄσειομα, ſur cette double mort.

Page 346. *Vous trouverez ſur voſtre chemin les Sirenes*] C'eſtoient des courtiſanes qui habitoient trois petites iſles appellées de leur nom *Sirenuſæ*, prés de Caprées vis-à-vis de Surrentum, & qui attiroient les paſſants par le charme de leur voix & les retenoient toujours auprés d'elles. J'en ay parlé plus au long dans mes Remarques ſur Dictys.

Où l'on ne voit que monceaux d'oſſements de morts & que cadavres que le ſoleil acheve de ſecher] Quelle heureuſe fiction pour marquer le danger qu'il y a d'approcher de ces perſonnes perduës ! la mort habite auprés d'elles. Je ne connois rien au deſſus de cette peinture que celle que Salomon fait de la meſme choſe dans le 9. chap. de ſes Proverbes. *Ces femmes inſenſées appellent ceux qui paſſent prés d'elles & qui continüent leur chemin: Que les petits, diſent-elles, ſe détournent pour venir à nous. Elles chantent aux fous, les eaux dérobées,* c'eſt à dire les plaiſirs dérobez, *ſont plus douces, & le pain qu'on mange en ſecret eſt le plus agreable. Et ces fous ignorent que prés d'elles ſont les Geants, & que leurs convives ſont dans le plus profond de l'En-*

ſer. Ne diroit-on pas que cette image d'Homere a eſté tirée de celle de ce ſage Roy?

Page 347. *Pour vous, vous pouvez les entendre*] Le ſage, que les bons préceptes ont muni contre l'appaſt de la volupté, peut entendre en paſſant le chant des Sirenes, pourvû qu'il ait eu la précaution de ſe faire bien lier les pieds & les mains, c'eſt à dire, pourvû qu'il ſoit aſſeuré qu'il eſt incapable de faire ni la moindre action ni la moindre démarche contre les regles de la ſageſſe. Les autres, que la Philoſophie n'a pas fortifiez, n'ont d'autre parti à prendre que de ſe bien boucher les oreilles, c'eſt à dire, de ſe mettre hors d'eſtat d'entendre ce qui les perdroit infailliblement.

Page 348. *Il y a deux roches fort hautes*] Scylla & Charybde à l'entrée du deſtroit de la Sicile du coſté du Pelore. Scylla ſur la coſte d'Italie, & Charybde ſur la coſte de Sicile. Par la deſcription qu'Homere fait de ces deux roches, il paroiſt qu'il eſtoit inſtruit de la tradition des Pheniciens, car l'un fut appellé *Scylla*, du mot Punique *ſcol* qui ſignifie *ruine, perte.* Et l'autre fut appellé *Charybde,* du mot *chorobdam* qui ſignifie *abyſme de perdition.* Dans ces anciens temps ces eſcüeils eſtoient fort dangereux, à cauſe de la qualité des vaiſſeaux qu'on avoit alors. Mais aujourd'huy nos vaiſſeaux

ſe mocquent de ces monſtres, comme des Officiers de Marine me l'ont aſſeuré.

Les Dieux immortels les appellent les roches errantes] C'eſt, à mon avis, pour dire qu'en les voyant de loin elles ſemblent jointes, & qu'en approchant on les trouve ſeparées par le deſtroit, ainſi il ſemble qu'elles aillent & viennent; mais ce n'eſt pas encore là tout. Strabon a fort bien vû qu'Homere attribuë icy aux roches de Scylla & de Charybde ce qu'on avoit dit avant luy des roches Cyanées, qui ſont deux petites iſles vis-à-vis l'une de l'autre à l'entrée du Pont Euxin au Boſphore de Thrace, l'une du coſté de l'Aſie & l'autre du coſté de l'Europe & qui eſtoient appellées *Symplegades*, parce qu'on diſoit qu'elles s'approchoient & ſe froiſſoient, apparemment par la raiſon que je viens de dire. *Homere*, dit cet excellent Geographe, *a imaginé ces roches errantes ſur les roches Cyanées, tirant toujours le fonds de ſa fable de quelque hiſtoire connuë. Car il feint que ces roches eſtoient difficiles & dangereuſes, comme on le diſoit des Cyanées qui eſtoient appellées* Symplegades *par cette raiſon.* Et ce tranſport, que le Poëte fait de ces roches Cyanées aux eſcüeils de Scylla & de Charybde, eſtoit d'autant plus aiſé, que la tradition portoit que Jaſon, qui avoit paſſé entre ces deux roches Cyanées,

eſtoit venu auſſi dans la mer d'Italie, & Homere a ſuivi cette tradition.

Et les colombes meſmes qui portent l'ambroiſie à Jupiter, ne les paſſent point impunément] Cette fiction des colombes qui portent l'ambroſie à Jupiter & qui paſſent ſur ces roches qui en abattent toujours quelqu'une, a paru fort ſinguliere & fort myſterieuſe, & on a fort ſouhaité d'en découvrir le ſens. Je ſuis charmée qu'une femme ait la premiere aprofondi cette fiction, & qu'elle en ait développé tout le myſtere. C'eſt une femme de Byzance appellée Mœro. Elle dit donc au rapport d'Athenée, liv. 11. chap. 12. que dans le vers d'Homere le mot *peleïades*, qu'on a toujours expliqué *colombes*, eſt pour *pleïades*, pour les Pleïades filles d'Atlas. Cette conſtellation par ſon lever & par ſon coucher marque les ſaiſons, le temps des ſemences, de la recolte & de la maturité des fruits, c'eſt pourquoy Homere a dit qu'elles portoient l'ambroſie à Jupiter, car ce ſont les ſaiſons & la recolte des fruits qui fourniſſent les libations & les ſacrifices. Quand le Poëte adjoute que ces roches abattent toujours quelqu'une de ces eſtoiles, c'eſt une hyperbole poëtique pour faire croire que quand ces eſtoiles ſe couchent, ſe ſont ces roches qui à cauſe de leur exceſſive hauteur les ont abattuës, & que quand elles reparoiſſent, c'eſt Jupiter qui en

ſubſtituë d'autres, car leur nombre eſt toujours complet. Il faut avoüer que cette explication eſt auſſi ingenieuſe que l'idée d'Homere eſt poëtique. Elle eſt meſme d'autant plus vrayſemblable, que Simonide, Pindare, Eſchyle & Theocrite ont dit comme noſtre Poëte *peleïades* pour *pleïades*. Je ſçay bien que Bochard a prétendu que c'eſt une fable Phenicienne née des mots *heman* & *emam*, dont le premier ſignifie des *colombes*, & l'autre, un *preſtre*, une *preſtreſſe*. Ainſi quand ils diſoient que des colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des preſtres & des preſtreſſes qui luy offroient des ſacrifices, que l'Eſcriture ſainte meſme appelle la *viande*, la *nourriture de Dieu*, *cibum Dei*. Mais de cette maniere que deviendra le reſte de la fiction ! Comment ces roches abattent-elles de ces preſtreſſes, & comment Jupiter en ſubſtituë-t-il d'autres en leur place ! Il faut que cela demeure ſans explication, à moins que l'on ne diſe qu'Homere a joint les deux idées, comme ce ſont les Pleïades qui nourriſſent Jupiter par les raiſons qu'on a luës, il les a appellées *peleïades, colombes*, en faiſant alluſion à l'équivoque Phenicienne, & en la confirmant meſme dans ſa langue, car la meſme équivoque qui eſt entre *heman*, *colombes*, & *emam*, *preſtreſſes*, eſt entre *pleïades* & *peleïades*. Ainſi il ne faut rien changer dans la Tra-

duction. Je ſuis eſtonnée que Longin ait traitté une fiction ſi grave & ſi noble de niaiſerie qui marque l'affoibliſſement de l'eſprit d'Homere. Cette critique n'eſt pas digne de luy. J'en ay parlé dans la Préface.

C'eſt la celebre navire Argo, qui chargée de la fleur des heros de la Grece] J'ay voulu rendre toute la force & toute l'eſtenduë du ſens que renferme l'épithete qu'Homere donne à la navire Argo πασιμέλουσα, proprement, *qui fait le ſoin de tout le monde*, ce qui ſignifie deux choſes, *qui eſt celebre par tout le monde, & à laquelle tout le monde prend intereſt.* Comme elle portoit la fleur des heros de la Grece, tout le monde avoit intereſt à ſa conſervation.

Page 349. *Si Junon ne l'euſt conduite*] Car Junon eſtant la patrone des Roys, elle ne pouvoit pas manquer d'avoir ſoin d'un vaiſſeau qui portoit tant de Princes. D'ailleurs, comme Junon c'eſt l'air, Homere dit poëtiquement que les Argonautes eurent un beau temps pour paſſer ces roches. Apollodore dit que la navire Argo eſchapa par le ſecours que Thetis & les Nereïdes luy donnerent à la priere de Junon.

L'un porte ſa cime juſqu'aux cieux] La peinture que fait Homere de ces deux ro-

chers comme de deux monſtres affreux ſont admirables. Mais, dit-on, tous ces épiſodes de Circé, des Sirenes, d'Antiphate, de Polypheme, de Scylla & de Charybde ſont-ils vrayſemblables ? Le merveilleux doit regner dans le Poëme Epique, cela eſt vray, mais il ne doit pas deſtruire la vrayſemblance, quoy-qu'il paſſe les bornes de la raiſon. Ariſtote nous donne une regle pour juſtifier tous ces endroits, & pour nous faire entendre la grande adreſſe d'Homere. *Le Poëte*, dit-il, *doit pluſtoſt choiſir les choſes impoſſibles, pourvû qu'elles ſoient vrayſemblables, que les poſſibles qui ſont incroyables avec toute leur poſſibilité.* Poëtiq. chap. 15. Je ne fais qu'employer icy la Remarque de M. Dacier ſur cet endroit de la Poëtique. L'Iliade, l'Odyſſée & l'Eneïde ſont pleines de choſes humainement impoſſibles, & qui ne laiſſent pas d'eſtre vrayſemblables. Or il y a deux ſortes de ces impoſſibilitez qui ſont pourtant dans les regles de la vrayſemblance. Les premieres, qu'on peut appeller les plus grandes & les plus incroyables, ſont celles qui exigent toute la vrayſemblance Divine, comme le cheval qui parle dans l'Iliade, la metamorphoſe du vaiſſeau d'Ulyſſe en une pierre dans l'Odyſſée, & celle des vaiſſeaux d'Enée en autant de Nymphes, dans l'Eneïde. Celles-là ne doivent pas eſtre trop frequentes dans le Poëme, &

un Poëte n'en doit pas abuſer. Les autres ſont celles qui eſtant impoſſibles, ne laiſſent pas d'eſtre vrayſemblables humainement, ſoit par elles-meſmes, ſoit par la credulité de ceux à qui on les debite.

C'eſt de cette derniere maniere qu'Homere a fait rentrer dans la vrayſemblance humaine ce qui n'eſt point vrayſemblable humainement comme l'hiſtoire de Circé, d'Antiphate, de Polypheme, de Scylla, de Charybde, des Sirenes, &c. Car Homere a feint tres ingenieuſement qu'Ulyſſe debite ces avantures aux Pheaciens, qui eſtoient des peuples ſans eſprit, ſimples & credules, & qui plongez dans une grande moleſſe & dans une grande oyſiveté, n'aimoient rien tant que les fables. Ce Poëte nous a marqué par avance le caractere de ces peuples, en nous avertiſſant au commencement du Liv. VI. qu'*ils habitoient loin des demeures des gens d'eſprit.* Mais comme cette vrayſemblance, qui ſe tire de la ſimplicité de ces peuples, ne devoit pas diſpenſer ce Poëte de conſerver dans ces meſmes fables une autre ſorte de vrayſemblance pour les Lecteurs raiſonnables & pour les ſçavants, c'eſt à quoy il a pourvû avec beaucoup d'adreſſe, en cachant des veritez phyſiques ou morales ſous ces allegories miraculeuſes, & par-là il a réduit dans la verité & dans la vrayſemblance poëtique toutes ces merveilles. Horace l'a-

voit bien compris, car il les appelle des *miracles eſclatants.* Art. poëtiq. *V.* 144.

... Ut ſpecioſa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope
Charybdin.

Longin les appelle *des ſonges, mais des ſonges de Jupiter.* Euſtathe a fort bien parlé ſur la beauté de cette Poëſie.

Dont l'ouverture eſt tournée vers le couchant & vers l'Erebe] C'eſt à dire, vers l'Empire des Morts, & c'eſt pour faire entendre qu'on ne peut paſſer prés de-là ſans ſe perdre.

Page 350. *Ni les Dieux meſmes ne peuvent ſoutenir la vûë*] C'eſt une hyperbole poëtique pour rendre la choſe plus terrible.

Et peſche habilement les dauphins, les chiens marins] Polybe avoit fait voir qu'Homere en deſcrivant cette peſche de Scylla, a en vûë une peſche qui ſe faiſoit effectivement dans ce deſtroit prés de cette roche, & qu'on appelloit la *peſche des Galeotes*, ou *chiens marins.* On peut voir Strabon liv. 1. qui rapporte la deſcription meſme que ce grand Hiſtorien en avoit faite, & qui a beaucoup de rapport avec ce qu'Homere dit icy.

Page 351. *On y voit un ſanglier ſauvage*

dont les branches chargées de feüilles] Ces particularitez, qui ne paroiſſent d'aucune conſequence, ſervent beaucoup à la vrayſemblance, & ſont croire que ce qu'on dit n'eſt pas une fable, mais une verité. Car qui eſt-ce qui s'aviſeroit de placer-là un figuier ſauvage s'il n'y eſtoit pas effectivement! Homere ſe ſert admirablement de cette adreſſe. Je l'ay desja fait remarquer ailleurs. Au reſte ce figuier n'eſt pas imaginé icy en vain. Il ſera d'un fort grand ſecours à Ulyſſe. Le Poëte dit que ſes branches ſont chargées de feüilles, pour faire entendre que la ſaiſon n'eſtoit pas encore fort avancée & qu'on eſtoit en automne, comme je l'ay desja dit.

Car chaque jour elle les engloutit par trois fois, & par trois fois elle les rejette] Strabon ſe ſert avec raiſon de ce paſſage, pour faire voir qu'Homere a connu le flux & reflux de l'Océan. *Une marque du ſoin qu'Homere a eu de s'inſtruire de toutes choſes*, dit-il, *c'eſt qu'il n'a pas ignoré le flux & reflux de l'Océan, car il l'appelle* ἀνάπλοον, qui s'en retourne, *& il dit icy de Scylla que trois fois elle engloutit les eaux, & que trois fois elle les rejette. Ce qui ne ſe peut entendre que des marées reglées. Et quand il dit qu'elle les engloutit & les rejette trois fois, quoy-qu'on ſçache qu'il n'y a par jour que deux marées, c'eſt ou une faute de co-*

piſte qui a mis τρὶς, trois fois, *pour δὶς*, deux fois, *ou un oubli.* On pourroit croire auſſi que c'eſt une exageration de la Déeſſe, qui pour rendre la choſe plus terrible adjoute à la verité.

Taſchez pluſtoſt de paſſer du coſté de Scylla] C'eſt à dire, qu'au paſſage de ce deſtroit il vaut mieux coſtoyer l'Italie que la Sicile, parce qu'il y a moins de danger.

Page 352. *Ne pourray-je pas venger ſur cette derniere la mort de mes ſix Compagnons?*] Voilà toujours le heros qui ſe déclare. Circé a beau luy dépeindre le plus affreux danger, il cherche à l'affronter pour venger ſes Compagnons. Auſſi la Déeſſe ne manque pas de relever cette intrepidité & cette magnanimité d'Ulyſſe.

Page 353. *Appellez à voſtre ſecours la Déeſſe Cratée*] On prétend que cette Déeſſe Cratée eſt la meſme qu'Hecate; or Hecate eſt la Déeſſe des ſorciers & des enchanteurs, elle preſide aux enchantements & aux ſortileges. Je m'imagine donc que lorſque Circé dit à Ulyſſe que pour eſchapper à ce monſtre, il faut recourir à celle qui l'a enfanté, elle luy dit énigmatiquement que comme c'eſt la magie qui forme ce monſtre, c'eſt auſſi à la magie à l'affoiblir & à en garentir. Cette magie, c'eſt la Poëſie d'Ho-

mere, la plus grande enchantereſſe qui fut jamais, elle crée des monſtres, mais quand elle eſt bien entenduë, elle les deſtruit, ou elle les affoiblit, car quand on ſepare la verité d'avec l'enchantement que l'art y a adjouté, ces monſtres n'ont plus rien de redoutable.

Où paiſſent un grand nombre de bœufs & de moutons] La fable qu'Homere conte icy de ces troupeaux immortels conſacrez au ſoleil, eſt fondée ſur deux veritez conſtantes. La premiere, qu'il y avoit dans ces anciens temps des troupeaux entiers qui eſtoient conſacrez aux Dieux, & qui par-là eſtoient ſacrez & inviolables ; & la ſeconde, que cette partie de la Sicile du coſté du Pelore autour de Myles eſtoit un terroir tres gras qui avoit d'excellents paſturages. Comme les troupeaux, qui y paiſſoient, eſtoient fort eſpargnez & fort reſpectez, Homere a tiré de-là l'idée de leur immortalité. Bochard a crû que cette fable de ces bœufs conſacrez au Soleil eſt encore une fable Phenicienne, née de la conformité de ces deux mots Hebraïques *cheres*, qui ſignifie le *ſoleil*, & *chores* qui ſignifie *laboureur*. Car ſur cette conformité les Pheniciens ſe ſervoient apparemment du meſme mot, pour dire *bœuf qui laboure*, & *bœuf du Soleil*, & cette deffenſe de toucher aux bœufs du Soleil, n'eſt que l'ancienne loy qui deffendoit

de ſacrifier le bœuf qui ſervoit au labourage.

La belle Phaëtuſe & la charmante Lampetie] L'une eſt pour ſignifier la lumiere du Soleil, & l'autre la lumiere de la Lune, ce ſont les deux bergeres de ces troupeaux, parce qu'ils paiſſoient & le jour & la nuit. Elles ſont filles du Soleil & de la Déeſſe Néeré, qui ſignifie la *jeuneſſe*, parce qu'elles ne vieilliſſent jamais, & que la lumiere eſt toujours la meſme & a toujours le meſme eſclat.

Page 354. *La Déeſſe reprit le chemin de ſon Palais, & moy je retournay à mon vaiſſeau*] Homere ne s'amuſe point icy à rapporter les adieux de Circé & d'Ulyſſe en ſe ſeparant.

Page 355. *Un vent favorable qui donna le temps à nos rameurs de ſe ſoulager*] Je n'ay pû conſerver le terme de l'original, il a fallu me contenter d'en rendre le ſens. Le Grec dit : *Nous envoya un vent à pleines voiles, brave compagnon.* ἐὺν ἑταῖρον. Et cela eſt heureuſement dit, le bon vent eſt un bon rameur & vaut mieux qu'un grand nombre de rameurs.

Je vais vous en informer tous] Il y a pourtant une choſe qu'il leur cachera. Il ne leur dira rien de ce que Circé luy a prédit, que Scylla luy engloutiroit ſix de ſes Compagnons, car cela ne ſerviroit qu'à les jetter dans le deſeſpoir.

Page 357. *Et auſſi-toſt élevant leur voix elles ſe mirent à chanter*] Car ces bonnes perſonnes eſtoient fort ſçavantes & grandes muſiciennes. Et c'eſt de-là meſme qu'elles ont eſté appellées *Sirenes.* Car ſelon Bochart *ſir* eſt un mot Punique qui ſignifie *chant*, de ſorte que *Sirene* ſignifie proprement un *monſtre qui chante, monſtrum canorum.* Ce qui convient fort bien aux perſonnes dont il parle.

Approchez de nous, genereux Ulyſſe] Elles nomment Ulyſſe par ſon nom, pour luy faire voir qu'elles ſçavent toutes choſes. Homere veut monſtrer par-là que la Poëſie eſt une divination, une inſpiration. Il y a un naturel merveilleux dans ce chant des Sirenes, & on doit appliquer à la Poëſie d'Homere ce que ces Nymphes diſent de leurs chants, *Jamais perſonne ne les a entendus ſans les admirer, & ſans y avoir appris une infinité de choſes.* On peut voir ſur cet endroit une Remarque de M. Dacier dans ſes Commentaires d'Horace, epiſt. 11. liv. 1. tom. 8. pag. 156. Je n'en rapporteray que la fin. *Ciceron eſtoit ſi touché,* dit-il, *de la beauté de cet endroit, qu'il l'a voulu traduire dans ſon 5. liv.* de finibus, *où il nous fait remarquer une grande adreſſe du Poëte, qui voyant que ſa fiction ne ſeroit jamais approuvée s'il faiſoit qu'un auſſi grand homme qu'Ulyſſe puſt eſtre re-*

tenu par la ſeule douceur de quelques petites chanſons, luy fait promettre la ſcience, qui ſans miracle pouvoit faire oublier à Ulyſſe l'amour qu'il avoit pour ſon pays, car il n'y a rien de ſi fort dans l'eſprit des hommes que la curioſité & l'envie de tout ſçavoir. Au reſte, ſi quelqu'un veut ſe donner la peine de conferer la Traduction, que Ciceron a faite en vers de ce paſſage d'Homere, avec les vers de l'original, je ſuis preſque ſeure qu'il avoüera qu'il eſt difficile, meſme aux plus grands hommes, car quel plus grand homme que Ciceron! de traduire en vers ces excellents originaux, & d'oppoſer Poëſie à Poëſie.

Page 358. *Pour ne pouvoir plus entendre ni les ſons, ni la voix de ces enchantereſſes*] C'eſt ainſi, à mon avis, qu'il faut expliquer ces deux mots du texte οὐδὲ φθόγγης, οὐδὲ ἀοιδῆς. φθόγγη ſe dit du ſon des inſtruments, & ἀοιδὴ de la voix. Car de ces Sirenes, l'une chantoit, l'autre joüoit de la flute, & la troiſiéme joüoit de la lyre. *Harum una voce, altera tibiis, alia lyra canebat:* dit Servius.

Mes amis, nous ne ſommes point novices a ſoutenir de grands maux] Naturellement il auroit fallu dire, *mes amis, leur diſois-je, &c.* mais Ulyſſe ſupprime ce mot *leur diſois-je*, qui fait languir le diſcours. Homere s'accommode toujours au temps, & bien-

loin d'employer des paroles inutiles, il en retranche à propos de neceſſaires pour ſuivre le mouvement de celuy qu'il fait parler. Ce diſcours d'Ulyſſe eſt parfait, il y a une grande éloquence dans ce qu'il dit, & beaucoup d'adreſſe dans ce qu'il ſupprime.

Page 360. *Par ma prudence, par mon courage & par mon adreſſe nous nous tiraſmes de ce terrible danger*] Plutarque en parlant des occaſions où il eſt permis aux grands hommes, aux hommes d'eſtat, qui manient de grandes affaires, de ſe loüer & de parler magnifiquement d'eux-meſmes, n'oublie pas celle où ſe trouve icy Ulyſſe. *Il voit*, dit-il, *ſes Compagnons effrayez de la fumée & des vagues, & du grand bruit qui ſortoient des gouffres de Charyde & de Scylla. Il les raſſeure en les faiſant reſſouvenir de ſa prudence, de ſon courage & de ſon adreſſe qui luy avoient fait trouver de ſi grandes reſſources dans des dangers encore plus grands. Ce n'eſt point par vanité qu'il ſe donne ces grands éloges, c'eſt pour rendre le courage à ceux qu'il voit eſtonnez, & il leur donne ſa vertu, ſa capacité, ſon courage pour gages de la confiance qu'ils doivent avoir en luy.* Voilà comme parle un homme ſenſé. J'ay donné à cette matiere un plus grand jour dans mon Traité *des Cauſes de la Corruption du Gouſt*, pag. 116. &c.

Eloignez toujours voſtre vaiſſeau de l'endroit où vous voyez cette fumée] Il veut qu'ils s'éloignent de la roche de Charybde qui eſt à la droite ſur la coſte de Sicile, & qu'ils s'approchent de Scylla qui eſt à la gauche ſur la coſte d'Italie.

Page 361. *Alors je ne me ſouvins plus de l'ordre trop dur que Circé m'avoit donné, j'endoſſay mes armes*] Circé luy avoit dit de ne pas prendre ſes armes contre ce monſtre de Scylla, parce qu'il eſtoit immortel & invincible. Mais un heros oublie cet ordre, & ne ſuit que ce que luy inſpire ſon courage, qui veut qu'il ſe mette en eſtat de defendre ſes Compagnons menacez d'un ſi grand peril. Il ſe met meſme à l'endroit le plus expoſé.

Quand elle les rejettoit, le boüillonnement de ces eaux, ſemblable à une cuve preſſée par un feu violent] Je voy que ce paſſage a fait de la peine aux anciens Critiques, car pour l'expliquer ils ont voulu violenter les termes. Il n'y a rien de plus naturel que ce qu'Homere dit icy. Il attribuë la cauſe du flux & reflux de la mer à Charybde. Expliquons ces termes, afin qu'il ne reſte aucune difficulté. ὅτ' ἐξεμέσειε, *quand Carybde rejete, revomit les eaux*, c'eſt à dire, dans le flux, lorſque la mer monte, c'eſt alors que les vagues s'élevent juſqu'à la cime des rochers de Scylla, car la mer s'éleve ſur la

coſte, & alors le boüillonnement de ces eaux eſt fort bien comparé à celuy de l'eau d'une cuve que le feu fait monter & déborder; voilà le flux. ὅτ' ἀναβρόξειε, *lorſque cette meſme Charybde attire & engloutit les eaux qu'elle avoit revomies.* C'eſt à dire, lorſque la mer s'en retourne, qu'elle deſcend & ſe retire, alors on entend des mugiſſements horribles, & le ſable des environs de Scylla paroiſt à découvert, car le ſable ne paroiſt que quand la mer ſe retire. Et voilà le reflux fort bien expliqué. Il faut toujours ſe ſouvenir qu'Homere parle comme tous ces lieux eſtant dans l'Océan. Il n'y a rien de plus fort ni de mieux peint que tous ces tableaux, & on n'y apperçoit nullement la vieilleſſe d'Homere.

Page 362. *Attiré par le bruit, je tournay la vûë du coſté de mes Compagnons*] Car comme il eſtoit ſur la prouë & qu'il avoit toujours les yeux attachez ſur la roche de Charybde, il ne voyoit pas ce qui ſe paſſoit derriere luy.

Comme un peſcheur, qui ſe tenant ſur la pointe d'un rocher avancé] Cette comparaiſon douce empruntée d'un art agréable & employée pour une avanture horrible, fait icy un tres bon effet, & adoucit heureuſement le ton atroce qui regne dans cette narration. Homere ſçait varier ſes tons avec une adreſſe merveilleuſe.

Page 363. *Dont il a garni l'hameçon d'un appaſt trompeur au deſſous de la corne qui le couvre*] Ce paſſage eſt aſſez expliqué par ce que j'ay dit ſur un paſſage tout ſemblable du XXIV. Liv. de l'Iliade, tom. 3. pag. 594.

Nous arrivaſmes incontinent à l'iſle du Soleil] C'eſt à dire en Sicile, du coſté du Pelore aux environs de Meſſine.

Page 365. *Vous eſtes le plus impitoyable & le plus dur de tous les hommes*] Homere eſt, je croy, le premier qui ait trouvé l'art de faire ſervir les reproches aux plus grands éloges. Ce qu'Euryloque en colere dit icy à Ulyſſe renferme un éloge parfait. Et un éloge que fait un homme en colere ne peut pas eſtre ſoupçonné de faux. Nous avons vû un exemple ſemblable dans le III. Liv. de l'Iliade où Paris dit à Hector que *la trempe de ſon cœur eſt comme celle du fer, &c.*

Il faut que vos entrailles ſoient toutes de fer] Nous diſons encore de meſme qu'*un homme a un corps de fer, que c'eſt un corps de fer,* quand il reſiſte à de grands travaux ſans en paroiſtre fatigué.

Page 368. *Car ils ne vouloient que conſerver leur vie*] C'eſt, à mon avis, le ſeul veritable ſens de ce mot λιλαιόμενοι βιότοιο. Et c'eſt ce meſme paſſage qu'Heſychius avoit

en vûë quand il eſcrivoit, βιότοιο, τῆς ζωῆς. Pendant qu'ils purent conſerver leur vie, ſans toucher à ces troupeaux, ils obéïrent à Ulyſſe, mais dés que les proviſions leur manquerent, & qu'ils ſe virent en eſtat de mourir de faim, la tentation fut ſi violente, qu'ils ne purent y reſiſter. Cependant cette extremité ne les juſtifia point. Il n'y a point d'eſtat qui diſpenſe d'obéïr aux ordres des Dieux.

Page 369. *Les poiſſons, les oyſeaux marins*] Ces *oyſeaux marins* peuvent eſtre regis par le mot *chaſſer*. On peut les faire regir auſſi par le mot *peſcher*, car les oyſeaux, & ſur-tout les oyſeaux marins, comme l'a remarqué Euſtathe, ſe prennent fort bien à l'hameçon, à cauſe de l'appaſt dont ils ſont friands.

Cependant je m'enfonçay dans l'iſle] Il falloit bien trouver un prétexte vrayſemblable pour faire éloigner Ulyſſe, car s'il euſt eſté preſent, ſes Compagnons n'auroient jamais oſé luy deſobéïr en face, & le prétexte le plus raiſonnable, c'eſtoit d'aller faire ſes prieres aux Dieux.

Page 370. *Et faiſons un ſacrifice aux Dieux immortels*] Euryloque veut porter ſes Compagnons à commettre un ſacrilege, & pour y réüſſir il donne à ce crime une couleur de pieté; *Faiſons*, dit-il, *un ſacrifice aux Dieux immortels*. Euryloque ignore que

Dieu aime mieux l'obéïſſance que le ſacrifice. Homere connoiſſoit bien les hommes, ils cherchent des prétextes pour autoriſer leurs crimes, & ils ſe flatent que Dieu ſera ſatisfait de ces vaines couleurs.

Aux Dieux immortels] Il ne veut pas ſacrifier au Soleil ſeul, mais à tous les Dieux, afin que les autres Dieux gagnez par ce ſacrifice, s'oppoſent au Soleil s'il veut les punir.

Noſtre premier ſoin ſera d'élever au Pere du jour un beau temple] Aprés avoir taſché de gagner tous les Dieux par un ſacrifice, il veut prendre le Soleil meſme par l'intereſt, il luy voüe un temple, car tout eſt à bon marché pour les hommes quand il ne leur en coute que des vœux pour ſatisfaire leur paſſion.

Que nous enrichirons de quantité d'offrandes tres magnifiques] Euſtathe a fort bien vû qu'icy ἀγάλματα ne ſignifie pas des ſtatuës, mais des offrandes, ἀναθήματα qui ſont les ornements des temples, car ἄγαλμα ſignifie ἀγαλλιάματα, ἀγλαϊσματα, toutes les choſes dont on ſe pare, comme dans ce paſſage du IV. Liv. de l'Iliade, où en parlant de l'ivoyre teint en pourpre, Homere dit, βασιλῆϊ κείται ἄγαλμα. *Il eſt reſervé pour la parure d'un Roy.* Sur quoy Heſychius a tres bien dit, ἄγαλμα, παῦ ἔφ ᾧ πς

ἀγάλματα, οὐχ ὡς ἡ συνηθεια τὸ ξόανον. Ἄγαλμα signifie *tout ce dont on ſe pare*, & non pas *une ſtatuë, comme on l'employe ordinairement.*

Page 371. *Et comme ils n'avoient point d'orge pour le conſacrer, ſelon la coutume, ils prirent des feüilles de cheſne*] Quand on manquoit de quelque choſe neceſſaire pour le ſacrifice, on y ſuppleoit en faiſant ſervir au meſme uſage les choſes les plus communes qu'on avoit ſous la main.

Page 372. *En meſme temps la belle Lampetie alla porter au Soleil la terrible nouvelle*] Puiſque le Soleil voit tout, qu'eſt-il beſoin qu'un courrier aille luy porter cette nouvelle ! Mais ce courrier n'eſt autre que ſa lumiere meſme.

Vengez-moy des Compagnons d'Ulyſſe fils de Laërte] Le Soleil prie les autres Dieux de le venger, parce qu'il ne peut pas ſe venger luy-meſme, car il n'a d'autres armes que ſa lumiere & ſa chaleur, qui luy ſont inutiles contre ces ſacrileges.

Page 373. *Je deſcendray dans l'Erebe & je n'eſclaireray plus que les morts*] Ce paſſage me paroiſt conſiderable. Il ſemble qu'Homere avoit attendu parler du miracle de Joſué, lorſqu'à ſa parole le ſoleil s'arreſta au milieu du ciel. *Stetit itaque ſol in medio cœli: & non feſtinavit occumbere ſpatio unius*

diei. Joſ. 10. 13. Si le ſoleil peut s'arreſter un jour entier au haut du ciel, ne pourra-t-il pas s'arreſter auſſi ſous la terre?

Et cette converſation des Dieux, je l'appris de la belle Calypſo] Il faut que dans le Poëme Epique il n'y ait rien ſans fondement. Ce qu'Ulyſſe rapporte icy de cette converſation des Dieux auroit parû une fable incroyable & hors de toute vrayſemblance, s'il n'avoit dit de qui il la tenoit, car Ulyſſe ne pouvoit pas eſtre informé par luy-meſme de ce qui ſe paſſoit dans le ciel. Voilà pourquoy il nomme ſes auteurs. Et par cette adreſſe le Poëte donne à ſa fable tout l'air de la verité.

Qui me dit la tenir de Mercure meſme] Car Calypſo, toute Déeſſe qu'elle eſtoit, ne pouvoit pas ſçavoir cette converſation, ſi quelqu'un des grands Dieux ne la luy avoit appriſe.

Page 374. *Les chairs qui rotiſſoient ſur les charbons commencerent à mugir*] Voicy un grand prodige, mais que ne peut pas ſe permettre la Poëſie ſur le fait des prodiges, lorſque l'Hiſtoire meſme en rapporte de tout pareils. Herodote à la fin de ſon dernier livre nous raconte que les Grecs ayant mené à Seſte quelques priſonniers qu'ils avoient faits de l'armée de Xerxés, & entre autres un de ſes generaux appellé Attayetes

& ſon fils ; un de ceux qui les gardoient faiſant griller un jour des poiſſons pour ſon diſner, tout à coup ces poiſſons ſe mirent à bondir & à palpiter comme des poiſſons vivants. Ceux qui eſtoient preſents eſtant eſtonnez, Attayetes appella ſon garde, & luy dit: *Ne t'allarme point de ce prodige, il ne te regarde point, il ne regarde que moy, c'eſt Proteſilas qui m'avertit que quoyque mort & embaumé, il a le pouvoir de me punir.* Si ce prodige arrive pour Proteſilas, dont Attayetes avoit pillé le temple, que ne doit-il pas arriver pour le Soleil contre lequel on a commis un ſi grand ſacrilege?

Mes Compagnons paſſerent ſix jours entiers à faire bonne chere] Il dit: *Mes Compagnons paſſerent, &c.* pour faire entendre qu'il ne prit aucune part à cette bonne chere, pour ne pas participer au ſacrilege dont cette bonne chere eſtoit le fruit.

Page 376. *Mais toute voye de ſalut leur eſtoit fermée par l'ordre de Jupiter*] Tout ce paſſage preſente une leçon cachée qu'il eſt bon de développer. Tous les Compagnons d'Ulyſſe eſtoient coupables, ils perirent tous; Ulyſſe eſtoit ſeul innocent, il fut ſeul ſauvé.

Un ſecond coup de vent beaucoup plus fort vint briſer mon maſt par le pied] Et ce fut

fut le ſalut d'Ulyſſe, car ce maſt eſtant briſé, il s'en ſervit pour fortifier & pour doubler, s'il eſt permis de parler ainſi, la quille de ſon vaiſſeau, qui par-là fut plus en eſtat de reſiſter à l'effort des vagues.

Page 377. *Et ce fut juſtement dans le moment que celle-cy engloutiſſoit les flots*] C'eſt à dire, dans le temps que la mer baiſſoit & qu'elle ſe retiroit des coſtes de Scylla, & c'eſt à dire, pendant le reflux. On s'eſt infiniment trompé à ces paſſages où il eſt parlé des marées. On a pris icy le reflux pour le flux, & plus bas on a fait tout le contraire.

Comme un oyſeau de nuit] Car on prétend que cet oyſeau de nuit, νυκτερὶς, *la chauve-ſouris*, ne ſe perche pas ſur les branches, mais qu'elle s'y pend, comme on le verra à la fin de ce Poëme.

Page 378. *En attendant que le monſtre, en rejettant les flots*] Comme dans le paſſage rapporté dans la Remarque qui eſt avant la précedente, on a pris le reflux pour le flux, icy en continuant la meſme faute on a pris le flux pour le reflux. Ce fut dans le temps du reflux, c'eſt à dire, lorſque la mer baiſſoit, qu'Ulyſſe ſe trouva entre Scylla & Charybde, & qu'il penſa eſtre entraiſné dans cette derniere par le courant, alors il ſe prit aux branches du figuier, & ainſi ſuſpendu il attendit que Charybde revomiſt les flots,

c'eſt à dire, que la mer remontaſt vers les coſtes de Scylla, & par conſequent il attendit le flux.

Car dans le temps que le juge aprés avoir jugé quantité de procés] Rien ne fait plus d'honneur à Homere que les fauſſes critiques qu'on a faites contre luy. Cet endroit en a fourni une qui merite d'eſtre rapportée. L'Auteur moderne, qui entre autres grands deſſeins avoit entrepris de rendre Homere ridicule, n'a fait que ſe couvrir de ridicule luy-meſme. Ce grand Critique a crû trouver icy une tres groſſe impertinence, mais elle n'y eſt que dans ſa Traduction. *Ulyſſe*, dit-il, *eſtant porté ſur ſon maſt briſé vers la Charybde, juſtement dans le temps que l'eau s'élevoit, & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redeſcendre, il ſe prit à un figuier ſauvage qui ſortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauveſouris, où il attendoit ainſi ſuſpendu que ſon maſt, qui eſtoit allé à fond, revinſt ſur l'eau, adjoutant que lorſqu'il le vit revenir, il fut auſſi aiſe qu'un juge qui ſe leve de deſſus ſon ſiege pour aller diſner, aprés avoir jugé pluſieurs procés.* Il triomphe de cette comparaiſon bizarre de la joye d'Ulyſſe avec la joye d'un juge qui va diſner. Il deffie ſes adverſaires de luy montrer qu'il n'a pas fidellement traduit le texte d'Homere. *Eſt-ce que je ne traduis pas fi-*

dellement le texte d'Homere ! A quoy le Preſident répond : *C'en eſt bien la ſubſtance, mais il faudroit voir comment cela eſt énoncé dans le Grec.* Le Chevalier, auſſi fin que le Preſident, adjoute, *N'y a-t-il pas dans le Grec des mots Grecs qui répondent aux mots François !* Et aprés quelques railleries tres fades, le meſme Chevalier finit par cette belle concluſion : *Dés le moment qu'Homere, tout Homere qu'il eſt, veut trouver de la reſſemblance entre un homme qui ſe réjoüit de voir ſon maſt revenir ſur l'eau, à un juge qui ſe leve pour aller diſner aprés avoir jugé pluſieurs procés, il ne ſçauroit dire qu'une impertinence.* Il a raiſon, mais l'impertinence ne vient pas d'Homere, elle vient de luy, comme M. Deſpreaux l'a fort bien fait voir dans ſes Reflexions ſur Longin, Reflex. 6. *Ce mauvais Critique,* dit-il, *fait icy une des plus énormes bevuës qui ayent jamais eſté faites, prenant une date pour une comparaiſon.* En effet il n'y a aucune comparaiſon dans ce paſſage, & il n'y a perſonne qui ne voye que c'eſt une date toute ſimple, *Dans le temps que le juge aprés avoir jugé pluſieurs procés.* C'eſt comme s'il diſoit, *vers les deux heures aprés midy.* Ce pauvre Critique ne ſçavoit pas que dans ces anciens temps le jour n'eſtoit pas encore partagé en heures, car on ne connoiſſoit les heures que pour les ſaiſons, & que l'on datoit par les

fonctions de la journée, *quand le juge entroit à ſon tribunal, quand il en ſortoit, &c.* En voicy une preuve bien claire, par un paſſage d'Hippocrate que M. Dacier m'a fourni, & qui eſt préciſement la meſme date que celle d'Homere. Ce grand perſonnage parle d'un homme qui ayant eſté bleſſé le matin d'un javelot dans le foye, mourut le jour meſme un peu avant le temps dont Homere parle; ἔθανε, dit-il, πρὶν ἀγορὴν λυθῆναι. *Il mourut avant que le juge levaſt le ſiege, avant que l'aſſemblée fuſt congediée.* Ou comme d'autres l'expliquent, *avant que le marché fuſt fini.* On trouve une pareille date dans Xenophon. καὶ ἤδη τε τῶν ἀμφὶ ἀγορὰν πλήθουσαν. lib. 1. de exped. Cyr. *Dans le temps que le marché eſtoit plein de gens.* Mais ce n'eſt pas la ſeule bevûë que cet Auteur ait faite ſur ce paſſage, il a encore confondu les marées. *Ulyſſe*, dit-il, *porté ſur ſon maſt briſé juſtement dans le temps que l'eau ſe levoit.* Cela eſt faux & ne ſçauroit eſtre, ce ne fut point dans le temps du flux, mais dans celuy du reflux qu'Ulyſſe porté ſur ce maſt craignit d'eſtre entraiſné dans la Charybde, le flux au contraire l'en éloignoit, & *il ne craignit pas non plus de tomber au fond quand l'eau viendroit à redeſcendre.* Ce n'eſt qu'un pur galimatias. Ulyſſe pour éviter que le reflux ne l'entraiſnaſt dans le gouffre de Charybde, ſe prit au figuier, &

ainſi ſuſpendu il attendit, non que *l'eau vinſt à redeſcendre*, mais au contraire que *l'eau vinſt à remonter*, c'eſt à dire, qu'il attendit que Charybde revomiſt les eaux, & c'eſtoit-là le flux. Je ſuis faſchée que M. Deſpreaux n'ait pas relevé ces fautes, & plus encore, que luy-meſme y ſoit tombé, car il a pris auſſi le flux pour le reflux. *Dans l'eſperance*, dit-il, *que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de ſon vaiſſeau*. Il falloit dire le *flux venant*. En effet le flux eſtoit lorſque la Charybde revomiſſoit les eaux, car c'eſtoit alors que la mer montoit vers la coſte. Cela eſt aſſez prouvé, & j'eſpere qu'il paroiſtra ſenſible à tout le monde.

Je vis ſortir mon maſt.] On ne peut pas déterminer préciſement le temps qu'Ulyſſe demeura ſuſpendu à ſon figuier, car cela dépend du moment du reflux où il s'y attacha. Dans un jour lunaire il y a deux marées, c'eſt à dire, que la mer monte & deſcend deux fois par jour. Ainſi elle eſt environ ſix heures à monter, & autant à deſcendre. Ulyſſe s'attacha à ſon figuier quand elle deſcendoit, & y demeura juſqu'à ce qu'elle remontaſt. Il ſuffit qu'Homere nous dit que ce fut juſtement lorſque le juge quittoit ſon ſiege, & ce n'eſtoit que vers la huitiéme heure du jour, c'eſt à dire, vers nos deux heures aprés midy.

Et je tombay un peu à coſté avec un grand bruit] La prudence n'abandonne jamais Ulyſſe. Il ne ſe laiſſe pas tomber ſur le maſt, car il pouvoit s'y bleſſer, mais il tombe un peu à coſté, παρέξ, vis-à-vis du milieu, & à portée de l'accrocher.

Le pere des Dieux & des hommes ne permit pas que je repaſſaſſe prés de Scylla] C'eſtoit une faveur bien évidente, car le flot, c'eſt à dire, la mer qui montoit, le portoit ſur cette coſte.

Je fus porté en cet eſtat au gré des flots & des vents neuf jours entiers, & la dixiéme nuit les Dieux me firent aborder à l'iſle d'Ogygie] Il fut donc balotté ſur ce maſt dix jours entiers, & par conſequent ſans prendre aucune nourriture. Longin a trouvé cela ſi peu vrayſemblable, qu'il le traite de badinerie qui marque que l'eſprit d'Homere commençoit à s'eſteindre. En quoy il s'eſt infiniment trompé, comme je l'ay monſtré dans la Préface, où j'ay fait voir que des hommes battus de la tempeſte ont eſté plus de dix jours ſans manger.

Argument du Livre XIII.

Alcinoüs & toute ſa cour ont pris tant de plaiſir à entendre le recit des avantures d'Ulyſſe, qu'ils luy font de nouveaux preſens. Ils mettent en foule dans ſon vaiſſeau tout ce qui eſt neceſſaire pour ſon voyage. Ulyſſe prend congé du Roy, & s'embarque. Ceux qui le conduiſent le deſcendent à terre ſur le rivage d'Ithaque pendant qu'il eſt endormi, & s'en retournent. A leur retour Neptune change en pierre leur vaiſſeau. Minerve s'apparoiſt à Ulyſſe ſur le rivage ; elle luy donne ſes conſeils ſur la maniere dont il doit ſe conduire pour tuer les Pourſuivants, l'oblige à retirer dans une grotte voiſine toutes ſes richeſſes, & le metamorphoſe en vieillard.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XIII.

ULYSSE finit ainſi le recit de ſes avantures. Le ſilence regne dans l'aſſemblée des Pheaciens, & tous ceux qui ſont dans cette ſalle magnifique ne ſont occupez que du plaiſir qu'ils ont eû à l'entendre. Enfin Alcinoüs prenant la
» parole, dit: Ulyſſe, puiſque vous
» eſtes venu dans mon Palais, je ne
» croy pas qu'à voſtre départ de cette
» iſle vous vous égariez de voſtre
» chemin, & que vous eſprouviez les
» meſmes traverſes que vous avez eſ-
» prouvées avant que d'y arriver. Et

s'adreſſant enſuite aux Princes de
ſa cour, il leur dit: Princes, qui «
eſtes receûs tous les jours à ma ta- «
ble, & qui avez le plaiſir d'enten- «
dre ce chantre divin, eſcoutez l'or- «
dre que j'ay à vous donner. Nous «
avons desja régalé noſtre hoſte d'ha- «
bits magnifiques, de beaucoup d'or «
en maſſe & de pluſieurs autres pre- «
ſens que vous, qui par vos conſeils «
m'aydez à gouverner mes peu- «
ples, luy avez donnez liberalement. «
Mais que chacun de nous luy don- «
ne encore un trepied & une cu- «
vette, & dans la premiere aſſem- «
blée du peuple nous retirerons «
par une impoſition generale la dé- «
penſe que nous aurons faite, car «
il n'eſt pas juſte qu'elle tombe ſur «
un ſeul. «

Tous les Princes approuverent l'ordre d'Alcinoüs & l'expedient qu'il ouvroit, & en meſme temps ils ſe retirerent chacun dans ſon Palais pour aller prendre quelque re-

pos. Le lendemain dés que l'eſtoile du matin eut fait place à l'aurore, ils vont tous porter leurs cuvettes & leurs trepieds dans le vaiſſeau. Le Roy s'y rendit auſſi, & il voulut prendre la peine de placer & de ranger luy-meſme tous ces vaſes ſous les bancs, afin que les rameurs n'en puſſent eſtre incommodez dans leur manœuvre. L'aſſemblée retourne enſuite au Palais, où l'on prépara un grand feſtin. Alcinoüs offrit en ſacrifice un taureau au Dieu qui regne ſur les Dieux & ſur les hommes. Quand on eut fait bruſler les cuiſſes ſur l'autel ſelon la coutume, on ſe mit à table, & le chantre Demodocus, que les peuples honnoroient comme un Dieu, rendit le repas délicieux par ſes chants admirables. Mais Ulyſſe tournoit ſouvent la teſte pour voir le ſoleil dont la courſe luy paroiſſoit trop lente. Il auroit ſouhaité que cet aſtre euſt haſté ſon cou-

cher pour ſeconder l'impatience qu'il avoit de partir. Comme un laboureur, qui du ſoc de ſa charruë a fendu le ſein d'un gueret, & y a tracé de penibles ſillons toute la journée, voit avec plaiſir le ſoleil ſe précipiter dans l'Océan & amener l'heure du ſouper, il s'en retourne avec joye, la laſſitude luy faiſant preſque manquer les genoux ; le coucher du ſoleil fait le meſme plaiſir à Ulyſſe. Sans perdre un moment il adreſſe la parole aux Pheaciens, & ſur-tout au Roy, à qui il parle en ces termes : Alcinoüs, que l'eſclat de la majeſté fait « aiſément reconnoiſtre pour le maiſ- « tre de ces peuples, & vous, Prin- « ces des Pheaciens, faites prompte- « ment, je vous prie, vos libations, « afin que vous me renvoyiez dans « l'heureux eſtat où vous m'avez mis, « & que je vous diſe les derniers « adieux. Tout ce que je deſirois de « vous eſt executé, & voſtre genero- «

» ſité a ſurpaſſé toutes mes eſperan-
» ces. Non ſeulement vous me four-
» niſſez tout ce qui eſt neceſſaire pour
» mon voyage, mais vous m'avez
» comblé de preſens, veüillent les
» Dieux les rendre heureux pour
» moy. Que je retrouve dans mon
» Palais ma femme telle que je la de-
» ſire, & tous mes amis en parfaite
» ſanté. Et pour vous, puiſſiez-vous
» eſtre icy long-temps la conſolation
» & la joye de vos femmes & de vos
» enfans, & que les Dieux vous
» donnent toutes les vertus, qu'ils
» répandent ſur vous à pleines mains
» toutes ſortes de proſperitez, &
» qu'ils détournent tous les maux de
» deſſus vos peuples.

Ce compliment plut merveil-
leuſement au Roy & à toute ſa
cour. Sur l'heure on donne ordre
que tout fuſt preſt pour le départ.
Et le Roy s'adreſſant au heraut
» Pontonoüs, luy dit: Pontonoüs,
» rempliſſez une urne du plus excel-

lent vin & preſentez-en dans des « coupes à tous ceux qui ſont icy « preſents, afin qu'aprés qu'ils auront « tous fait les libations, nous laiſ- « ſions partir noſtre hoſte, & qu'il « s'embarque ſans perdre un moment « pour s'en retourner dans ſa chere « patrie. «

Pontonoüs obéït. Il remplit une urne de vin & en verſe dans les coupes à toute l'aſſemblée; chacun ſans ſe lever de ſon ſiege fait les libations aux Dieux immortels qui habitent le brillant Olympe; Ulyſſe ſeul ſe leva, & preſentant ſa coupe à la Reyne, il luy parla en ces termes: Grande Princeſſe, ſoyez « toujours heureuſe au milieu de vos « Eſtats, & que ce ne ſoit qu'au bout « d'une longue vieilleſſe que raſſaſiée « de jours vous payiez le tribut que « tous les hommes doivent à la Na- « ture. Je m'en retourne dans ma pa- « trie comblé de vos bienfaits. Que « la joye & les plaiſirs n'abandon- «

» nent jamais cette demeure, & que
» toujours aimée & eſtimée du Roy
» voſtre eſpoux & des Princes vos
» enfants, vous receviez continuelle-
» ment de vos ſujets les marques d'a-
» mour & de reſpect qu'ils vous doi-
» vent.

En achevant ces mots, Ulyſſe ſortit de la ſalle. Alcinoüs luy donna un heraut pour le conduire à ſon vaiſſeau, & la Reyne Areté luy donna pluſieurs de ſes femmes pour porter les preſens & les proviſions. L'une eſtoit chargée des tuniques & des manteaux, l'autre portoit la caſſette, une troiſiéme portoit le pain & le vin.

Quand on fut arrivé au port, ceux qui devoient conduire Ulyſſe, embarquent les proviſions & dreſſent un lit pour luy ſur le tillac, où ils eſtendent des peaux & des eſtoffes pour ſervir de couvertures. Ulyſſe monte & ſe couche, les rameurs ſe placent ſur leurs

bancs en bon ordre, détachent le cable qui arreſtoit le vaiſſeau à un rocher, & en ſe courbant & ſe renverſant, ils font blanchir la mer ſous l'effort de leurs rames.

Cependant le ſommeil s'empare des paupieres d'Ulyſſe ; mais un ſommeil ſi doux & ſi profond, que ce Prince reſſembloit moins à un homme endormi qu'à un homme mort. Comme on voit un quadrige partir de la barriere au premier ſignal, & fendre rapidement les airs, la teſte des chevaux toujours relevée ; le vaiſſeau d'Ulyſſe fendoit la mer avec la meſme rapidité, la pouppe toujours haute, & laiſſoit derriere luy de longs ſillons de flots tout blancs d'eſcume ; le vol de l'eſpervier meſme, qui eſt le plus viſte des oyſeaux, n'auroit pû égaler ſa viſteſſe, ſi grande eſtoit la legereté de ce vaiſſeau, qui portoit un homme dont la ſageſſe eſtoit égale à celle des Dieux. Juſques là

ce Prince avoit eſſuyé des maux infinis, ſoit dans les guerres qu'il avoit heureuſement terminées, ſoit ſur la mer; mais alors plongé dans un profond ſommeil il oublioit toutes ſes peines. Quand la brillante eſtoile qui annonce l'arrivée de l'aurore ſe leva, le vaiſſeau aborda aux terres d'Ithaque. Il y a dans cette coſte un port qu'on appelle le port du vieillard Phorcyne un des Dieux marins; il eſt entre deux grandes rades heriſſées de rochers qui avancent extremement dans la mer, & qui le mettent à l'abri des vents. Dés que les vaiſſeaux y ſont entrez, ils n'ont rien à craindre, & ils y ſont en ſeureté ſans eſtre attachez. Ce port eſt couronné d'un bois d'oliviers, qui par leur ombre y entretiennent une fraiſcheur agreable, & prés de ce bois eſt un antre profond & délicieux conſacré aux Nymphes qu'on appelle Nayades. Tout au-

tour de l'antre en dedans on voit de grandes urnes & des cruches de belle pierre qui ſervent de ruches à des eſſains d'abeilles qui y font leur miel. On y voit auſſi de grands meſtiers taillez dans la pierre, ſur leſquels les belles Nymphes travaillent à des eſtoffes de pourpre qui ſont la merveille des yeux. Ce lieu charmant eſt arroſé par des fontaines dont l'eau ne tarit jamais. Pour y entrer il y a deux portes, l'une au ſeptentrion toujours ouverte aux hommes, & l'autre au midy plus divine, car elle n'eſt ouverte qu'aux Dieux.

Les rameurs d'Ulyſſe entrent dans ce port qu'ils connoiſſoient depuis long-temps, & leur vaiſſeau avance dans les terres juſqu'à la moitié de ſa longueur, ſi grand eſtoit le mouvement qu'ils luy avoient imprimé par la force de leurs rames. Ils deſcendent à terre, enlevent Ulyſſe tout endormi avec

ſon lit, & l'expoſent ſur le rivage ſans qu'il s'éveille. Ils prennent toutes les hardes & tous les beaux preſens que les Pheaciens luy avoient faits, par l'inſpiration de la genereuſe Minerve. Ils les mettent au pied d'un olivier hors du chemin, de peur qu'ils ne fuſſent expoſez au pillage ſi quelque voyageur venoit à paſſer par-là avant ſon réveil. Cela eſtant fait, ils ſe rembarquent & reprennent le chemin de Scherie.

Neptune n'oublia pas les menaces qu'il avoit faites à Ulyſſe, & s'adreſſant à Jupiter. comme pour interroger ſa providence, il luy dit:
» Grand Jupiter, pere des Dieux &
» des hommes, je ne ſeray donc plus
» honnoré parmi les Dieux immor-
» tels, puiſque des mortels comme
» les Pheaciens, qui meſme ſont deſ-
» cendus de moy, me mépriſent. Je
» me perſuadois qu'Ulyſſe ne re-
» tourneroit dans ſa patrie qu'aprés

avoir ſouffert encore bien des peines & ſoutenu les nouveaux travaux que je luy préparois, car je ne luy avois pas abſolument fermé toutes les voyes de retour, depuis que vous luy aviez promis qu'il arriveroit chez luy & que vous luy aviez confirmé cette promeſſe par un ſigne de teſte, qui eſt le ſçeau aſſeuré de l'infaillibilité de tout ce que vous promettez. Bien-loin qu'il ait ſouffert à ce retour le moindre travail, la moindre peine, les Pheaciens l'ont conduit ſur la vaſte mer, l'ont poſé tout endormi ſur les coſtes d'Ithaque & l'ont comblé de preſens, car ils luy ont donné tant d'airain, tant d'or & une ſi grande quantité d'habits, qu'il n'en auroit jamais tant emporté de Troye, s'il eſtoit arrivé heureuſement dans ſon Palais avec tout ſon butin.

Le maiſtre du tonnerre luy répond : Dieu puiſſant, qui esbranſ-

» lez quand il vous plaiſt les fonde-
» ments de la terre, quels diſcours
» venez-vous de tenir ! Les Dieux
» immortels ne ceſſeront jamais de
» vous honnorer. Il ſeroit difficile
» de mépriſer un Dieu auſſi ancien
» que vous, auſſi grand & auſſi reſ-
» pectable. Que s'il y a quelque mor-
» tel qui malgré ſa foibleſſe ait l'in-
» ſolence de vous refuſer l'honneur
» qui vous eſt dû, les voyes de la
» vengeance ne vous ſont-elles pas
» toujours ouvertes ! Faites donc ce
» que vous trouverez à propos ; ſa-
» tisfaites-vous & que rien ne vous
» retienne.
» Je me ſatisferay tres prompte-
» ment, repartit Neptune, comme
» vous m'en donnez la permiſſion.
» Mais je crains toujours de vous
» offenſer, & je redoute voſtre co-
» lere. Pour plus grande ſeureté je
» vais donc vous communiquer mon
» deſſein. Je veux faire perir ce beau
» vaiſſeau des Pheaciens au milieu de

la mer pendant qu'il s'en retourne, «
afin qu'inſtruits par cet exemple, «
ils renoncent à remener deſormais «
les hommes qui aborderont chez «
eux, & je veux couvrir leur ville «
d'une haute montagne qui mena- «
cera toujours de l'eſcraſer. «

Eh bien, répondit le maiſtre des «
Dieux, voicy de quelle maniere je «
croy que vous devez executer cette «
vengeance; Quand tout le peuple «
ſera ſorti de la ville pour voir ar- «
river ce beau vaiſſeau, & qu'on le «
verra voguer à pleines voiles, chan- «
gez-le tout à coup en un grand ro- «
cher prés de la terre, & conſervez- «
luy la figure de vaiſſeau, afin que «
tous les hommes ſoient émerveil- «
lez & eſtonnez de ce prodige; en- «
ſuite couvrez leur ville d'une haute «
montagne, qui ne ceſſera jamais de «
les effrayer. «

Neptune n'eut pas pluſtoſt en-
tendu cet avis, qu'il ſe rendit tres
promptement à l'iſle de Scherie,

qui eſt la patrie des Pheaciens, & attendit-là le retour du vaiſſeau. Il n'eut pas le temps de s'impatienter, car dans le moment on vit ce vaiſſeau qui fendoit les ondes avec une merveilleuſe legereté. Neptune s'en approche, & le pouſſant du plat de la main, il le change en un grand rocher auquel il donne de profondes racines, qui en l'arreſtant ſur les flots, appuyent ſes fondements dans les abyſmes. Ce Dieu s'éloigna en meſme temps. Les Pheaciens, qui eſtoient tous ſortis de la ville, eſtonnez de ce prodige,
» ſe diſoient l'un à l'autre : Grands
» Dieux, qui eſt-ce qui a lié noſtre
» vaiſſeau ſur la mer à la fin de ſa
» courſe ! car le vaiſſeau paroiſſoit
» tout entier. Ils tenoient tous le meſme langage & aucun ne ſçavoit comment cela eſtoit arrivé, lorſqu'Alcinoüs s'avançant au milieu d'eux, leur parla en ces termes.
» Mes amis, voicy l'accompliſſe-

nient des anciens oracles que mon «
pere m'avoit annoncez. Il me di- «
ſoit toujours que Neptune eſtoit «
irrité contre nous de ce que nous «
eſtions les meilleurs pilotes qu'il y «
euſt au monde, & que nous ne re- «
levions point de luy. Et il adjou- «
toit qu'un jour ce Dieu feroit pe- «
rir au milieu des flots un de nos «
meilleurs vaiſſeaux qui reviendroit «
de conduire un mortel dans ſa pa- «
trie, & qu'il couvriroit noſtre ville «
d'une montagne qui nous effraye- «
roit toujours. Voilà les anciennes «
propheties que m'annonçoit ce bon «
vieillard, & les voilà à moitié ac- «
complies. Mais allons executons «
tous l'ordre que je vais donner; «
renoncez tous deshormais à con- «
duire les eſtrangers qui arriveront «
chez nous, promettez que vous «
n'en conduirez jamais aucun, & «
immolons à Neptune douze tau- «
reaux choiſis pour taſcher de l'ap- «
paiſer, & pour l'empeſcher d'ache- «

» ver ſa vengeance, en couvrant noſ-
» tre ville de cette haute montagne
» dont nous ſommes encore menacez.

Ainſi parla le Roy. Les peuples furent ſaiſis de frayeur & préparerent le ſacrifice.

Pendant que les Princes & Chefs des Pheaciens faiſoient leurs prieres à Neptune autour de ſon autel, Ulyſſe, qui eſtoit profondement endormi ſur ſa terre natale, ſe reveilla de ſon ſomme; il ne reconnut point du tout cette terre cherie, il en eſtoit abſent depuis trop long-temps, & la Déeſſe Minerve l'enveloppa ſur le champ d'un eſpais nuage, afin qu'il ne puſt la reconnoiſtre, & qu'elle euſt le temps de l'avertir de tout ce qu'il avoit à faire. Car il falloit qu'il ne fuſt reconnu ni de ſa femme ni de ſes amis, ni de ſes citoyens, avant qu'il euſt tiré vengeance de l'injuſtice & de l'inſolence des Pourſuivants. Voilà pourquoy cette Déeſſe

Déeſſe fit que toute la face du pays luy parut changée, les grands chemins, les ports, la plage, les rochers qui s'avançoient dans la mer, & les arbres meſmes ; en un mot, rien n'eſtoit reconnoiſſable pour luy. Il ſe leva plein d'eſtonnement, jettant ſa vûë de tous coſtez, & frappant ſes cuiſſes, il dit avec de profonds ſoupirs : Ah ! malheureux « que je ſuis, dans quel pays me « trouvay-je ! Vais-je tomber entre « les mains d'hommes cruels & ſau- « vages, ou entre les mains d'hom- « mes hoſpitaliers & pieux ! Où vais- « je porter toutes les richeſſes que « j'ay avec moy ! Où vais-je moy- « meſme m'égarer & me perdre ! « Pluſt aux Dieux que je fuſſe de- « meuré parmi les Pheaciens, ou que « j'euſſe eſté à la cour de quelqu'au- « tre Prince qui m'auroit bien receu « & m'auroit renvoyé dans mes Eſ- « tats. Preſentement je ne ſçay où « cacher tous ces preſens pour les «

» mettre en ſeureté, car il n'y a pas
» d'apparence de les laiſſer icy, ils de-
» viendroient bien-toſt la proye du
» premier paſſant. Grands Dieux!
» les Princes & les Chefs des Phea-
» ciens n'eſtoient donc pas ſi ſages ni
» ſi juſtes que je penſois. Ils m'a-
» voient promis de me remener à ma
» chere Ithaque, & ils m'ont expoſé
» ſur une terre eſtrangere! Que Ju-
» piter protecteur des ſuppliants, &
» dont les yeux ſont toujours ou-
» verts ſur les voyes des hommes
» pour punir ceux qui font mal,
» puniſſe la perfidie de ces malheu-
» reux qui m'ont trompé. Mais il
» faut que je compte tous mes tre-
» ſors, & que je voye ſi ces perfides,
» en ſe retirant, ne m'en ont pas em-
» porté une partie.

En finiſſant ces mots il fait une revûë exacte de ſes trepieds, de ſes cuvettes, de ſes barres d'or & de ſes habits, & il trouve qu'il n'y manquoit rien. Delivré de cette

inquietude, il ne fait plus que ſoupirer aprés ſa chere patrie, en parcourant le rivage de la mer. Pendant qu'il eſt plongé dans ſes triſtes penſées, Minerve s'approche de luy ſous la figure d'un jeune berger, beau, bien fait, de bonne mine, & tel que peuvent eſtre les fils des plus grands Roys. Il avoit ſur ſes eſpaules un manteau d'une belle eſtoffe tres fine, à ſes pieds de beaux brodequins & un long javelot à la main. Ulyſſe fut ravi de ſa rencontre, & l'abordant, il luy parla ainſi:

« Berger, puiſque vous eſtes le premier que je trouve dans cette terre eſtrangere, je vous ſaluë de tout mon cœur, & je vous prie de ne point former contre moy de mauvais deſſeins; ſauvez-moy toutes ces richeſſes & ſauvez-moy moy-meſme, je vous adreſſe mes prieres comme à un Dieu, & j'embraſſe vos genoux comme voſtre

» ſuppliant. Mais avant toutes cho-
» ſes dites-moy, je vous prie, ſans
» me rien déguiſer, quelle eſt cet-
» te terre, quel eſt ſon peuple, &
» quels ſont les hommes qui l'habi-
» tent! Eſt-ce une iſle! ou n'eſt-ce
» icy que la plage de quelque con-
» tinent!

» Il faut que vous ſoyez bien peu
» inſtruit, luy répondit Minerve, ou
» que vous veniez de bien loin, puiſ-
» que vous me demandez quelle eſt
» cette terre. Ce n'eſt pas un païs
» inconnu. Il eſt celebre juſques dans
» les climats qui voyent lever le ſo-
» leil, & dans ceux qui le voyent ſe
» précipiter dans l'onde. Veritable-
» ment c'eſt un pays aſpre & qui n'eſt
» pas propre à nourrir des chevaux,
» mais s'il n'a pas de plaines fort ſpa-
» cieuſes, il n'eſt pas non plus ſterile
» & ſec. Cette terre porte du fro-
» ment & du vin en abondance, elle
» a les pluyes neceſſaires dans les ſai-
» ſons & les roſées qui réjoüiſſent les

plantes. Les chevres & les bœufs « y trouvent des paſturages excel- « lents ; il y a toutes ſortes de bois « & de foreſts, & elle eſt arroſée de « quantité de ſources dont les Nym- « phes ne laiſſent jamais tarir les eaux « dans la plus grande ſechereſſe. En- « fin, eſtranger, le nom d'Ithaque eſt « ſur-tout connu dans les campagnes « de Troye, quoyque cette iſle ſoit « fort loin de l'Achaïe. «

A ces paroles Ulyſſe ſentit une joye qu'on ne peut exprimer, de ſe retrouver dans ſa patrie, ſelon le rapport que luy venoit de faire la fille de Jupiter. Il répondit à cette Déeſſe, non pas dans la pure verité, mais en forgeant ſur le champ une fable, & en conſervant toujours le caractere d'homme ruſé & diſſimulé : J'ay fort entendu parler « d'Ithaque, luy dit-il, dans l'iſle de « Crete, qui eſt fort éloignée & au « milieu de la mer. Je ſuis venu icy « avec toutes ces richeſſes, j'en ay «

» laiſſé autant à mes enfants, & je
» cherche icy un aſyle, ayant eſté
» obligé de prendre la fuite, à cauſe
» d'un meurtre que j'ay commis, en
» tuant le fils d'Idomenée, le braye
» Orſiloque, qui eſtoit ſi leger à la
» courſe, que dans les plaines de
» Crete il ſurpaſſoit ceux qui avoient
» acquis le plus de réputation. Noſ-
» tre querelle vint de ce qu'il vou-
» loit m'oſter ma part du butin qui
» m'eſtoit eſchûë à Troye, & que
» j'avois acquiſe par tant de travaux
» & de dangers que j'avois eſſuyez
» & à la guerre & ſur la mer, car
» il conſervoit contre moy quelque
» reſſentiment de ce qu'à Troye je
» refuſois d'obéïr à ſon pere, &
» que je voulois commander ſepare-
» ment mes Compagnons. Je le per-
» çay d'un coup de pique dans un
» chemin où je luy avois dreſſé une
» embuſcade aſſiſté d'un de mes amis.
» La nuit eſtoit fort obſcure, per-
» ſonne ne nous vit, & je le tuay ſans

eſtre apperceu. Dés le lendemain à « la pointe du jour je trouvay heu- « reuſement un vaiſſeau de Phœni- « cie qui eſtoit preſt à faire voile, je « priay ces Phœniciens de me rece- « voir & de me rendre ou à Pylos, « ou en Elide, où regnent les Epé- « ens, & pour les y engager je leur « donnay une partie de mon butin, « mais les vents contraires les éloi- « gnerent toujours de ces coſtes, « quelques efforts qu'ils fiſſent pour « y aborder, car ils n'avoient aucu- « ne mauvaiſe intention; nous fuſ- « mes jettez hier pendant la nuit ſur « cette plage; nous avons eû beau- « coup de peine à gagner ce port, & « nous eſtions ſi accablez de travail « & de laſſitude, que nous ne penſaſ- « mes pas ſeulement à prendre un le- « ger repas, quoyque nous en euſ- « ſions grand beſoin, mais eſtant tous « deſcendus du vaiſſeau nous nous « couchaſmes ſur le rivage. J'eſtois « ſi las que je fus bien-toſt enſeveli «

» dans un profond ſommeil. Les
» Phœniciens, pour profiter du vent
» qui venoit de changer, ont débar-
» qué ce matin toutes mes richeſſes,
» les ont fidellement miſes prés du
» lieu où j'eſtois endormi, & s'eſtant
» rembarquez ils ont fait voile vers
» Sidon. C'eſt ainſi que je ſuis de-
» meuré ſeul dans cette terre eſtran-
» gere, livré à de cruelles inquietu-
» des, dont je n'attends le ſoulage-
» ment que de voſtre ſecours.

Ainſi parla Ulyſſe. La Déeſſe ſouſrit de voir ſa diſſimulation, elle le prit par la main, ce n'eſtoit plus ſous la figure d'un paſteur, mais ſous celle d'une femme d'une excellente beauté, d'une taille majeſtueuſe & telle que ſont les perſonnes qui ont eſté bien élevées. Elle luy parla en ces termes :

» Celuy-là ſeroit bien fin & bien
» ſubtil qui vous ſurpaſſeroit en tou-
» tes ſortes de diſſimulations & de ru-
» ſes. Un Dieu meſme y ſeroit em-

barraſſé. O le plus diſſimulé des « mortels, homme ineſpuiſable en « feintes, en détours & en fineſſes. « Dans le ſein meſme de voſtre pa- « trie vous ne pouvez vous empeſ- « cher de recourir à vos fables & à « vos déguiſements qui vous ſont fa- « miliers dés voſtre naiſſance. Mais « laiſſons-là les tromperies, que nous « connoiſſons ſi bien tous deux; car « ſi vous eſtes le premier des mortels « pour imaginer des fables pleines « d'invention & de prudence, je puis « dire que parmi les Dieux j'ay la « réputation d'exceller dans ces reſ- « ſources que la ſageſſe peut fournir. « Ne reconnoiſſez-vous point enco- « re la fille de Jupiter, la Déeſſe Mi- « nerve, qui vous aſſiſte, qui vous « ſoutient & qui vous conſerve dans « tous vos travaux, & qui vous a ren- « du ſi agréable aux yeux des Phea- « ciens, que vous en avez receu tou- « tes ſortes d'aſſiſtances ! Preſente- « ment je ſuis venuë icy pour vous «

» donner les conſeils dont vous avez
» beſoin, & pour mettre en ſeureté
» tous ces beaux preſens dont les
» Pheaciens vous ont comblé à voſ-
» tre départ par mes inſpirations ſe-
» cretes. Je veux auſſi vous appren-
» dre tous les chagrins & tous les
» perils auxquels la deſtinée va en-
» core vous expoſer dans voſtre pro-
» pre Palais. C'eſt à vous de vous
» munir de force pour les ſupporter
» courageuſement puiſque c'eſt une
» neceſſité. Gardez-vous bien ſur-
» tout de vous faire connoiſtre à per-
» ſonne, ni à homme ni à femme, &
» de découvrir vos deſſeins. Souf-
» frez dans le ſilence tous les maux,
» tous les affronts & toutes les inſo-
» lences que vous aurez à eſſuyer des
» Pourſuivants & de vos ſujets meſ-
» mes.

» Grande Déeſſe, repartit Ulyſſe,
» il ſeroit bien difficile à l'homme
» le plus clairvoyant de vous recon-
» noiſtre quand vous voulez vous ca-

cher, car vous prenez comme il « vous plaiſt toutes ſortes de figures. « Je ſçay fort bien, & je ne l'oublie- « ray jamais, que vous m'avez eſté « toujours favorable pendant que « nous avons combattu ſous les murs « d'Ilion. Mais dés le moment qu'a- « prés avoir ſaccagé cette ſuperbe « ville nous nous fuſmes embarquez « & que Dieu eut diſperſé tous les « Grecs, vous ne vous eſtes plus « montrée à moy, & je ne vous ay « plus vûë ſur mon vaiſſeau vous « tenir prés de moy pour me garan- « tir des maux dont j'eſtois conti- « nuellement aſſailli ; mais abandon- « né à moy-meſme, j'ay eſté errant « toujours accablé de travaux & le « cœur rongé de chagrins, juſqu'à « ce moment que les Dieux ont en- « fin daigné me délivrer de toutes « ces miſeres. Il eſt vray que lorſque « je gagnay les coſtes des Pheaciens, « vous m'encourageaſtes par vos pa- « roles, & vous euſtes la bonté de «

» me conduire vous-meſme juſques
» dans le Palais d'Alcinoüs. Aujour-
» d'huy j'embraſſe vos genoux, & je
» vous conjure au nom de voſtre
» pere de me dire s'il eſt vray que je
» ſois de retour dans ma patrie, car
» je me deffie de ce bonheur, & je
» crains que ce ne ſoit encore icy
» quelque terre eſtrangere ; & que
» vous ne m'ayez parlé comme vous
» avez fait que pour vous mocquer
» de moy & pour m'abuſer par de
» vaines eſperances ; dites-moy donc,
» je vous prie, s'il eſt bien vray que
» je ſois ſur les terres d'Ithaque.
» Vous eſtes toujours le meſme,
» repartit Minerve, & voilà de vos
» ſoubçons. Mais je ne veux pas
» vous abandonner & vous précipi-
» ter par-là dans des malheurs inévi-
» tables. Car je voy que vous eſtes
» un homme ſage, d'un eſprit tou-
» jours preſent & plein de modera-
» tion & de prudence, & voilà les
» gens qui ſont dignes de ma pro-

rection. Tout autre qui revien- «
droit d'un voyage auſſi long, au- «
roit de l'impatience de revoir ſa «
femme & ſes enfants. Et vous, «
bien-loin d'avoir cette impatience, «
vous ne voulez pas ſeulement aller «
apprendre de leurs nouvelles avant «
que d'avoir eſprouvé la fidelité de «
voſtre femme. Sa conduite eſt telle «
que vous pouvez la deſirer, car elle «
eſt toujours enfermée dans voſtre «
Palais, & paſſe triſtement les jours «
& les nuits à ſoupirer & à répan- «
dre des larmes. Si je ne vous ay «
pas ſecouru depuis voſtre embar- «
quement, c'eſt que je n'ignorois «
pas que vous vous tireriez de tous «
ces dangers; je ſçavois fort bien «
qu'aprés avoir perdu tous vos »
Compagnons, vous retourneriez «
enfin dans voſtre patrie, & je n'ay «
pas voulu ſans neceſſité m'oppoſer «
au Dieu de la mer qui eſt mon on- «
cle, & qui a conceu contre vous «
une haine implacable, parce que «

» vous avez aveuglé ſon cher fils.
» Mais pour vous faire voir que je
» ne vous trompe point, je vais vous
» faire reconnoiſtre les lieux & vous
» montrer Ithaque telle que vous
» l'avez laiſſée. Voilà le port du
» vieillard Phorcyne un des Dieux
» marins ; le bois d'oliviers qui le
» couronne, c'eſt le meſme que vous
» y avez toujours vû ; voilà prés de
» ce bois l'antre obſcur & délicieux
» des Nymphes qu'on appelle Naya-
» des, c'eſt le meſme où vous avez
» offert tant de fois à ces Nymphes
» des hecatombes parfaites ; cette
» montagne couverte d'une foreſt,
» c'eſt le mont Nerite.

En achevant ces mots, la Déeſſe diſſipa le nuage dont elle l'avoit environné, & dans l'inſtant il reconnut la terre qui l'avoit nourri. On ne ſçauroit exprimer les tranſports de joye qu'il ſentit en revoyant cette terre cherie, il la baiſa, & en élevant ſes mains, il adreſſa

aux Nymphes cette priere. Belles « Nayades, filles de Jupiter, je n'eſ- « perois pas d'eſtre aſſez heureux « pour vous revoir de ma vie; puiſ- « que j'ay ce bonheur, contentez- « vous preſentement, douces Nym- « phes, des vœux ſinceres que je « vous preſente. Bien-toſt, ſi la « grande Minerve, qui préſide aux « aſſemblées des peuples, continuë de « me favoriſer & qu'elle conſerve ma « vie & celle de mon fils, je vous of- « friray, comme je faiſois autrefois, « des ſacrifices qui vous marqueront « ma joye & ma reconnoiſſance. «

Ne doutez point de mon ſe- « cours, repartit Minerve, & qu'au- « cune deffiance ne vous inquiete. « Retirons d'abord dans le fond de « l'antre toutes ces richeſſes, afin « que vous les conſerviez, & nous « délibererons enſuite ſur le parti « que nous devons prendre. «

En parlant ainſi elle entre dans cette caverne obſcure, & cherche

dans tous les coins une cache fidelle. Ulyſſe la ſuivoit & portoit tout l'or, le cuivre & les habits que les Pheaciens luy avoient donnez. Il les met dans l'endroit que Minerve luy montra, & en ſortant, la Déeſſe ferma elle-meſme l'entrée de la caverne avec une groſſe pierre. Ils s'aſſirent tous deux enſuite au pied d'un olivier, & ſe mirent à conſulter ſur les moyens qu'ils devoient choiſir pour punir l'inſolence des Pourſuivants. Minerve parla la premie-
» re, & dit : Divin fils de Laërte,
» ſage Ulyſſe, c'eſt icy qu'il faut
» employer tout voſtre eſprit pour
» trouver les moyens de faire mor-
» dre la pouſſiere à ces inſolents, qui
» depuis trois années regentent dans
» voſtre Palais, & pourſuivent voſ-
» tre femme, en luy offrant tous les
» jours de nouveaux preſents. Elle
» ne fait que ſoupirer aprés voſtre
» retour ; elle les amuſe tous, & ſe

promet à chacun, en leur en- «
voyant tres ſouvent des meſſages. «
Mais ſes penſées ne répondent «
guere à ces démonſtrations. «

Grands Dieux! s'eſcria Ulyſſe, «
un ſort auſſi funeſte que celuy d'A- «
gamemnon m'attendoit donc dans «
mon Palais, ſi vous n'aviez eu la «
bonté de m'avertir de tout ce qui «
ſe paſſe! continuez-moy, grande «
Déeſſe, voſtre protection. Enſei- «
gnez-moy comment je dois me «
prendre à chaſtier ces inſolents, «
tenez-vous prés de moy, inſpirez- «
moy la meſme force & le meſme «
courage que vous m'inſpiraſtes «
lorſque nous ſaccageaſmes la ſu- «
perbe ville de Priam. Car ſi vous «
daignez m'aſſiſter de meſme, gran- «
de Minerve, fuſſent-ils trois cents, «
je les attaqueray ſeul, & je ſuis «
ſeur de les vaincre. «

Je vous aſſiſteray ſans doute, re- «
prit Minerve, & je ne vous per- «
dray pas de vûë un moment quand «

» nous executerons ce grand exploit,
» & je penſe que bien-toſt quelqu'un
» de ces Pourſuivants, qui conſu-
» ment voſtre bien & qui ſe nourriſ-
» ſent de vaines eſperances, inonde-
» ra de ſon ſang la ſalle du feſtin.
» Mais avant toutes choſes je vais
» vous rendre méconnoiſſable à tous
» les mortels. Je vais deſſecher & ri-
» der voſtre peau, faire tomber ces
» beaux cheveux blonds, vous cou-
» vrir de haillons ſi vilains, qu'on
» aura de la peine à les regarder, &
» ces yeux ſi beaux & ſi pleins de
» feu, je vais les changer en des yeux
» eſteints & eſraillez, afin que vous
» paroiſſiez difforme à ces Pourſui-
» vants, à voſtre femme & à voſtre
» fils. Ainſi changé, la premiere cho-
» ſe que vous devez faire, c'eſt d'al-
» ler trouver voſtre fidelle Eumée à
» qui vous avez donné l'intendance
» d'une partie de vos troupeaux; c'eſt
» un homme plein de ſageſſe, & qui
» eſt entierement dévoüé à voſtre fils

& à la ſage Penelope. Vous le trouverez au milieu de ſes troupeaux qui paiſſent ſur la roche Coracienne prés de la fontaine d'Arethuſe, où ils ſe nourriſſent du fruit des cheſnes, qui eſt la nourriture la plus propre pour les engraiſſer. Demeurez-là prés de luy, & faites-vous inſtruire de tout ce que vous devez ſçavoir, pendant que j'iray à Sparte pour faire venir voſtre fils, qui eſt allé chez Menelas pour taſcher d'apprendre de vos nouvelles; & de découvrir ſi vous eſtes encore vivant.

Mais, ſage Minerve, répondit Ulyſſe, permettez-moy de vous demander pourquoy vous ne l'avez pas informé de ce qui me regarde, vous qui ſçavez toutes choſes. Eſt-ce pour le faire errer comme moy ſur la vaſte mer avec des peines infinies, pendant que ſes ennemis, profitant de ſon abſence, conſumeront ſon bien!

» Ne ſoyez point en peine de voſ-
» tre fils, répondit la ſage Minerve,
» je luy ait fait entreprendre ce voya-
» ge, & je l'ay conduit moy-meſme,
» afin qu'il ſe fiſt une bonne répu-
» tation. Il n'eſt expoſé à aucun dan-
» ger ; il eſt en repos dans le Palais
» du fils d'Atrée, où il eſt traité avec
» beaucoup de magnificence, & où
» il a tout à ſouhait. Il eſt vray que
» ces jeunes Princes qui commettent
» tant de deſordres dans voſtre mai-
» ſon, l'attendent au paſſage ſur un
» vaiſſeau, & luy ont dreſſé une em-
» buſcade pour le tuer à ſon retour,
» mais leur pernicieux deſſein leur
» ſera funeſte.

En finiſſant ces mots elle le tou-
cha de ſa verge, & d'abord ſa peau
devint ridée, ſes beaux cheveux
blonds diſparurent, ſes yeux vifs
& pleins de feu ne parurent plus
que des yeux eſteints, en un mot
ce ne fut plus Ulyſſe, mais un vieil-
lard accablé d'années & hideux à

voir. La Déeſſe changea ſes beaux habits en vieux haillons enfumez & rapetaſſez qui luy ſervoient de manteau, & par deſſus elle l'affubla d'une vieille peau de cerf dont tout le poil eſtoit tombé, elle luy mit à la main un gros baſton, & ſur ſes eſpaules une beſace toute rapiecée, qui attachée à une corde, luy pendoit juſqu'à la moitié du corps. Aprés que la Déeſſe & luy eurent pris enſemble ces meſures, ils ſe ſeparerent, & Minerve prit le chemin de Sparte pour luy ramener ſon fils.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XIII.

Page 416. *NE ſont occupez que du plaiſir qu'ils ont eu à l'entendre*] Car le plaiſir que donnent ces contes baſtis avec tant d'art ſur la verité, dure encore long-temps aprés qu'on les a entendus.

Je ne croy pas qu'à voſtre départ de cette iſle vous vous égariez de voſtre chemin] Car il a desja eſtabli dans le VIII. Liv. que les vaiſſeaux des Pheaciens ſont doüez d'intelligence, qu'ils ſçavent le chemin de toutes les villes, & qu'ils ſont les ſeuls à qui il n'arrive jamais aucun mal dans les plus longues courſes.

Page 417. *Princes, qui eſtes receus tous les jours à ma table*] Il y a dans le Grec: *Princes, qui beuvez tous les jours à ma table.* Les Grecs ſe ſervoient du mot πίνειν, comme nous nous ſervons de noſtre mot *boire* pour dire manger. *Quand boirons-*

nous enſemble! nous venons de boire avec luy, &c.

Et qui avez le plaiſir d'entendre ce chantre divin] Il parle de Demodocus: la table d'Alcinoüs n'eſtoit jamais ſans muſique.

Que vous, qui par vos conſeils m'aydez à gouverner mes peuples] Alcinoüs fait bien voir encore icy la ſuperiorité qu'il avoit ſur les douze Princes qui compoſoient ſon conſeil. Ils ne gouvernoient que ſous luy, & Alcinoüs avoit la principale autorité, comme je l'ay expliqué ſur le VIII. Livre.

Mais que chacun de nous luy donne encore un trepied & une cuvette] En verité les contes qu'Ulyſſe vient de faire valent bien un preſent en particulier. Homere ſçait bien relever le merite de la Poëſie. Il n'y a rien que ces fables, ſi ingenieuſement inventées, n'arrachent à de fins connoiſſeurs, mais pour ces gens groſſiers dont les oreilles par une cire naturelle ſont bouchées à cette douce harmonie, & pour qui les Graces meſmes n'ont point d'apaſt, ils ne daignent pas les recevoir, ou s'ils les reçoivent par vanité, ils les renvoyent ſans honneur par ignorance, comme dit Theocrite, ἀδώρητος ἀπέμπει, & chacun dit,

Αὐτὸς μοὶ πρόφρων γένοιο, θεοὶ τιμῶσιν ἀοιδούς.

Amaſſons du bien, & que les Dieux beniſſent les Poëtes. On peut voir ſur cela la 16. Idylle de Theocrite, qui ſemble plus faite pour noſtre ſiecle que pour le ſien. Alcinoüs fait icy le procés à tous ces barbares qui n'honorent pas les Poëtes, car aprés avoir comblé Ulyſſe de preſents, comme ſon hoſte, il luy en fait de nouveaux en particulier pour honorer ſes Fables & ſa Poëſie, & il veut que les preſens ſe faſſent aux dépens du public, & que tout le monde y contribuë; car comme la Poëſie eſt un bien public, il faut auſſi que le public l'honore & la récompenſe.

Nous retirerons par une impoſition generale la dépenſe que nous aurons faite] Quand il n'a eſté queſtion que de faire à Ulyſſe les preſens d'hoſpitalité, le Roy & les Princes de ſa cour les ont faits à leurs dépens ſans rien exiger du peuple; mais quand il eſt queſtion d'honorer un homme d'un eſprit admirable & qui a des talents merveilleux, le Roy veut que cela ſe faſſe aux dépens du public, qui eſt inſtruit & diverti par ſes fables. Car ces preſens qu'on fait à Ulyſſe, c'eſt à Homere meſme qu'on les fait, c'eſt ſa Poëſie qu'on honore. Ce paſſage preſente une coutume bien remarquable pour la forme du Gouvernement. Alcinoüs & les Princes de ſa cour font à Ulyſſe des preſens dont ils font payer au peuple ſa part ſans le conſulter,

conſulter, & qu'ils retirent enſuite par une impoſition generale.

Page 418. *Rendit le repas délicieux par ſes chants*] Homere ne s'amuſe pas à rapporter ces chants, comme il auroit fait en une autre occaſion, car le temps preſſe, & cela ne pouvoit s'accorder avec l'impatience qu'Ulyſſe avoit de partir.

Page 420. *Veüillent les Dieux les rendre heureux pour moy*] Homere a donc connu cette verité, que les Princes ont beau nous faire des preſens & nous donner tout ce qui nous eſt neceſſaire, tout cela ne nous ſert de rien ſi Dieu n'y répand ſa benediction, & ne les rend heureux pour nous, autrement ils nous ſeroient funeſtes.

Et que les Dieux vous donnent toutes les vertus, qu'ils répandent ſur vous à pleines mains toutes ſortes de proſperitez] Homere dit cecy en quatre mots, θεοὶ δ' ἀρετὴν ὀπάσειαν παντοίην. *Que les Dieux vous donnent toute ſorte de vertu.* Sous le nom de vertu, ἀρετῆς, il comprenoit toutes les ſortes de proſperitez, παντοίην, parce qu'ils les regardoient comme le fruit de la vertu. Je croy que Callimaque a expliqué & eſtendu cet endroit, quand il a dit dans ſon Hymne à Jupiter,

Οὔτ' ἀρετῆς ἄπερ ὄλβος ἐπίσσατο ἄνδρας ἀέξειν,

Οὔτ' ἀρετὴ ἀφένοιο. Δίδου δ' ἀρετεῦ τε καὶ ὄλβον.

Ni les richeſſes ne peuvent rendre les hommes heureux ſans la vertu, ni la vertu ſans les richeſſes. Donnez-nous donc, grand Dieu, les richeſſes & la vertu.

Page 421. *Ulyſſe ſeul ſe leva, & preſentant ſa coupe à la Reyne*] Ulyſſe ſe leve, & aprés avoir fait ſa libation debout, il preſente ſa coupe à la Reyne pour la prier de boire la premiere, comme c'eſtoit la coutume, & c'eſt ce qu'ils appelloient προπίνειν. Je croy l'avoir desja remarqué.

Page 422. *En achevant ces mots Ulyſſe ſortit de la ſalle*] Je me ſouviens que la premiere fois que je lûs Homere, & j'eſtois alors fort jeune, je fus un peu faſchée qu'Ulyſſe euſt oublié la Princeſſe Nauſicaa, & qu'il n'y euſt pas icy un petit mot pour elle. Mais j'ay bien connu depuis que la Princeſſe n'eſtant pas preſente, car elle n'aſſiſtoit point à ces feſtins, Ulyſſe n'en devoit pas parler, de peur de donner quelque ſoupçon. D'ailleurs les vœux qu'il fait pour elle ſont renfermez dans ceux qu'il fait pour le Roy & pour la Reyne dans le compliment admirable qu'on vient de lire.

Page 424. *Quand la brillante eſtoile, qui annonce l'arrivée de l'aurore ſe leva, le vaiſ-*

ſeau d'Ulyſſe aborda aux terres d'Ithaque] Ce vaiſſeau arrive de Corcyre à Ithaque en une nuit, & la veritable diſtance des lieux fait voir que cela eſt poſſible. Homere eſtoit donc bien inſtruit. Mais comme il a dépaïſé cette iſle des Pheaciens, & qu'il l'a tranſportée dans l'Océan, cette diligence ſeroit incroyable s'il ne l'avoit ſauvée, en nous avertiſſant que les vaiſſeaux des Pheaciens voloient plus viſte que l'épervier, & qu'ils égaloient la rapidité de la penſée.

Appellé le port du vieillard Phorcyne] Phorcyne, ou Phorcys, eſtoit fils de l'Océan & de la Terre; ce port d'Ithaque luy eſtoit conſacré & il y avoit peut-eſtre un temple. Ce port exiſtoit ſans doute du temps d'Homere, & s'il n'eſt plus aujourd'huy, il en faut accuſer les ſiecles qui changent tout.

Et prés de ce bois eſt un antre profond & délicieux] On prétend que cet antre des Nymphes eſt une allegorie qui renferme un myſtere tres profond & tres merveilleux. Le ſçavant Porphyre s'eſt occupé à l'expliquer dans un Traité qu'il a fait exprés, & je croy que c'eſt l'antre de Platon qui luy a donné cette idée. Il dit donc que cet antre c'eſt ce monde; il eſt appellé *obſcur* & *agréable*, ἠερόεις, ἐπήεντον, *obſcur*, parce qu'il eſt fait d'une matiere qui eſtoit tenebreuſe.

& ſans forme, & *agréable*, parce qu'il eſt devenu agréable par l'ordre & par l'arrangement que Dieu y a mis; *Il eſt conſacré aux Nymphes*, c'eſt à dire, qu'il eſt deſtiné pour l'habitation des ames qui viennent à la naiſſance; *Ces urnes & ces cruches de belles pierres*, ce ſont les corps qui ſont paiſtris de terre; *Les abeilles qui y font leur miel*, ce ſont ces ames qui y font toutes leurs operations, & qui animant ces corps, les empeſchent de ſe corrompre; *Cet ouvrage merveilleux que ces Nymphes font ſur leurs meſtiers*, c'eſt ce tiſſu admirable de veines, d'arteres & de nerfs qu'elles eſtendent ſur les os comme ſur des meſtiers; *Les fontaines qui arroſent cet antre*, ce ſont les mers, les rivieres, les eſtangs, & *les deux portes*, ce ſont les deux poles; celle qui eſt au ſeptentrion eſt ouverte aux ames qui deſcendent à la vie, & celle du midy eſt ouverte à ces meſmes ames qui s'en retournent au ciel. Voilà un précis de l'explication de Porphyre; elle eſt tres ingenieuſe & tres vrayſemblable. Je ſuis pourtant tres perſuadée qu'il y aura bien des gens qui diront que jamais Homere n'a penſé à de ſi grandes merveilles, & qu'il n'a fait icy que ſon meſtier de peintre. Qui ne ſçait que les peintres peignent ſouvent d'imagination ſans autre deſſein que de plaire aux yeux? Cela eſt vray, mais ce n'eſt pas la methode d'Homere. Pour fonder cette

explication de Porphyre on peut dire qu'il eſt certain que dans ces anciens temps, ces ſortes d'allegories eſtoient fort en vogue, nous n'en pouvons pas douter, puiſque Salomon luy-meſme dans le dernier chapitre de l'Eccleſiaſte, en a fait une tres belle ſur l'eſtat où l'homme ſe trouve dans ſa vieilleſſe. Toutes les parties du corps ſont deſignées par des figures tres juſtes & qui les expriment parfaitement.

Page 425. *Et leur vaiſſeau avance dans les terres juſques à la moitié de ſa longueur*] Et voilà une grande marque qu'ils connoiſſoient ce port, car s'ils ne l'avoient pas connu, ils n'auroient oſé pouſſer ſi fort leur vaiſſeau contre terre pendant la nuit.

Ils deſcendent à terre, enlevent Ulyſſe tout endormi, & l'expoſent ſur le rivage ſans qu'il s'éveille] Cette expoſition d'Ulyſſe tout endormi a eſté blaſmée des Anciens comme peu vrayſemblable. Plutarque dans ſon Traité *comment il faut lire les Poëtes*, nous apprend que les Tyrrheniens, pour la fonder en quelque ſorte, faiſoient des hiſtoires par leſquelles il paroiſſoit qu'Ulyſſe eſtoit naturellement grand dormeur, ce qui faiſoit qu'on avoit ſouvent de la peine à luy parler. Mais comme cela ne leur paroiſſoit pas encore ſuffiſant pour juſtifier ce conte, ils diſoient que ce ſommeil d'Ulyſſe eſtoit

un ſommeil feint, car ayant honte de renvoyer les Pheaciens ſans les recevoir chez luy & ſans leur faire des preſens, & ne pouvant le faire ſans eſtre reconnu, il fit ſemblant de dormir pour éviter tous ces inconvenients. Mais de tous les Critiques qui ont parlé de ce paſſage d'Homere, Ariſtote eſt celuy qui en a le mieux jugé. *Dans l'Odyſſée*, dit-il, Poëtiq. chap. 25. *l'endroit où Ulyſſe eſt expoſé par les Pheaciens ſur le rivage d'Ithaque, eſt plein de ces abſurditez qui ne ſeroient pas ſupportables ſi un méchant Poëte nous les euſt données, mais ce grand homme les cache toutes ſous une infinité de choſes admirables dont il aſſaiſonne toute cette partie de ſon Poëme, & qui ſont comme autant de charmes qui nous empeſchent d'en appercevoir le défaut.* Et il propoſe cela pour un exemple du précepte qu'il vient de donner, que le Poëte en dreſſant le plan de ſon ſujet, doit éviter tout ce qui paroiſt déraiſonnable ; mais que ſi le ſujet eſt fait de maniere qu'on ne puiſſe éviter quelqu'un de ces endroits qui paroiſſent abſurdes, il faut le recevoir, ſur-tout s'il peut contribuer à rendre le reſte plus vrayſemblable, & il faut l'embellir par tous les ornements qu'il eſt capable de recevoir. Et c'eſt ce qu'Homere fait icy. Il a bien vû que cette expoſition avoit quelque choſe d'abſurde, mais il n'a pourtant pas eſté re-

buté de cette abſurdité, & ne pouvant la changer, il s'en eſt ſervi pour rendre le reſte vrayſemblable; car il falloit neceſſairement qu'Ulyſſe abordaſt ſeul à Ithaque, afin qu'il puſt y eſtre caché. S'il euſt eſté éveillé, les Pheaciens auroient eſté obligez de le ſuivre, ce qu'Ulyſſe n'auroit pû ni refuſer honneſtement, ni accepter avec ſeureté. Homere n'avoit pas d'autre moyen pour démoüer heureuſement ſa fable. Et pour cacher cette abſurdité il ramaſſe tout ce qu'il a de force & d'adreſſe, & jette dans cette partie de ſon Poëme tant de choſes merveilleuſes, que l'eſprit du Lecteur enchanté ne peut plus en aucune maniere s'appercevoir de ce défaut, il eſt ſur cela auſſi endormi qu'Ulyſſe, & il ne ſçait non plus que luy comment on l'a mis-là. C'eſt l'endroit d'Homere le plus orné par les fictions, & le plus travaillé pour le ſtyle. Si j'avois pû conſerver dans ma Proſe les beautez de ſes vers & faire ſentir leur harmonie, je ſuis ſeure qu'il n'y auroit point de Lecteur qui n'avoüaſt qu'Homere eſt le plus grand enchanteur qui fut jamais. Pour y ſuppléer, on n'a qu'à lire les Remarques de M. Dacier ſur cet endroit de la Poëtique, où il raſſemble toutes les merveilles qui y ſont, & fait tres bien ſentir toute l'adreſſe du Poëte en cet endroit. Le jugement d'Ariſtote eſt admirable, & le précepte qu'il tire

de cette pratique d'Homere eſt tres important & d'une tres grande utilité ; *Il faut reſerver*, dit-il, *tous les ornements de la diction pour les endroits foibles ; ceux qui renferment de beaux ſentiments ou des mœurs n'en ont aucun beſoin, une expreſſion eſclatante & lumineuſe leur nuit au contraire, & ne ſert qu'à les cacher.*

Page 429. *Quand tout le peuple ſera ſorti de la ville pour voir arriver ce vaiſſeau*] Il y a un air de verité merveilleux dans la maniere dont ſe fait ce prodige ; c'eſt Jupiter qui ordonne luy-meſme comme il doit ſe faire, & c'eſt à la vûë de tout un peuple que Neptune fait cette metamorphoſe. Peut-on douter d'une choſe qui a un ſi grand nombre de temoins ? Voilà l'adreſſe du Poëte pour rendre croyables ces contes. Il y a de l'apparence que cette fable eſt fondée ſur ce qu'il y avoit peut-eſtre prés de Corcyre quelque rocher qui avoit à peu prés la figure d'un vaiſſeau.

Et conſervez-luy la figure de vaiſſeau, afin que tous les hommes dans tous les temps] Car c'eſt cette figure qui le mettra en eſtat d'eſtonner & d'inſtruire toute la poſterité, parce que tous ceux qui le verront, frappez de cette figure, ne manqueront pas d'en demander la raiſon.

Et le pouſſant du plat de la main, il le

change en un grand rocher] Voicy une metamorphoſe bien merveilleuſe, mais eſt-elle vrayſemblable ! oüy ſans doute, aprés toutes les meſures qu'Homere a priſes pour en fonder la vrayſemblance & pour en eſtablir la verité. Ariſtote, Poëtiq. chap. 25. nous apprend que dans le Poëme Epique on a la liberté de pouſſer le merveilleux au de-là des bornes de la raiſon. *Il faut*, dit-il, *jetter le merveilleux dans la Tragedie, mais encore plus dans l'Epopée, qui va en cela juſqu'au déraiſonnable.* Et il en adjoute la raiſon, *Car comme dans l'Epopée on ne voit pas les perſonnes qui agiſſent, tout ce qui paſſe les bornes de la raiſon eſt tres propre à y produire l'admirable & le merveilleux.* Si un Poëte tragique expoſoit à nos yeux un vaiſſeau changé en rocher, cela ſeroit ridicule, car nos yeux le démentiroient dans le moment. Mais dans l'Epopée il n'eſt point démenti, parce qu'on ne voit pas la choſe & qu'on ne l'apprend que par le recit. Il ne faut pourtant pas s'imaginer, comme M. Dacier l'a remarqué dans ſes Commentaires, qu'Ariſtote conſeille aux Poëtes de mettre dans le Poëme Epique des choſes évidemment impoſſibles ou incroyables, & qu'il leur donne une pleine licence de les porter à un excés qui détruiſe ouvertement la vrayſemblance & qui choque la raiſon. Comme dans la Tragedie le vrayſemblable

doit l'emporter ſur le merveilleux, ſans l'en bannir, dans le Poëme Epique le merveilleux doit l'emporter ſur le vrayſemblable ſans le deſtruire, & il ne le deſtruit point ſi le Poëte a l'adreſſe de conduire ſon Lecteur, & de le préparer à ce merveilleux par une longue ſuite de choſes qui tiennent elles-meſmes du miracle, & qui l'empeſchent de s'appercevoir de la tromperie qu'on luy fait, & c'eſt ce qu'Homere a fort bien obſervé. Virgile, qui eſcrivoit dans un ſiecle plus approchant du noſtre, n'a pas fait difficulté de l'imiter, car comme Homere fait changer le vaiſſeau des Pheaciens en rocher, il fait changer les vaiſſeaux d'Enée en autant de Nymphes de la mer. Il y a de l'apparence que la Tradition des metamorphoſes miraculeuſes que nous liſons dans l'Eſcriture ſainte, comme d'une baguette changée en ſerpent & de ce ſerpent changé en baguette, de la femme de Lot convertie en ſtatuë de ſel, s'eſtant répanduë en Grece, avoit donné aux Payens une grande idée de la Divinité, & à Homere l'audace d'imiter dans ſa fiction une verité qui avoit pour fondement le pouvoir infini de Dieu meſme. Mais quoyque la nature de l'Epopée permette & ſouffre ces ſortes de metamorphoſes, le Poëte ne doit pas en abuſer, & elles doivent eſtre rares. Il me ſemble qu'il n'y en a qu'une dans Homere, & une dans

Virgile. Il faut encore, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du *Poëme Epique*, que toutes ces machines, qui exigent la vrayſemblance divine, ſoient dégagées de l'action du Poëme, de telle ſorte que l'on puiſſe les en retrancher ſans deſtruire cette action; mais celles qui ſont neceſſaires à l'action & qui en ſont des parties eſſencielles, doivent eſtre fondées ſur la vrayſemblance humaine & non ſur la ſimple puiſſance de Dieu.

Page 431. *Et les voilà à moitié accomplies. Mais allons, executons tous l'ordre que je vais donner*] Voicy un oracle formel qui contient deux menaces. La premiere eſt accomplie par le changement du vaiſſeau en rocher. L'autre n'eſt pas moins ſure, mais Alcinoüs croit qu'on pourra la prevenir, en deſarmant la colere du Dieu qui eſt irrité. Alcinoüs, c'eſt à dire Homere, connoiſſoit donc cette verité certaine, que Dieu n'accomplit pas toujours ſes menaces, & qu'il ſe laiſſe fléchir par le repentir de ceux qui l'avoient offenſé.

Page 432. *Pendant que les Princes & Chefs des Pheaciens faiſoient leurs prieres à Neptune autour de ſon autel*] Homere ne nous dit point icy ſi le ſacrifice de ces Princes fut agréé, ſi leurs prieres furent exaucées, & ſi Neptune fut appaiſé, mais il le fait entendre par ſon ſilence: il ne nous dit

point que la ſeconde menace fut effectuée; & il nous l'auroit dit ſi elle l'avoit eſté. Il fait entendre que Dieu ſe laiſſe fléchir, & que lors meſme qu'il a commencé à punir, par un retour à luy on peut arreſter ſon bras preſt à frapper les derniers coups de ſa vengeance. Les Payens avoient ces ſentiments, comme l'Eſcriture meſme nous l'apprend par l'exemple des Ninivites, & cette hiſtoire eſt à peu prés du temps d'Homere. Quand Jonas leur eut annoncé de la part de Dieu que dans quarante jours leur ville ſeroit deſtruite, ils firent penitence, s'humilierent, & dirent, *Quis ſcit ſi convertatur & ignoſcat Deus, & revertatur à furore iræ ſuæ, & non peribimus. Qui ſçait ſi Dieu ne ſe repentira point, s'il ne pardonnera point, s'il ne renoncera point à la fureur de ſa colere, & s'il ne nous empeſchera pas de perir.* Jon. 3. 9.

Il en eſtoit abſent depuis trop long-temps] Vingt ans ne ſuffiſent pas pour rendre une terre méconnoiſſable à un homme qui y eſt né, & qui avoit desja quelque âge quand il l'a quittée. Mais cela rend le miracle de ce changement plus aiſé & plus vrayſemblable.

La Déeſſe Minerve l'enveloppa ſur le champ d'un eſpais nuage, afin qu'il ne puſt la reconnoiſtre] Il me paroiſt que ces derniers mots, *afin qu'il ne puſt la reconnoiſtre,*

ont eſté mal pris par les Interpretes : le Grec dit, ὄφρά μιν αὖθι ἄγνωστον τεύξειεν. Et on l'a expliqué, *afin de l'empeſcher d'eſtre reconnu. Et illum ipſum ignotum faceret.* Ce n'eſt point du tout là le ſens. Minerve n'enveloppe point Ulyſſe d'un nuage pour le rendre inconnu, mais pour luy rendre ſa terre méconnoiſſable, pour l'empeſcher luy de la reconnoiſtre. Ce nuage eſtoit pour luy comme un verre qui changeoit la face des objets. Les Interpretes ont fait cette faute, pour ne s'eſtre pas apperceus qu'icy ἄγνωστος n'eſt pas ſeulement paſſif, mais auſſi actif, c'eſt à dire, qu'il ne ſignifie pas ſeulement *qui n'eſt point connu*, mais auſſi *qui ne connoiſt point ;* ἄγνωστος eſt comme ἀγνὼς, qui eſt actif & paſſif, comme nous l'aſſeure le Scholiaſte de Sophocle ſur l'Oëdipe, ἰστέον δὲ ὅτι τὸ ἀγνὼς καὶ αὐτὸ τῦ μὴ γινωσκόμενος δύναται, καὶ αὐτὸ τῦ μὴ γινώσκων. *Il faut ſçavoir*, dit-il, *que le mot* ἀγνὼς *ſe trouve employé pour dire celuy qui eſt inconnu, & pour celuy qui ne connoiſt point.* Et une marque ſeure que ἄγνωστος a icy la ſignification active, c'eſt qu'Homere nous dira dans la ſuite, *La Déeſſe diſſipe le nuage dont elle l'avoit enveloppé, & à l'inſtant il reconnoiſt la terre qui l'avoit nourri.* On a fait des fautes infinies en cette langue pour n'avoir pas pris garde à cette double ſignification de certains mots.

Voilà pourquoy cette Déeſſe fit que toute la face du pays luy parut changée] Car s'il l'avoit reconnuë, il ſeroit peut-eſtre allé droit à la ville ſans aucun ménagement, & ſans prendre les meſures neceſſaires pour tirer vengeance des Pourſuivants. Il auroit eſté reconnu, & par-là ſes affaires eſtoient ruinées.

Page 434. *Grands Dieux, les Princes & Chefs des Pheaciens n'eſtoient donc pas ſi ſages ni ſi juſtes!*] Le Grec dit, *n'eſtoient pas ſi prudents ni ſi juſtes*, νήφρονες οὐδὲ δίκαιοι. Et cela me paroiſt remarquable, Homere fait toujours entendre que la prudence veut toujours que l'on ſoit juſte. En effet on n'eſt jamais injuſte que par ignorance, par imprudence.

Mais il faut que je compte tous mes treſors, & que je voye ſi ces perfides] Ulyſſe ne compte pas ſes treſors par un eſprit d'avarice dans la crainte d'en avoir perdu une partie, cela ſeroit trop miſerable, ſur-tout dans l'eſtat où il eſt. Mais il fait cette revûë pour avoir des preuves certaines de la mauvaiſe foy ou de la fidelité des Pheaciens, car s'ils ont emporté une partie de ces richeſſes, il n'a plus à douter de ſon malheur, & s'ils ne luy ont rien pris, il doit ſuſpendre ſon jugement, & attendre d'eſtre eſclairci d'un myſtere qu'il n'entend point, *En quoy*, dit Plutarque, *il n'uſe pas de mauvais in-*

dices, & ſa prudence en ce fait eſt digne de grande loüange.

Page 435. *Sous la figure d'un jeune berger, beau, bien fait, de bonne mine, & tel que peuvent eſtre les fils des plus grands Roys*] Cette image n'eſt point outrée pour un ſiecle comme celuy-là, où les fils des Roys paiſſoient les troupeaux, comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

Il avoit ſur ſes eſpaules un manteau d'une belle eſtoffe tres fine] Homere adjoute δίπλυχον, ce qui ne ſignifie pas double, mais aſſez ample pour eſtre mis en double en le portant, car les Grecs appelloient δίπλοΐδα, δίπλακα, διπλῶ, & δίπλυχον χλαῖναν, *lanam duplicem*, un habit d'une grande ampleur, & qui en cas de beſoin pouvoit eſtre mis en double ; car, comme je l'ay remarqué ſur le x. Liv. de l'Iliade, tom. 2. pag. 481. il ne paroiſt pas que les anciens Grecs ayent connu l'uſage de doubler les habits. Heſychius pour empeſcher qu'on ne ſe trompaſt à ce mot, l'a fort bien expliqué. Δίπλακα, dit-il, διπλῶ, μεγάλῳ διπλοΐδι, ἅστε διπλῆ χρῆσθαι. On appelle δίπλακα & διπλῶ *un manteau double, un manteau fort ample & qu'on peut porter en double.* Il dit la meſme choſe ſur δίπλοΐδα, car il définit par διπλωμένῳ χλαμύδι, ἐν τῇ φορεῖσθαι, *un manteau qu'on peut mettre en double en le portant.* Cela paroiſt inconteſtablement par un paſ-

ſage du XXII. Liv. de l'Iliade, où Homere dit qu'Andromaque travailloit ſur le meſtier à un ouvrage de broderie, & il appelle cet ouvrage διπλακα μαρμαρέλω, *double & brillant.* Un ouvrage ſur le meſtier eſt-il double ?

Quelle eſt cette terre, quel eſt ſon peuple, & quels ſont les hommes qui l'habitent] *Quelle eſt cette terre,* c'eſt à dire, eſt-elle de l'Europe ou de l'Aſie ? *Quel eſt ſon peuple,* c'eſt à dire, quelle nation eſt-ce ? *Quels ſont les hommes !* ſont-ce des hommes polis ou ſauvages, juſtes ou injuſtes ! &c.

Page 437. *Les chevres & les bœufs y trouvent des paſturages excellents*] Minerve exagere un peu en parlant de la bonté de l'iſle, & cette peinture eſt flattée. Il y avoit de bons paſturages pour les chevres, car elles paiſſent ſur les rochers, mais il n'y en avoit point pour les bœufs, & il falloit que ceux d'Ulyſſe fuſſent dans le continent voiſin.

Enfin, eſtranger, le nom d'Ithaque eſt ſurtout connu dans les campagnes de Troye] Quelle politeſſe il y a icy, & quelle loüange fine pour Ulyſſe !

Quoyque cette iſle ſoit fort loin de l'Achaïe] Car elle eſt au couchant du Peloponneſe. Quoyque cette iſle fuſt preſque la plus éloignée par rapport à Troye, elle eſtoit pourtant plus celebre que tous les

autres pays qui avoient envoyé des troupes à cette expedition, ſi grande eſtoit la gloire d'Ulyſſe.

Page 438. *A cauſe d'un meurtre que j'ay commis, en tuant le fils d'Idomenée*] Les Anciens ſont remarquer icy une grande fineſſe d'Ulyſſe, qui dans la vûë de s'attirer la protection des Pourſuivants, feint qu'il a tué le fils d'Idomenée, grand ami d'Ulyſſe, car les Pourſuivants ne manqueront pas de proteger un homme qu'Ulyſſe doit haïr. Mais il me ſemble qu'Ulyſſe s'attribuë icy une action bien horrible, un aſſaſſinat. Eſt-ce pour peindre les mœurs de Crete?

Car il conſervoit contre moy quelque reſſentiment de ce qu'à Troye je refuſois d'obeïr à ſon pere] Il y a apparence qu'à Troye il s'eſtoit paſſé quelque choſe entre Ulyſſe & Idomenée pour le rang des troupes. Comme les Cretois ſe piquoient d'avoir l'empire de la mer, Idomenée avoit ſans doute prétendu avoir quelque ſuperiorité ſur les autres commandants des troupes des iſles, & leur donner l'ordre comme le General des Atheniens le donnoit à ceux qui commandoient les vaiſſeaux de Salamine.

Page 440. *Les ont fidellement miſes prés du lieu où j'eſtois endormi*] Il vante la fidelité de ces Pheaciens pour piquer d'honneur ce berger.

Et parfaitement bien élevée] Le Grec dit : *Et inſtruite dans les plus beaux ouvrages.* Mais comme cela ne peut pas paroiſtre à une premiere vûë, & que ce n'eſt qu'une préſomption, j'ay mis *parfaitement bien élevée,* car la bonne éducation ne laiſſe pas de paroiſtre à un premier abord.

Page 441. *Mais laiſſons-là ces tromperies que nous connoiſſons ſi bien tous deux, car ſi vous eſtes le premier des mortels*] Homere, pour faire entendre que cette diſſimulation perpetuelle d'Ulyſſe qui ſe cache toujours, eſt une diſſimulation de prudence, & que ce caractere eſt tres eſtimable & tres loüable, fait que Minerve elle-meſme le loüe & qu'elle le prend, car elle ſe déguiſe icy en berger, comme Ulyſſe ſe déguiſe en Cretois. La Déeſſe ſe découvre la premiere, & loüe Ulyſſe de ce que ces déguiſements luy eſtoient ſi aiſez & ſi naturels. Tous les déguiſements, que la prudence fournit, & qui ſont d'une nature à eſtre autoriſez & loüez par la Déeſſe meſme de la ſageſſe, font honneur à celuy qui s'en ſert. Il y a dans ce paſſage beaucoup d'adreſſe, & ce qui me paroiſt icy tres admirable, c'eſt l'éloge le plus ingenieux & le plus adroit qu'on ait jamais fait de ces fables, de ces contes, car c'eſt Minerve elle-meſme qui dit que ce ſont des inventions que la ſageſſe & la prudence ſuggerent, qui

ſont d'une grande utilité, & dans leſquelles cette Déeſſe ſe vante de ſurpaſſer tous les Dieux, comme Ulyſſe y ſurpaſſe tous les hommes. Qui ne voit qu'Ulyſſe eſt icy Homere luy-meſme, & que cet éloge luy appartient veritablement !

Page 444. *Car je voy que vous eſtes un homme ſage, d'un eſprit toujours preſent & plein de moderation & de prudence*] Voilà donc ſelon Homere les gens que Minerve cherche pour leur accorder ſa protection, ceux qui ont de la ſageſſe, de la prudence & un eſprit vif & preſent, les autres ne doivent pas prétendre aux faveurs de cette Déeſſe.

Page 445. *Tout autre qui reviendroit d'un voyage auſſi long*] Voilà une grande marque que Minerve donne de la ſageſſe & de la prudence d'Ulyſſe, le peu d'impatience qu'il a d'aller apprendre des nouvelles de ſa maiſon aprés une ſi longue abſence.

Sa conduite eſt telle que vous pouvez la deſirer, car elle eſt toujours enfermée dans voſtre Palais] Homere eſt le premier homme du monde pour faire des éloges ſimples & naturels, qui ſont à mon avis les plus grands de tous les éloges. Quel éloge de Penelope ! & par qui ! par Minerve elle-meſme.

Page 446. *En achevant ces mots, la*

Déeſſe diſſipa le nuage dont elle l'avoit environné, & dans l'inſtant il reconnut ſa terre] Il paroiſt donc par-là que le nuage dont Minerve avoit enveloppé Ulyſſe, n'eſtoit pas pour l'empeſcher d'eſtre reconnu, mais pour l'empeſcher de reconnoiſtre le pays d'Ithaque, & cela confirme ma remarque ſur le vers. ὄφρά μιν αὖθι ἄγνωστον πεύξειεν, *pour l'empeſcher de reconnoiſtre cette terre.*

Page 449. *Car ſi vous daignez m'aſſiſter de meſme, grande Minerve, fuſſent-ils trois cents, je les attaqueray ſeul, & je ſuis ſeur de les vaincre*] Qui eſt-ce qui peut s'eſtonner aprés cela qu'Ulyſſe avec le ſecours de Minerve, & ſoutenu de ſon fils & de deux autres de ſes domeſtiques, vienne à bout des Pourſuivants qu'il attaque à ſon avantage, & qui ſont bien moins de trois cents? Voilà comme Homere fonde la vrayſemblance de la défaite des Pourſuivants, & prépare ſon Lecteur à la voir ſans aucune ſurpriſe. Les Anciens ont fort bien remarqué que ce n'eſt point une hyperbole. C'eſt Ulyſſe qui parle, c'eſt ce meſme Ulyſſe que nous avons vû dans le XI. Liv. de l'Iliade reſté ſeul dans une bataille aprés la déroute des Grecs, ſoutenir tout l'effort des bandes Troyennes dont il eſtoit enveloppé, les attaquer, en faire un grand carnage, & tout bleſſé qu'il eſtoit, ſe battre en retraitte &

faire mordre la pouſſiere aux plus hardis, & donner le temps à Ajax de venir le dégager. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce paſſage, c'eſt ce ſentiment d'Homere. Il a connu cette grande verité, qu'un homme aſſiſté par un Dieu, non ſeulement n'a rien à craindre, mais qu'il eſt meſme ſeur de triompher de toutes les forces humaines qui s'uniront contre luy. C'eſt la meſme choſe que ce que David dit plus fortement encore : *Si conſiſtant adverſùm me caſtra, non timebit cor meum. Si exurgat adverſùm me prælium, in hoc ego ſperabo. Si une armée eſtoit rangée en bataille contre moy, je ne la craindrois point. Si elle m'attaquoit, j'eſpererois de la vaincre.* Pſalm. 26. 3.

Page 450. *Quand nous executerons ce grand exploit*] Elle ne dit pas *quand vous executerez*, mais *quand nous executerons.* La Déeſſe ſe met elle-meſme de la partie, afin que le Lecteur ne ſoit pas ſurpris. Il y a bien de l'art dans tous ces traits.

La ſalle du feſtin] Je n'approuve pas icy la remarque d'Euſtathe, qui veut qu'on explique ἄαστον οὖδας, *la terre d'Ithaque,* τῷ ἥπειρον, *parce*, dit-il, *qu'une ſalle eſt trop petite pour eſtre appellée* ἄαστον, *immenſe.* C'eſt une erreur ; ἄαστον ne ſignifie que *ſpacieuſe, vaſte ;* une ſalle où tant de Prin-

ces faiſoient leurs banquets pouvoit fort bien eſtre appellée *vaſte*. ἄαπτος, λίαν πολύ, μέγας. Heſych.

Voſtre fidelle Eumée à qui vous avez donné l'intendance de vos troupeaux] Les intendants des troupeaux eſtoient des hommes conſiderables, comme nous le voyons dans l'Eſcriture ſainte. J'en ay fait ailleurs une Remarque que je ne repeteray point icy.

Page 451. *Sur la roche Coracienne*] Ainſi nommée à cauſe de l'accident d'un jeune homme appellé *Corax*, qui s'y tua en pourſuivant un lievre. Sa mere Arethuſe au deſeſpoir de la mort de ſon fils, ſe jetta dans une fontaine voiſine où elle ſe noya, & la fontaine fut appellée de ſon nom.

Page 453. *La Déeſſe changea ſes beaux habits en vieux haillons*] Homere pour nous peindre ce déguiſement d'Ulyſſe, nous remet ſans doute devant les yeux l'équipage des gueux de ce temps-là. C'eſt un portrait fait d'aprés nature.

Et Minerve prit le chemin de Sparte pour luy ramener ſon fils] Voilà Homere revenu à Telemaque qu'il a laiſſé à Sparte chez Menelas à la fin du quatriéme Livre ; les neuf Livres ſuivants juſqu'au XIV. ne ſont que pour inſtruire le Lecteur de tout ce qui avoit précedé juſqu'au moment de l'ou-

verture du Poëme. Et ces neuf Livres comprennent toutes les avantures & les erreurs d'Ulyſſe, & tout ce qui luy eſt arrivé depuis ſon départ de Troye juſqu'à ce moment, c'eſt à dire huit ans & demi, qu'il réduit à peu de jours par le moyen de la narration. Et toutes ces avantures ne ſont point des parties détachées & des pieces eſtrangeres, mais elles ſont avec le reſte tout le ſujet du Poëme, puiſque l'Odyſſée n'eſt autre choſe, ſelon l'expoſition d'Homere meſme, *que le recit des avantures de cet homme prudent, qui aprés avoir ruiné la ſacrée ville de Troye, fut errant pluſieurs années en differents pays, viſita les villes de pluſieurs peuples, & ſouffrit des peines infinies ſur la mer pendant qu'il travailloit à ſauver ſa vie, & à procurer à ſes Compagnons un heureux retour.* Et c'eſt en quoy il faut admirer l'art du Poëte. L'action de l'Odyſſée eſtoit trop longue pour eſtre continuée naturellement & tout du long comme celle de l'Iliade qui eſt fort courte; c'eſt pourquoy Homere a eu recours à l'ordre artificiel, en commençant ſon Poëme par les incidents de ſon action qui ſont arrivez les derniers ſelon les temps, & en rappellant enſuite par la narration tous les autres qui ont précedé.

Il ne prend pour la matiere de ſa narration que ce qu'il y a de continu dans la fin de ſon action, & enſuite il fait naiſtre quel-

que occaſion naturelle & vrayſemblable de reprendre les choſes conſiderables & neceſſaires qui ont précedé ces commencements, & de les faire raconter naturellement par les heros meſmes de ſon Poëme. Mais ces deux parties de l'action, dont l'une eſt racontée par le Poëte, qui la traite amplement & avec toute la pompe & la magnificence que ſon art luy peut fournir; & l'autre, qui eſt beaucoup plus ample par le nombre des incidents & pour le temps, mais qui eſt racontée par le heros d'une maniere plus ſerrée, ne compoſent qu'une ſeule & meſme action qui fait le ſujet du Poëme. Ainſi ces neuf Livres depuis le IV. juſqu'au XIV. qui nous remettent devant les yeux tout ce qui s'eſt paſſé avant l'ouverture du Poëme, ne ſont pas moins le ſujet de l'Odyſſée que tout ce que le Poëte raconte luy-meſme. Et l'on peut dire que le veritable art du Poëme conſiſte dans cet ordre artificiel qu'Horace a fort bien expliqué, & que Virgile a ſuivi.

Argument

Argument du Livre XIV.

ULyſſe ayant quitté Minerve, prend le chemin de la maiſon d'Eumée, & en arrivant il court un grand danger, qu'il évite par ſa prudence & par le ſecours de ce paſteur. L'eſtat où il trouve ce ſerviteur fidelle; le bon accüeil qu'il en reçoit, & l'entretien qu'ils ont enſemble. Ulyſſe feint qu'il eſt de Crete; il raconte ſes avantures, toutes ſuppoſées, & luy expoſe comment il eſt arrivé à Ithaque. Eumée fait un ſacrifice en ſa faveur & pour demander le retour d'Ulyſſe; le repas dont ce ſacrifice eſt ſuivi. Aprés le ſouper ils vont ſe coucher. La nuit eſt froide; Ulyſſe, qui meurt de froid, demande un manteau pour ſe couvrir, en faiſant une petite hiſtoire d'une avanture qui luy eſtoit arrivée devant Troye. Vigilance d'Eumée pour les troupeaux de ſon maiſtre, & l'équipage dans lequel il ſort de la maiſon pour aller paſſer la nuit en raſe campagne.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XIV.

MAIS Ulyſſe en s'éloignant du port, où il s'eſtoit entretenu avec Minerve, marche par des chemins raboteux au travers des bois & des montagnes pour aller au lieu où la Déeſſe luy avoit dit qu'il trouveroit l'intendant de ſes troupeaux, qui avoit ſoin de tous ſes autres paſteurs & de ſes domeſtiques. Il le trouva ſous un des portiques qui regnoient tout autour d'une belle maiſon baſtie de groſſes pierres dans un lieu fort découvert. Ce ſerviteur fidelle l'a-

voit baſtie de ſes eſpargnes, ſans en parler ni à Penelope, ni au bon vieillard Laërte, au milieu d'une baſſe-cour fort vaſte qu'il avoit environnée d'une haye vive fortifiée en dehors d'eſpace en eſpace de gros pieds de cheſne qu'il avoit taillez. Dans cette baſſe-cour il avoit fait douze belles eſtables pour les femelles qui avoient des petits; dans chacune il y en avoit cinquante; les maſles couchoient dehors, & ils eſtoient moins nombreux que les femelles, car les Pourſuivants en diminuoient journellement le nombre, l'intendant eſtant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gras pour leurs ſacrifices & leurs feſtins. Il n'y en avoit plus que trois cents ſoixante. Quatre gros chiens d'une grandeur prodigieuſe & ſemblables à des beſtes feroces, veilloient à la garde des troupeaux; l'intendant les nourriſſoit de ſa main, &

alors il estoit assis sous ce portique, travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers estoient allé mener leurs troupeaux en differents pasturages, & le quatriéme, il l'avoit envoyé à la ville porter à ces fiers Poursuivants le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens appercevant tout d'un coup Ulysse, se mirent à aboyer & à courir sur luy. Ulysse pour se garentir, se couche à terre & jette son baston ; ce Prince estoit exposé-là au plus grand de tous les dangers & dans sa maison mesme, si ce maistre pasteur ne fust accouru promptement. Dés qu'il eut entendu l'aboy des chiens, son cuir luy tomba des mains, il sortit du portique & courut en diligence à l'endroit où il entendoit le bruit. A force de cris & de pierres il escarta enfin ces chiens, & ayant délivré Ulysse, il luy parla en ces termes ;

Vieillard, il s'en eſt peu falſu que « mes chiens ne vous ayent devoré; « vous m'auriez expoſé à une dou- « leur trés ſenſible & à des regrets « éternels. Les Dieux m'ont envoyé « aſſez d'autres déplaïſirs ſans celuy- « là. Je paſſe ma vie à pleurer l'ab- « ſence, & peut-eſtre la mort de « mon cher maiſtre, que ſa bonté & « ſa ſageſſe égaloient aux Dieux, & « j'ay la douleur de fournir pour la « table de ſes plus mortels ennemis « tout ce que j'ay de plus beau & « de meilleur, pendant que ce cher « maiſtre manque peut-eſtre des cho- « ſes les plus neceſſaires à la vie dans « quelque terre eſtrangere, ſi tant eſt « meſme qu'il vive encore, & qu'il « joüiſſe de la lumiere du ſoleil. « Mais, bon homme, entrez, je vous « prie, dans ma maiſon, afin qu'a- « prés vous eſtre rafraiſchi, & aprés « avoir repris vos forces par quel- « que nourriture, vous m'appre- « niez d'où vous eſtes & tout ce que «

» vous avez ſouffert.

En achevant ces mots, il le fait entrer & le conduit luy-meſme. Dés qu'ils ſont dans la maiſon, il jette à terre quelques broſſailles tendres qu'il couvre d'une grande peau de chevre ſauvage où il le fait aſſeoir. Ulyſſe eſt ravi de ce bon accüeil & luy en temoigne ſa
» reconnoiſſance : Mon hoſte, luy
» dit-il, que Jupiter & tous les au-
» tres Dieux accompliſſent tout ce
» que vous deſirez, pour vous re-
» compenſer de la bonne reception
» que vous me faites.

Divin Eumée, vous luy répon-
» dites : Bon homme, il ne m'eſt pas
» permis de mépriſer un eſtranger,
» non pas meſme quand il ſeroit dans
» un eſtat plus vil & plus mépriſa-
» ble que celuy où vous eſtes, car
» tous les eſtrangers & tous les pau-
» vres viennent de Jupiter. Je ne
» ſuis pas en eſtat de leur faire de
» grandes charitez, il faut me con-

tenter de leur donner peu. C'eſt-là « le devoir de bons domeſtiques, ils « doivent eſtre toujours dans la crain- « te, ſur-tout quand ils ont de jeu- « nes maiſtres dont ils doivent me- « nager le bien. J'aurois plus de li- « berté ſi mon cher maiſtre eſtoit icy, « mais les Dieux luy ont fermé tou- « te voye de retour. Je puis dire « qu'il m'aimoit : il m'auroit donné « une maiſon, un heritage & une « femme honneſte & vertueuſe, en « un mot tout ce qu'un bon maiſtre « peut donner à un domeſtique af- « fectionné & fidelle, qui luy a ren- « du tous les ſervices qui ont dé- « pendu de luy, & dont Dieu a be- « ni le labeur, comme il a beni le « mien dans tout ce qui m'a eſté con- « fié. Certainement j'aurois tiré de « grands avantages de l'affection de « ce Prince, s'il avoit vieilli dans ſon « Palais. Mais il ne vit plus. Ah, « pluſt aux Dieux qu'Helene fuſt « perie avec toute ſa race, ou qu'elle «

» n'euſt jamais vû la lumiere du jour,
» car elle a eſté cauſe de la mort
» d'une infinité de grands perſonna-
» ges. Mon maiſtre alla comme les
» autres faire la guerre aux Troyens,
» & aider Agamemnon à tirer ven-
» geance de l'injure qu'il avoit re-
» ceüe.

Ayant ainſi parlé, il releva ſa tunique à ſa ceinture, & courut promptement à une des eſtables; & il en apporta deux jeunes cochons; il les égorgea, les prépara, les mit par morceaux, & aprés les avoir fait roſtir, il les ſervit à Ulyſſe avec les broches meſmes & les ſaupoudra de fleur de farine: il meſla enſuite l'eau & le vin dans une urne, & s'eſtant aſſis vis-à-vis d'Ulyſſe, il le preſſe de manger:
» Eſtranger, luy dit-il, mangez de
» cette viande qu'on donne icy aux
» paſteurs; nos cochons engraiſſez
» ſont reſervez pour les Pourſui-
» vants, gens ſans conſideration &

ſans miſericorde. Cependant les « Dieux n'aiment point les injuſti- « ces, ils puniſſent les violences & « récompenſent les bonnes actions. « Les pirates meſmes les plus cruels « & les plus feroces, qui vont à main « armée faire des deſcentes dans les « païs eſtrangers, & qui aprés les « avoir ravagez & avoir fait un grand « butin, s'en retournent ſur leurs « vaiſſeaux, on les voit tous les jours, « frappez de la crainte des Dieux, « chercher à ſe mettre à couvert de « la vengeance divine. Mais les Pour- « ſuivants perſeverent dans leurs vio- « lences ſans aucuns remords. Aſſeu- « rement ils ont eu des nouvelles de « la mort d'Ulyſſe, où ils l'ont « appriſe par quelque réponſe des « Dieux, voilà pourquoy ils ne veu- « lent point demander la Reyne dans « les formes, ni s'en retourner chez « eux; mais ils demeurent dans ce « Palais à conſumer & à diſſiper les « biens de mon maiſtre avec inſo- «

» lence & ſans aucun menagement,
» car & tous les jours & toutes les
» nuits ils ne ſe contentent pas d'of-
» frir une ou deux victimes, ils font
» un dégaſt prodigieux, noſtre meil-
» leur vin eſt au pillage, en un mot,
» ils vivent à diſcretion. Mon maiſ-
» tre avoit des richeſſes immenſes
» avant leur arrivée ; il n'y avoit
» point de Prince ſi riche ni icy à
» Ithaque ni dans le continent ; les
» richeſſes de vingt de nos plus ri-
» ches Princes n'égaloient pas les
» ſiennes, & je m'en vais vous en
» faire le détail. Il avoit dans le con-
» tinent voiſin douze troupeaux de
» bœufs, autant de troupeaux de
» moutons, autant de troupeaux de
» cochons & autant de troupeaux de
» chevres. Tous ces troupeaux eſ-
» toient ſous la conduite de ſes ber-
» gers & de bergers eſtrangers, &
» icy dans cette iſle il avoit onze
» grands troupeaux de chevres qui
» paiſſoient à l'extremité de cette iſle.

ſous les yeux de bergers fidelles. «
Chacun d'eux eſt obligé d'envoyer «
tous les matins à ces Pourſuivants «
le meilleur chevreau qu'ils ayent «
dans leur bergerie. Et moy, qui «
vous parle, je veille ſur les bergers «
qui gardent ces troupeaux de co- «
chons, & je ſuis forcé comme les «
autres de leur envoyer tous les «
jours le cochon le plus gras de mes «
eſtables. «

Pendant qu'il parloit ainſi, Ulyſſe continuoit ſon repas, & penſoit aux moyens de ſe venger de ces Princes inſolents & ſuperbes. Aprés qu'il fut raſſaſié, il prit la coupe où il avoit beu, la remplit de vin & la preſenta à Eumée qui la receut avec joye, ravi de l'honneſteté que luy faiſoit cet eſtranger. Alors Ulyſſe prenant la parole, luy dit : Mon cher hoſte, com- «
ment appellez-vous cet homme ſi «
vaillant & ſi riche qui a eu le bon- «
heur de vous achetter pour vous «

» donner l'intendance de ſes trou-
» peaux, & que vous dites que la
» querelle d'Agamemnon a fait pe-
» rir! Apprenez-moy ſon nom, afin
» que je voye ſi je ne l'aurois point
» connu. Jupiter & les autres Dieux
» ſçavent ſi je ne pourray pas vous
» en donner des nouvelles & ſi je ne
» l'ay pas vû, car j'ay parcouru di-
» verſes contrées.

» Ah, mon ami, répondit l'inten-
» dant des bergers, ni ma maiſtreſſe
» ni ſon fils n'adjouteront plus de
» foy à tous les voyageurs qui ſe
» vanteront d'avoir vû Ulyſſe; on
» ſçait que les eſtrangers, qui ont be-
» ſoin d'aſſiſtance, forgent des men-
» ſonges pour ſe rendre agreables,
» & ne diſent preſque jamais la ve-
» rité. Tous ceux qui paſſent icy ne
» cherchent qu'à amuſer ma maiſ-
» treſſe par leurs contes. Elle les re-
» çoit, les traite le mieux du monde,
» & paſſe les jours à les queſtionner;
» elle eſcoute leurs diſcours, les boit

avec avidité, s'arreſte ſur tout ce « qui la flatte, & pendant qu'ils par- « lent on voit ſon beau viſage bai- « gné de pleurs, comme c'eſt la cou- « tume des femmes vertueuſes dont « les maris ſont morts éloignez d'el- « les. Et peut-eſtre que vous-meſme, « bon homme, vous inventeriez de « pareilles fables ſi on vous donnoit « de meilleurs habits à la place de ces « haillons. Mais il eſt certain que l'a- « me de mon maiſtre n'anime plus « ſon corps, & que ce corps eſt quel- « que part la proye des chiens ou des « oyſeaux ; peut-eſtre meſme qu'il a « ſervi de paſture aux poiſſons dans « le fond de la mer ; & que ſes os « ſont ſur quelque rivage éloigné « enſevelis ſous des monceaux de ſa- « ble. Sa mort eſt une ſource de dou- « leurs pour tous ſes amis, & ſur- « tout pour moy. Car quelque part « que je puiſſe aller, jamais je ne « trouveray un ſi bon maiſtre, non « pas meſme quand je retournerois «

» dans la maiſon de mon pere & de
» ma mere qui m'ont élevé avec tant
» de ſoin. La douleur que j'ay de ne
» plus voir ces chers parents, quel-
» que grande qu'elle ſoit, ne me
» couſte point tant de larmes, & je
» ne la ſupporte pas ſi impatiem-
» ment que celle de ne plus voir mon
» cher Ulyſſe. Et je vous aſſeure,
» mon bon homme, que tout abſent
» qu'il eſt, je me fais encore un ſcru-
» pule & je me reproche de le nom-
» mer par ſon nom ; il m'aimoit ſi
» tendrement, il avoit tant de bonté
» pour moy, & je conſerve pour luy
» tant de reſpect, que je l'appelle or-
» dinairement mon pere.
» Mon ami, quoyque vous refu-
» ſiez de croire à mes paroles, luy
» répondit le divin Ulyſſe, & que
» vous perſiſtiez dans voſtre defian-
» ce, en vous opiniaſtrant à ſoutenir
» que jamais Ulyſſe ne reviendra, je
» ne laiſſe pas de vous aſſeurer, &
» meſme avec ſerment, que vous le

verrez bien-toſt de retour. Que la « récompenſe pour la bonne nou- « velle que je vous annonce, ſoit « preſte tout à l'heure dés qu'il arri- « vera. Je vous demande que vous « changiez ces haillons en magnifi- « ques habits, mais je ne le demande « qu'aprés qu'il ſera arrivé, quelque « beſoin que j'en aye, je ne les rece- « vrois pas auparavant, car je hais « comme la mort ceux qui cedant à « la pauvreté, ont la baſſeſſe d'in- « venter des fourberies. Je prends « donc icy à témoin, premierement « le ſouverain des Dieux, enſuite « cette table hoſpitaliere où vous « m'avez receu & le ſacré foyer « d'Ulyſſe où je me ſuis retiré, que « tout ce que je viens de vous dire « s'accomplira. Ulyſſe reviendra dans « cette meſme année : oüy il revien- « dra à la fin d'un mois, & au com- « mencement de l'autre vous le ver- « rez dans ſa maiſon, & il ſe vengera « avec eſclat de tous ceux qui oſent «

» traiter ſa femme & ſon fils avec
» tant d'inſolence.

Eumée peu ſenſible à ces belles
» promeſſes, répondit : Bon hom-
» me, je n'eſpere pas de vous donner
» jamais la récompenſe de ces bon-
» nes nouvelles que vous m'annon-
» cez, car je ne verray jamais de re-
» tour mon cher Ulyſſe ; mais beu-
» vez en repos, parlons de tout au-
» tre choſe, & ne me rappellez point
» un ſi triſte ſouvenir. Je n'entends
» jamais parler de ce Roy ſi bon, ſi
» reſpectable, que mon cœur ne ſoit
» accablé de douleur. Laiſſons-là vos
» ſerments, & qu'Ulyſſe revienne
» comme je le deſire & comme le de-
» ſirent Penelope, le vieillard Laërte
» & le jeune Telemaque. Le mal-
» heur de ce jeune Prince réveille
» mon affliction ; aprés les ſoins que
» les Dieux avoient pris de luy, en
» l'élevant comme une jeune plante,
» j'eſperois que nous le verrions en-
» trer dans le monde avec diſtinction

& avec eſclat, & que dans toutes « les qualitez de l'eſprit & du corps « il égaleroit ſon pere; mais quelque « Dieu ennemi, ou quelque homme « mal intentionné luy a renverſé l'eſ- « prit, car il eſt allé à Pylos pour ap- « prendre des nouvelles de ſon pere, « & ces fiers Pourſuivants luy dreſ- « ſent des embuſches à ſon retour, « pour faire perir en luy toute la race « du divin Arceſius. Mais ne preve- « nons point les malheurs qui le me- « nacent, peut-eſtre perira-t-il, peut- « eſtre auſſi qu'il ſe tirera heureuſe- « ment de ces pieges, & que Jupiter « eſtendra ſur luy ſon bras puiſſant. « Bon homme, racontez-moy toutes « vos avantures, & dites-moy ſans « déguiſement qui vous eſtes, d'où « vous éſtes, quelle eſt voſtre ville, « quels ſont vos parents, ſur quel « vaiſſeau vous eſtes venu, comment « vos matelots vous ont amené à « Ithaque, & quels matelots ce ſont, « car la mer eſt le ſeul chemin qui «

» puiſſe mener dans une iſle.

Le prudent Ulyſſe luy répon-
» dit : Mon hoſte, je vous diray dans
» la pure verité tout ce que vous me
» demandez, mais croyez que quand
» nous ſerions icy une année entiere
» à table, & que tous vos gens iroient
» cependant vaquer à leurs affaires,
» ce temps-là ne me ſuffiroit pas pour
» vous raconter tous les malheurs
» que j'ay eſſuyez par la volonté des
» Dieux.

» Je ſuis de la grande iſle de Cre-
» te, & fils d'un homme riche. Nous
» ſommes pluſieurs enfants ; tous les
» autres ſont nez de femmes legiti-
» mes, & moy je ſuis fils d'une eſ-
» trangere que mon pere avoit achet-
» tée, & dont il avoit fait ſa concu-
» bine. Mais mon pere, qui avoit
» nom Caſtor, fils d'Hylax, me re-
» gardoit & m'aimoit comme tous
» ſes autres enfants nez d'un verita-
» ble mariage. Voilà pour ce qui
» concerne mon pere, qui eſtoit hon-

noré comme un Dieu par tous les «
peuples de Crete, à cauſe de ſa for- «
tune, de ſes richeſſes & de ce grand «
nombre d'enfants tous fort eſti- «
mez. Mais aprés que la Parque «
cruelle l'eut précipité dans le Palais «
de Pluton, mes freres firent un par- «
tage de ſes biens, tirerent les lots «
au ſort & ne me laiſſerent que tres «
peu de choſe avec une maiſon. «
J'eus le bonheur d'eſpouſer une «
femme d'une famille riche, & dont «
le pere & la mere aſſez contents de «
ma bonne mine & de ma réputa- «
tion, voulurent bien me choiſir «
pour gendre, car je n'eſtois pas mal «
fait, & je paſſois pour un homme «
qui ne fuyois pas dans les batailles; «
preſentement l'âge m'a ravi toutes «
ces bonnes qualitez. Mais je me «
flatte qu'encore, comme dit le pro- «
verbe, le chaume vous fera juger «
de la moiſſon, & qu'à m'examiner «
vous ne laiſſerez pas de démeſſer «
ce que j'ay pû eſtre dans ma jeu- «

» neſſe ; quoyque je vous paroiſſe
» accablé de miſere & d'infirmité, je
» puis dire que Mars & Minerve
» m'avoient inſpiré une force & une
» audace qui paroiſſoient dans toutes
» les occaſions, ſur-tout lorſqu'avec
» des hommes choiſis & déterminez
» je dreſſois à mes ennemis quelque
» embuſcade. Jamais mon courage
» ne m'a laiſſé enviſager la mort,
» mais la lance à la main me jettant
» le premier au milieu des ennemis,
» je leur faiſois laſcher le pied ou
» mordre la pouſſiere. Voilà quel
» j'eſtois à la guerre ; tout autre genre
» de vie ne me touchoit point, je
» n'ay jamais aimé le travail, ni le la-
» bourage, ni l'œconomie domeſti-
» que qui donne le moyen de nou-
» rir & d'élever ſes enfants. Mais j'ay
» aimé les vaiſſeaux bien équippez,
» la guerre, les javelots, les fléches,
» toutes choſes qui paroiſſent ſi triſ-
» tes & ſi affreuſes à tant d'autres ;
» je ne prenois plaiſir & je ne m'oc-

cupois uniquement qu'aux choſes «
pour leſquelles Dieu m'avoit don- «
né de l'inclination, car les gouſts «
des hommes ſont differents, ce- «
luy-cy ſe plaiſt à une choſe, & ce- «
luy-là à une autre. Avant que les «
Grecs entrepriſſent la guerre con- «
tre Troye, j'avois desja commandé «
en chef à neuf expeditions de mer «
contre des eſtrangers, & le ſuccés «
en avoit eſté auſſi heureux que j'a- «
vois pû le deſirer. Comme general «
j'avois choiſi pour moy ce qu'il y «
avoit de plus précieux dans le bu- «
tin, & j'avois encore partagé le «
reſte avec mes troupes. J'avois ac- «
quis de grandes richeſſes, ma mai- «
ſon devenoit tous les jours plus «
opulente, j'eſtois un perſonnage «
conſiderable, & tout le monde «
m'honneroit & me reſpectoit. Mais «
aprés que Jupiter eut engagé les «
Grecs à cette funeſte entrepriſe, «
qui a couſté la vie à tant de heros, «
on me força de conduire les vaiſ- «

» ſeaux de Crete à Ilion avec le ce-
» lebre Idomenée. Je n'avois aucun
» prétexte plauſible de refuſer cet
» honneur, & je craignois les repro-
» ches du peuple, car la réputation
» d'un homme de guerre eſt une
» fleur que la moindre choſe ternit.
» Nous fiſmes la guerre dans les plai-
» nes d'Ilion neuf ans entiers, & la
» dixiéme année, aprés avoir ſaccagé
» cette ſuperbe ville de Priam, nous
» nous embarquaſmes pour retour-
» ner dans nos maiſons. A ce retour
» Jupiter diſperſa noſtre flotte, &
» me deſtina dés ce moment à des
» malheurs infinis. J'arrivay heureu-
» ſement à Crete, mais à peine avois-
» je eſté un mois à me délaſſer, à me
» réjoüir avec ma femme & mes en-
» fants, & à joüir de mes richeſſes,
» que l'envie me prit d'aller faire
» une courſe ſur le fleuve Ægyptus.
» J'armay neuf vaiſſeaux, & je nom-
» may ceux qui devoient me ſuivre.
» Ces troupes furent aſſemblées tres

promptement. Avant que de par- «
tir nous paſſaſmes ſix jours à faire «
bonne chere, & je leur fournis «
quantité de victimes pour faire des «
ſacrifices aux Dieux, & pour con- «
ſumer le reſte à leurs tables. Nous «
nous embarquaſmes le ſeptiéme «
jour & nous nous éloignaſmes du «
rivage de Crete portez par le Bo- «
rée qui nous eſtoit tres favorable; «
nous voguions auſſi doucement «
que ſi dans une riviere nous n'a- «
vions fait que ſuivre le courant «
de l'eau. Aucun de mes vaiſſeaux «
ne fut endommagé, & je n'eus pas «
un ſeul malade; le vent & l'adreſſe «
de mes pilotes nous menerent ſi «
droit, que le cinquiéme jour nous «
arrivaſmes dans le fleuve. J'arreſ- «
tay-là ma flotte, & j'ordonnay à «
mes compagnons de demeurer ſur «
leurs vaiſſeaux & de chercher un «
abry ſur la rive. J'en choiſis ſeule- «
ment un petit nombre pour les en- «
voyer découvrir le pays. Ces im- «

» prudents ſe laiſſant emporter à leur
» ferocité & à leur courage, au lieu
» d'executer mes ordres, ſe mirent à
» piller les fertiles champs des Egy-
» ptiens, à emmener leurs femmes &
» leurs enfants, & à faire main-baſſe
» ſur tout ce qui s'oppoſoit à leur
» furie. Le bruit affreux que ce grand
» deſordre cauſoit retentit juſques
» dans la ville voiſine ; les citoyens
» attirez par les cris, parurent en ar-
» mes au point du jour. Toute la
» campagne fut pleine d'infanterie &
» de cavalerie, & elle paroiſſoit en
» feu par l'eſclat de l'airain dont elle
» eſtoit toute couverte. Là le maiſ-
» tre du tonnerre ſouffla la terreur
» & la fuite parmi mes compagnons ;
» aucun n'eut le courage de ſe def-
» fendre, car ils eſtoient enveloppez
» de toutes parts. Les Egyptiens en
» tuerent un grand nombre, & firent
» les autres priſonniers, & les rédui-
» ſirent en un triſte eſclavage. Dans
» cette extremité Jupiter m'inſpira

une

une penſée, que ne mourus-je « pluſtoſt ſur la place! car de grands « malheurs m'attendoient encore; je « détache mon caſque, je le jette à « terre, j'abandonne mon bouclier « & ma pique, & m'approchant du « char du Roy, j'embraſſe ſes ge- « noux. Il eut pitié de moy & me « ſauva la vie; il me fit meſme mon- « ter ſur ſon char prés de luy & me « mena dans ſon Palais. En chemin « nous fuſmes ſouvent environnez « de ſoldats, qui la pique baiſſée, « vouloient ſe jetter ſur moy pour « me tuer, tant ils eſtoient irritez « de l'acte d'hoſtilité que j'avois oſé « commettre; mais le Roy me ga- « rentit, & craignit la colere de Ju- « piter qui préſide à l'hoſpitalité & « qui punit ſeverement ceux qui la « violent. Je demeuray dans ſon Pa- « lais ſept années entieres, & j'amaſ- « ſay beaucoup de bien, car tous les « Egyptiens me faiſoient des preſens. « Quand la huitiéme année fut ve- «

» nuë, il ſe preſenta à moy un Phe-
» nicien tres inſtruit dans toutes ſor-
» tes de ruſes & de fourberies, inſi-
» gne fripon, qui avoit fait une in-
» finité de maux aux hommes. Cet
» impoſteur me ſeduiſant par ſes bel-
» les paroles me perſuada d'aller avec
» luy en Phenicie où il avoit ſa mai-
» ſon & ſon bien. Je demeuray chez
» luy un an entier. Quand l'année
» fut révoluë, il me propoſa de paſ-
» ſer avec luy en Libye, & forgea
» mille menſonges dans la vûë de me
» porter à faire les avances pour la
» charge de ſon vaiſſeau; ſon deſſein
» eſtoit de me vendre en Libye &
» de faire un grand profit. Quoyque
» ſes grandes promeſſes commençaſ-
» ſent à m'eſtre ſuſpectes, je le ſui-
» vis par neceſſité. Nous voilà donc
» embarquez; noſtre vaiſſeau cou-
» roit par un vent de nord qui le
» porta à la hauteur de Crete, Jupi-
» ter avoit reſolu la perte de ce vaiſ-
» ſeau. Dés que nous fuſmes éloignez

de cette iſle & que nous ne viſ- «
mes plus que les flots & le ciel, le «
fils de Saturne aſſembla au deſſus «
de nous un nuage noir qui cou- «
vrit la mer d'une affreuſe obſcu- «
rité ; ce nuage fut accompagné de «
tonnerres & d'eſclairs, & ce Dieu «
irrité lança ſur noſtre vaiſſeau ſa «
foudre enflammée ; le coup fut ſi «
violent que tout l'aſſemblage du «
vaiſſeau en fut esbranſlé ; une odeur «
de ſoufre le remplit, tout l'équipa- «
ge tomba dans l'eau, & l'on voyoit «
tous ces malheureux portez ſur les «
flots, comme des oyſeaux marins, «
faire leurs efforts pour ſe ſauver, «
mais toute voye de ſalut leur eſ- «
toit fermée. Jupiter touché de «
mon affliction, fit tomber entre «
mes mains le grand maſt du na- «
vire, afin que je m'en ſerviſſe pour «
me tirer de ce danger. J'embraſſay «
ce maſt de toute ma force, & je «
fus en cet eſtat le joüet des vents «
neuf jours entiers. Enfin le dixié- «

xiie cirgt

» me jour pendant une nuit fort
» noire le flot me pouſſa contre la
» terre des Theſprotiens. Le heros
» Phidon, qui eſtoit Roy de cette
» terre, me receut avec beaucoup de
» generoſité & ne me demanda point
» de rançon, & ſon fils eſtant arrivé
» ſur le rivage, & m'ayant trouvé
» demi mort de froid & de fatigue,
» me mena dans ſon Palais en me
» ſoutenant luy-meſme, car je n'a-
» vois preſque pas la force de mar-
» cher. Le Roy me fit donner des
» habits magnifiques. Là j'entendis
» beaucoup parler d'Ulyſſe, & le
» Roy luy-meſme me dit qu'il l'a-
» voit receu & traité dans ſon Palais
» comme il paſſoit chez luy pour
» s'en retourner dans ſa patrie. Il me
» montra meſme toutes les richeſſes
» qu'Ulyſſe avoit amaſſées dans ce
» voyage, l'airain, l'or, le fer, & j'en
» vis une ſi grande quantité, qu'elle
» pourroit ſuffire à nourrir pendant
» dix generations deux familles com-

me la ſienne. Sur ce que je parus « eſtonné que tous ces treſors fuſ- « ſent-là ſans luy, il me dit qu'Ulyſſe « les avoit laiſſez pour aller à Do- « done conſulter le cheſne miracu- « leux, & recevoir de luy la répon- « ſe de Jupiter meſme, pour ſça- « voir comment il devoit retourner « à Ithaque aprés une ſi longue ab- « ſence, & s'il devoit y entrer ouver- « tement, ou ſans ſe faire connoiſtre. « Ce Prince jura meſme en me par- « lant à moy-meſme & au milieu des « libations, que le vaiſſeau & les ra- « meurs qui devoient le mener dans « ſa patrie eſtoient preſts. Je n'eus « pas le temps d'attendre, car la com- « modité d'un vaiſſeau de Theſpro- « tie, qui partoit pour Dulichium « s'eſtant offerte, il me renvoya ſur « ce vaiſſeau, & ordonna au patron « de me remettre fidellement entre « les mains du Roy Acaſte. Ce pa- « tron & ſes compagnons loin d'e- « xecuter cet ordre, conceurent un «

» méchant deſſein contre moy pour
» me rendre encore le joüet de la
» fortune. Dés que le vaiſſeau fut
» aſſez loin de la terre, ils commen-
» cerent par m'oſter la liberté, ils
» me dépoüillerent de mes habits &
» me donnerent ces vieux haillons
» tout rapiecez que vous voyez ſur
» moy. Eſtant arrivez le ſoir ſur les
» coſtes d'Ithaque, ils me lierent
» avec une bonne corde au maſt du
» vaiſſeau, & me laiſſant-là, ils deſ-
» cendirent à terre & ſe mirent à ſou-
» per. Les Dieux rompirent facile-
» ment mes liens. Je mis mes hail-
» lons autour de ma teſte, & me
» laiſſant aller le long du gouvernail,
» je me jettay dans l'eau & nageay de
» toute ma force. Je me trouvay
» bien-toſt aſſez loin de ces ſcelerats
» pour oſer prendre terre; j'aborday
» dans un endroit prés d'un beau
» bois où je me cachay. Ces barba-
» res fort affligez firent quelque le-
» gere perquiſition, mais ils ne ju-

gerent pas à propos de me cher- «
cher plus long-temps & avec plus «
d'exactitude, ils ſe rembarquerent «
promptement. C'eſt ainſi que les «
Dieux m'ont ſauvé de leurs mains, «
& qu'ils m'ont conduit dans la mai- «
ſon d'un homme ſage & plein de «
vertu. Car c'eſt l'ordre du Deſtin «
que je conſerve encore la vie. «

Ah, malheureux eſtranger, re- «
partit Eumée, que vous m'avez «
touché par le recit de vos triſtes «
avantures ! la ſeule choſe où je ne «
ſçaurois vous croire, c'eſt dans ce «
que vous avez dit d'Ulyſſe. A «
quoy bon un homme comme vous «
à voſtre âge bleſſe-t-il ainſi la ve- «
rité, en contant des fables tres in- «
utiles. Je ſuis ſeur que les Dieux «
ſe ſont oppoſez au retour de mon «
cher maiſtre. Ils n'ont voulu ni le «
faire tomber ſous les coups des «
Troyens, ni le faire mourir entre «
les bras de ſes amis, aprés qu'il a «
eu terminé ſi glorieuſement cette «

» guerre ; car tous les Grecs luy au-
» roient élevé un tombeau magnifi-
» que, & la gloire du pere auroit re-
» jalli ſur le fils, mais ils ont permis
» qu'il ait eſté ſans honneur la proye
» des Harpyes. Pour moy j'en ſuis ſi
» affligé, que je me ſuis confiné dans
» cette ferme ; & je ne vais jamais à
» la ville que lorſque la ſage Pene-
» lope me mande pour me faire part
» des nouvelles qu'elle a receües de
» quelqu'endroit. Dés qu'on me voit
» dans le Palais, on m'environne en
» foule pour me demander ce que
» j'ay appris. Les uns s'affligent de
» la longue abſcence de ce cher maiſ-
» tre, & les autres s'en réjoüiſſent,
» parce qu'ils conſument impuné-
» ment ſon bien. Pour moy je n'en
» demande plus de nouvelles depuis
» que j'ay eſté trompé par un Eto-
» lien, qui obligé de prendre la fuite
» pour un meurtre qu'il avoit com-
» mis, aprés avoir erré dans pluſieurs
» contrées, arriva dans ma maiſon,

où je le receus le mieux qu'il me « fut poſſible. Il me dit qu'il avoit « vû Ulyſſe chez Idomenée dans « l'iſle de Crete où il radouboit ſes « vaiſſeaux qui avoient eſté maltrai- « tez par la tempeſte, & m'aſſeura « qu'il reviendroit ſur la fin de l'eſté « ou au commencement de l'autom- « ne avec tous ſes Compagnons & « comblé de richeſſes. Et vous, bon « homme, qui avez tant ſouffert, « puiſque les Dieux vous ont con- « duit chez moy, ne me flattez point « & ne m'abuſez point comme luy « par des contes faits à plaiſir. Ce ne « ſeront point ces contes qui m'o- « bligeront à vous bien traiter & à « vous reſpecter, ce ſera Jupiter qui « préſide à l'hoſpitalité, & dont j'ay « toujours la crainte devant les yeux, « ce ſera la compaſſion que j'ay na- « turellement pour tous les miſera- « bles. «

Il faut que vous ſoyez le plus « deffiant & le plus incredule de tous «

» les hommes, répondit Ulyſſe,
» puiſqu'aprés tous les ſerments que
» je vous ay faits, je ne puis ni vous
» perſuader ni vous esbranſler. Mais
» faiſons, je vous prie, un traité vous
» & moy, & que les Dieux, qui
» habitent l'Olympe, en ſoyent té-
» moins : ſi voſtre Roy revient dans
» ſes Eſtats, comme je vous l'ay dit,
» vous me donnerez des habits &
» vous m'envoyerez ſur un vaiſſeau
» à Dulichium, d'où j'iray par tout
» où il me plaira; & s'il ne revient
» pas, vous exciterez contre moy
» tous vos domeſtiques, & vous leur
» ordonnerez de me précipiter de
» ces grands rochers, afin que ce
» chaſtiment apprenne à tous les pau-
» vres qui arriveront chez vous à
» ne pas vous abuſer par leurs vaines
» fables.

» Eſtranger, répondit Eumée, que
» deviendroit la réputation que j'ay
» acquiſe parmi les hommes & pour
» le preſent & pour l'avenir ! Que

deviendroit ma vertu, qui eſt en- «
core plus précieuſe que la réputa- «
tion, ſi aprés vous avoir receu dans «
ma maiſon, & vous avoir fait tous «
les bons traitements qui ont dé- «
pendu de moy & que demande «
l'hoſpitalité, j'allois vous oſter «
cette meſme vie que je vous ay «
conſervée ! Aprés une action ſi «
barbare, de quel front oſerois-je «
adreſſer mes prieres au Dieu qui «
protege les eſtrangers ! Mais l'heu- «
re du ſouper approche, & nos ber- «
gers ſeront bien-toſt icy pour pren- «
dre avec moy un leger repas. «

Pendant qu'ils s'entretiennent ainſi, les bergers arrivent avec leurs troupeaux qu'ils enferment dans les eſtables ; toute la baſſe-cour retentit des cris de toutes ces beſtes qu'on ramene des paſturages : alors Eumée crie à ſes bergers, Amenez-moy promptement « la victime la plus graſſe que vous « ayez dans voſtre troupeau, que j'of- «

» fre un ſacrifice à Jupiter en faveur
» de cet eſtranger qui eſt noſtre hoſ-
» te, & que nous en profitions en
» meſme temps, nous qui avons tous
» les jours tant de fatigues à garder
» ces troupeaux, pendant que d'au-
» tres ſe nourriſſent tranquillement
» des fruits de nos peines.

Ayant ainſi parlé, il fendit du bois pour le ſacrifice. Les bergers amenerent la victime la plus graſſe, c'eſtoit un cochon de cinq ans, & la preſenterent à l'autel. Eumée n'oublia pas alors les Dieux, car il eſtoit plein de pieté. Il prend les foyes du haut de la teſte de cette victime & les jette dans le feu comme les prémices, & demande à tous les Dieux par des vœux tres ardents, qu'Ulyſſe revienne enfin dans ſon Palais. Sa priere finie, il aſſomme la victime avec le tronc du meſme cheſne dont il avoit coupé le bois pour l'autel & qu'il avoit reſervé pour cette fonction.

La victime tombe ſans vie ; les bergers l'égorgent en meſme temps, la font paſſer par les flammes & la mettent en quartiers. Eumée prend des petits morceaux de tous les membres, les met ſur la graiſſe dont il avoit enveloppé les cuiſſes, & aprés avoir répandu deſſus de la fleur de farine, il les jette au feu pour les faire bruſler. Le reſte fut enſuite coupé par morceaux, mis en broche & roſti avec ſoin. On les mit ſur des tables de cuiſine, & le maiſtre paſteur ſe leva pour faire luy-meſme les portions, car il eſtoit plein d'équité. Il en fit ſept parts, il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa, en accompagnant ſon offrande de prieres. Ses trois bergers & luy eurent auſſi chacun leur part, & Ulyſſe fut régalé de la partie la plus honorable, qui eſtoit le dos de la victime. Ulyſſe ravi de cette diſtinction, en témoigne ſa recon-

noiſſance en ces termes:

» Eumée, daigne le grand Jupiter
» vous aimer autant que je vous ai-
» me pour le bon accüeil que vous
» me faites, en me traitant avec tant
» d'honneur, malgré l'eſtat miſerable
» où je me trouve.

» Eumée luy répondit, Eſtran-
» ger, que j'honore comme je dois,
» faites bonne chere des mets que je
» puis vous offrir; Dieu nous don-
» ne une choſe & nous en refuſe une
» autre, meſſant noſtre vie de biens
» & de maux comme il luy plaiſt,
» car il eſt tout puiſſant.

En finiſſant ces mots, il jette au feu les prémices de ſa portion, & prenant la coupe pleine de vin, aprés en avoir fait les libations, il la preſente à Ulyſſe ſans ſe lever de ſa place. Un eſclave, qu'Eumée avoit achetté de quelques marchands Taphiens depuis le départ de ſon maiſtre, & qu'il avoit achetté de ſon argent ſans le ſecours de

Penelope ni du bon vieillard Laërte, ſervit le pain. Quand ils eurent mangé & bû, & qu'ils furent raſſaſiez, l'eſclave deſſervit, & peu de temps aprés ils allerent ſe coucher. La nuit fut tres froide & tres obſcure. Jupiter verſa un déluge d'eaux, & le Zephyre, toujours chargé de pluyes, fit entendre ſes ſouffles orageux. Ulyſſe adreſſant la parole à ces bergers pour piquer Eumée, & pour voir s'il ne luy donneroit point, ou s'il ne luy feroit pas donner quelque bon habit qui puſt le deffendre du froid, car il avoit grand ſoin de luy, Eumée, dit-il, & vous bergers « eſcoutez-moy, je vous prie, & per- « mettez que je me vante un peu de- « vant vous, le vin ſera mon excuſe, « il a la vertu de rendre les hommes « fous; il fait chanter, rire & dan- « ſer le plus ſage, & tire des cœurs « des ſecrets qu'on feroit ſouvent « beaucoup mieux de cacher. Je vais «

» vous dire auſſi des folies, & puiſ-
» que la parole eſt laſchée je conti-
» nüeray. Ah! pluſt aux Dieux que
» j'euſſe encore la vigueur & la for-
» ce que j'avois quand nous dreſſaſ-
» mes une embuſcade aux Troyens
» ſous les remparts de Troye. Ulyſſe
» & Menelas eſtoient les chefs de
» cette entrepriſe, & ils me firent
» l'honneur de me choiſir pour par-
» tager avec eux ce commandement.
» Quand nous fuſmes prés des mu-
» railles, nous nous cachaſmes ſous
» nos armes dans des broſſailles &
» des roſeaux d'un marais qui en eſ-
» toit proche. La nuit il ſe leva tout
» à coup un vent de nord ſi froid
» qu'il glaceoit, & il tomba beau-
» coup de neige qui ſe geloit en tom-
» bant, en un moment nos boucliers
» furent heriſſez de glace. Les autres
» avoient de bonnes tuniques & de
» bons manteaux, & dormoient tran-
» quillement les eſpaules couvertes
» de leurs boucliers. Mais moy, j'a-

vois eu l'imprudence de laiſſer dans « ma tente mon manteau, ne penſant « point que la nuit dûſt eſtre ſi froi- « de, & j'avois marché avec ma ſeu- « le tunique ceinte & mes armes. « Vers la troiſiéme veille de la nuit, « lorſque les aſtres commencerent à « pencher vers leur coucher, je pouſ- « ſay du coude Ulyſſe qui eſtoit « couché prés de moy, il ſe réveilla « promptement, & je luy dis : Ge- « nereux Ulyſſe, vous pouvez com- « pter que je ne ſeray pas long-temps « en vie, je ſuis penetré de froid, car « je n'ay point de manteau, un Dieu « ennemi m'a induit à venir icy en « tunique, & voilà un temps auquel « il m'eſt impoſſible de reſiſter. «

Dans le moment Ulyſſe trouva « le moyen de me ſecourir ; comme « il eſtoit homme de grande reſſour- « ce & auſſi bon pour le conſeil que « pour les combats, voicy ce qui luy « vint dans l'eſprit : il s'approcha de « mon oreille & me dit tout bas : «

» taiſez-vous, de peur que quelqu'un
» des Grecs ne vous entende, & en
» meſme temps la teſte appuyée ſur
» ſon coude, il hauſſa un peu la voix
» & dit, Mes amis, eſcoutez ce que
» j'ay à vous dire, pendant mon ſom-
» meil un ſonge s'eſt apparu à moy
» de la part des Dieux. Nous voilà
» fort éloignez de nos vaiſſeaux, &
» nous ſommes en petit nombre,
» que quelqu'un aille donc promp-
» tement prier Agamemnon de nous
» envoyer un renfort.

» A ces mots Thoas, fils d'Andre-
» mon, ſe leva, & ſans attendre un
» autre ordre, il jette à terre ſon
» manteau de pourpre & ſe met à
» courir. Je pris ce manteau, &
» m'eſtant rechauffé, je dormis tran-
» quillement juſqu'au point du jour.
» Pluſt aux Dieux donc que j'euſſe
» aujourd'huy la meſme jeuneſſe &
» la meſme vigueur, & que quel-
» qu'un des bergers qui ſont icy me
» donnaſt un bon manteau & par

amitié & par reſpect pour un hom- «
me de bien, mais ils me mépriſent «
à cauſe de ces vieux haillons. «
Bon homme, luy répondit Eu- «
mée, vous nous faites-là ſur un ſu- «
jet veritable un apologue tres in- «
genieux, vous avez tres bien parlé «
& voſtre diſcours ne ſera pas in- «
utile, vous ne manquerez ni de «
manteau pour vous couvrir cette «
nuit, ni d'aucune des choſes dont «
on doit faire part à un eſtranger «
qu'on a receu dans ſa maiſon, & «
qui a beſoin de ſecours. Mais de- «
main dés le matin vous reprendrez «
vos vieux haillons, car nous n'a- «
vons pas icy pluſieurs manteaux ni «
pluſieurs tuniques de rechange, «
chacun de nos bergers n'en a »
qu'un. Quand noſtre jeune Prince, «
le fils d'Ulyſſe ſera de retour, il «
vous donnera des tuniques, des «
manteaux & toutes ſortes de bons «
habits, & il vous renvoyera par «
tout où vous voudrez aller. «

En finiſſant ces mots il ſe leva, approcha du feu le lit d'Ulyſſe & y eſtendit des peaux de brebis & de chevres, & Ulyſſe s'eſtant couché, il le couvrit d'un manteau tres ample & tres eſpais qu'il avoit de rechangé pour ſe garantir du froid pendant l'hyver le plus rude. Les jeunes bergers ſe coucherent prés de luy, mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arreſter-là à dormir loin de ſes troupeaux; il ſe prépara pour aller dehors. Ulyſſe eſtoit ravi de voir les ſoins que ce bon paſteur prenoit de ſon bien pendant ſon abſence. Premierement il mit ſur ſes eſpaules ſon baudrier d'où pendoit une large eſpée; il mit enſuite un bon manteau qui pouvoit le deffendre contre la rigueur du temps, il prit auſſi une grande peau de chevre, & arma ſon bras d'un long javelot pour s'en ſervir contre les chiens & contre les voleurs. En

cet équipage il ſortit pour aller dormir ſous quelque roche à l'abry des ſouffles du Borée prés de ſes troupeaux.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XIV.

Page 482. *CE ſerviteur fidelle l'avoit baſtie de ſes eſpargnes, ſans en parler ni à Penelope ni au bon vieillard Laërte*] Voicy un grand & beau modelle d'œconomie qu'Homere donne aux intendants des grandes maiſons. C'eſt Eumée, qui de ſes eſpargnes avoit baſti une grande maiſon & une baſſe-cour pour les troupeaux de ſon maiſtre. Depuis le ſiecle d'Homere cela eſt un peu changé; on voit bien des intendants qui des eſpargnes d'un bien, qui ne leur appartient pas, baſtiſſent des maiſons, mais ce n'eſt pas pour leurs maiſtres.

Page 483. *Travaillant à ſe faire une chauſſure de cuir de bœuf avec tout ſon poil*] Car quoy-qu'il fuſt l'intendant & le maiſtre des autres paſteurs, il ne laiſſoit pas de travailler de ſes mains; les Princes meſmes travailloient, comme nous l'avons ſou-

vent vû dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, & c'eſt cette bonne & loüable coutume qui avoit mis Ulyſſe en eſtat de faire dans la neceſſité ce qui le ſauva. Ce maiſtre paſteur avoit taillé luy-meſme les cheſnes dont il avoit fortifié ſa haye, & il ſe fait icy une chauſſure, c'eſt à dire, une ſorte de botine neceſſaire à un homme ſoigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller ſur ſes troupeaux. La peinture qu'Homere fait de l'eſtat où eſt ce paſteur quand Ulyſſe arrive chez luy, eſt tres naturelle & tres agréable, auſſi-bien que le recit du danger qu'Ulyſſe courut, & il n'y a qu'un gouſt corrompu qui puiſſe s'en mocquer comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ce heros*, dit-il, *va trouver Eumée ſon porcher, qui eſtoit aſſis devant ſa porte, & qui raccommodoit ſes ſouliers. Les chiens d'Eumée aboyerent fort, & firent grande peur au heros, qui ſe coucha par terre & laiſſa tomber ſon baſton. Le porcher en ſe levant pour chaſſer les chiens, laiſſa tomber le cuir qu'il coupoit, &c.* Voilà un heureux talent pour défigurer les images les plus naturelles & les plus ſages.

Ulyſſe pour ſe garantir ſe couche à terre & jette ſon baſton] Ulyſſe ſçavoit que le moyen le plus ſeur de ſe deffendre contre les chiens & autres beſtes feroces, c'eſt de ſe coucher à terre, de jetter les armes qu'on peut avoir à la main, & de faire le mort

Au reſte, dans la vie d'Homere j'ay dit qu'il y avoit de l'apparence que ce Poëte donne icy à Ulyſſe une avanture qui luy eſtoit arrivée à luy-meſme, lorſqu'ayant eſté expoſé ſur le rivage de Chio par des peſcheurs qui l'avoient mené ſur un radeau, & eſtant allé du coſté qu'il entendoit des chevres, il fut attaqué par des chiens qui l'auroient devoré ſi le berger Glaucus n'euſt couru à ſon ſecours; ce berger, aprés l'avoir délivré, le mena dans ſa cabane & le regala le mieux qu'il luy fut poſſible. Le Poëte taſcha de divertir ſon hoſte, en luy racontant ce qu'il avoit vû de plus curieux dans ſes voyages. Quand je voy Ulyſſe s'entretenir avec Eumée, je prends plaiſir à m'imaginer que je voy Homere s'entretenir avec Glaucus.

Page 485. *Vieillard, il s'en eſt peu fallu que mes chiens ne vous ayent devoré*] Rien ne marque mieux qu'Eumée eſtoit un homme de conſequence & qui avoit eſté bien élevé, que les diſcours qu'il fait icy à Ulyſſe & tout ce qu'il luy dit enſuite dans la converſation qu'il a avec luy. Il y a une éloquence tres naturelle & tres naïve & beaucoup de ſageſſe; auſſi voit-on dans le Livre ſuivant qu'il eſtoit fils d'un Prince qui avoit regné dans l'iſle de Scyros. Je ne releveray point icy les froides railleries que de petits Auteurs modernes ont faites ſur cette qualification

ſification qu'Homere luy donne de *divin porcher.* Celà marque leur bon eſprit.

Je paſſe la vie à pleurer l'abſence, & peut-eſtre la mort de mon cher maiſtre] Quelle joye pour Ulyſſe ! quel plaiſir pour le Lecteur que cette ſituation ! Ariſtote a fort bien dit qu'Homere eſt le premier qui ait fait des imitations dramatiques ; car, comme M. Dacier l'a fait voir dans ſes Commentaires ſur la Poëtique, l'Iliade & l'Odyſſée peuvent paſſer pour de veritables Tragedies à cauſe de l'action, de la diſpoſition & de l'œconomie du ſujet, du meſlange admirable des épiſodes, de la nature des cataſtrophes, de la vivacité des paſſions, & des ſituations ſurprenantes dont ils ſont pleins. Auſſi Platon dit qu'Homere n'eſt pas ſeulement le plus grand des Poëtes, mais qu'il eſt le premier des Poëtes tragiques. Dans le Theëtet. & dans le liv. 10. de la Repub.

Page 486. *Qu'il couvre d'une grande peau de chevre ſauvage*] Homere déſigne ordinairement par des épithetes la nature des choſes dont il parle. Icy en parlant de la chevre ſauvage il adjoute ἰουθάδος, ce qui ſignifie proprement *qui a des excreſcences qui pendent autour du cou des chevres*, & ces excreſcences ſont appellées ἴουθοι. Noſtre langue n'a point de terme pour l'expri-

mer, ou du moins je ne le ſçay point.

Divin Eumée, vous luy répondites] Nous avons vû dans l'Iliade qu'Homere ſe ſert ſouvent de ces apoſtrophes, quand ce ſont des perſonnages conſiderables qui parlent, & qu'au lieu de dire *un tel répondit*, il s'adreſſe à luy, & luy dit *vous répondites*. Cela réveille l'attention du Lecteur, & fait connoiſtre que celuy à qui on adreſſe ainſi la parole, eſt un homme digne de conſideration. Homere employe icy cette apoſtrophe pour Eumée, marquant par-là l'eſtime qu'il avoit pour luy.

Bon homme, il ne m'eſt pas permis de mépriſer un eſtranger, non pas meſme quand il ſeroit dans un eſtat plus vil & plus mépriſable que celuy où vous eſtes, car, &c.] Ce paſſage me paroiſt admirable; l'homme du monde qui en a le mieux connu la beauté, & qui a le mieux développé le précepte qu'il renferme, c'eſt Epictete dont M. Dacier m'a fourni ce paſſage tiré d'Arrien: *Souviens-toy toujours de ce qu'Eumée dit dans Homere à Ulyſſe inconnu qui le remercioit des bons traittements qu'il en avoit receus:* Bon homme, il ne m'eſt pas permis de mépriſer un eſtranger qui vient chez moy, non pas meſme quand il ſeroit dans un eſtat plus vil & plus mépriſable que celuy où vous eſtes, car les eſtrangers & les

pauvres viennent de Jupiter. *Dis la meſme choſe à ton frere, à ton pere, à ton prochain, Il ne m'eſt pas permis d'en uſer mal avec vous, quand vous ſeriez encore pis que vous n'eſtes, car vous venez de Dieu.* En effet, nous ſerions bien heureux ſi nous en uſions avec nos proches, comme Eumée en uſe avec cet eſtranger.

Page 487. *C'eſt-là le devoir de bons domeſtiques, ils doivent eſtre toujours dans la crainte, ſur-tout quand ils ont de jeunes maiſtres*] Euſtathe a expliqué cet endroit comme ſi Eumée par ces *jeunes maiſtres* euſt voulu parler des Pourſuivants, & qu'il euſt voulu dire que quand il y a dans une maiſon des tyrans comme ceux-là, les domeſtiques ſont en crainte & ne peuvent pas faire les charitez qu'ils voudroient. Mais je ne croy pas que ce ſoit-là le ſens. Il n'y a pas d'apparence qu'Eumée faſſe un précepte general d'une choſe qui eſtoit inoüie & ſans exemple. Aſſeurement il parle de ce qui doit ſe faire ordinairement. Des domeſtiques qui ont un maiſtre jeune doivent eſtre encore plus attentifs & plus craintifs lorſqu'il s'agit de dépenſer, que quand ils ont un maiſtre qui joüit de ſes droits & qui gouverne ſon bien, car alors ils ont, comme on dit, leurs coudées plus franches. Le précepte eſt bien plus beau; Eumée a un jeune maiſtre, Telemaque, ainſi il doit eſtre plus

timide, plus attentif, plus menager.

Et dont Dieu a beni le labeur, comme il a beni le mien dans tout ce qui m'a eſté confié] Homere enſeignoit donc que tout le travail des hommes eſt inutile ſi Dieu ne le benit. Quand on entend Eumée parler de cette maniere, ne croiroit-on pas entendre Jacob, qui dit à ſon beaupere Laban : *Benedixit tibi Dominus ad introïtum meum ; Dieu vous a beni depuis que je vous ſers. Et laborem manuum mearum reſpexit Deus : Dieu a regardé le travail de mes mains.* C'eſt à dire, il l'a beni, il l'a fait proſperer.

Page 488. *Et courut promptement à une des eſtables, & il en apporta deux jeunes cochons, il les égorgea, les prépara*] Il eſt aiſé de reconnoiſtre icy dans ces coutumes des temps heroïques les uſages des temps des Patriarches, on n'y faiſoit pas plus de façon pour les repas. Quand Abraham receut chez luy les trois Anges, il eſt dit, *Ipſe ad armentum cucurrit, & tulit indè vitulum tenerrimum & optimum, deditque puero, qui feſtinavit & coxit illum, &c.*

Et les ſaupoudra de fleur de farine] C'eſtoit une fleur de farine roſtie. Je crois que quand on ſervoit des viandes qui n'avoient pas eſté offertes en ſacrifice, on y répan-

doit de cette fleur de farine, qui tenoit lieu de l'orge sacré avec lequel on consacroit les victimes. Ce qu'Eumée fait icy est une sorte d'acte de Religion.

Nos cochons engraissez sont reservez pour les Poursuivants, gens sans consideration & sans misericorde] Je croy que c'est ce passage qui a persuadé Eustathe que ces jeunes maistres, dont Eumée a parlé vingt-deux vers plus haut, estoient les Poursuivants. Mais je persiste dans ma premiere pensée; ce qu'Eumée dit icy peut fort bien subsister avec le sens que j'ay donné à ce vers, ὅτ' ἐπικρατέωσι ἄνακτες ὑὸι νέοι. Au reste il paroist par ce passage que les anciens mettoient une grande difference entre χοίρους & σιάλους σύας, les premiers estoient les cochons ordinaires qu'on faisoit seulement paistre sans en prendre d'autre soin, & les autres σιάλοι, estoient les cochons que l'on avoit engraissez à l'auge.

Page 489. *Voilà pourquoy ils ne veulent point demander la Reyne dans les formes*] Eumée est persuadé que l'unique but des Poursuivants est de demeurer dans le Palais d'Ulysse & de manger son bien, en faisant semblant de poursuivre Penelope en mariage, & voicy le raisonnement de ce domestique fidelle qui n'est point si mal fondé: S'ils sçavoient Ulysse en vie, ils deman-

deroient cette Reyne dans les formes, parce qu'ils ſeroient aſſeurez qu'elle ne ſe remarieroit jamais pendant la vie de ſon mary, ainſi ils demeureroient-là avec une ſorte de prétexte; mais ils ne la demandent point dans les formes, ils ne preſſent point le mariage; ils ont donc appris ſans doute par la renommée, ou par quelque oracle qu'Ulyſſe eſt mort. Voilà pourquoy ils ne la demandent point, parce que ſi elle ſe remarioit, elle ne ſeroit qu'à un ſeul, & tous les autres ſeroient obligez de ſe retirer. Voilà ce qui a fait dire à Horace que toute cette jeuneſſe penſoit moins au mariage qu'à la cuiſine:

Nec tantum veneris quantum ſtudioſa culinæ.

Page 490. *Il avoit dans le continent voiſin douze troupeaux de bœufs*] Voicy l'énumeration des richeſſes d'Ulyſſe. Elles conſiſtent principalement en troupeaux, comme celles des Patriarches. *Sed & Lot fuerunt greges ovium & armenta.* Geneſ. 13. 5. *Ditatuſque eſt homo* (Jacob) *ultra modum & habuit greges multos, ancillas & ſervos, camelos & aſinos.* Geneſ. 30. 43.

Page 491. *Aprés qu'il fut raſſaſié, il prit la coupe où il avoit bû, la remplit de vin & la préſenta à Eumée*] Il faut bien prendre garde à ce paſſage, car on s'y trompe ordi-

nairement; on croit d'abord que c'eſt Eumée qui preſente la coupe à Ulyſſe, & c'eſt au contraire Ulyſſe qui la preſente à Eumée, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué. J'ay desja dit ailleurs que pour faire honneur à quelqu'un on luy preſentoit ſa coupe pour le prier de boire le premier, ce qu'on appelloit προπίνειν, c'eſt de cette coutume que ſont venuës les ſantez qu'on boit aujourd'huy. Mais outre cela il y a icy une politeſſe qui merite d'eſtre expliquée. C'eſtoit à la fin du repas qu'on faiſoit les libations, & c'eſt à la fin du repas qu'Ulyſſe prend la coupe & qu'il la preſente à Eumée pour luy témoigner ſa reconnoiſſance, & comme pour l'aſſocier aux Dieux qui l'ont ſauvé. Eumée ſent bien tout ce que marque cette honneſteté d'Ulyſſe, & c'eſt pourquoy il eſt ravi. χαῖρε δὲ δυμῷ.

Page 492. *Elle les reçoit, les traite le mieux du monde, & paſſe les jours à les queſtionner*] Le beau portrait qu'Homere fait icy d'une femme vertueuſe, qui aimant tendrement ſon mary, ne trouve d'autre conſolation dans ſon abſence que de demander de ſes nouvelles, & que d'eſcouter tous ceux qui peuvent luy parler de luy!

Page 493. *Et peut-eſtre que vous-meſme, bon homme, vous inventeriez de pareil-*

les fables] Le Lecteur prend plaiſir à voir ce ſoubçon d'Eumée ſi bien fondé. Ulyſſe eſtoit le plus grand artiſan de fables qui euſt jamais eſté.

Page 494. *Je me fais encore un ſcrupule & je me reproche de le nommer par ſon nom*] Il y a icy un ſentiment plein de tendreſſe & de délicateſſe. Eumée dit qu'il ſe fait un ſcrupule & un reproche de nommer Ulyſſe par ſon nom, car c'eſt le nom que tout le monde luy donne, tous les eſtrangers, les gens les plus inconnus l'appellent Ulyſſe. Il ne l'appelle pas non plus ſon Roy, ſon maiſtre, car tous ſes ſujets l'appellent ainſi, & un homme qui en a toujours eſté ſi tendrement aimé, & qui luy a des obligations ſi eſſentielles doit luy donner un nom qui marque un ſentiment plus tendre & plus vif; il l'appelle donc *ſon pere*, ou comme dit le texte *ſon frere aiſné*, ἀδελφεὸς. Mais j'ay changé ce nom de *frere* en celuy de *pere* qui eſt plus reſpectable.

Page 495. *Soit preſte tout à l'heure*] Homere meſle des mots intereſſants & qui font grand plaiſir au Lecteur inſtruit, tel eſt ce mot *tout à l'heure*. Il ſemble que la reconnoiſſance va ſe faire, mais il l'éloigne enſuite, en adjoutant *dés qu'il arrivera*.

Enſuite cette table hoſpitaliere] M. Dacier

eſt le premier qui ait hazardé ce mot en noſtre langue, & qui l'ait tranſporté des perſonnes aux choſes dans ſa Traduction de ces deux beaux vers d'Horace,

Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis.

Dans ce beau lieu où de grands pins & de grands peupliers joignent amoureuſement leur ombre hoſpitaliere. Je ſçay qu'il y a eu des perſonnes trop délicates qui ont eſté choquées de cette expreſſion, mais je prendray la liberté de leur dire qu'elles ne paroiſſent pas avoir beaucoup eſtudié l'uſage qu'on peut faire des figures, ni les bornes qu'on y doit garder. Celle-cy eſt tres belle & tres heureuſe, & il n'y a rien de plus ordinaire, ſur-tout dans la Poëſie, que de tranſporter ainſi les expreſſions & de la perſonne à la choſe & de la choſe à la perſonne. Les exemples en ſont infinis.

Ouy, il reviendra à la fin d'un mois, & au commencement de l'autre] Il n'eſtoit pas poſſible que le bon Eumée entendiſt le ſens de ce vers,

Τοῦ μὲν φθίνοντος μηνός, τῷ δ' ἰσταμένοιο.

Il entendoit ſans doute qu'Ulyſſe reviendroit à la fin d'un mois, ou au commence-

ment d'un autre, & il ne s'imaginoit pas que ſon hoſte parloit d'un ſeul & meſme jour. Solon fut le premier qui penetra ce myſtere, & qui découvrit le ſens de cet énigme, qui marque qu'Homere n'eſtoit pas ignorant dans l'Aſtronomie. Je ne ſçaurois mieux l'expliquer qu'en rapportant le paſſage meſme de Plutarque qui nous apprend cette particularité : *Solon*, dit-il, *voyant l'inégalité des mois, & que la lune ne s'accordoit ni avec le lever ni avec le coucher du ſoleil, mais que ſouvent en un meſme jour elle l'atteignoit & le paſſoit, voulut qu'on nommaſt ce jour-là* ἑνὶ καὶ νέᾳ, *la vieille & nouvelle lune ; & attribua à la fin du mois paſſé ce qui précedoit la conjonction, & au commencement de l'autre ce qui la ſuivoit. D'où l'on peut juger qu'il fut le premier qui comprit le ſens de ces paroles d'Homere*, à la fin d'un mois & au commencement de l'autre. *Le jour ſuivant il l'appella le jour de la nouvelle lune, &c.* Ulyſſe veut donc dire qu'il reviendra le dernier jour du mois, car ce jour-là la lune eſtoit vieille & nouvelle, c'eſt à dire, qu'elle finiſſoit un mois & en commençoit un autre.

Page 497. *Mais quelque Dieu ennemi, ou quelque homme mal intentionné*] Ce voyage de Telemaque avoit allarmé avec raiſon la tendreſſe de ce domeſtique fidelle, car il ne ſçavoit pas qu'il ne l'avoit entrepris que par

l'ordre de Minerve. Et voilà comme on juge ordinairement des choſes dont on ne connoiſt ni les cauſes ni les motifs.

Ou quelque homme mal intentionné] Car les Dieux ne ſont pas les ſeuls qui peuvent renverſer l'eſprit, les hommes le peuvent auſſi tres ſouvent, ſoit par des breuvages, ſoit par des diſcours empoiſonnez, plus dangereux encore que les breuvages.

Pour faire perir avec luy toute la race du divin Arceſius] Arceſius eſtoit pere de Laërte. Telemaque ſon arriere petit-fils eſtoit le ſeul rejetton de cette race.

Et que Jupiter eſtendra ſur luy ſon bras puiſſant] Voilà l'expreſſion de l'Eſcriture, qui dit que *Dieu éleve ſon bras; qu'il eſtend ſon bras ſur quelqu'un*, pour dire qu'il le ſauve de tous les dangers qui l'environnent.

Page 498. *Je ſuis de la grande iſle de Crete*] Eumée vient de déclarer qu'il eſt convaincu que tous les eſtrangers ſont ſujets à débiter des fables pour ſe rendre plus agréables, & il a fait connoiſtre à Ulyſſe qu'il le tenoit tres capable de les imiter, en un mot il a paru eſtre extremement en garde contre ces conteurs d'hiſtoires fauſſes, & cependant voicy qu'il ſe laiſſe ſurprendre au-

conte qu'Ulyſſe luy fait. Cela marque le pouvoir que les contes ont ſur l'eſprit des hommes. Il faut avoüer auſſi que ce conte d'Ulyſſe eſt tres ingenieux. Homere pour le mettre en eſtat d'intereſſer tous les hommes qui viendront dans tous les âges, l'aſſaiſonne d'hiſtoires veritables, de deſcriptions de lieux & de beaucoup d'autres choſes importantes & utiles, & il embellit ſa narration de tout ce que l'éloquence peut fournir de plus capable de plaire. Par tous les contes differents dont le Poëme de l'Odyſſée eſt orné & égayé, on voit bien que l'imagination du Poëte n'eſt ni eſpuiſée ni fatiguée, puiſqu'elle invente une infinité de ſujets tous capables de fournir un long Poëme.

Et moy, je ſuis fils d'une eſtrangere que mon pere avoit achettée, & dont il avoit fait ſa concubine] Nous avons vû dans l'Iliade que ces ſortes de naiſſances n'eſtoient point honteuſes & qu'on les avoüoit ſans rougir. C'eſt ainſi qu'il eſt dit dans l'Eſcriture ſainte, que Gedeon eut ſoixante-dix fils de pluſieurs femmes qu'il avoit eſpouſées, & que d'une concubine, qu'il avoit à Sichem, il eut un fils nommé Abimelec. Jug. 8. 30. 31. car en ces temps-là il n'eſtoit point deffendu d'avoir des concubines. *Non erat vetitus eo tempore concubinatus, neque concubina à matrona niſi dignitate*

diſtabat : dit Grotius ſur ce paſſage des Juges. Euſtathe veut que l'on remarque icy la fineſſe d'Ulyſſe, qui ſe dit fils d'une concubine, pour attirer la bienveillance d'Eumée qui avoit une naiſſance toute pareille, mais cette remarque eſt tres mal fondée ; Eumée n'eſtoit nullement fils d'une eſclave, il eſtoit tres legitime, comme on le verra dans le Livre ſuivant.

M'aimoit comme tous ſes autres enfants nez d'un veritable mariage] C'eſt ce que ſignifie le mot ἰθαγένεσι, *enfants legitimes*, qui ſont nez d'un veritable mariage. Car pour les concubines il n'y avoit ni conventions matrimoniales, ni ſolemnité, au lieu qu'il y en avoit pour les femmes.

Page 499. *Et de ce grand nombre d'enfants, tous ſont eſtimez*] Car le grand nombre d'enfants, & ſur-tout d'enfants vertueux & braves, ſert beaucoup à faire honorer & reſpecter les peres. C'eſt ce que David fait entendre, quand aprés avoir dit que les fils ſont l'heritage que le Seigneur donne, il adjoute : *Sicut ſagittæ in manu potentis, ita filii excuſſorum. Beatus vir qui implevit deſiderium ſuum ex ipſis, non confundetur, cum loquetur cum inimicis ſuis in porta.* Pſ. 126. 4. 5.

Mes freres firent un partage de ſes biens, tirerent les lots au ſort] Voilà l'an-

cienne maniere de partager la ſucceſſion des peres. On faiſoit les lots avec le plus d'égalité qu'il eſtoit poſſible, & on les tiroit au ſort. Et cela ne ſe pratiquoit pas ſeulement dans les maiſons des particuliers, mais dans les maiſons des Princes meſmes, puiſque nous voyons dans le xv. Liv. de l'Iliade, que Neptune dit, *Que l'Empire du monde fut partagé entre Jupiter, Pluton & luy, qu'on en fit trois lots, qui ne furent point donnez par rapport à l'ordre de la naiſſance, que l'âge ne fut point reſpecté, qu'on tira au ſort, & que la fortune décida de ce partage.* Cependant le droit d'aineſſe eſtoit generalement reconnu dés ce temps-là, puiſque nous voyons dans le meſme Livre qu'Homere dit que Dieu a donné aux aiſnez les noires Furies pour gardes, afin qu'elles vengent les affronts que leur feront leurs cadets. En quoy conſiſtoit donc ce droit ? Il conſiſtoit dans l'honneur & dans le reſpect que les cadets eſtoient obligez de rendre aux aiſnez, & dans l'autorité que les aiſnez avoient ſur leurs cadets.

Et ne me laiſſerent que tres peu de choſe avec une maiſon] Car les enfants des concubines n'heritoient point & ne partageoient point avec les enfants legitimes, ils n'avoient que ce que leurs freres vouloient bien leur donner.

Mais je me flatte qu'encore, comme dit le proverbe, le chaume vous fera juger de la moiſſon] J'aurois bien pû trouver en noſtre langue des équivalents pour ce proverbe, mais il m'a paru ſi ſenſé & ſi naturel, que j'ay cru le pouvoir conſerver dans la Traduction. Comme un beau chaume fait juger que la moiſſon a eſté belle, de meſme une vieilleſſe forte & vigoureuſe fait juger que les fruits de la jeuneſſe ont eſté fort bons. Ce qu'il y a de remarquable dans le vers d'Homere, c'eſt que le proverbe n'eſt pas achevé, le Grec dit ſeulement, *mais je me flatte qu'en voyant le chaume, vous connoiſſez*, ce qui fait voir qu'en Grece on avoit des proverbes dont on ne rapportoit que les premiers mots, & qui ne laiſſoient pas d'eſtre entendus. Nous en avons de meſme en noſtre langue.

Page 500. *Sur-tout lorſqu'avec des hommes choiſis & déterminez je dreſſois à mes ennemis quelque embuſcade*] Car c'eſtoit la maniere de faire la guerre qui leur paroiſſoit la plus perilleuſe, & où les braves & les lâſches eſtoient le mieux reconnus. C'eſt ce qu'Idomenée dit dans le XIII. Livre de l'Iliade: *C'eſt, comme vous ſçavez, dans cette ſorte de guerre que les hommes paroiſſent le plus ce qu'ils ſont, car les laſches y changent à tout moment de couleur; ils n'ont ni vertu ni courage, leurs genoux tremblants*

ne peuvent les ſoutenir, ils tombent de foibleſſe, le cœur leur bat de la peur qu'ils ont de la mort, tout leur corps friſſonne, au lieu que les braves ne changent point de viſage, &c. On peut voir-là les Remarques, tom. 2. pag. 555.

Je n'ay jamais aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'œconomie domeſtique] J'ay ſuivi icy les anciens Critiques, qui ont dit qu'Homere a employé le mot ἔργον, *travail, labeur,* pour le travail des champs, le labourage, & διωφελίη pour les occupations plus douces & plus lucratives, comme l'œconomie domeſtique, qui comprend le commerce, la marchandiſe. C'eſt pourquoy il adjoute, *qui donne le moyen de bien élever ſes enfants.* Plutarque cite ce paſſage d'Homere dans la comparaiſon de Caton le Cenſeur avec Ariſtide, & il nous avertit *que ce Poëte a voulu nous enſeigner par là que c'eſt une neceſſité que ceux qui négligent l'œconomie & le ſoin de leur maiſon, tirent leur entretien de la violence & de l'injuſtice.* C'eſt une maxime tres certaine. Mais je ne ſçay ſi Homere y a penſé, car dans ces temps heroïques la piraterie ni les guerres ne paſſoient point pour injuſtice. Le précepte eſt toujours tres bon.

Qui paroiſſent ſi triſtes & ſi affreuſes à tant d'autres] Voilà un trait de ſatire contre une infinité de gens à qui les armes font peur.

Page 501. *Pour leſquels Dieu m'avoit donné de l'inclination*] Il y a dans le Grec, *que Dieu m'avoit mis dans l'eſprit.* Homere reconnoiſt icy que le choix, que les hommes font des profeſſions qu'ils embraſſent, vient de Dieu, quand ils conſultent & qu'ils ſuivent le penchant naturel qui les y porte. Car on ne voit que trop ſouvent des hommes qui choiſiſſent des emplois & des profeſſions auxquelles la providence ne les avoit pas deſtinez, & qu'ils n'embraſſent que par leur folie.

Avant que les Grecs entrepriſſent la guerre contre Troye] Il y a dans le Grec: *Avant que les Grecs montaſſent à Troye.* Car les Grecs diſoient monter de tous les voyages qu'on faiſoit au Levant, comme cela a desja eſté remarqué.

Comme General, j'avois choiſi pour moy ce qu'il y avoit de plus précieux] C'eſtoit le droit du General, il choiſiſſoit dans le butin ce qu'il y avoit de plus précieux qu'il prenoit par préference, & partageoit le reſte avec ſes troupes. Mais je croy qu'Ulyſſe parle icy pluſtoſt en capitaine de corſaires, qu'en General d'une veritable armée, car nous ne voyons point dans l'Iliade que les Generaux priſſent rien pour eux avant le partage, ils portoient tout en commun, & s'ils avoient quelque choſe en particulier, c'eſtoient les troupes qui le leur donnoient.

Page 503. *Portez par le Borée*] Ce n'eſt pourtant pas le Borée, le veritable vent de nord qui porte de Crete en Egypte, c'eſt le nord oüeſt. Mais Homere appelle Borée le vent qui vient de toute la plage ſeptemtrionale.

Auſſi doucement que ſi dans une riviere nous n'avions fait que ſuivre le courant de l'eau] Homere dit cela en trois mots, ὡσεί τε κατὰ ῥόον, *comme dans le courant*, & c'eſtoit une eſpece de proverbe, pour dire *heureuſement, facilement, à ſouhait.* Il a fallu l'eſtendre pour l'expliquer.

Que le cinquiéme jour nous arrivaſmes dans le fleuve] Homere eſt ſi inſtruit de la diſtance des lieux dont il parle, que quand il l'augmente on voit bien que c'eſt à deſſein, pour rendre ſes contes plus merveilleux & par-là plus agréables. Icy il n'adjoute rien à la verité, car de Crete on peut fort bien arriver le cinquiéme jour en Egypte. Strabon marque préciſement que du promontoire Samonium qui eſt le promontoire oriental de l'iſle, il y a juſqu'en Egypte quatre jours & quatre nuits de navigation: ἀπὸ δὲ τοῦ Σαμωνίου πρὸς Αἴγυπτον τετάρων ἡμερῶν καὶ νυκτῶν πλοῦς. Homere y adjoute une partie du cinquiéme jour, parce qu'il eſtoit parti apparemment d'un port un peu plus reculé.

Page 505. *Je demeuray dans ſon Palais*

ſept années entieres] C'eſt ainſi qu'il déguiſe ſon ſejour dans l'iſle de Calypſo.

Page 506. *Il ſe preſenta à moy un Phenicien tres inſtruit dans toutes ſortes de ruſes*] Les Pheniciens ont eſté fort deſcriez dans tous les temps pour leurs ruſes & pour leurs friponneries. Grotius remarque que c'eſt eux que le Prophete Ozée a déſignez ſous le nom de *Chanaan*, quand il a dit chap. 12. 7. *Chanaan, in manu ejus ſtatera doloſa, calumniam dilexit.* Et Philoſtrate dit à un Phenicien, *Vous eſtes fort deſcriez pour voſtre commerce comme gens avares & grands trompeurs.*

Je demeuray chez luy un an entier] Il place chez ce fripon le ſejour qu'il fit chez Circé, où il nous a dit qu'il fut un an.

Quoyque ces grandes promeſſes commençaſſent à m'eſtre ſuſpectes, je le ſuivis par neceſſité] Homere marque bien icy ce qui n'arrive que trop ordinairement quand on eſt une fois engagé avec des fripons; quoy qu'on s'en deffie on ne peut pas toujours rompre avec eux, & une fatale neceſſité oblige de les ſuivre.

Noſtre vaiſſeau couroit par un vent de nord qui le porta à la hauteur de Crete] Il appelle encore icy Borée *nord*, le vent nord-eſt, car le Borée ne pouvoit pas porter de

Phenicie en Crete. C'eſtoit proprement le vent nord-eſt.

Page 507. *Enfin le dixiéme jour, pendant une nuit fort obſcure, le flot me pouſſa contre la terre des Theſprotiens*] Voilà comme il déguiſe ſon arrivée à l'iſle d'Ogygie chez Calypſo. Il met icy à la place la terre des Theſprotiens, qui habitoient la coſte de l'Epire, vis-à-vis de l'iſle des Pheaciens, de *Corfou.* Et il meſle icy l'hiſtoire de ſon arrivée dans cette iſle de Corfou, en changeant les noms. Il met un Prince nommé Phidon, au lieu du Roy Alcinoüs, & au lieu de Nauſicaa fille d'Alcinoüs, il met un jeune Prince fils de ce Phidon.

Page 509. *Pour aller à Dodone conſulter le cheſne miraculeux, & recevoir de luy la réponſe de Jupiter*] J'ay desja parlé de cet oracle de Dodone dans mes Remarques ſur le XVI. Liv. de l'Iliade. Et j'ay promis de traiter cette matiere plus à fond ſur cet endroit de l'Odyſſée. Dodone eſtoit anciennement une ville de la Theſprotie ; les limites ayant changé dans la ſuite, elle fut du pays des Moloſſes, c'eſt à dire, qu'elle eſtoit entre l'Epire & la Theſſalie. Prés de cette ville il y avoit un mont appellé *Tomarus* & *Tmarus ;* ſous ce mont il y avoit un Temple, & dans l'enceinte de ce Temple un bois de cheſnes qui rendoient eux-meſmes des oracles aux preſtres, & ces preſ-

tres les rendoient à ceux qui les conſultoient. Ce Temple eſtoit le plus ancien de la Grece, & il fut fondé par les Pelaſges. D'abord il fut deſervi par des preſtres appellez *Selles.* Dans la ſuite des temps la Déeſſe Dioné ayant eſté aſſociée à Jupiter, & ſon culte ayant eſté receu dans ce temple, au lieu de preſtres il y eut trois preſtreſſes fort âgées qui le deſſervoient. On prétend que les vieilles femmes eſtoient appellées πέλειαι dans la langue des Moloſſes, comme les vieillards eſtoient appellez πέλειοι ; & comme πέλειαι ſignifie auſſi des colombes, c'eſt, dit-on, ce qui donna lieu à la fable, que des colombes eſtoient les propheteſſes de ce temple. Mais dans ma Remarque ſur ce vers du XII. Liv. de l'Odyſſ. *Et les colombes meſmes qui portent l'ambroſie à Jupiter,* je croy avoir fait voir que cette fable avoit une autre origine. Quoyqu'il en ſoit, ce temple avoit une choſe bien merveilleuſe, c'eſt que Jupiter rendoit ſes oracles par la bouche des cheſnes meſmes, s'il eſt permis de parler ainſi. Aprés avoir cherché long-temps ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable ſi eſtonnante, je croy en avoir trouvé enfin le veritable fondement, c'eſt que les preſtres de ce temple ſe tenoient dans le creux de ces cheſnes quand ils rendoient leurs oracles, c'eſtoit-là leur trepied, ainſi quand ils répondoient, on di-

ſoit que les cheſnes avoient répondu. C'eſt pourquoy Heſiode a dit de cet oracle qu'*il habite dans le creux du cheſne, ναῖον ἐν πυθμένι φηγοῦ, & que de ce creux tous les hommes en rapportent les réponſes dont ils ont beſoin.*

Ἔνθεν ἐπιχθόνιοι μαντήια πάντε φέρονται.

Comme nous le voyons par le beau fragment rapporté par le Scholiaſte de Sophocle ſur le vers 1183. des Trachines.

Qui partoit pour Dulichium] Une des iſles Echinades, entre Ithaque & la coſte du Peloponeſe.

Page 511. *Et qu'ils m'ont conduit dans la maiſon d'un homme ſage*] L'expreſſion Greceque eſt remarquable, il y a à la lettre, *dans la maiſon d'un homme inſtruit*, ἀνδρὸς ἐπισταμένοιο, c'eſt à dire, *d'une homme ſage, d'un homme vertueux.* Ce qui prouve, ce que j'ay desja dit pluſieurs fois, qu'Homere a crû que les vertus s'apprenoient par l'éducation; que c'eſtoient des ſciences, mais des ſciences que Dieu ſeul enſeigne; qu'il n'y a que les vertus qui ſoient la veritable ſcience de l'homme, & que l'homme ſage & vertueux eſt le ſeul que l'on doit appeller *ſçavant* & *inſtruit.* Platon a enſeigné cette verité & l'a démonſtrée, & c'eſt une choſe admirable, que ce qui fait encore aujourd'huy tant d'honneur à ce Philoſophe, ait

eſté tiré d'Homere, & que ce ſoit dans ſes Poëmes qu'il l'a puiſé.

Page 512. *Mais ils ont permis qu'il ait eſté ſans honneur la proye des Harpyes*] C'eſt à dire, qu'il ait eſté enlevé ſans qu'on ſçache ce qu'il eſt devenu. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur cette expreſſion dans le 1. Liv. tom. 1. pag. 93.

Page 514. *Que deviendroit la réputation que j'ay acquiſe*] Eumée eſt eſtonné de la propoſition que luy fait Ulyſſe, de le faire précipiter du haut d'un rocher, en cas qu'il ſe trouve menteur. Et il nous enſeigne que toutes les conditions qu'on nous offre, & qui peuvent nous engager à violer la juſtice, ne doivent jamais eſtre eſcoutées par ceux qui ont ſoin de leur réputation.

Et pour le preſent & pour l'avenir] Ce maiſtre paſteur ne ſe met pas ſeulement en peine de la réputation qu'il aura pendant ſa vie, mais encore de celle qu'il aura aprés ſa mort; par-là Homere combat le ſentiment inſenſé de ceux qui ſoutiennent que la réputation aprés la mort n'eſt qu'une chimere.

Page 515. *Et nos bergers ſeront bientoſt icy*] Le texte dit *mes compagnons*, quoyque maiſtre de ces bergers, & fort ſuperieur à eux par ſa naiſſance, il ne laiſſe pas de les appeller *ſes compagnons*, mais en noſtre lan-

gue je doute que *compagnons* & *camarades* puiſſe ſe dire de bergers.

Page 516. *Car il eſtoit plein de pieté*] Le Grec dit : *Car il avoit bon ſens, bon eſprit.* J'ay desja fait remarquer ailleurs qu'Homere dit ordinairement qu'*un homme a bon eſprit*, pour dire qu'il a de la pieté, *& qu'il n'a pas bon eſprit*, pour dire qu'il eſt impie. Car la pieté eſt la marque la plus ſeure & la plus infaillible du bon eſprit.

Page 517. *Eumée prend de petits morceaux de tous les membres*] Toutes les ceremonies de ſacrifices ont eſté aſſez expliquées dans les Remarques ſur le 1. Liv. de l'Iliade, tom. 1. pag. 315.

Et aprés avoir répandu deſſus de la fleur de farine] Cette fleur de farine tenoit lieu de l'orge ſacré meſlé avec du ſel que l'on répandoit ſur la teſte de la victime pour la conſacrer, & c'eſt ce que l'on appelloit *immoler.*

Car il eſtoit plein d'équité] Ainſi il faiſoit les parts avec égalité, ſans favoriſer l'un plus que l'autre.

Il en fit ſept parts, il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa] Voicy une coutume dont nous n'avons point encore vû d'exemple dans les ſacrifices dont Homere nous a parlé juſques icy, mais c'eſt icy un ſacrifice ruſtique, & à la

la campagne on ſuit des coutumes anciennes qu'on ne pratique ni à la ville ni à l'armée. Eumée offre une part aux Nymphes, parce que ce ſont les Nymphes qui préſidant aux bois, aux fontaines & aux rivieres, rendent les campagnes fecondes & nourriſſent les troupeaux. Et il en offre une autre à Mercure, parce que c'eſt un des Dieux des bergers, qu'il préſide aux troupeaux & qu'il les fait proſperer & croiſtre. C'eſt pourquoy on mettoit ordinairement un bellier au pied de ſes ſtatuës, quelquefois meſme on le repreſentoit portant un bellier ſur ſes eſpaules ou ſous ſon bras. On peut voir ma Remarque ſur la fin du XIV. Liv. de l'Iliade, tom. 2. pag. 592. Au reſte cette coutume de donner une part aux Nymphes me rappelle celle qu'on pratique aujourd'huy dans le partage qu'on fait du gaſteau des Roys. C'eſt ainſi que des ceremonies Religieuſes ont ſouvent ſuccedé à des ceremonies profanes, & que l'eſprit de verité a purifié & ſanctifié ce que l'eſprit de menſonge avoit introduit ſous un faux prétexte de Religion.

Et Ulyſſe fut régalé de la partie la plus honorable, qui eſtoit le dos de la victime.] C'eſt ainſi que dans le VIII. Liv. de l'Iliade Agamemnon ſert à Ajax le dos de la victime. On peut voir-là les Remarques, tom. 2. pag. 404. J'adjouteray ſeulement que cette

coutume de donner la portion la plus honorable à ceux qu'on vouloit diſtinguer eſtoit de meſme parmi les Hebreux. Samüel voulant faire honneur à Saül, qu'il alloit ſacrer pour Roy, luy fit ſervir l'eſpaule entiere de la victime, qui eſtoit regardée comme la plus honorable, parce que Dieu l'avoit donnée à Aaron. *Levavit autem coeus armum & poſuit ante Saül. Le cuiſinier leva l'eſpaule entiere de la victime & la ſervit devant Saül.* 1. Roys 9.

Page 518. *Eſtranger, que j'honore comme je dois, faites bonne chere des mets que je puis vous offrir*] Eumée s'excuſe d'abord de la petite chere qu'il fait à ſon hoſte, & en meſme temps il le conſole ſur ſon infortune, en le faiſant ſouvenir que Dieu meſle noſtre vie de biens & de maux, & qu'il faut recevoir tout ce qui nous vient de ſa main.

Un eſclave, qu'Eumée avoit achetté de quelques marchands Taphiens] L'iſle de Taphos au deſſus d'Ithaque vis-à-vis de l'Acarnanie. Homere nous a dit dans le 1. Livre qu'elle obéïſſoit à un Roy nommé Mentes, & que ſes habitants ne s'appliquoient qu'à la marine, & dans le Livre ſuivant il les appelle λῃϊσηας, *des corſaires*. Car en ce temps-là le meſtier de pirate n'eſtoit pas infame, comme il l'eſt aujourd'huy. C'eſt meſme ce meſtier-là qui leur avoit

donné ce nom, car, comme Bochart nous l'apprend, du mot *taph*, que les Pheniciens diſoient pour *hataph*, & qui ſignifie *enlever, ravir*, cette iſle avoit eſté appellée *Taphos*, c'eſt à dire, *l'iſle des voleurs*, & ſes peuples *Taphiens*, c'eſt à dire, *voleurs, raviſſeurs*.

Page 519. *La nuit fut tres froide & tres obſcure, car la lune approchoit du temps de la conjonction*] C'eſt ainſi que ſelon les anciens Critiques il faut expliquer ce vers,

Νὺξ δ' ἀρ' ἐπῆλθε καὶ σκοτομήνιος.

σκοτομήνιος ſignifie *une nuit obſcure*, parce que la lune eſt prés de la conjonction, car elle s'obſcurcit à meſure qu'elle s'en approche, juſqu'à ce qu'eſtant conjointe, elle ſoit entierement & totalement obſcurcie. Homere nous a desja avertis qu'Ulyſſe devoit arriver à Ithaque à la fin du mois, le dernier jour du mois, lorſque la lune a entierement perdu ſa lumiere. Icy il nous fait ſouvenir que nous voilà prés de ce jour-là; que la lune eſt ſur la fin de ſon dernier quartier, & qu'elle va eſtre bien-toſt en conjonction. Nous allons voir l'uſage qu'Ulyſſe va faire de cette nuit obſcure & froide. Il n'y a rien de mieux imaginé que l'hiſtoire qu'il va faire & qu'il tourne en apologue.

Pour piquer Eumée] C'eſt ce que ſignifie

icy ce mot πειρηζων, *pour piquer*, & comme nous dirions *pour agacer Eumée.*

Page 521. *Ne penſant point que la nuit duſt eſtre ſi froide*] Il faut ſe ſouvenir que dans ces pays-là, aprés des journées fort chaudes, il ſurvient tout à coup des nuits tres froides & des neiges meſme contre l'ordre des ſaiſons; c'eſt ce qui juſtifie Ulyſſe d'avoir laiſſé ſon manteau dans ſa tente. Il n'auroit pas eſté ſi imprudent ſi on euſt eſté en hiver, ou que la ſaiſon euſt eſté avancée.

Page 522. *Nous voilà fort éloignez de nos vaiſſeaux, & nous ſommes en petit nombre*] Il rapporte à ſes compagnons le ſens de ce que le ſonge luy avoit dit, ſans s'amuſer à faire parler le ſonge.

Page 523. *Et par amitié & par reſpect pour un homme de bien, mais ils me mépriſent à cauſe de ces vieux haillons*] Homere renferme beaucoup de ſens en peu de paroles. Deux choſes doivent porter à ſecourir les gens de bien, l'amitié, car on doit aimer les vertueux; & le reſpect deu à la vertu, car la vertu eſt reſpectable. Mais les hommes ſont faits de maniere, que la vertu eſt preſque toujours mépriſée quand elle n'eſt affublée que de haillons.

Vous nous faites-là ſur un ſujet veritable un apologue tres ingenieux] La plaiſante be-

vûë d'un interprete qui a pris icy αἶνος pour *loüanges.* αἶνος eſt une fable, un apologue, lorſqu'on applique à un fait preſent un ſujet feint, ou une hiſtoire veritable. Et cette ſorte d'apologue differe des fables & des apologues ordinaires, en ce qu'aprés le recit on n'adjoute pas d'ordinaire l'application, parce qu'on veut que celuy qui l'entend la faſſe luy-meſme. Ainſi c'eſt contre les regles de cette ſorte d'apologue qu'Ulyſſe à la fin de ſon recit a adjouté l'application, en diſant, *Pluſt aux Dieux donc qu'aujourd'huy quelqu'un des bergers qui ſont icy me donnaſt un bon manteau, &c.* Il devoit laiſſer faire cette application aux bergers. Mais comme il ſe deffioit de leur penetration, il a mieux aimé aller au plus ſeur & leur expliquer ce qu'ils n'auroient peut-eſtre pas entendu.

Mais demain dés le matin vous reprendrez vos vieux haillons, car nous n'avons pas icy pluſieurs manteaux ni pluſieurs tuniques de rechange] Si les bergers n'avoient eu que l'habit qu'ils portoient, cela n'auroit pas eſté digne de la prudence d'Eumée, & s'ils en avoient eu pluſieurs, cela auroit eſté contraire à la ſage œconomie de ce fidelle ſerviteur. Il falloit donc qu'ils euſſent quelque habit de rechange & qu'ils n'en euſſent qu'un, & c'eſt ce qu'Homere fait icy. Eumée luy-meſme n'a que deux manteaux, dont il

preſte l'un à Ulyſſe pour cette nuit-là, & il prend l'autre pour ſortir. Et Eumée ſe ſert de cette raiſon pour dire à Ulyſſe que le lendemain dés le matin il faudroit qu'il repriſt ſes haillons, car il ne peut pas luy donner ni luy preſter pour long-temps un habit dont ſes bergers ou luy peuvent avoir affaire à toute heure, & en meſme temps il luy fait entendre par-là que ſon apologue ſera accompli de point en point & deviendra une hiſtoire veritable. Car comme ſous les remparts de Troye il n'eut lè manteau de Thoas que pour cette nuit-là ſeulement, & que le matin au retour de cet officier il fut obligé de le rendre; de meſme icy il n'aura ce manteau que pour cet nuit, & il reprendra ſes haillons dés le matin, ainſi l'évenement rendra ſon apologue entierement juſte. Cela eſt bien imaginé, pour faire qu'Ulyſſe paroiſſe avec ſon équipage de gueux, car il faut neceſſairement qu'il ſoit vû en cet eſtat à Ithaque.

Vous reprendrez vos vieux haillons] Rien n'approche de la beauté & de la richeſſe de la langue Greque, en un ſeul mot elle exprime des choſes qu'on ne ſçauroit faire entendre que par de longs diſcours. Le mot δυσπαλίξεις, dont Homere ſe ſert icy, exprime en meſme temps & la nature des haillons & l'embarras de celuy qui les porte, & qui eſt obligé de les changer & de les re-

müer pour couvrir une partie qui se découvre à mesure qu'il en couvre une autre, ou mesme pour les cacher, pour ne faire paroistre que ce qu'ils ont de moins affreux, & ne les montrer que du meilleur costé, & c'est ainsi que l'a expliqué Hesychius. *δνοπαλίξεις ὅιον δονήσεις τῆς χερὸς, καὶ ἐκπνάξεις, οἱ γὰρ πλωχοὶ ἐπικρύπτουσι τὰ ῥάκη. Le mot* δνοπαλίξεις, dit-il, *signifie vous remüerez, vous agiterez avec les mains, car les gueux taschent de cacher leurs haillons.* Le mesme Hesychius dit qu'Homere s'est servi deux fois de ce mot, & il a raison. Ce Poëte l'a employé dans le 11 v. Liv. de l'Iliade vers 472.

..... *αἰπὺ δ' ἄνδρ' ἐδνοπάλιζεν.*

Mais il est icy dans un sens figuré pour dire *terrasser, tuer.*

Plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange] Ἐπιμοιβοὶ χιτῶνες est icy la mesme chose que ce que l'Escriture sainte appelle *ἀλλασσομένας στολὰς, des manteaux, des robes de rechange, doubles*, dont on peut changer, & dont on prend l'une en quittant l'autre, *mutatoria vestimenta, vestes mutatorias.* 4. Roys 5. 22.

Quand nostre jeune Prince, le fils d'Ulysse, sera de retour, il vous donnera des tuniques, des manteaux] Le Lecteur instruit prend grand plaisir à ces sortes de promesses, qui sont autant d'oracles que celuy qui

les prononce n'entend point.

Page 524. *Mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arreſter à dormir loin de ſes troupeaux*] Homere enſeigne fort bien icy que ceux qui ſont au deſſus des autres, doivent avoir plus de ſoin que les autres. Eumée, qui eſt intendant fort à la campagne pendant que les paſteurs, qui ſont ſous luy, dorment à couvert à la maiſon. Plus la nuit eſt obſcure, plus il ſe croit obligé de ſortir pour veiller à la garde de ſes troupeaux.

Il prit auſſi une grande peau de chevre] Cette peau eſtoit à deux fins ; en marchant elle ſervoit à le couvrir & à le deffendre de la pluye & de la neige, & quand il eſtoit arreſté, elle luy ſervoit de lit & l'empeſchoit d'eſtre incommodé de l'humidité de la terre.

Et contre les voleurs] Car les voleurs ſont plus à craindre pendant les nuits obſcures, parce qu'elles leur ſont tres favorables, & qu'ils veulent en profiter.

Page 525. *En cet équipage il ſortit pour aller dormir ſous quelque roche à l'abry des ſouffles du Borée prés de ſes troupeaux*] Car Homere nous a fait entendre qu'Eumée laiſſoit la nuit en pleine campagne les maſles de ſes troupeaux. Au reſte, voicy une nouvelle bevûë tres ridicule, où l'envie de critiquer a précipité l'Auteur du Paral-

lele. *Le divin porcher*, dit-il, *fit ſouper le divin Ulyſſe, & le mit coucher avec les pourceaux aux dents blanches.* Homere n'a jamais dit cela. C'eſt le bon Eumée qui va coucher prés de ſes cochons qui eſtoient dehors, mais il fait coucher Ulyſſe dans ſa maiſon, puiſqu'Homere dit qu'*il approcha ſon lit du feu.* Quelle pitié de n'avoir pas meſme ſçû bien lire les endroits qu'il vouloit tourner en ridicule! Mais, dira-t-on, comment cela ſe peut-il faire qu'on attribuë à un Poëte ce qu'il n'a pas dit? Je ne ſuis pas obligée de découvrir comment cela ſe fait, il ſuffit que cela s'eſt fait. Voicy pourtant la methode de ces grands Critiques. Comme ils ne liſent point l'original, qu'ils n'entendent point, ils parcourent la Traduction Latine, qu'ils ne liſent pas meſme entiere. Celuy-cy ayant trouvé à la fin de ce XIV. Liv.

Perrexit autem ire dormiturus ubi ſues,

ſans autre examen il a attribué à Ulyſſe ce que le Poëte dit d'Eumée.

Argument du Livre XV.

Minerve apparoiſt à Telemaque pendant la nuit, pour l'exhorter à s'en retourner à Ithaque. Ce jeune Prince, aprés avoir pris congé de Menelas & en avoir receu de grands preſents, part de Lacedemone ſur un char avec le fils de Neſtor & va coucher à Pheres. Le lendemain il arrive à Pylos, mais il n'entre point dans la ville, de peur d'eſtre retenu par Neſtor, & il s'embarque. Il reçoit dans ſon vaiſſeau un devin d'Argos appellé Theoclymene, obligé de quitter ſon pays pour un meurtre. Cependant Ulyſſe & Eumée s'entretiennent, & Eumée raconte comment des corſaires Pheniciens l'ayant enlevé de l'iſle de Syrie, le vendirent à Laërte. Le vaiſſeau de Telemaque arrive pendant ce temps-là aux coſtes d'Ithaque. Le Prince renvoye à la ville le vaiſſeau qui l'avoit porté, & il va à pied à la maiſon d'Eumée dont il connoit la fidelité.

L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XV.

MINERVE, qui venoit de quitter Ulysse sur le rivage d'Ithaque, se rend à Lacedemone pour faire souvenir Telemaque de s'en retourner, & pour le presser de partir. Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Nestor couchez sous un portique dans le Palais de Menelas. Le fils de Nestor estoit plongé dans un doux sommeil, mais Telemaque n'avoit pas fermé les paupieres, car les inquietudes & les chagrins que luy causoient les nouvelles incertaines qu'il avoit

de ſon pere le tenoient ſouvent éveillé. La Déeſſe s'approchant de ſon lit, luy parla en ces termes:

» Telemaque, il n'eſt pas honneſte » que vous demeuriez plus long- » temps éloigné de vos Eſtats, & » que vous laiſſiez ainſi tout voſtre » bien en proye à des gens pleins » d'inſolence & qui acheveront de le » conſumer, ou qui le partageront » entre eux pendant que vous faites » un voyage fort inutile. Levez- » vous, & ſans perdre un moment, » preſſez le vaillant Menelas de vous » renvoyer, ſi vous voulez trouver » encore voſtre mere dans les meſmes » ſentiments où vous l'avez laiſſée. » Desja ſon pere meſme & ſes freres » font tout ce qu'ils peuvent pour » l'obliger d'eſpouſer Eurymaque, » qui, comme le plus riche des Pour- » ſuivants, fait les preſents les plus » magnifiques & offre une plus groſ- » ſe dot. Prenez donc bien garde » qu'elle ne faſſe ſortir de voſtre mai-

ſon la plus grande partie de voſtre « bien. Vous connoiſſez l'humeur « des femmes ; elles ſont tout pour « l'avantage d'un ſecond mary, & « oublient tres promptement le pre- « mier, & ruinent les enfants qu'elles « en ont eus. Quand vous ſerez de « retour chez vous, vous confierez « toutes choſes aux ſoins de la plus « fidelle domeſtique que vous ayez, « juſqu'à ce que les Dieux vous « ayent donné une femme prudente « & habile qui puiſſe gouverner voſ- « tre maiſon. J'ay encore un avis à « vous donner, gravez-le bien dans « voſtre eſprit : les plus déterminez « des Pourſuivants vous ont dreſſé « une embuſcade ſur voſtre chemin « entre l'iſle d'Ithaque & l'iſle de « Samos, reſolus de vous tuer à voſ- « tre paſſage ; mais j'eſpere qu'avant « qu'ils ayent executé leur perni- « cieux deſſein, quelqu'un de ces per- « fides deſcendra dans la ſombre de- « meure de Pluton. Eloignez voſtre «

» vaiſſeau de ces endroits qui vous
» ſeroient funeſtes, ne voguez que la
» nuit. Celuy des Dieux qui vous
» garde & qui veille à voſtre ſeureté,
» vous envoyera un vent favorable.
» Dés que vous ſerez arrivé à la pre-
» miere pointe d'Ithaque, ne man-
» quez pas de renvoyer ſur l'heure à
» la ville voſtre vaiſſeau avec tout
» l'équipage, & ſans vous arreſter à
» qui que ce ſoit, allez trouver l'in-
» tendant de vos troupeaux, voſtre
» cher Eumée, qui eſt toujours le
» plus fidelle & le plus affectionné
» de tous vos ſerviteurs. Aprés avoir
» paſſé la nuit chez luy, vous l'en-
» voyerez au Palais porter en dili-
» gence à la ſage Penelope la bonne
» nouvelle que vous eſtes de retour
» de Pylos & en parfaite ſanté.

En finiſſant ces mots la Déeſſe s'éleva dans les airs & s'en retourna dans l'Olympe. Elle n'eut pas pluſtoſt diſparu, que Telemaque pouſſant le fils de Neſtor, l'éveille

& luy dit : Piſiſtrate, levez-vous, «
je vous prie, & allez promptement «
atteler voſtre char, afin que nous «
nous mettions en chemin. «

Piſiſtrate luy répondit, Mon «
cher Telemaque, quelque impa- «
tience que nous ayons de partir, «
nous ne ſçaurions nous mettre en «
chemin pendant une nuit ſi obſcu- «
re ; l'aurore va bien-toſt ſe monſ- «
trer. Attendez-donc, & donnez le «
temps au genereux Menelas de fai- «
re porter dans voſtre char les pre- «
ſents qu'il vous deſtine, & de vous «
faire toutes ſortes d'honneſtetez & «
de careſſes en vous diſant adieu. «
Les eſtrangers conſervent toujours «
un agréable ſouvenir des hoſtes qui «
les ont receus chez eux, quand ils «
leur ont donné toutes les marques «
d'amitié que l'hoſpitalité demande. «

Il parla ainſi, & peu de temps aprés l'aurore ſur un char tout éclatant d'or vint annoncer le jour. Menelas, quittant la couche de la

belle Helene arrive prés de ces Princes. Dés que le fils d'Ulysse l'apperceut, il met promptement une tunique d'une grande beauté, jette sur ses espaules un grand manteau tres magnifique & va au devant de Menelas; il le reçoit à la porte, & aprés les premieres civilitez, il luy dit: Fils d'Atrée, que » Jupiter fait regner avec tant de » gloire sur ses peuples, permettez » que je parte pour m'en retourner » chez moy; des affaires pressantes » demandent ma presence.

» Telemaque, répondit Menelas, » je ne vous retiendray pas plus long-» temps chez moy malgré vous dans » l'impatience que vous avez de vous » en retourner. Et je ne sçaurois ap-» prouver ces hostes excessifs & dans » l'empressement & dans l'indiffe-» rence qu'ils temoignent à ceux » qu'ils ont receus chez eux. Il est » mieux de garder en tout de justes » bornes, & je trouve qu'il y a la

meſme impoliteſſe à congedier « ceux qui deſirent de reſter, qu'à « faire des violences pour retenir « ceux qui veulent partir. Il faut ai- « mer & bien traiter ceux qui veu- « lent demeurer avec nous, & laiſſer « la liberté à ceux qui veulent nous « quitter. Mais attendez au moins « que j'aye fait porter dans voſtre « char les preſents qu'on doit faire à « ſes hoſtes, & que j'aye le plaiſir « que vous les voyiez de vos yeux. « Cependant je vais ordonner aux « femmes de mon palais de vous pré- « parer à diſner de ce qui ſe trouvera « dans la maiſon. On ne doit pas ſe « mettre en chemin ſans avoir man- « gé ; la politeſſe & l'honneſteté de « l'hoſte ne le peuvent ſouffrir & le « beſoin des voyageurs s'y oppoſe. « Si vous vouliez, pour vous diver- « tir, vous détourner & traverſer la « Grece & le pays d'Argos, je ferois « atteler mon char pour vous ac- « compagner & pour vous conduire «

» moy-meſme dans toutes nos belles
» villes ; il n'y en a pas une ſeule où
» nous ne fuſſions tres bien receus,
» & qui ne vous fiſt preſent de quel-
» que trepied, de quelque cuvete,
» de quelque couple de mulets, ou
» de quelque coupe d'or.

Le ſage Telemaque répondit :
» Grand Roy, je ſuis obligé de m'en
» retourner promptement ; je n'ay
» laiſſé perſonne chez moy pour
» prendre ſoin de mes affaires, & j'ay
» tout ſujet de craindre que pendant
» que je cours inutilement pour ap-
» prendre des nouvelles de mon pe-
» re, je ne me ſois perdu moy-meſ-
» me & que je ne me trouve ruiné.

Menelas ayant entendu ſes raiſons, donne ordre à Helene & à ſes femmes de préparer le diſner. En meſme temps arrive le fidelle Eteonée fils de Boëthus, qui ne quittoit jamais Menelas. Le Roy luy ordonne d'allumer du feu & de faire promptement roſtir les

viandes. Et luy cependant deſcend avec Helene & ſon fils Megapenthes dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux ; dans ce cabinet eſtoit tout ce qu'il avoit de plus précieux & de plus rare en meubles & en toutes ſortes de vaſes les mieux travaillez. Il prend une belle coupe à deux fonds & fait prendre à ſon fils une urne d'argent, & Helene ayant ouvert un de ſes coffres où eſtoient les voiles en broderie qu'elle avoit travaillez de ſes belles mains, elle choiſit le plus grand, le plus magnifique & celuy qui eſtoit d'un deſſein le plus beau & le plus varié ; il eſtoit brillant comme l'aſtre du jour, & il ſe trouva au deſſous de tous les autres. Chargez tous trois de ces preſents, ils retournent trouver Telemaque, & Menelas luy dit, en l'abordant, Prince, que Jupiter, mary de la reſpectable Junon, vous ramene dans voſtre pa- «

» trie auſſi heureuſement que vous
» le pouvez deſirer. Mais recevez, je
» vous prie, ces preſents, qui ſont ce
» que j'ay de plus beau & de plus
» précieux dans tous mes meubles,
» c'eſt une double coupe d'argent,
» mais dont les bords ſont de l'or le
» plus fin. Elle eſt d'un tres beau tra-
» vail, c'eſt un ouvrage de Vulcain
» meſme. Le Roy des Sidoniens m'en
» fit preſent quand il me receut chez
» luy à mon retour de Troye, & je
» ne ſçaurois en faire un meilleur
» uſage que de vous le donner.

En finiſſant ces mots il luy remet la coupe entre les mains. Megapenthes s'avance, & met aux pieds du Prince l'urne d'argent. La belle Helene ſe preſente enſuite, tenant entre ſes mains le voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-meſme, elle le preſente à Telemaque,
» & luy dit: Mon cher fils, je vous
» fais auſſi ce preſent, qui vous fera
» toujours ſouvenir du travail d'He-

lene ; il vous ſervira le jour de vos « nopces à orner la Princeſſe que « vous eſpouſerez ; juſqu'à ce jour « ſi deſirable vous le donnerez à gar- « der à la Reyne voſtre mere. Je « vous ſouhaite un heureux voyage. « Daignent les Dieux vous conduire « eux-meſmes dans vos Eſtats. «

Elle luy remet en meſme temps ce voile entre les mains. Telemaque le reçoit avec toutes les marques de joye & de reconnoiſſance, & le Prince Piſiſtrate le prenant des mains de Telemaque, le ſerre dans une caſſette, & ne peut ſe laſſer d'admirer la beauté de ces preſents. Menelas mene enſuite les Princes dans la ſalle, où ils s'aſſeyent ſur de beaux ſieges ; une belle eſclave porte ſur un baſſin d'argent une aiguiere d'or pour donner à laver, & dreſſe une table tres propre & tres polie ; la maiſtreſſe de l'office la couvre de ce qu'elle a de plus exquis. Eteonée

coupe les viandes & ſert les portions, & le fils de Menelas fait l'office d'eſchanſon & preſente le vin dans des coupes.

Aprés que la bonne chere & la diverſité des mets eurent chaſſé la faim, Telemaque & le fils de Neſtor monterent dans leur char, & pouſſant leurs chevaux, ils traverſerent la cour & ſortirent des portiques. Menelas les ſuivit juſqu'à la porte, tenant à la main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partiſſent qu'aprés avoir fait des libations. Il ſe mit au devant de leur char, & leur preſentant la coupe, il leur dit : Jeunes Princes, » rendez-vous toujours Jupiter favorable. Dites à Neſtor, qui gouverne ſi juſtement ſes peuples, que » je prie les Dieux de luy envoyer » toutes ſortes de proſperitez ; il a » toujours eû pour moy une bonté » de pere pendant que nous avons » combattu ſous les remparts d'Ilion.

Le prudent Telemaque luy répondit : Grand Roy, quand nous « ſerons arrivez à Pylos nous ne « manquerons pas de dire à Neſtor « toutes les amitiez que vous nous « faites pour luy. Pluſt aux Dieux « qu'eſtant de retour à Ithaque, je « puſſe auſſi conter à Ulyſſe toutes « les marques de bonté & de gene- « roſité que j'ay receües de vous, & « luy monſtrer les beaux preſents « dont vous m'avez honnoré. «

Comme il diſoit ces mots un aigle vola à ſa droite, tenant dans ſes ſerres une oye domeſtique d'une groſſeur prodigieuſe, qu'il avoit enlevée du milieu d'une baſſe cour. Un nombre infini d'hommes & de femmes le ſuivoient avec de grands cris. Cet aigle volant du coſté des Princes, & toujours à leur droite, vint fondre au devant des chevaux. Ce ſigne leur parut favorable & la joye s'empara de leur cœur.

Le fils de Neſtor, le ſage Piſiſtrate, prenant alors la parole, dit » à Menelas, Grand Prince, je vous » prie d'examiner ce prodige, & de » declarer ſi Dieu l'a envoyé pour » vous ou pour nous, car il nous » regarde aſſeurement les uns ou les » autres.

Menelas ſe met en meſme temps à penſer profondément en luy-meſme comment il expliqueroit ce ſigne. Mais la belle Helene ne luy en donna pas le temps, car le prévenant, elle dit par une ſubite » inſpiration: Princes, eſcoutez-» moy, je vais vous déclarer l'expli-» cation de ce ſigne, telle que les » Dieux me l'inſpirent, & l'évene-» ment la juſtifiera. Comme cet ai-» gle parti d'une montagne où il » eſt né & où il a laiſſé ſes aiglons, » a enlevé d'une baſſe-cour cette » oye domeſtique; de meſme Ulyſſe, » aprés avoir ſouffert beaucoup de » maux & erré dans pluſieurs con-

trées,

trées, retournera dans ſa maiſon, «
& punira les Pourſuivants auſſi fa- «
cilement que cet aigle a déchiré «
l'oye qu'il a enlevée. Peut-eſtre «
meſme qu'à l'heure que je parle, «
Ulyſſe eſt desja chez luy, & qu'il «
prend les meſures pour ſe venger «
de ces inſolents. «

Telemaque, ravi d'entendre cette prophetie, s'eſcria en s'adreſſant à Helene, Ah, que le maiſtre du « tonnerre accompliſſe ainſi voſtre « prédiction, & je vous promets que « dans Ithaque je vous adreſſeray « mes vœux comme à une Déeſſe. «

En finiſſant ces mots il pouſſa ſes vigoureux courſiers, qui ayant bien-toſt traverſé la ville, prirent le chemin de Pylos. Ils marcherent le reſte du jour avec beaucoup de diligence, & aprés le coucher du ſoleil, lorſque les chemins eſtoient desja couverts de tenebres, ils arriverent à Pheres dans le Palais de Diocles fils d'Orſiloque né ſur les

bords de l'Alphée, ils passerent la nuit chez luy, & en receurent tous les bons traitements qu'exige l'hospitalité.

Le lendemain dés que l'aurore eut fait voir ses premiers rayons, ils prirent congé de Dioclés, & estant montez sur leur char, ils traverserent la cour & continüerent leur voyage. Ils arriverent bientost aux portes de Pylos ; alors Telemaque dit au fils de Nestor, » Mon cher Pisistrate, voulez-vous » m'obliger ! promettez-moy que » vous m'accorderez la priere que je » vais vous faire. Nous sommes de- » puis long-temps unis de pere en fils » par les sacrez liens de l'hospitalité ; » nous sommes de mesme âge, & le » voyage, que nous venons de faire » ensemble, va encore serrer davan- » tage les nœuds de nostre amitié ; je » vous conjure donc de ne pas m'o- » bliger à m'éloigner de mon vais- » seau, laissez-moy icy & souffrez

que je m'embarque & que je n'entre point dans la ville, de peur que voſtre pere ne veüille me retenir pour me donner de nouvelles marques de ſon affection, quelque preſſé que je ſois de m'en retourner; vous ſçavez que mes affaires demandent que j'arrive promptement à Ithaque.

Piſiſtrate, ne pouvant le refuſer, penſa en luy-meſme comment il devoit faire pour luy accorder ce qu'il demandoit. Enfin il trouva que le plus ſeur eſtoit de le conduire luy-meſme ſur le rivage; il détourne ſes chevaux & prend le chemin de la mer. Dans le moment il fait embarquer les preſens que Menelas luy avoit faits, l'or, l'argent & le voile précieux que la belle Helene luy avoit donné; alors le preſſant de partir, il luy dit: Mon cher Telemaque, montez ſans differer ſur ce vaiſſeau, & ordonnez à vos rameurs de s'éloigner

» promptement de la coſte avant que
» je ſois de retour chez mon pere, &
» que je luy aye appris voſtre départ;
» car connoiſſant ſon humeur com-
» me je la connois, je ſuis ſeur qu'il
» ne vous laiſſeroit point embar-
» quer; il viendroit luy-meſme pour
» vous retenir, & je ne penſe pas que
» toute voſtre reſiſtance puſt rendre
» ſon voyage vain, car ſi vous le re-
» fuſiez, il ſe mettroit veritablement
» en colere.

En finiſſant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, & bien-toſt il arrive dans le Palais de Neſtor.

Cependant Telemaque s'adreſſe à ſes compagnons, & leur dit:
» Mes amis, préparez vos rames, dé-
» ployez les voiles, & fendons prom-
» ptement le ſein de la vaſte mer. Ils obéïſſent, on prépare tout pour le départ, & Telemaque de ſon coſté offre ſur la poupe un ſacrifice à Minerve pour implorer ſon ſecours,

Dans ce moment il ſe preſente à luy un eſtranger, obligé de quitter Argos pour un meurtre qu'il avoit commis. C'eſtoit un devin, deſcendu en droite ligne du celebre Melampus qui demeuroit anciennement dans la ville de Pylos, qui nourrit de ſi beaux troupeaux, où il poſſedoit de grandes richeſſes & habitoit un ſuperbe Palais ; mais enſuite il avoit eſté foreé de quitter ſa patrie & de ſe retirer dans un autre pays, pour s'éloigner de Nelée ſon oncle, qui eſtoit le plus fier & le plus glorieux des mortels, & qui luy ayant enlevé des biens infinis, les retint un an entier. Ce pauvre malheureux alla à la ville de Phylacus pour executer une entrepriſe tres difficile à laquelle il s'eſtoit engagé, mais il fut retenu priſonnier dans le Palais de Phylacus, où il ſouffrit beaucoup de maux à cauſe de la fille de Nelée, & de la violente

impreſſion que les terribles Furies avoient faite ſur ſon eſprit. Mais enfin il évita la mort, & il fit par ſon habileté ce qu'il n'avoit pû faire par la force ; il emmena les bœufs de Phylacus à Pylos, & voyant que Nelée ne vouloit pas luy tenir la parole qu'il luy avoit donnée, il le vainquit dans un combat ſingulier, & le força de luy donner ſa fille pour ſon frere Bias, aprés quoy il ſe retira à Argos, où le Deſtin vouloit qu'il regnaſt ſur les peuples nombreux des Argiens. Il s'y maria, & y baſtit un magnifique Palais. Il eut deux fils, Antiphate & Mantius, tous deux pleins de valeur ; d'Antiphate ſortit le magnanime Oïclée, & d'Oïclée vint le brave Amphiaraüs, à qui Jupiter & Apollon donnerent à l'envi des marques de l'affection la plus ſinguliere. Il ne parvint pas juſqu'à la vieilleſſe, car encore jeune il perit à Thebes ; le preſent qu'on

fit à ſa femme Eriphyle avança ſa mort. Cet Amphiaraüs eut deux fils, Alcmeon & Amphiloque; Mantius en eut auſſi deux, Polyphide & Clitus. Ce dernier fut enlevé par la belle Aurore pour ſa grande beauté, dont la terre n'eſtoit pas digne; elle voulut le faire aſſeoir avec les Immortels, & le magnanime Polyphide, Apollon le rendit le plus eſclairé de tous les devins aprés la mort d'Amphiaraüs. Ce Polyphide irrité contre Mantius ſon pere, ſe retira à Hypereſie, ville du pays d'Argos, où il faiſoit ſes prédictions à tous ceux qui alloient le conſulter.

L'eſtranger, qui ſe preſenta à Telemaque pendant qu'il faiſoit ſes libations à Minerve, eſtoit fils de ce dernier, & il s'appelloit Theoclymene. Il s'approcha du fils d'Ulyſſe, & luy dit: Puiſque je « ſuis aſſez heureux pour vous trou- « ver au milieu de vos prieres & de «

» voſtre ſacrifice, je vous conjure par
» ce meſme ſacrifice, au nom de la
» Divinité à laquelle vous l'offrez,
» par voſtre teſte qui doit eſtre ſi
» chere à vos peuples, & par le ſalut
» de tous vos compagnons, répon-
» dez-moy ſans aucun déguiſement à
» une choſe que j'ay à vous deman-
» der : dites-moy qui vous eſtes, de
» quel pays vous eſtes, & quels ſont
» vos parents.

Le ſage Telemaque luy répond,
» Eſtranger, je vous diray la verité
» toute pure ſans aucun déguiſe-
» ment : Je ſuis d'Ithaque ; mon pe-
» re ſe nomme Ulyſſe, s'il eſt vray
» qu'il ſoit encore en vie, car je crains
» bien qu'il ne ſoit mort depuis long-
» temps ; c'eſtoit pour en apprendre
» des nouvelles que j'avois quitté
» mes Eſtats, & que je m'eſtois em-
» barqué avec mes compagnons,
» mais j'ay fait un voyage inutile.
» J'ay auſſi eſté obligé de quitter
» ma patrie, répondit Theoclymene,

pour avoir tué un de mes compatriotes, qui a dans Argos beaucoup de freres & de parents, tous les plus puiſſants de la Grece. Je cherche à me mettre à couvert de leur reſſentiment, & à fuir la mort dont ils me menacent, car c'eſt ma deſtinée d'errer dans tous les climats. Ayez donc la bonté de me recevoir dans voſtre vaiſſeau, puiſque dans ma fuite je ſuis devenu voſtre ſuppliant. Vous auriez à vous reprocher ma mort ſi je tombois entre leurs mains, car ils ne manqueront pas de me pourſuivre.

Je n'ay garde de vous refuſer une choſe ſi juſte, répondit le ſage Telemaque, montez dans mon vaiſſeau, nous vous y recevrons le mieux qu'il nous ſera poſſible.

En finiſſant ces mots il prend la pique de Theoclymene, la couche le long du vaiſſeau où il l'ayde à monter, & s'eſtant aſſis ſur la poupe, il le fait aſſeoir prés de luy.

En meſme temps on délie les cables, & Telemaque ordonne à ſes compagnons d'appareiller; on dreſſe le maſt, on déploye les voiles ſur les antennes, & Minerve leur envoye un vent tres favorable qui les fait voguer rapidement ſur les flots de la vaſte mer. Ils paſſent les courants de Crunes & de Chalcis qui a de ſi belles eaux; & aprés le coucher du ſoleil, lorſque la nuit eut répandu ſes ſombres voiles ſur la terre, le vaiſſeau arriva à la hauteur de Phée, & de-là il cotoya l'Elide prés de l'embouchure du Penée, qui eſt de la domination des Epéens.

Alors Telemaque, au lieu de prendre le droit chemin à gauche entre Samos & Ithaque, pouſſa vers les iſles appellées pointuës, qui ſont partie des Echinades, pour arriver à Ithaque par le coſté du ſeptentrion, & pour éviter par ce moyen l'embuſcade qu'on luy dreſ-

ſoit du coſté du midy dans le deſtroit de Samos.

Pendant ce temps-là Ulyſſe & Eumée eſtoient à table avec les bergers. Le ſouper eſtant fini, Ulyſſe pour eſprouver Eumée & pour voir s'il avoit pour luy une veritable affection, & s'il voudroit le retenir plus long-temps, ou s'il ſeroit bien aiſe de ſe deffaire de luy & de l'envoyer à la ville, luy parla en ces termes: Eumée, & vous bergers, j'ay envie d'aller demain à la ville dés le matin mendier mon pain, pour ne vous eſtre pas icy plus long-temps à charge ni à vous ni à vos bergers. C'eſt pourquoy je vous prie de ne me pas refuſer vos avis, & de me donner un bon guide pour me conduire. Puiſque la neceſſité me réduit à ce miſerable eſtat, j'iray par toute la ville demander de porte en porte quelque reſte de vin ou quelque morceau de pain. J'entreray dans le

» Palais d'Ulyſſe pour taſcher de
» donner de bonnes nouvelles à la
» ſage Penelope. J'auray meſme l'au-
» dace d'aborder les fiers Pourſui-
» vants, pour voir s'ils voudront bien
» me donner quelques reſtes de tant
» de mets qu'on ſert ſur leur table,
» & je m'offriray à leur rendre tous
» les ſervices qu'ils pourront exiger
» de moy, car je vous diray une cho-
» ſe, je vous prie de l'entendre & de
» ne pas l'oublier, c'eſt que par une
» faveur toute particuliere de Mer-
» cure, qui, comme vous ſçavez, eſt
» le Dieu qui répand ſur toutes les
» actions des hommes cette grace qui
» les fait réüſſir, il n'y a perſonne de
» ſi adroit ni de ſi prompt que moy,
» ſoit à allumer du feu ou à fendre
» du bois, ſoit à faire la cuiſine ou à
» ſervir d'eſcuyer tranchant ou meſ-
» me d'eſchanſon, en un mot tout ce
» que les riches peuvent attendre du
» ſervice des pauvres, je le fais mieux
» que perſonne.

A cette propoſition Eumée entra dans une veritable colere. Eh, « bon homme, luy dit-il, quelle « penſée eſt-ce qui vous eſt venuë « dans l'eſprit ! Avez-vous donc envie de perir à la ville ſans aucun « ſecours, puiſque vous vous propoſez d'approcher de ces fiers Pourſuivants, dont la violence & l'inſolence montent juſqu'aux cieux ! « Vrayment les eſclaves qui les ſervent ne ſont pas faits comme vous ; « ce ſont de beaux jeunes hommes « qui ont des tuniques magnifiques « & des manteaux ſuperbes, & qu'on « voit toujours brillants d'eſſences & « parfumez des meilleurs parfums. « Voilà les gens qui les ſervent, & « leurs tables ſont toujours chargées « des mets les plus délicats, & on y « ſert les vins les plus exquis. Je « vous aſſeure que vous n'eſtes à « charge icy, ni à moy, ni à aucun « de mes compagnons, & que nous « vous y voyons avec une extreſme «

» joye. Quand le fils d'Ulyſſe ſera
» venu, il vous donnera des habits
» tels que vous les devez avoir, & il
» vous fournira les moyens d'aller
» par tout où vous voudrez.

Ulyſſe, ravi de ces marques d'affection, luy en temoigne ſa reconnoiſſance en ces termes: Mon cher
» Eumée, je ſouhaite de tout mon
» cœur que Jupiter vous favoriſe autant que je vous aime, pour la charité que vous avez eüe de me retirer chez vous & de mettre fin à ma
» miſere. C'eſt le plus grand de tous
» les malheurs pour les hommes que
» la mendicité. Quand on eſt réduit
» en cet eſtat, la miſere, la faim & le
» froid forcent à faire & à ſouffrir
» les choſes les plus indignes. Mais
» puiſque vous voulez me retenir,
» & que vous me forcez à demeurer
» chez vous, dites-moy, je vous prie,
» des nouvelles de la mere d'Ulyſſe
» & de ſon pere, qu'à ſon départ il
» laiſſa dans un âge desja aſſez avan-

cé; apprenez-moy donc s'ils joüiſ- «
ſent encore de la lumiere du ſoleil, «
ou s'ils ſont deſcendus tous deux «
dans la nuit éternelle! «

Je vais ſatisfaire voſtre curioſi- «
té, répondit Eumée; le bon vieil- «
lard Laërte vit encore, & il ne ceſſe «
d'adreſſer tous les jours ſes prieres «
aux Dieux pour leur demander la «
fin de ſa vie, car il n'a pû recevoir «
de conſolation depuis le départ de «
ſon fils; & la mort de ſa femme «
ſurvenuë depuis ce temps-là, a mis «
le comble à ſon affliction & pré- «
cipité ſa vieilleſſe. Cette pauvre «
femme ne pouvant ſupporter l'ab- «
ſence de ſon fils, a fini enfin une «
malheureuſe vie par une mort plus «
malheureuſe. Qu'une pareille mort «
n'arrive jamais à ceux qui habitent «
en cette iſle, qui me ſont chers & «
qui m'ont fait du bien. Pendant «
tout le temps que ſon affliction l'a «
laiſſée en vie, je n'avois pas de plus «
grand plaiſir que d'eſtre auprés d'el- «

» le pour l'entretenir & pour taſ-
» cher de la conſoler, car elle avoit
» eu la bonté de permettre que je
» fuſſe élevé avec la belle Ctimene,
» la plus jeune de ſes filles, & je puis
» dire qu'elle n'avoit guere moins de
» tendreſſe pour moy que pour cette
» Princeſſe.

» Mais aprés que nous fuſmes tous
» deux ſortis de l'enfance, ſon pere
» & ſa mere la marierent à Samos,
» & receurent des preſents infinis de
» leur gendre. Et pour moy, aprés
» m'avoir bien équipé de toutes cho-
» ſes, la Reyne m'envoya dans cette
» terre, & ſon affection pour moy a
» toujours augmenté. Je ſens bien la
» perte que j'ay faite, & les ſecours
» dont je ſuis privé. Mais les Dieux
» ont beni mon application & mon
» travail aſſidu dans les choſes qui
» m'ont eſté confiées, & j'ay eu par
» leur bonté de quoy me nourrir &
» de quoy aſſiſter ceux qui m'ont pa-
» ru dignes de ſecours. Pour ce qui

eſt de ma maiſtreſſe Penelope, je « ne prends plus plaiſir ni à en par- « ler, ni à en entendre parler; une « calamité affreuſe eſt tombée ſur ſa « maiſon; une foule de Princes inſo- « lents & ſuperbes ſe ſont attachez à « elle & la ruinent; elle en eſt tou- « jours ſi obſedée, que ſes fidelles « ſerviteurs n'ont la liberté ni de luy « parler, ni de l'avertir de ce qui ſe « paſſe, ni de recevoir ſes ordres, à « peine ont-ils de quoy fournir à leur « entretien, bien-loin de pouvoir « nous envoyer icy quelque douceur « pour nos domeſtiques. «

Helas! mon cher Eumée, c'eſt « donc depuis voſtre enfance que « vous eſtes éloigné de voſtre patrie « & de vos parents. Racontez-moy, « je vous prie, vos avantures, & di- « tes-moy ſi c'eſt que la ville où ha- « bitoient voſtre pere & voſtre mere « a eſté ſaccagée par vos ennemis, ou « ſi des pirates vous ayant trouvé « ſeul dans les paſturages à la teſte de «

» vos troupeaux, vous ont enlevé
» dans leurs navires, vous ont ame-
» né à Ithaque, & vous ont vendu à
» Laërte tout ce qu'ils ont voulu, &
» beaucoup moins que vous ne valez.
» Eſtranger, puiſque vous voulez
» ſçavoir mes avantures, repartit Eu-
» mée, je ne vous refuſeray pas ce
» plaiſir. Eſcoutez-moy donc avec
» attention ſans quitter la table ; les
» nuits ſont fort longues, on a le
» temps de dormir & de ſe divertir
» à faire des contes, il ne faut pas
» vous coucher de ſi bonne heure, le
» trop dormir laſſe & fait mal. Si
» quelqu'un de ces bergers a envie
» de ſe coucher, il peut ſortir, car il
» faut que demain à la pointe du jour
» il ait déjeuné & qu'il mene ſes
» troupeaux aux paſturages. Mais
» pour nous demeurons icy à table,
» à boire & à manger, & à nous di-
» vertir en racontant l'hiſtoire de nos
» malheurs ; car tout homme qui a
» beaucoup couru & beaucoup ſouf-

fert dans ſes courſes, prend un plaiſir ſingulier à s'en ſouvenir & à en parler. Je m'en vais donc, puiſque vous le voulez, vous raconter les particularitez les plus remarquables de ma vie.

Au de-là de l'iſle d'Ortygie eſt une iſle appellée Syrie, ſi jamais vous avez entendu ce nom. C'eſt dans cette iſle que ſe voyent les converſions du ſoleil. Elle n'eſt pas fort conſiderable pour ſa grandeur, mais elle eſt fort bonne, car on y nourrit de grands troupeaux de bœufs & de nombreux troupeaux de moutons, & elle porte beaucoup de vin & une grande quantité de froment. Jamais la famine n'a deſolé ſes peuples, & les maladies contagieuſes n'y ont jamais fait ſentir leur venin. Ses habitants ne meurent que quand ils ſont parvenus à une extreſme vieilleſſe, & alors c'eſt Apollon luy-meſme, ou ſa ſœur Diane qui terminent leurs

» jours avec leurs douces fléches. Il
» y a dans cette iſle deux villes qui
» partagent tout ſon territoire. Mon
» pere Cteſius, fils d'Ormenus ſem-
» blable aux Immortels, en eſtoit
» Roy. Un jour quelques Pheni-
» ciens, gens celebres dans la marine
» & grands trompeurs, aborderent à
» nos coſtes, portant dans leur vaiſ-
» ſeau quantité de choſes curieuſes
» & rares.

» Il y avoit alors dans le Palais de
» mon pere une femme Phenicienne,
» grande, belle & tres habile à tou-
» tes ſortes de beaux ouvrages. Ces
» Pheniciens déceurent cette femme
» par leurs inſinuations & par leurs
» fourberies. Un jour qu'elle lavoit
» des hardes à la fontaine, l'un d'eux
» obtint d'elle les dernieres faveurs
» & ſe rendit abſolument maiſtre de
» ſon eſprit; malheur ordinaire aux
» perſonnes meſmes les plus habiles
» qui ſe ſont laiſſé abuſer. Il luy de-
» manda donc qui elle eſtoit & d'où

elle eſtoit. Elle luy enſeigna d'abord le Palais de mon pere, & luy dit qu'elle eſtoit de l'opulente ville de Sidon & fille d'Arybas homme tres riche & tres puiſſant ; que des corſaires Taphiens l'avoient enlevée comme elle revenoit de la campagne, & l'avoient menée dans l'iſle de Syrie, où ils l'avoient venduë à mon pere qui en avoit donné un grand prix. Mais, luy répondit le Phenicien, qui l'avoit abuſée, voudriez-vous venir avec nous pour vous retrouver dans voſtre maiſon & revoir voſtre pere & voſtre mere, s'ils vivent encore & s'ils ſont auſſi riches que vous nous l'aſſeurez.

Je le voudrois de tout mon cœur, repartit cette femme, ſi tous vos matelots me promettent avec ſerment de me remener chez moy ſans me faire nul outrage.

Tous les matelots luy firent en meſme temps le ſerment qu'elle de-

» mandoit, aprés quoy elle leur dit:
» Tenez, je vous prie, ce complot
» ſecret, & qu'aucun de voſtre trou-
» pe ne s'aviſe de m'aborder, ni de me
» parler, ſoit dans les chemins où à
» la fontaine, de peur que quelqu'un
» ne le voye & ne coure au Palais le
» rapporter à noſtre vieillard, qui en-
» trant d'abord en quelque ſoupçon,
» ne manqueroit pas de me charger
» de chaiſnes, & de trouver les mo-
» yens de vous faire tous perir. Gar-
» dez bien le ſecret & haſtez-vous
» d'achetter les proviſions pour le
» voyage. Quand voſtre vaiſſeau ſera
» chargé, vous n'aurez qu'à m'en-
» voyer un meſſager pour m'en don-
» ner avis. Je vous apporteray tout
» l'or qui ſe trouvera ſous ma main.
» Je taſcheray meſme de vous payer
» un prix encore plus grand pour
» mon paſſage, car j'éleve dans le Pa-
» lais le jeune Prince, qui eſt desja
» fort aviſé, & qui commence à mar-
» cher & à ſortir dehors, pourvû

qu'on le tienne. Je n'oublieray rien « pour vous l'amener. En quelque « contrée que vous vouliez l'aller « vendre, vous en aurez un prix in- « fini. «

En finiſſant ces mots, elle les « quitte & s'en retourne dans le Pa- « lais. Ces Pheniciens demeurerent « encore un an entier dans le port, « d'où ils venoient tous les jours à « la ville vendre leurs marchandiſes « & achetter des proviſions. Quand « le vaiſſeau eut ſa charge & qu'il fut « en eſtat de s'en retourner, ils dépeſ- « cherent un de leurs matelots à cette « femme pour l'en avertir. C'eſtoit « un homme tres fin & tres ruſé, qui « vint dans le Palais de mon pere « comme pour y vendre un beau col- « lier d'or qui avoit de beaux grains « d'ambre. Toutes les femmes du Pa- « lais, & ma mere meſme, ne pou- « voient ſe laſſer de le manier & de « l'admirer, & en offroient une cer- « taine ſomme. Cependant le fourbe «

» fit ſigne à noſtre Phenicienne, &
» le ſigne fait & apperceu, il s'en re-
» tourne promptement dans ſon vaiſ-
» ſeau.
» En meſme temps cette femme
» me prend par la main, & me mene
» dehors comme pour me promener.
» En ſortant elle trouve dans le veſ-
» tibule des tables dreſſées & des cou-
» pes d'or ſur le buffet, car les offi-
» ciers de mon pere préparoient le
» ſouper, & par hazard ils eſtoient
» ſortis, attirez par quelque rumeur
» qu'on avoit entenduë devant le
» Palais. Elle ne perdit pas l'occa-
» ſion, elle cacha ſous ſa robe trois
» coupes & continua ſon chemin; je
» la ſuivois avec innocence ſans con-
» noiſtre mon malheur. Aprés le ſo-
» leil couché, & les chemins eſtant
» desja couverts de tenebres, nous
» arrivaſmes au port où eſtoit le vaiſ-
» ſeau des Pheniciens. Ils nous font
» embarquer promptement & met-
» tent à la voile, pouſſez par un vent
favorable

favorable que Jupiter leur envoya. « Nous vogaſmes en cet eſtat ſix jours « & ſix nuits. Le ſeptiéme jour Dia- « ne décocha ſes fléches ſur cette fem- « me Phenicienne, qui mourut tout « d'un coup & tomba au pied du « maſt. On la jetta d'abord dans la « mer, où elle ſervit de paſture aux « poiſſons. Je fus fort eſtonné & af- « fligé de me voir ſeul entre les mains « de ces corſaires. Sur le ſoir le meſ- « me vent nous pouſſa à Ithaque, où « Laërte n'eſpargna rien pour m'a- « chetter. Voilà de quelle maniere « j'ay eſté porté dans cette iſle. «

Mon cher Eumée, luy dit Ulyſ- « ſe, le recit que vous m'avez fait de « tout ce que vous avez ſouffert ſi « jeune encore, m'a ſenſiblement « touché. Mais Jupiter a eû la bonté « de faire ſucceder à tous ces maux « un grand bien, puiſque vous eſtes « arrivé dans la maiſon d'un homme « en qui vous avez trouvé un maiſ- « tre fort doux, qui vous aime & qui «

» vous fournit avec ſoin la nourri-
» ture, les habits & tout ce dont vous
» avez beſoin, de ſorte que vous me-
» nez icy une vie fort douce. Mais
» moy, aprés avoir erré dans plu-
» ſieurs contrées, j'arrive icy dans
» l'eſtat où vous me voyez.

C'eſt ainſi que s'entretenoient Ulyſſe & Eumée. Ils n'eurent pas beaucoup de temps pour dormir, car l'aurore vint bien-toſt ſur ſon char d'or annoncer la lumiere aux hommes.

Cependant Telemaque & ſes compagnons arrivent au port, plient les voiles, abattent le maſt, & à force de rames ils font entrer leur vaiſſeau dans le port; ils jettent l'ancre, arreſtent le vaiſſeau avec les cables, & deſcendent ſur le rivage où ils préparent leur diſner. Quand ils eurent fait leur repas, le prudent Telemaque leur
» dit: Mes compagnons, remenez le
» vaiſſeau à la ville, je vais ſeul viſi-

ter une petite terre qui eſt prés d'icy « & voir mes bergers ; ſur le ſoir aprés « avoir vû comment tout ſe paſſe « chez moy, je vous rejoindray, & « demain pour noſtre heureuſe arri- « vée je vous donneray un grand diſ- « ner, où la bonne chere & le bon « vin vous feront oublier toutes vos « fatigues. «

Mais, mon cher fils, repartit le « devin Theoclymene, où iray-je ce- « pendant ! dans quelle maiſon d'I- « thaque pourray-je me retirer ! puis- « je prendre la liberté d'aller tout « droit dans le Palais de la Reyne « voſtre mere ! «

Dans un autre temps, luy ré- « pondit le ſage Telemaque, je ne « ſouffrirois pas que vous allaſſiez « ailleurs que dans mon Palais, & rien « ne vous y manqueroit, on vous y « rendroit tous les devoirs que l'hoſ- « pitalité exige. Mais aujourd'huy « ce ſeroit un parti trop dangereux, « car outre que je ne ſerois point «

» avec vous, vous ne pourriez voir
» ma mere, qui ne ſe monſtre que
» tres rarement aux Pourſuivants &
» qui ſe tient loin d'eux dans ſon
» appartement, toujours occupée à
» ſes ouvrages. Je vais vous enſei-
» gner une maiſon où vous pour-
» rez aller, c'eſt chez Eurymaque fils
» du ſage Polybe. Tous les peuples
» d'Ithaque le reverent comme un
» Dieu, & c'eſt de tous les Pourſui-
» vants celuy qui a le plus de merite.
» Auſſi eſpere-t-il d'eſpouſer ma me-
» re, & de monter ſur le troſne d'U-
» lyſſe. Mais Jupiter, qui habite les
» cieux, ſçait ſeul s'il ne fera point
» perir tous ces Pourſuivants avant
» ce pretendu mariage.

Comme il diſoit ces mots, on vit voler à ſa droite un autour, qui eſt le plus viſte des meſſagers d'Apollon; il tenoit dans ſes ſerres une colombe, dont il arrachoit les plumes, qu'il répandoit à terre entre Telemaque & ſon vaiſſeau,

Theoclymene tirant en meſme temps ce jeune Prince à l'eſcart, luy met la main dans la ſienne, & luy dit : Cet oyſeau qui vole à voſtre « droite, n'eſt point venu ſans l'or- « dre de quelque Dieu. Je n'ay pas « eu pluſtoſt jetté les yeux ſur luy, « que je l'ay reconnu pour un oy- « ſeau des augures. Il n'y a point « dans Ithaque de race plus royale « que la voſtre. Je vous prédis donc « que vous aurez toujours le deſſus « ſur tous vos ennemis. «

Que voſtre prédiction s'accom- « pliſſe, Theoclymene, luy répondit « Telemaque, vous recevrez de moy « toute ſorte d'amitié & des preſens « ſi conſiderables, que tous ceux qui « vous verront vous diront heureux. « Il adreſſe en meſme temps la parole à ſon fidelle compagnon Pirée fils de Clytius : Mon cher Pirée, « luy dit-il, de tous mes compa- « gnons qui m'ont ſuivi à Pylos, « vous m'avez toujours paru le plus «

» attaché à moy & le plus prompt à
» executer mes ordres ; je vous prie
» de mener chez vous cet hoſte que
» je vous confie, ayez de luy tous les
» ſoins & faites-luy tous les honneurs
» qu'il merite juſqu'à ce que je ſois
» de retour à Ithaque.

Le vaillant Pirée luy répond :
» Telemaque, vous pouvez vous aſ-
» ſeurer que quelque long ſejour
» que vous faſſiez icy, j'auray ſoin
» de l'hoſte que vous me confiez, &
» qu'il ne manquera chez moy d'au-
» cune des choſes que demande l'hoſ-
» pitalité.

En finiſſant ces mots il monte dans ſon vaiſſeau, & commande à ſes compagnons de s'embarquer & de délier les cables ; ils obéïſſent & ſe placent ſur les bancs.

Cependant Telemaque met ſes brodequins, arme ſon bras d'une bonne pique, & pendant que ſes compagnons remenent le vaiſſeau à la ville, comme il l'avoit ordon-

né, il ſe met en chemin pour aller viſiter ſes nombreux troupeaux, ſur leſquels le bon Eumée, toujours plein d'affection pour ſes maiſtres, veilloit avec beaucoup d'attention & de fidelité.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE XV.

Page 563. *Minerve, qui venoit de quitter Ulyſſe ſur le rivage d'Ithaque*] C'eſt ce qu'on vient de lire dans le Livre précedent, qui ne contient que le reſte de ce jour-là & la nuit qui le ſuit. Minerve quitta Ulyſſe aſſez tard, car le jour eſtoit desja avancé, & elle ſe rendit à Lacedemone la nuit meſme qu'Ulyſſe faiſoit ce bel apologue à Eumée & à ſes bergers. Cette remarque eſt neceſſaire pour faire entrer dans la ſuite & dans l'œconomie du Poëme.

Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Neſtor couchez ſous un portique] Homere a quitté Telemaque dans le Palais de Menelas à la fin du IV. Liv. Ce Prince a donc eſté à Lacedemone depuis ce temps-là, c'eſt à dire, depuis que Mercure eſt allé porter l'ordre à Calypſo de laiſſer partir Ulyſſe. Il y a encore eſté les quatre jours

qu'Ulyſſe fut avec Calypſo depuis l'arrivée de Mercure, les vingt jours qu'il employe à arriver de l'iſle d'Ogygie à celle des Pheaciens, & le temps qu'il fut-là à conter ſes avantures, & à attendre le vaiſſeau qu'on luy avoit promis.

Page 564. *Il n'eſt pas honneſte que vous demeuriez plus long-temps éloigné de vos Eſtats*] En effet ce ſejour avoit eſté aſſez long, & preſentement qu'il n'y a plus aucune nouvelle à attendre d'Ulyſſe, qui eſt desja arrivé à Ithaque, il faut que Telemaque penſe à revenir.

Desja ſon pere meſme & ſes freres] Il eſt tres vrayſemblable qu'Icarius, pere de Penelope, las de voir ces Pourſuivants conſumer ſon bien, la preſſoit de ſe déterminer, & d'eſpouſer le plus riche de ces Princes.

Et ſes freres] Car on aſſeure qu'Icarius eut de ſa femme Peribée cinq fils, Thoas, Damaſippe, Imeuſimus, Aletes & Perilaüs, & une ſeule fille, qui eſt Penelope.

Et offre une plus groſſe dot] J'ay desja aſſez parlé de cette coutume, & de la dot que les mariez donnoient à leurs femmes.

Page 565. *Elles ſont tout pour l'avantage d'un ſecond mary & oublient tres promptement le premier, & ruinent les enfants*

qu'elles en ont eus] Eſt-il poſſible que les femmes du temps d'Homere reſſemblaſſent ſi fort à quelques-unes que nous voyons aujourd'huy ! Mais je voudrois qu'Homere nous euſt dit ſi de ſon temps les hommes remariez ſe ſouvenoient beaucoup de leur premiere femme, & s'ils eſtoient plus juſtes envers leurs enfants du premier lit.

Juſqu'à ce que les Dieux vous ayent donné une femme prudente & habile qui puiſſe gouverner voſtre maiſon] Homere eſtoit donc perſuadé qu'une femme prudente & habile eſt un preſent du ciel, & que c'eſt la femme prudente & habile qui fait les maiſons, & la fole qui les deſtruit. *Sapiens mulier ædificat domum,* dit Salomon, Proverb. 14. 1. Et l'auteur de l'Eccleſiaſtique, aprés avoir dit que le mary d'une femme prudente eſt heureux, que les années de ſa vie ſont doubles, adjoute, *Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum dabitur viro pro factis ejus.* 26. 1. 2. Noſtre ſiecle en connoiſt pluſieurs que Dieu a données à ceux dont il a voulu récompenſer la vertu.

Les plus déterminez des Pourſuivants vous ont dreſſé une embuſcade] Comme nous l'avons vû à la fin du IV. Livre.

Page 566. *Ne manquez pas de renvoyer*

ſur l'heure à la ville voſtre vaiſſeau avec tout l'équipage] Car comme c'eſtoit un vaiſſeau qu'il avoit emprunté, il eſtoit juſte qu'il le renvoyaſt ; & d'ailleurs eſtant chez Eumée, il n'avoit plus beſoin ni du vaiſſeau ni de ſes compagnons qui l'avoient ſuivi.

Vous l'envoyerez au Palais porter en diligence à la ſage Penelope la bonne nouvelle] Minerve ne manque à rien. Quelle auroit eſté la douleur de Penelope, ſi elle avoit oüi dire que le vaiſſeau eſtoit revenu ſans ſon fils ! Tout ce que l'équipage luy auroit dit pour la raſſeurer auroit eſté inutile.

Page 567. *Piſiſtrate, levez-vous, je vous prie, & allez promptement atteler voſtre char*] Tout ce que j'ay dit ſi ſouvent de la ſimplicité des mœurs de ces temps heroïques, doit empeſcher, à mon avis, qu'on ne ſoit ſurpris de voir qu'un jeune Prince comme Piſiſtrate aille luy-meſme atteller ſon char, & que Telemaque & luy voyagent ſans gardes, ſans valets.

Nous ne ſçaurions nous mettre en chemin pendant une nuit ſi obſcure] C'eſt la meſme nuit dont il a dit dans le Liv. précedant, *La nuit fut tres froide & tres obſcure, Jupiter verſa un déluge d'eaux, & le Zephyre toujours chargé de pluyes, fit entendre ſes ſouffles orageux.* C'eſt la meſme nuit où Ulyſſe

fit ce bel apologue, pour avoir de quoy ſe couvrir & ſe garentir du froid.

Page 568. *Et je ne ſçaurois approuver ces hoſtes exceſſifs & dans l'empreſſement & dans l'indifference qu'ils temoignent à ceux qu'ils ont receus chez eux*] Il y a dans le Grec: *Je ne ſçaurois ſouffrir ces hoſtes qui aiment exceſſivement & qui haïſſent de meſme ceux qu'ils ont receus chez eux.* Mais il eſt aiſé de voir qu'en cet endroit Homere a mis *amitié* pour *empreſſement*, & *haine* pour *indifference.* Comme quelquefois dans l'Eſcriture ſainte le mot de *haine* ſe prend en ce ſens-là. Le précepte que Menelas donne icy pour regler le milieu qu'il faut tenir avec ceux qu'on reçoit chez ſoy eſt admirable; l'empreſſement exceſſif eſt incommode, & l'indifference outrée eſt injurieuſe & deſobligeante pour celuy à qui on la temoigne, & impolie à celuy qui la marque. Il faut politeſſe & liberté.

Il eſt mieux de garder en tout de juſtes bornes] C'eſt ce vers d'Homere, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué, qui a donné lieu au proverbe que les Philoſophes ont enſeigné aprés luy, μηδὲν ἄγαν, *nequid nimis, rien de trop.*

Page 570. *Donne ordre à Helene & à ſes femmes de préparer le diſner*] Car ce ſoin regardoit particulierement les femmes. J'ay vû des gens qui ne pouvoient ſouffrir

que Menelas donne à ſa femme un ordre comme celuy-là, mais ils ſont trop délicats, & ils ne ſe ſouviennent pas que les mœurs des temps heroïques ſont les meſmes que celles des Patriarches. C'eſt ainſi qu'*Abraham courant à ſa tente, dit à Sara : dépeſchez-vous, paiſtriſſez trois meſures de farine, & faites des gaſteaux. Feſtinavit Abraham in tabernaculum ad Saram, dixitque ei : accelera, tria ſata ſimilæ commiſce, & fac ſubcinericios panes.* Geneſ. 18. 6.

Page 571. *Dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux*] C'eſt ainſi qu'il a dit d'Hecube dans le VI. Livre de l'Iliade, *Cette Princeſſe deſcend dans un cabinet parfumé de toutes ſortes d'odeurs les plus exquiſes, où elle avoit quantité de meubles précieux.* Et ſur ces cabinets parfumez, on peut voir la Remarque, tom. I. pag. 505.

Prend une belle coupe à deux fonds] C'eſt ainſi que j'ay expliqué ἀμφικύπελλον. Une double coupe dont l'une ſert de baſe à l'autre. J'en ay fait une Remarque au I. Liv. de l'Iliade, pag. 326.

Il eſtoit brillant comme l'aſtre du jour, & il ſe trouva au deſſous de tous les autres] Comme il a dit du tapis, dont Hecube veut faire preſent à Minerve dans le VI. Liv. de l'Iliade, *Il ſe trouva ſous tous les autres, il*

eſtoit eſclatant comme le ſoleil. Ce qu'il y a de plus précieux eſt d'ordinaire le plus caché, & Homere adjoute cette particularité pour marquer le ſoin que ces Princeſſes avoient de choiſir ce qu'elles avoient de plus beau & de plus magnifique dans tous ces voiles, & pour cela il falloit les viſiter tous.

Page 572. *C'eſt une double coupe d'argent*] Homere donne icy le meſme nom à la coupe que Menelas met entre les mains de Telemaque, & à l'urne que Megapenthes met à ſes pieds, car il appelle l'une & l'autre κρητῆρα. Mais il les diſtingue fort bien, en appellant enſuite la premiere ἀμφικύπελλον, *une double coupe.*

Le Roy des Sidoniens m'en fit preſent quand il me receut chez luy à mon retour de Troye] Menelas nous a dit qu'à ſon retour de Troye il fut porté à Cypre, en Phenicie & en Egypte.

Tenant entre ſes mains le voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-meſme] Car Helene travailloit admirablement en broderie, comme Homere nous l'apprend dans le III. Liv. de l'Iliade, où il dit qu'*Iris la trouva dans ſon Palais qui travailloit à un merveilleux ouvrage de broderie ; c'eſtoit un grand voile brodé par deſſus & par deſſous tout brillant d'or, & où eſtoit employé tout l'art de Minerve. Cette Princeſſe y repreſentoit*

tous les grands combats que les Troyens & les Grecs livroient pour elle ſous les yeux meſmes du Dieu Mars. Il faut eſtre bien habile pour executer un ſi grand deſſein.

Page 574. *Et le fils de Menelas fait l'office d'eſchanſon*] Les fils des plus grands Princes ne dédaignoient pas de faire cette fonction.

Il ſe mit au devant de leur char, & leur preſentant la coupe, il leur dit] Lorſque Priam partit pour aller rachetter le corps de ſon fils & qu'il fut ſur ſon char, Hecube s'approcha de luy, tenant dans ſa main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'avant ſon départ il fiſt ſes libations & ſe rendiſt Jupiter favorable. Elle ſe tint à la teſte de ſes chevaux, & luy dit: *Priam, ne partez pas ſans avoir fait vos libations à Jupiter, &c.* Iliad. Liv. XXIV. Menelas fait icy la meſme choſe à ces Princes. Les libations qu'on avoit faites à la fin du repas n'eſtoient pas ſuffiſantes, il falloit en faire encore ſur le moment du départ.

Page 576. *Le ſage Piſiſtrate prenant alors la parole, dit à Menelas*] Piſiſtrate & ſon ami Telemaque eſtoient trop jeunes pour entreprendre d'expliquer ce ſigne. La raiſon & la bienſéance vouloient donc qu'ils en demandaſſent l'explication à Menelas, qui ayant plus d'experience, pouvoit mieux

en découvrir le ſens.

Menelas ſe met en meſme temps à penſer profondément, mais la belle Helene ne luy en donna pas le temps] Pendant que Menelas penſe fortement & medite pour trouver l'explication de ce prodige, Helene la trouve tout d'un coup, non par la force & par la penetration de ſon eſprit, mais, comme elle l'aſſeure elle-meſme, par une inſpiration ſubite. Par-là Homere enſeigne fort clairement que les lumieres des hommes ſont courtes, que d'eux-meſmes ils ne ſçauroient expliquer les prodiges, & que comme ce ſont les Dieux qui les envoyent, c'eſt auſſi à eux à en reveler le ſens. C'eſt ce que Daniel dit au Roy Nabucodonoſor, *Le myſtere dont le Roy demande l'explication, ni les ſages, ni les mages, ni les devins, ni les aruſpices ne peuvent le déclarer au Roy, mais il y a un Roy dans le ciel, qui revele les myſteres.* Et enſuite inſpiré par ce Dieu il luy déclare le ſonge qu'il avoit oublié & luy en donne l'explication.

Comme cet aigle parti d'une montagne] Nous avons desja vû dans le ſecond Livre deux aigles partis de la montagne ſignifier Ulyſſe & Telemaque. On peut voir-là l'explication de ce prodige. C'eſt icy la meſme choſe. L'aigle parti de la montagne, c'eſt Ulyſſe qui, aprés avoir eſté long-temps errant, arrive à ſa maiſon de campagne & de

là à Ithaque, & cette oye domeſtique qu'il tient dans ſes ſerres, ce ſont les Pourſuivants. Comme cette oye ne fait que manger dans la baſſe-cour & eſt enfin tuée, de meſme les Pourſuivants, aprés avoir paſſé pluſieurs années à faire bonne chere dans le Palais, ſeront enfin tuez par Ulyſſe.

Page 577. *Et je vous promets que dans Ithaque je vous adreſſeray mes vœux comme à une Déeſſe*] Car ſi la prophetie s'accomplit, Telemaque juge que celle, que les Dieux daignent inſpirer, merite d'eſtre invoquée comme une Déeſſe.

Page 578. *Souffrez que je m'embarque & que je n'entre point dans la ville*] Il ſemble que Telemaque peche icy contre la politeſſe, de paſſer à Pylos ſans aller prendre congé de Neſtor. Mais outre qu'il donne à cette action un prétexte tres obligeant pour ce Prince, il a des raiſons tres fortes de ne pas s'arreſter. Premierement l'ordre de Minerve, en ſecond lieu le prodige & l'explication qu'Helene luy a donnée, qui a ranimé ſes eſperances, en luy faiſant enviſager qu'Ulyſſe pouvoit eſtre de retour.

Page 580. *En finiſſant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, & bientoſt il arrive dans le Palais de Neſtor*] Homere ne s'amuſe pas à nous dire icy ce que Piſiſtrate dit à Neſtor pour excuſer Telemaque, ni le déplaiſir de Neſtor, de ce que ce

Prince eſtoit parti ſans le voir. Cela eſt eſtranger à ſon ſujet, & il va toujours à ce qui l'appelle.

Page 581. *C'eſtoit un devin qui deſcendoit en droite ligne du celebre Melampus*] Il eſtoit ſon arriere petit-fils, & voicy ſa genealogie. De Cretheus nâquit Amythaon qui fut Roy de Pylos. Cet Amytaon eut deux fils,

Bias *&* Melampus : *celuy-cy eut deux fils,*

Mantius *&* Antiphate

Polyphide Oïcles

& Clytus

Theoclymene. Amphiaraüs

Alcmœon

& Amphiloque.

Pour s'éloigner de Nelée ſon oncle] Melampus eſtoit neveu de Nelée par Tyro fille de Salmonée, qui ayant eſté aimée de Neptune, en eut Nelée avant que d'eſpouſer Crethée pere d'Amythaon, ainſi Amythaon & Nelée eſtoient freres uterins. Au reſte j'ay un peu eſclairci cette hiſtoire dans la Traduction, car Homere la raconte ſi brievement, qu'elle ne ſeroit pas intelligible. Du temps de ce Poëte tout le monde eſtoit inſtruit de cette hiſtoire qui eſtoit tres importante, à cauſe des grandes maiſons

qu'elle regardoit, mais aujourd'huy elle eſt trop ignorée pour eſtre laiſſée ſans eſclairciſſement. Homere en a desja dit quelque choſe dans l'onziéme Livre.

Et qui luy ayant enlevé des biens infinis, le retint un an entier] Il luy enleva ſes biens pour l'obliger à aller enlever les bœufs d'Iphiclus à Phylacé en Theſſalie.

Alla à la ville de Phylacus] Ce Phylacus eſtoit fils de Dejonée Roy de la Phocide & pere d'Iphiclus. Il avoit donné ſon nom à la ville de Phylacé où il regnoit.

Il fut retenu priſonnier dans le Palais de Phylacus] Il fut pris comme il emmenoit ces bœufs & retenu en priſon, ſelon que l'oracle le luy avoit prédit. On peut voir ce qui en a eſté dit dans le XI. Liv.

A cauſe de la fille de Nelée] A cauſe de *Pero* qu'il vouloit faire eſpouſer à ſon frere Bias, c'eſt pourquoy il s'eſtoit chargé de cette entrepriſe ſi terrible d'aller enlever les bœufs d'Iphiclus.

Et de la violente impreſſion que les terribles Furies avoient faite ſur ſon eſprit] Ce paſſage eſt remarquable. Melampus pour ſervir le reſſentiment de ſon oncle Nelée, & pour faire eſpouſer ſa fille Pero à ſon frere Bias, ſe chargea d'aller enlever en Theſſalie les bœufs d'Iphiclus, & il s'en chargea quoyqu'il ſceuſt les maux qui luy en devoient arriver. Et c'eſt ce qu'Homere appelle un deſ-

ſein ſuggeré par les Furies, car il n'y avoit qu'un furieux qui puſt ſe charger d'une pareille entrepriſe. Mais ainſi s'accompliſſoient les decrets de Jupiter, qui vouloit que ce Melampus allaſt enſeigner à Phylacus les remedes neceſſaires pour mettre ſon fils Iphiclus en eſtat d'avoir des enfants. Et Dieu ſe ſert également de la ſageſſe & de la folie des hommes pour l'execution de ſes deſſeins.

Page 582. *Et il fit par ſon habileté ce qu'il n'avoit pû faire par la force*] Car ayant promis à Phylacus qu'il luy enſeigneroit comment ſon fils Iphiclus pourroit avoir des enfants, moyennant qu'il luy donnaſt les bœufs qu'il s'eſtoit chargé d'enmener, & Phylacus ayant accepté ce parti, Melampus donna à Iphiclus des remedes qui eurent tout le ſuccés qu'il en attendoit, car Iphiclus eut un fils qui fut appellé Podarces. *Voyez Apollodore, liv. 1.*

Le brave Amphiaraüs] Car il donna de bonne heure des marques de ſon courage, il alla avec Jaſon à l'expedition des Argonautes.

A qui Jupiter & Apollon donnerent à l'envi des marques de l'affection la plus ſinguliere] Jupiter en le rendant un tres grand Prince, tres conſideré & tres reſpecté; & Apollon en le rendant un tres grand devin. Voilà les premieres marques qu'il receut de

l'affection de ces Dieux. Homere ne les explique pas, il ne fait mention que de la derniere que nous allons voir.

Il ne parvint pas juſqu'à la vieilleſſe] De toutes les faveurs qu'Amphiaraüs receut de Jupiter & d'Apollon, c'eſt la ſeule qu'Homere explique, c'eſt qu'il mourut jeune. Il regarde cela comme la plus grande, parce que la vie des hommes eſtant icy bas un tiſſu de miſeres & de calamitez, c'eſt une grace que Dieu fait d'en retirer de bonne heure. Auſſi Platon dans l'Axiochus, s'il eſt vray que ce dialogue ſoit de luy, aſſeure que les Dieux ayant une connoiſſance parfaite des choſes humaines, retirent promptement de la vie ceux qu'ils aiment le plus, & il rapporte à ce ſujet deux hiſtoires qui en ſont des preuves tres évidentes. La premiere eſt celle d'Agamede & de Trophonius, qui aprés avoir baſti le temple d'Apollon à Pytho demanderent à ce Dieu pour récompenſe ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, & le lendemain ils furent trouvez morts dans leur lit. La ſeconde, celle de la Preſtreſſe de Junon à Argos, qui ayant prié ſa Déeſſe de recompenſer ſes deux fils de la pieté qu'ils avoient temoignée en s'attelant eux-meſmes à ſon char pour la mener au temple, ſes chevaux tardant trop à venir, la Déeſſe l'exauça, ſes deux fils moururent la nuit meſme. Aprés quoy Platon rapporte ce

paſſage d'Homere, comme un temoignage reſpectable de la verité de ce ſentiment. *Plat. tom. 3. pag. 367.*

Page 583. *Pour ſa grande beauté dont la terre n'eſtoit pas digne ; elle voulut le faire aſſeoir parmi les Immortels*] Voicy un grand éloge de la beauté ; une beauté parfaite n'eſt pas pour la terre, elle doit eſtre dans le ciel, où ſe trouvent les veritables beautez ; dans ce monde il n'y a que des beautez imparfaites, des ombres de beauté.

Ce Polyphide irrité contre Mantius ſon pere] On trouve dans Homere des exemples de tout ce qui ſe paſſe dans la vie, juſqu'aux querelles qu'un malheureux intereſt, ou quelque paſſion injuſte, font ſouvent naiſtre entre les peres & les enfants.

Puiſque je ſuis aſſez heureux pour vous trouver] Il y a dans le Grec ὦ φίλε, *mon ami*, ce qui nous paroiſt eſtrange en noſtre langue, & ſelon nos mœurs, qui ne permettent pas que nous abordions avec tant de familiarité des gens conſiderables. Mais dans ces heureux temps on n'y faiſoit pas tant de façon, & ce qui paſſe aujourd'huy pour une familiarité trop grande & blamable, eſtoit pris alors pour une politeſſe & pour une marque d'honneſteté. Ce compliment de Theoclymene me paroiſt admirable.

Page 584. *Dites-moy qui vous eſtes, de*

quel pays vous eſtes, & qui ſont vos parents] Il fait toutes ces interrogations pour découvrir ſi ce jeune Prince n'eſt point parent de celuy qu'il a tué, car en ce cas, au lieu de demander d'aller avec luy, il le fuiroit par les raiſons qu'il va dire.

Page 585. *Je cherche à me mettre à couvert de leur reſſentiment, & je fuis la mort dont ils me menacent*] Parmi les Hebreux les parents de celuy qu'on avoit tué de propos déliberé ou autrement, avoient le droit de tuer le meurtrier quelque part qu'ils le trouvaſſent juſqu'à ce qu'il fuſt arrivé à une des villes qui avoient eſté données pour aſyle. *Propinquus occiſi homicidam interficiet, ſtatim ut apprehenderit eum interficiet.* Num. 35. 19. *Si interfector extrà fines urbium, quæ exulibus deputatæ ſunt, fuerit inventus, & percuſſus ab eo qui ultor eſt ſanguinis, abſque noxa erit qui eum occiderit.* Ibid. 26. Les Grecs avoient preſque la meſme juriſprudence. Les parents du mort avoient auſſi le droit de tuer le meurtrier juſqu'à ce qu'il ſe fuſt purgé, en accompliſſant le temps de l'exil, ou qu'il euſt eſté expié de quelqu'autre maniere.

Car c'eſt ma deſtinée d'errer dans tous les climats] Car le meurtrier devoit ſe condamner luy-meſme à l'exil pendant un certain temps marqué.

Page 586. *Ils paſſent les courants de*

Crunes, & de Chalcis qui a de ſi belles eaux] C'eſt un vers qui manque dans toutes les éditions d'Homere, & dont Euſtathe meſme n'a fait aucune mention. Il eſt pourtant neceſſaire, & il faut le reſtablir, car Strabon le reconnoiſt, aprés le vers 294. Il faut donc rapporter celuy-cy comme Strabon nous le preſente dans ſon 8. liv.

Βαὶ δὲ παρὰ Κρουνὺς καὶ χαλκίδα καλλιρέεθρον.

Homere marque fort clairement la navigation de Telemaque, & je me ſuis attachée à l'expliquer aprés Strabon, qui dit que Telemaque courut d'abord tout droit vers le ſeptemtrion juſqu'au de-là de Phées & de la hauteur des coſtes d'Elide, & que de-là au lieu de détourner à gauche, c'eſt à dire au couchant, pour coſtoyer l'iſle de Samos, ou Cephalenie, qui eſtoit le chemin le plus court pour arriver à Ithaque, il prit à droite du coſté du levant, pour éviter l'embuſcade qu'on luy avoit dreſſée entre Ithaque & Cephalenie, comme Minerve l'en avoit averti, & pouſſa droit vers les iſles qui ſont au deſſus de Dulichium, & qui ſont partie des Echinades, & qu'ainſi ayant paſſé Ithaque, qu'il avoit derriere luy au midy, il détourna tout d'un coup à gauche comme pour aller vers l'Acarnanie & aborda à Ithaque par le coſté du ſeptemtrion, au lieu de celuy du midy

midy, qui regardoit la mer de Cephalenie où les Pourſuivants eſtoient embuſquez.

Les courants de Crunes & de Chalcis] Crunes eſt un lieu de la coſte du Peloponeſe, ainſi appellé comme nous dirions *les fontaines.* Chalcis eſt un fleuve voyſin & un bourg ſur ce fleuve. Strab. *Aprés cela on trouve le fleuve Chalcis, le lieu appellé Crunes, & le bourg de Chalcis, &c.*

Le vaiſſeau arriva à la hauteur de Phées] C'eſt ainſi, à mon avis, qu'il faut lire, & non pas *Pheres,* qui eſt trop loin de-là, & au milieu des terres, au lieu que *Phées* ou *Pheſe* eſt ſur la coſte au bas de l'Elide, au deſſus de l'embouchure de l'Alphée.

Page 587. *Pendant ce temps-là Ulyſſe & Eumée eſtoient à table avec les bergers*] Depuis la nuit froide & obſcure où Ulyſſe a demandé par un apologue de quoy ſe garentir du froid, il s'eſt paſſé deux jours, car le matin qui a ſuivi cette nuit, Telemaque eſt parti de Lacedemone & eſt allé coucher à Pheres, & le lendemain il eſt parti de Pheres, eſt arrivé de bonne heure à ſon vaiſſeau prés de Pylos, s'eſt embarqué & eſt arrivé la nuit ſuivante à Ithaque dans le temps qu'Ulyſſe & Eumée ſont à table avec les bergers. Le matin à la pointe du jour il arrive chez Eumée dans le moment qu'Ulyſſe

& ce fidelle Paſteur achevent de desjeuner.

Page 588. *C'eſt que par une faveur toute particuliere de Mercure, qui, comme vous ſçavez, eſt le Dieu qui répand ſur toutes les actions des hommes*] Comme Mercure eſt le ſerviteur & le miniſtre des Dieux, on a feint qu'il eſtoit le patron & le Dieu de tous ceux qui eſtoient au ſervice des autres, & que c'eſtoit par ſa faveur que chacun réüſſiſſoit dans toutes les fonctions de ſon eſtat.

Page 589. *A cette propoſition Eumée entra dans une veritable colere*] Il ne ſe contente pas de rejetter la propoſition d'Ulyſſe, il ſe met veritablement en colere, ce qui marque bien la charité de ce paſteur, & l'affection ſincere qu'il avoit pour les eſtrangers qui arrivoient chez luy.

Dont la violence & l'inſolence montent juſqu'aux cieux] Dont la violence & l'inſolence ſont ſi grandes, qu'elles ne reſpectent pas les Dieux, & qu'elles attaquent le ciel meſme. Grotius l'explique autrement : il veut que cette maniere de parler, *montent juſqu'aux cieux*, ſoit pour dire qu'elles montent aux oreilles de Dieu ; que Dieu les entend, comme Dieu luy-meſme dit de Sodome & de Gomorrhe, *Deſcendam & videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint*, Geneſ. 18. 21.

Ce ſont de beaux jeunes hommes qui ont des tuniques magnifiques & des manteaux ſuperbes, & qu'on voit toujours brillants d'eſſences] Homere veut qu'on juge du luxe & de la débauche de ces Princes par la magnificence de leurs valets. En effet des valets entretenus comme ceux-cy ne conviennent qu'à des gens dans le deſordre, & qui ne gardent ni meſures ni bornes. Les ſages ont des valets propres, & les fous en ont de magnifiques.

Page 591. *A fini une malheureuſe vie par une mort plus malheureuſe*] Il faut loüer la diſcretion d'Eumée, il n'explique point le genre de mort, parce qu'il eſtoit honteux & infame, car elle s'eſtoit penduë de deſeſpoir.

Page 592. *Je ſens bien la perte que j'ay faite*] C'eſt à mon avis le ſens de ce vers,

Νῦν δ' ἤδη πάντων ἐπιδεύομαι.

En perdant de ſi bons maiſtres, il a perdu tous les ſecours qu'ils luy fourniſſoient, & il a fallu qu'il y ait ſuppléé par ſon travail.

Et j'ay eu par leur bonté de quoy me nourrir, & de quoy aſſiſter ceux qui m'ont paru dignes de ſecours] On ne ſçauroit faire une plus grande injure à un Poëte que celle qu'ont fait à Homere quelques Poëtes qui ſont venus aprés luy, & qui ont détourné à

un ſens infame un vers plein de pudeur & qui renferme un grand ſentiment de pieté. Eumée reconnoiſt icy que c'eſt par la benediction que les Dieux ont répanduë ſur ſon labeur, qu'il a eu de quoy vivre largement, & de quoy aſſiſter les gens de bien. αἰδοίοισι ἔδωκα, ſignifie proprement *j'ay donné aux gens dignes de reſpect & de conſideration pour leur vertu.* αἰδοίοισιν, αἰδεσίμοισιν αἰδοῦς ἀξίοις. Et voicy comme Heſychius l'a fort bien expliqué. αἰδοῖος, δίκαιος τίμιος, αἰδοῦς ἄξιος. αἰδοῖος *ſignifie un homme de bien, honorable, digne de reſpect.* Et il adjoute, *Homere ſe ſert auſſi de ce mot pour dire celuy qui a une ſorte de honte, pour un mendiant.* Et c'eſt-là le ſens qu'Homere luy donne dans ce paſſage. Mais l'un vient de l'autre, les pauvres viennent de Dieu, & par là ils ſont dignes de conſideration.

Page 593. *Je ne prends plus plaiſir à en parler ni à en entendre parler*] C'eſt le ſens de ce vers, οὐ μείλιχον ἐστιν ἀκοῦσαι, *Ce n'eſt pas une douceur pour moy. Non dulce eſt.* Car il ne faut pas joindre μείλιχον avec les mots ἔπος & ἔργον du vers ſuivant.

C'eſt donc depuis voſtre enfance que vous eſtes éloigné de voſtre patrie!] Car Eumée vient de dire qu'il fut élevé encore enfant avec la plus jeune des filles de Laërte.

Page 594. *Les nuits ſont fort longues*] Homere a toujours ſoin de faire remarquer la ſaiſon où l'on eſt. Les nuits eſtoient fort longues, car l'automne eſtoit desja fort avancée.

Le trop dormir laſſe & fait mal] Le bon Eumée débite icy un aphoriſme de medecine, mais un aphoriſme que l'experience enſeigne. Le trop long ſommeil fait le meſme effet que les trop longues veilles, car il épuiſe & diſſipe les eſprits. Hippocrate a dit encore plus fortement qu'Homere, *Le ſommeil & les veilles, quand ils ſont exceſſifs, ſont une maladie.* Aphoriſ. liv. 7.

Page 595. *Prend un plaiſir ſingulier à s'en ſouvenir & à en parler*] Cela eſt tres certain, & la cauſe de ce plaiſir eſt l'idée qu'a celuy qui raconte ce qu'il a ſouffert, qu'il ſera loüé de ſa patience, de ſa prudence, & qu'on le regardera comme un homme favoriſé du ciel, puiſqu'il l'a tiré de tant de dangers où mille autres auroient peri.

Au de-là de l'iſle d'Ortygie eſt une iſle appellée Syrie] L'iſle d'Ortygie c'eſt Delos, une des iſles Cyclades dans la mer Egée. Et l'iſle de Syrie, qui eſt auſſi appellée *Syros*, eſt un peu *au de-là* ou *au deſſus*, c'eſt à dire vers l'Orient par rapport à Eumée qui parle & qui eſt à Ithaque. C'eſt pourquoy Ho-

mere dit fort bien qu'elle eſt Ὀρτυγίης, καὶ ὑπερθε, *au deſſus, au de-là d'Ortygie.* Car ſelon tous les Geographes elle eſt à l'orient de Delos, comme on le verra dans la Remarque ſuivante. Il ne faut pas confondre cette iſle de *Syros* avec celle de *Scyros* qui eſt au nord de l'Eubée.

C'eſt dans cette iſle que ſe voyent les converſions du ſoleil] Voicy un paſſage tres important. M. Deſpreaux dans ſes Reflexions ſur Longin a fort bien refuté la ridicule Critique que l'Auteur du Parallele, homme qui eſtoit tres ignorant en Grec, en Latin, & ſur-tout en Geographie, avoit faite contre Homere, c'eſt à dire, contre le pere de la Geographie, en l'accuſant d'eſtre tombé dans la plus énorme bevûë qu'un Poëte ait jamais faite: *C'eſt*, dit-il, *d'avoir mis l'iſle de Syros & la mer mediterranée ſous le tropique; bevûë*, adjoute-t-il, *que les Interpretes d'Homere ont taſché en vain de ſauver, en expliquant ce paſſage du Cadran que le Philoſophe Pherecide, qui vivoit trois cents ans aprés Homere, avoit fait dans cette iſle.* Il n'y a rien-là qui ne marque l'ignorance groſſiere de cette Auteur, car il eſt également faux & qu'Homere ait placé l'iſle de Syros ſous le tropique, & qu'on ait jamais voulu juſtifier ce Poëte, en expliquant ce paſſage du Cadran de Pherecide qui ne fut fait que trois cents ans aprés. Mais je

ſuis faſchée que M. Deſpreaux, qui réfute cette malheureuſe Critique avec tant de raiſon & de ſolidité, ne ſoit pas mieux entré luy-meſme dans le veritable ſens de ce paſſage, & qu'il ſe ſoit laiſſé tromper par une note d'Euſtathe, qui luy a perſuadé que ces mots ὄφρα πρὸς ἠέλιον, veulent dire que *l'iſle de Syros eſt au couchant de Delos*; car c'eſt ainſi qu'Euſtathe l'a d'abord expliqué, λείπεται πρὸς πρόσω ἡλίου, ἤτοι πρὸς τὰ δυτικὰ μέρη τῆς Ὀρτυγίας, &c. *C'eſt à dire, que Syros eſt ſituée au couchant du ſoleil, au couchant de l'iſle d'Ortygie. Car* τρέπεσθαι, *ſe tourner, ſe dit du ſoleil pour* δύειν ſe coucher. M. Deſpreaux devoit voir que cette explication eſt inſoutenable, car il eſt abſolument faux que l'iſle de Syros ſoit au couchant de Delos. Aucun Geographe ne l'a jamais dit. Et comment Homere auroit-il pû le dire dans le meſme vers où il a dit Ὀρτυγίης ὑπὲρ ἄκρης, *au deſſus* de l'iſle d'Ortygie; ce qui eſt *au deſſus* ou *au de-là* de cette iſle par rapport à Eumée qui eſt à Ithaque, ne peut jamais eſtre au couchant. Voicy comme en parle le ſçavant Bochart dans ſa Chanaan. liv. 1. chap. XIV. *Euſtathe ſe trompe quand il veut que par* ἡλίου τροπάς, *on entende le couchant, comme ſi l'iſle de Syros eſtoit au couchant de Delos, car au contraire elle eſt au levant & non au couchant de cette iſle. C'eſt la ſituation que luy donnent les Geographes, & il*

ne faut que ce vers d'Homere pour prouver que c'eſt ſa veritable poſition, puiſque Eumée, qui eſt à Ithaque, aſſeure que Syros eſt au deſſus, au de-là d'Ortygie, ce qui ſeroit tres faux ſi elle eſtoit au couchant de Delos, Eumée auroit pluſtoſt dû dire en deçà. Il falloit donc s'en tenir à la ſeconde explication qu'Euſtathe a adjoutée dans ſa meſme Remarque, *D'autres*, dit-il, *expliquent ce paſſage en diſant que dans l'iſle de Syros il y avoit un antre qui marquoit les converſions du ſoleil*, c'eſt à dire les ſolſtices, *& qu'on appelloit l'antre du ſoleil par cette raiſon. Et voilà ce qu'Homere entend par ces mots, où ſont les converſions du ſoleil.* Voilà la ſeule veritable explication; elle merite d'eſtre eſclaircie. Nous voyons par ce paſſage meſme que les Pheniciens avoient fait un long ſejour dans l'iſle de Syros; il eſt certain que le nom meſme de *Syros* vient des Pheniciens, comme nous le verrons plus bas, & nous ſçavons d'ailleurs que les Pheniciens eſtoient tres ſçavants en Aſtronomie, c'eſt de-là qu'il faut tirer l'explication de τροπαὶ ἠελίοιο, & il eſt aiſé de voir que c'eſt ἡλιοτρόπιον, *l'heliotrope*, c'eſt à dire le *Cadran*, & par-là Homere nous apprend que les Pheniciens avoient fait dans cette iſle un Cadran dont le ſtyle ou l'aiguille par le moyen de ſon ombre marquoit les ſolſtices. Et comme c'eſtoit une choſe fort rare & fort mer-

veilleuſe dans ces temps-là, Homere fort curieux & fort inſtruit de tous ces points d'Antiquité, la marque comme une rareté qui diſtinguoit cette iſle. Bien-toſt aprés les Cadrans furent plus communs. Environ fix vingts ans aprés Homere, l'Eſcriture ſainte fait mention d'un Cadran qui eſtoit à Jeruſalem, & qu'on appelloit le *Cadran d'Achas*, ſur lequel Dieu fit en faveur de ce Prince que l'ombre retrograda de dix degrez. Ce Cadran marquoit les heures & non les ſolſtices. Il y avoit donc des Cadrans avant celuy de Pherecide, qui ne fit le ſien à Syros que deux cents ans aprés celuy d'Achas, & trois cents ans aprés celuy des Pheniciens, & par conſequent pour expliquer ce paſſage d'Homere, on n'a eu recours qu'à ce Cadran des Pheniciens & nullement à celuy de Pherecide qu'Homere n'a jamais connu. Il me ſemble que cela eſt prouvé. Mais il y a plus encore, c'eſt qu'il y a bien de l'apparence que ce Cadran, que Pherecide fit à Syros trois cents ans aprés Homere, ne fut fait que ſur les découvertes des Pheniciens, car Heſychius de Milet dans le livre qu'il a fait de ceux qui ont eſté celebres par leur érudition, nous aſſeure que *Pherecide qui eſtoit de Syros meſme, n'eut point de maiſtre, & qu'il ſe rendit habile en eſtudiant quelques livres ſecrets des Pheniciens qu'il avoit recouvrez.* Je me flate que ce paſſage d'Ho-

Rois 4. 20. 2.

mere eſt aſſez eſclairci, & c'eſt par le ſecours que M. Dacier m'a donné.

On y nourrit de grands troupeaux de bœufs & de nombreux troupeaux de moutons] Ce qu'Homere dit icy de la fertilité de cette iſle & de la bonne temperature de ſon air qui en banniſſoit toutes ſortes de maladies, prouve que ce Poëte eſtoit parfaitement inſtruit de la nature de cette iſle & de ce qui luy avoit fait donner ce nom de *Syros*; car, comme Bochart l'a fait voir, c'eſtoient les Pheniciens qui l'avoient ainſi nommée du mot *ſira*, comme ils diſoient pour *aſira*, qui ſignifie *riche*: ou pluſtoſt du mot *ſura* pour *aſura* qui ſignifie *heureuſe*. L'un & l'autre de ces deux mots marquent également la bonté de ſon terroir, & une marque certaine qu'il a connu la veritable origine de ce nom de *Syros*, c'eſt ce qu'il adjoute du long ſejour que les Pheniciens y avoient fait.

Et alors c'eſt Apollon luy-meſme, ou ſa ſœur Diane qui terminent leurs jours] C'eſt pour dire qu'ils meurent en un moment ſans aucune maladie & comme par un doux ſommeil.

Page 596. *Un jour quelques Pheniciens, gens celebres dans la marine & grands trompeurs*] Il paroiſt par ce paſſage & par ceux que j'ay desja remarquez, qu'Homere eſtoit tres bien inſtruit des navigations des

Pheniciens, qui aprés l'arrivée des Hebreux dans la terre de Chanaan, où ils furent conduits par Josué, n'ayant plus pour eux que cette lisiere qui est sur la coste, s'adonnerent encore plus qu'ils n'avoient fait à la marine, coururent toutes les costes de la mediterranée & les isles, allerent mesme jusques dans la mer Atlantique, & envoyerent des colonies en differents lieux.

Portant dans leur vaisseau beaucoup de choses curieuses & rares] Car les Pheniciens estoient les plus habiles ouvriers du monde en tout ce que demandent le luxe & la magnificence, tant pour les meubles que pour les bijoux, & ils portoient dans toutes les isles & dans tous les ports leurs curiositez dont ils faisoient un tres grand commerce. C'est pourquoy Isaïe dit, *Negotiatores Sidonis transfretantes mare.* 23. 2.

Il y avoit alors dans le Palais de mon pere une femme Phenicienne, grande, belle & tres habile] Je ne comprends pas ce qui a pû donner lieu à Eustathe de s'imaginer que cette femme Phenicienne estoit la propre mere d'Eumée; dans toute sa narration il n'y a pas un seul mot qui ne prouve le contraire. Eumée auroit-il avoüé si franchement la honte de sa mere, en la faisant paroistre non seulement débauchée, mais voleuse. En la monstrant par de si vilains cos-

tez, auroit-il osé dire πότνια μήτηρ, *venerranda mater*, comme il l'appelle dans la suite? Je sçay bien que c'est l'épithete ordinaire que les enfants donnent à leur mere pour marquer le respect qu'exige cette qualité. C'est ainsi que la mere d'Irus est appellée πότνια. Mais on ne s'en serviroit point en parlant d'une personne si vicieuse.

Malheur ordinaire aux personnes mesmes les plus habiles qui se sont laissé abuser] C'est une verité constante, dés qu'une personne s'est laissée corrompre, elle est livrée à son corrupteur, elle n'a plus de volonté, & quelque habile qu'elle soit d'ailleurs, elle dépend absolument de celuy qui l'a abusée.

Page 597. *Et fille d'Aribas*] Aribas nom Phenicien tiré du nom *Azrubaal*, d'où l'on a fait *Asdrubal*. Bochart.

Page 598. *Je vous apporteray tout l'or qui se trouvera sous ma main*] Voilà une franche voleuse domestique. Comment peut-on croire qu'Eumée eust parlé ainsi de sa mere?

J'éleve dans le Palais le jeune Prince] Ce n'estoit donc pas sa mere, mais sa gouvernante. Comment Eustathe peut-il s'imaginer que si cette Phenicienne eust esté la mere d'Eumée, elle eust pû se resoudre à le

livrer à ces Pheniciens, afin qu'ils allaſſent le vendre!

Page 599. *Et ma mere meſme*] Cette mere eſt donc differente de cette Phenicienne, il dit meſme πότνια μήτηρ, *veneranda mater.* Cette épithete ſi reſpectueuſe convenoit-elle à une femme ſi mépriſable!

Page 600. *Je la ſuivois avec innocence ſans connoiſtre mon malheur*] On demande comment Eumée, qui eſtoit un enfant à la liſiere quand il fut enlevé, a pû ſçavoir tout ce qu'il vient de raconter? car il n'eſtoit pas en eſtat d'avoir la moindre attention à ce qui ſe paſſoit, ni de rien remarquer, cependant voilà une narration fort circonſtanciée. On répond que les Pheniciens, qui l'avoient vendu, avoient ſans doute conté toute cette hiſtoire à Laërte, & qu'Eumée l'avoit appriſe de luy.

Page 601. *Sur le ſoir le meſme vent nous pouſſa à Ithaque*] Ainſi Homere compte que par un bon vent on peut arriver en ſix jours & demi de l'iſle de Syros à Ithaque.

Page 602. *Cependant Telemaque & ſes compagnons arrivent au port*] Nous avons vû à la fin du II. Liv. que Telemaque parti d'Ithaque fort tard & long-temps aprés le coucher du ſoleil, arrive le lendemain à Pylos aprés le lever de l'aurore. Et icy le meſ-

me Prince, arrivé de bonne heure de Pheres au port de Pylos, s'embarque long-temps avant le coucher du ſoleil, & il n'arrive que le lendemain matin. Il eſt donc quelques heures de plus à faire ce trajet, mais il faut ſe ſouvenir, comme je l'ay desja dit au commencement du 111. Livre, qu'icy il prend un détour pour arriver à la coſte ſeptemtrionale d'Ithaque & pour éviter les embuſches des Pourſuivants.

Page 604. *C'eſt chez Eurymaque fils du ſage Polybe*] Il croit qu'il ſera mieux & plus ſeurement chez cet Eurymaque qui de tous les Pourſuivants eſtoit celuy qui valoit le mieux, mais il ne perſiſte pas dans ce ſentiment, comme nous l'allons voir dans la ſuite.

On vit voler à ſa droite un autour] Cet oyſeau paroiſſant tout à coup lorſque Telemaque achevoit ce qu'il vient de dire, ne pouvoit pas manquer d'eſtre un augure des plus marquez. On voit bien que la colombe deſigne les Pourſuivants timides, & qu'Ulyſſe eſt deſigné par l'autour.

Page 605. *Theoclymene tirant en meſme temps ce jeune Prince à l'eſcart*] Car il ne vouloit pas que perſonne entendiſt l'explication qu'il alloit donner de cet augure, de peur qu'on ne le divulgaſt dans la ville, & que les Pourſuivants n'en profitaſſent pour ſe mettre à couvert.

Il n'y a point dans Ithaque de race plus royale que la voſtre. Je vous prédis donc] Theoclymene explique en peu de mots cet augure de peur d'eſtre entendu. Voicy ce qu'il veut dire. Il y avoit à Ithaque pluſieurs Princes, mais la maiſon d'Ulyſſe eſtoit la dominante. Cet autour eſt une eſpece d'aigle, & le Roy des oyſeaux. Il eſt donc envoyé pour celuy qui a la principale autorité, & par conſequent il n'eſt envoyé que pour Ulyſſe. Et comme ce Roy des oyſeaux plume la colombe, de meſme la maiſon d'Ulyſſe aura le deſſus ſur tous les Pourſuivants. Il explique plus clairement cet augure dans le XVII. Liv. en parlant à Penelope. Car il luy dit qu'Ulyſſe eſt caché dans Ithaque, & qu'il ſe prépare à ſe venger.

Page 606. *Je vous prie de mener chez vous cet hoſte que je vous confie*] Il vouloit d'abord l'envoyer chez Eurymaque, mais l'explication que ce Theoclymene luy a donnée de cet augure, luy ayant fait connoiſtre que c'eſt un grand devin, il change de ſentiment, de peur qu'il ne luy arrive de faire devant cet Eurymaque quelque prédiction, qui nuiroit à ſes affaires, ou qui peut-eſtre meſme ſeroit nuiſible à ſon auteur.

Fin du Tome Second.

Fautes & Omiſſions à corriger.

Page 80. aprés ces paroles, que les Grecs avoient baſtie au devant de leurs vaiſſeaux. *Adjoutez :* Mais cette remarque n'eſt pas entierement juſte, car Homere ne dit pas formellement que cette montagne tomberoit veritablement ſur la ville des Pheaciens; mais il fait entendre qu'elle menaceroit d'y tomber, & que cette ville ſeroit couverte d'une montagne qui menaceroit toujours de l'eſcraſer. C'eſt ainſi que Neptune s'explique luy-meſme dans le Liv. XIII. Et l'on ne voit pas meſme que cette menace ait eſté effectuée. Homere donne lieu de penſer que le repentir des Pheaciens & le ſacrifice qu'ils offrirent à ce Dieu l'empeſchent d'achever ſa vengeance.

Page 87. à leurs ſecours. *Liſez*, à leur ſecours.

Page 138. par contradiction. *Liſez*, par contraction.

Page 548. Voilà comme il déguiſe ſon arrivée à l'iſle d'Ogygie chez Calypſo. *Liſ.* Voilà comme il déguiſe ſon arrivée à l'iſle de Scherie chez Alcinoüs.

5105618